

Au-delà de la libération gay

**Le monde homosexuel à Paris de l'après-
guerre au Front Homosexuel d'Action
Révolutionnaire**

Geoffroy HUARD

Table des matières

Remerciements

Introduction : étiologie de l'homophobie

PREMIERE PARTIE: La conception hétérosexiste de la sexualité

Chapitre 1

La vague moralisatrice de l'après-guerre

- 1) Le développement des politiques natalistes
- 2) Le cartel d'Action Morale et Sociale
- 3) La régénération de la nation face à la décadence morale

Chapitre 2

La différence sexuelle : un "devoir"

- 1) La polarisation des rôles sociaux selon le sexe
- 2) L'éducation hétérosexuelle pour éviter la contagion de l'homosexualité

Chapitre 3

La protection des mineurs et les "anti-sociaux"

- 1) La lutte contre la corruption des mineurs
- 2) "Protéger nos enfants" du "fléau social" de l'homosexualité
- 3) La sexualité avec des mineur-e-s
- 4) La Brigade Mondaine parisienne et le contrôle de la vie privée

DEUXIEME PARTIE

La subculture homosexuelle

Chapitre 4

La lutte pour la déssexualisation de l'espace public

- 1) L'outrage public à la pudeur
- 2) Les tasses
 - a. L'histoire des "pissotières"
 - b. Les rôdeurs
 - c. Les lieux
 - d. Les pratiques
- 3) Les parcs, squares et jardins
- 4) Les "truqueurs" et les "michés"
- 5) Les autres lieux de drague de plein air
 - a. Le métro

b. Les ponts et les quais

c. Les gares

6) Les cinémas

7) Les bains de vapeur et les piscines

8) La violence et les vols dans les lieux de drague

Chapitre 5

Le monde des "truqueurs" et des "tapettes"

1) La sociabilité homosexuelle au-delà d'Arcadie

2) Les bars et les cabarets : "commercialisation" de l'homosexualité ou nouvelle définition du "ghetto" ?

3) La "visibilité" est-elle née avec la "libération" ?

TROISIEME PARTIE

"La conception homosexuelle du monde"

Chapitre 6

Les manifestations pour l'égalité sexuelle : lutter contre les discriminations, 1950-1960

1) La littérature contre l'ordre hétérosexiste

- 2) Le "manifeste pour la vérité et le progrès en matière sexologique" d'Abel Clarté, 1951
- 3) Daniel Guérin, "lutter pour la conquête de la liberté amoureuse"
- 4) Pierre Hahn, journaliste, militant et chercheur homosexuel
- 5) Françoise d'Eaubonne, défendre "l'Eros minoritaire"
- 6) Futur, "pour l'égalité et la liberté sexuelles", 1952-1956
- 7) La presse et l'abbé Oraison : une lueur d'espoir pour les homosexuels

Chapitre 7

De nouvelles formes de militantisme : la prise de parole pour la "libération sexuelle", 1960-1970

- 1) 1960 : La génération des mouvements contestataires
 - a. Les mouvements contestataires dans le monde
 - b. Mai 68
 - c. De nouvelles formes politiques

- 2) Les mouvements contestataires et la sexualité
 - a. Nanterre et la politisation des questions sexuelles, mars 1968
 - b. L'Appel aux hommes et aux femmes de ce jour, mai-juin 1968
 - c. Le Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire à la Sorbonne, mai 1968
 - d. Le Mouvement de Libération des Femmes, 1970
 - e. Stonewall, le Gay Liberation Front et leur influence sur la France

Chapitre 8

Le "Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire", 1971-1974

- 1) "Regrouper les lesbiennes"
- 2) La création du FHAR
- 3) "Se voir et se parler"
- 4) "Libre disposition de notre corps"
 - a. "Vie quotidienne chez les pédés"
 - b. Les théoriciens de la révolution sexuelle et l'homosexualité
 - c. Les "pédés" et les gauchistes : "Comment peut-on mêler le cul à la politique ?"
- 5) La politisation de l'homosexualité et la croisade morale contre *Tout*
- 6) Lesbiennes et homosexuels révolutionnaires, même combat ?
- 7) La solidarité homosexuelle révolutionnaire européenne
- 8) "Paris n'est pas la France" : les FHARs de province
- 9) Les différentes tendances théoriques
 - a. *Le Fléau Social* : pour une lutte globale
 - b. *L'Antinorm* et les gazolines
 - c. Vincennes et les théories du désir

Chapitre 9

La solidarité homophile franco-espagnole, 1970-1975

- 1) Arcadie, réformer les injustices, 1954-1982
- 2) Les homophiles espagnols et Arcadie contre la nouvelle loi franquiste, 1970-1974

3) Le Mouvement Espagnol de Libération Homosexuelle (MELH), 1970-1974

4) Le bulletin du Regroupement Homophile pour l'Egalité Sexuelle (AGHOIS) et Arcadie, 1972-1975

a. La création du bulletin

b. Réformer les esprits pour l'intégration des homophiles

5) Les autorités espagnoles et françaises contre la solidarité homophile

6) L'influence des mouvements gays internationaux à la fin du franquisme

Conclusion : les révolutions gays

Annexes

Bibliographie

"El pasado es arcilla que el presente labra a su antojo", Borges¹

¹ "Le passé forme l'argile que le présent laboure à sa guise".

Remerciements

Ce livre est une version remaniée de ma thèse de doctorat préparée à l'Université de Cadix et à l'Université d'Amiens entre 2009 et 2012, dont j'ai pu terminer la rédaction grâce à une bourse postdoctorale à l'Université de Cambridge. Je tiens à remercier chaleureusement mes directeurs de thèse, les professeurs Didier Eribon et Francisco Vázquez García pour leur soutien, leur confiance et qui ont su accompagner ce travail de conseils toujours judicieux tout au long de ces années.

Je remercie également les institutions qui ont soutenu cette recherche : L'Assemblée d'Andalousie, l'Université de Picardie-Jules Verne et le Curapp, l'Université de Barcelone, l'Université Johns Hopkins et surtout l'Université de Cadix.

De nombreuses personnes ont accepté d'évoquer leurs souvenirs ou de m'ouvrir leurs carnets d'adresses lors de plusieurs entretiens. Je remercie Marie-Jo Bonnet, Guy Chevalier, Yves Clerget (†), Fanny Deleuze, Françoise Flamand, Catherine Gonnard, Hélène Hazéra, Hervé Latapie, Jean Le Bitoux (†), Sylvie Le Bon de Beauvoir, Alain Lezongar, Marc Devirnoy, Anne Querrien, René Schérer, Namascar Shaktini, Roland Surzur et Armand de Fluvià.

Ce travail a été mené pour l'essentiel dans des centres d'archives et des bibliothèques à Paris où j'ai pu consulter de nombreuses archives inédites. Je souhaite exprimer une infinie gratitude à Françoise Gicquel, responsable des archives de la préfecture de police de Paris, et à son personnel pour m'avoir autorisé à consulter pour la première fois une partie des archives de la Brigade Mondaine. Sans eux, ce travail n'aurait tout simplement pas pu exister.

Je remercie aussi les Archives de la Ville de Paris où j'ai dépouillé le fonds du tribunal correctionnel du département de la Seine entre 1945 et 1975 ; la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine où sont conservées les archives de Daniel Guérin ; la Bibliothèque Marguerite Durand ; la bibliothèque de l'Université Johns Hopkins ; la bibliothèque de l'Université Yale où le seul exemplaire disponible du journal du FHAR de Nice, "Le doigt au cul", est conservé ; l'Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine à Caen (IMEC) où j'ai consulté les archives de Françoise d'Eaubonne, Félix Guattari et Guy Hocquenghem ; l'Académie gay et lesbienne, le Centre LGBT de Paris, la Bibliothèque Publique de New York, et enfin la Bibliothèque nationale de France où sont conservés plusieurs tracts

du FHAR et la collection complète de la revue *Arcadie* et où j'ai travaillé quotidiennement pendant toutes ces années dans un cadre exceptionnel.

D'autres personnes ont accompagné de près ou de loin l'accomplissement de ce travail. Je ne peux pas les citer toutes et tous, mais qu'ils et elles en soient ici chaleureusement remercié-e-s, en particulier Todd Shepard qui a lu presque toutes les versions de ce livre dont les critiques -que je n'ai pas toujours suivies- m'ont permis d'améliorer l'ensemble. Je remercie également Eleonor Acosta, Carlos Belmonte, Daniel Borrillo, Richard Cleminson, Éric Fassin, Óscar Guasch, Antoine Idier, Gerard Koskovich, Emmanuel Le Vagueresse, Virginie de Luca Barrusse, Alberto Medina, Alberto Mira, José Antonio Nieto, Chaminda Seneviratne, Michael Sibalis, Alison Sinclair et Javier Ugarte.

Enfin, je remercie infiniment mes parents qui savent bien tout ce que ce livre leur doit. Et puis surtout, je remercie mon mari Carlos Díaz Marmolejo pour m'avoir accompagné dans cette belle aventure et pour son soutien inconditionnel. Ce livre est donc aussi le sien.

Introduction : Etiologie de l'homophobie

Ce livre était au départ une monographie sur le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR, 1971-1974), le "premier mouvement homosexuel de France". Je souhaitai m'interroger sur l'importance si grande qu'acquies un mouvement si éphémère, et étudier son influence en Espagne et au Mexique où des mouvements du même nom apparurent par la suite. Puis très vite mes recherches dans les archives me montrèrent que la focalisation sur le FHAR posait problème car la supposée augmentation de la répression des homosexuels depuis le sous-amendement Mirguet de 1960 et les critiques parfois injustes au mouvement homophile antérieur, l'association Arcadie d'André Baudry (1954-1982), n'étaient pas tout à fait exactes. Je décidai alors de remonter jusqu'à l'après-guerre pour étudier le contexte plus large de ce mouvement car cette focalisation sur le FHAR était marquée par l'importance symbolique que ce mouvement avait acquis dans la mémoire gay. Je tombais, par conséquent, dans le piège du problème que j'essayais de résoudre.

Je me proposai donc d'étudier tout le "monde gay" depuis 1945 jusqu'à la fin de la période dite révolutionnaire afin de restituer le contexte socio-politique, les discours sur l'homosexualité et les discours des "homosexuels", "homophiles" ou "invertis" comme on les appelait ou bien comme ils se définissaient eux-même selon le contexte. J'ai utilisé les mêmes mots employés alors pour rester fidèle à la diversité lexicale et à la parole de ceux et celles qui s'exprimaient. J'ai voulu restituer également la subculture homosexuelle à Paris. J'ai pensé que de cette façon il était possible d'éviter de tomber dans la mythification du FHAR et de la "libération".

Cette critique de la mythification des mouvements de libération n'aurait certainement pas été possible sans les travaux de George Chauncey. En effet, la parution du livre éblouissant de Chauncey *Gay New York* en 1994 a introduit une rupture dans l'histoire de l'homosexualité². Il a exploré les modes de vie et les pratiques subculturelles des gays dans la ville de New York entre 1890 et 1940. Il a façonné le concept de "monde gay" pour rendre compte de la diversité et de la multiplicité des interactions³. Son analyse impliquait de dissoudre trois mythes : le

² George Chauncey, *Gay New York. Gender, Urban Culture and the Making of the Gay Male World, 1890-1940*, New York, Basic Books, 1994.

³ Le mot "gay" n'a été utilisé que vers la fin des années 1970 en France. L'utilisation de ce mot contemporain ici peut donc sembler anachronique. Je l'utilise cependant pour éviter les nombreuses répétitions avec le mot "homosexuel" tout au long de ce travail.

mythe de l'isolement, "qui [voulait] que l'hostilité à l'encontre des homosexuels aurait empêché le développement d'une vaste subculture gay et contraint les gays à vivre des vies solitaires au cours des décennies qui ont précédé l'émergence d'un large mouvement gay". Le mythe de l'invisibilité qui prétendait que des mondes gays "étaient volontairement tenus secrets et restaient donc difficiles à trouver pour les gays isolés". Le mythe de l'intériorisation qui affirmait que les gays "auraient intériorisé le regard que la culture dominante portait sur eux – des êtres malades, pervers et immoraux – et que la haine de soi les aurait conduits à accepter la répression plutôt qu'à y résister".

À partir du travail de Chauncey, j'ai voulu vérifier que l'invisibilité était également un mythe qui caractérisait l'histoire gay en France après la Seconde Guerre Mondiale. Grâce à toutes les archives inédites que j'ai pu consulter, je montre qu'un monde gay masculin fut également extrêmement développé et visible à Paris, entre 1945 et 1975 comme il était logique de supposer après le travail de George Chauncey. J'ai donc essayé de comprendre comment se faisait-il que nous ayons aujourd'hui oublié ce passé si visible et si vaste, et auquel des journaux faisaient référence ? Pourquoi aucune recherche n'a-t-elle été menée sur cette période alors qu'il existe des études sur des périodes antérieures et sur les mouvements à partir des années 1970⁴ ?

Il semble que les analyses des mouvements de libération à partir des années 1970 et leur succès postérieur ont instauré des catégories rétrospectives d'analyses binaires sur la mémoire gay qui sont simplificatrices et qui n'avaient pas de sens pour les générations antérieures : avant/après ; invisibilité/visibilité ; être dans le placard/sortir du placard ; silence/prise de parole ; persécution/libération⁵. Ces catégories d'analyses binaires ont conduit les générations postérieures à penser le monde gay antérieur d'une façon biaisée et caricaturale. Dès lors, ce travail s'attache à analyser les concepts de "libération" et de "révolution" à partir des années 1970 en les restituant dans l'histoire de l'homosexualité depuis la Seconde Guerre Mondiale et non comme point de départ de l'histoire contemporaine de l'homosexualité. **Ce concept de "libération" était utilisé dans le sens de mettre fin à la sujétion qui touchait les homosexuel-le-s, mettre fin à la réglementation discriminante envers ce groupe. Cette revendication**

⁴ Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe (Berlin, Londres, Paris, 1919-1939)*, Paris, Seuil, 2000.

⁵ Julian Jackson critique l'idée selon laquelle l'année 1971 serait la première année de l'homosexualité en France. Cf. Julian Jackson, *Arcadie, la vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Autrement, 2009.

n'apparaît pas à partir de 1970, elle a toujours été présente selon le contexte. Quant à la "révolution", mot que le FHAR a rendu célèbre, il s'agissait bien d'une révolte contre l'ordre sexuel, familial, social et politique. Cette volonté de changement radical a-t-elle porté ses fruits ? Le FHAR a-t-il révolutionné la vie des gays ? Nous verrons que d'après les archives rien n'est moins sûr. Très vite cette tendance révolutionnaire s'est essouffée pour laisser place à un combat plutôt réformiste comme c'est toujours le cas depuis lors.

Je critique également deux idées reçues sur l'histoire des homosexuels avant la "libération" : le silence et la persécution auxquels les gays auraient été condamnés. En effet, pratiquement toutes les publications depuis les années 1970 considèrent que le monde gay était pratiquement inexistant avant cette date. Il n'y aurait "rien" eu "avant", ou si peu, juste le "silence" auquel les homosexuels auraient été condamnés à cause de la "persécution". Ce ne serait qu'"après" qu'ils se seraient organisés en "mouvement" pour lutter contre la répression.

Il est vrai que des mouvements tels que nous les connaissons aujourd'hui n'existaient pas. Il existait en revanche des associations comme Arcadie qui avaient une autre organisation que les mouvements dits révolutionnaires et d'autres façons de penser "l'homophilie" comme ils disaient alors car le mot "homosexuel" faisait trop référence à l'aspect sexuel selon eux. Mais ce fut la politisation "révolutionnaire" de l'homosexualité par les mouvements de libération qui se cristallisa dans les mémoires, malgré une existence très brève. Comment les mouvements révolutionnaires si éphémères ont-ils pu acquérir une importance si grande ? Dans le cas du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, cette importance symbolique est due en partie au fait que de nombreux participants occupèrent par la suite des positions importantes dans le journalisme culturel et diffusèrent cette lecture politique tout en critiquant les interprétations antérieures⁶. Les caricatures dont a souffert Arcadie sont à ce titre paradigmatiques. Ce fut aussi une des raisons principales pour laquelle pratiquement personne ne s'est penché sur cette période.

Il ne s'agit pas ici de nier que le ton des discours qui défendaient les homosexuels dans le contexte de 1968 supposa un changement important par rapport à d'autres discours antérieurs. Mais des discours existaient depuis au moins la fin du XIXe siècle. Et nous pouvons considérer qu'ils étaient eux aussi révolutionnaires selon le contexte bien qu'ils ne se définissaient pas forcément comme tels puisqu'ils souhaitaient renverser l'ordre dominant.

⁶ Cf. tous les articles cités dans la bibliographie sur le FHAR et Arcadie dans *Gai Pied* par exemple depuis la fin des années 1970 jusqu'à la revue *Têtu*.

Dans le cas d'Arcadie, l'association homophile d'André Baudry, ce mouvement apporta une aide fondamentale au mouvement homophile espagnol pendant la période "révolutionnaire". Arcadie édita le bulletin de l'association homophile barcelonaise AGHOIS (Regroupement Homophile pour l'Égalité Sexuelle) entre 1972 et 1975. Ce bulletin était préparé clandestinement à Barcelone mais ne pouvait pas être envoyé directement aux abonnés car les auteurs pouvaient être condamnés pour association illégale. Arcadie se chargea alors d'envoyer le bulletin aux abonnés espagnols. Les autorités françaises et espagnoles étaient au courant et le ministre espagnol des affaires étrangères et Interpol intervinrent directement pour interdire cette "solidarité homophile franco-espagnole". Ces faits montrent que les caricatures sur le conservatisme d'Arcadie sont infondées. Et cette distinction entre le "conservatisme" d'Arcadie et la "subversion" du FHAR a configuré la mémoire gay et nous a empêché d'étudier les autres discours qui ne se définissaient pas comme "révolutionnaires" bien que l'association d'André Baudry rejetait l'idée de révolution défendue par le FHAR. Néanmoins, ils peuvent eux aussi être considérés comme tels car les actions d'Arcadie permirent par exemple d'atténuer la loi de "dangerosité et réhabilitation sociale" espagnole en 1970. D'autre part, parler "d'égalité sexuelle" en 1970 était tout à fait révolutionnaire car ils remettaient en cause tout l'ordre dominant. Alors qu'au même moment, certains homosexuels qui participaient au projet du FHAR critiquaient "les discussions à l'infini avec les habitués du Flore" ou un "incommensurable bordel" des assemblées générales. De plus, le FHAR était partagé par plusieurs tendances, parfois contradictoires et non-révolutionnaires. C'est pourquoi l'on peut parler de FHARs au pluriel. Dans les faits, nous verrons également qu'au FHAR eut lieu une révolution discursive avant tout, et que nombreux furent ceux qui critiquaient ces discussions qui ne menaient à aucune action concrète. Il semble donc que les plus "révolutionnaires" n'étaient pas forcément ceux qui se définissaient comme tels⁷.

En outre, tous les discours critiques de l'ordre sexuel ne proposaient pas toujours la même lecture politique de l'homosexualité que celle du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire à partir de 1971. Néanmoins, différentes stratégies de résistance ont toujours existé. Le *Corydon* de Gide, le *Saint Genet* de Sartre et les oeuvres de Genet constituent les oeuvres les plus célèbres, mais il y avait aussi des journalistes, des médecins, des associations et d'autres écrivains moins célèbres qui critiquaient la conception hétérosexiste de la sexualité. Le journal *Futur* dans les années 1950, l'association Arcadie et sa revue, les écrivains Pierre Hahn,

⁷ Groupe 5 du FHAR, "A propos des AG" dans *Le fléau social*, n° 1, juin 1972, p. 4.

Daniel Guérin, ou encore Françoise d'Eaubonne. Les "invertis" arrêtés montraient également beaucoup de courage face à la police et aux juges car nombreux étaient ceux qui défendaient leur sexualité lors des interrogatoires.

Aussi, les événements de Mai 68 et le bouillonnement intellectuel des années 1970 influencèrent surtout le FHAR tandis qu'Arcadie et le Mouvement Espagnol de Libération Homosexuelle (MELH) furent au début très critiques des mouvements gauchistes⁸. Donc non seulement des discours critiques existaient avant 1970, pendant et après le FHAR, mais d'autre part, ils ne partageaient pas tous la conception gauchiste révolutionnaire de ce mouvement. C'est cette multiplicité et diversité des discours critiques que j'ai voulues souligner ici grâce aux archives de la presse, du FHAR, d'Arcadie, du Regroupement Homophile pour l'Égalité Sexuelle (AGHOIS, le nom qu'adopta le MELH peu de temps après sa création) et celles de son fondateur Armand de Fluvià. Et puisque tous ne partageaient pas cette conception révolutionnaire, je tente de comprendre comment cette interprétation de l'homosexualité a fini par s'imposer comme une évidence alors que les discours du FHAR n'impliquèrent pas une rupture dans les modes de vie des homosexuels ni dans le traitement policier et juridique envers eux.

Ce travail se propose donc, dans la lignée des travaux de George Chauncey et Julian Jackson, de situer les mouvements de libération et les autres mouvements dans leur contexte historique pour montrer qu'en réalité tous les discours qui défendaient l'homosexualité peuvent être considérés comme révolutionnaires si on les replace dans leur contexte car ils menèrent à des changements importants pour les gays. Et d'autres discours existaient avant, pendant et après la "libération". Il n'y eut donc pas véritablement de "silence" ou de coupure pour défendre les homosexuels avant les années 1970. Seules les modalités des discours et des interprétations de l'homosexualité changèrent selon le contexte dans lequel ces discours apparurent.

Aujourd'hui, certain-e-s ont tendance à considérer la période "révolutionnaire" des années 1970 comme l'âge d'or de la subversion, une sorte de modèle indépassable qu'on devrait suivre encore de nos jours au lieu de revendiquer le "mariage gay". Cela fait déjà plusieurs décennies que certain-e-s opposent la subversion des années 1970 au mariage considéré

⁸ Les lecteurs peuvent se demander pourquoi je parle aussi du mouvement gay espagnol des années 1970. Mes recherches sur Arcadie m'ont en fait permis de découvrir tout le travail mené par cette association en faveur du mouvement espagnol. Cette entraide "homophile" franco-espagnole démontre que les caricatures du FHAR sur le "conservatisme" d'Arcadie ne sont pas toujours fondées.

comme "normatif". Il est vrai que les participant-e-s au projet du FHAR considèrent dans les années 1970 le mariage comme une institution bourgeoise qu'il fallait subvertir. Cependant, Didier Eribon a montré que le contexte produit des revendications différentes et qu'aujourd'hui revendiquer le mariage et l'égalité correspond sans aucun doute à une revendication subversive dans la lignée émancipatrice du FHAR puisqu'elle change complètement la définition du mariage et de la famille⁹. Cette revendication rompt un des piliers fondamentaux de la société hétérosexiste. Et les forces conservatrices l'ont bien vu. Ceux et celles qui revendiquent la subversion des années 1970 et qui sont contre l'égalité parce qu'ils et elles critiquent "l'intégrationisme" de ces revendications se retrouvent du même côté que les forces réactionnaires, qui, elles, en revanche, parlent de "désintégration" ou de "fin de l'humanité". Michel Foucault a bien montré que le problème entre "subversion" et "intégration" était mal posé : "Il serait peut-être naïf de reprocher [à Arcadie] son conservatisme : puisqu'il est dans la nature même d'un tel mouvement de vouloir faire admettre l'homosexualité par les valeurs établies, de la faire entrer dans les cadres institutionnels. Et à y bien réfléchir, c'est une entreprise infiniment plus difficile, infiniment plus folle que de vouloir aménager des espaces de liberté hors des institutions. Puisque, après tout, de tels espaces ont toujours existé"¹⁰.

D'autre part, le FHAR est considéré aujourd'hui dans la mémoire gay comme subversif, mais lorsqu'on se penche sur les textes du FHAR et les témoignages de l'époque (et non sur ce qui a été dit du FHAR après le FHAR), on s'aperçoit que le caractère subversif de ce mouvement fut assez bref et il ne fut pas partagé par tous les participant-e-s. Guy Hocquenghem, un des leaders du mouvement, souligna par exemple en 1972, un an à peine après la création du FHAR, que ce qui était subversif au départ comme le défilé des homosexuels révolutionnaires le premier mai 1971, était ensuite attendu dans d'autres manifestations. Par conséquent, le FHAR a très rapidement perdu sa force subversive. Hocquenghem affirma également que "la pensée du FHAR est devenue normative"¹¹. En définitive, j'essaie de résoudre le problème entre la légende sur le FHAR et les véritables idées de ce mouvement, c'est pourquoi le chapitre sur le FHAR est le plus long du livre et dans

⁹ Didier Eribon, *Sur cet instant fragile. Carnets, janvier-août 2004*, Paris, Fayard, 2004.

¹⁰ Michel Foucault, "Le départ du prophète", *Libération*, 12 juillet 1982, p. 14. Le texte est signé avec les initiales D. E. de Didier Eribon, mais Eribon rétablit l'histoire de cet article écrit par Foucault dans Didier Eribon, *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard, 1995, pp. 277-281.

¹¹ Guy Hocquenghem, "Aux pédérastes incompréhensibles", *Partisans*, mars-décembre 1972, pp. 154-157.

lequel j'utilise en outre beaucoup de citations. Car c'est à partir du FHAR et des mouvements de libération que la mémoire et les actions gays contemporaines se sont construites.

D'autre part, cette importance donnée aux "mouvements de libération" a focalisé l'attention des chercheur-es sur des mouvements ou des associations sans se pencher sur les cultures gays ou les modes de vie, comme si ces derniers étaient intrinsèquement liés aux mouvements¹². Néanmoins, depuis l'ouvrage majeur de George Chauncey, quelques ouvrages d'importance inégale ont vu le jour. Outre le travail pionnier de Chauncey, la recherche de Matt Houlbrook s'attache à restituer le Londres queer¹³. Cette importance portée sur la sexualité et la sociabilité a permis de rendre visible la culture des classes populaires totalement absente des études qui se concentraient seulement sur les associations, la littérature ou le cinéma¹⁴. En effet, malgré l'importance du travail d'Alberto Mira en Espagne, ces études analysent pour la plupart les interprétations de l'homosexualité dans l'oeuvre d'un auteur ou d'un réalisateur, mais celles-ci se limitaient souvent à des représentations des homosexuels bourgeois ou à des caricatures des homosexuels des classes populaires. Elles ne restituaient pas les modes de vie des homosexuels et encore moins ceux des classes populaires. Ce sont ces pratiques que j'ai voulu restituer ici.

Par conséquent, cette recherche est une histoire socio-culturelle de l'homosexualité qui se propose de reconstituer les subcultures, les discours sur l'homosexualité et les discours des homosexuels, les politiques et la géographie concernant l'homosexualité à Paris entre 1945 et 1975, depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale jusqu'à la fin de la période "révolutionnaire". Je m'attache à analyser en premier lieu comment l'idée de défaite de la nation dans le contexte de l'après-guerre était liée à la perte de moralité de la population selon les autorités : prostitution, délinquance juvénile, faible natalité, homosexualité et aussi la collaboration. Il s'agissait des maux de la société que les autorités devaient soigner pour régénérer la nation. Il y avait une sorte de métaphore de la défaite de la nation comme un corps malade à cause des maux dont souffraient la population. Les autorités se proposaient de

¹² Quelques exemples significatifs : John D'Emilio, *Sexual Politics, Sexual Communities: The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago, University of Chicago Press, 1983 ; Jacques Girard, *Le mouvement homosexuel*, *op. cit.* ; Julian Jackson, *Arcadie*, *op. cit.*

¹³ Matt Houlbrook, *Queer London. Perils and Pleasures in the Sexual Metropolis, 1918-1957*, Londres/Chicago, University of Chicago Press, 2006.

¹⁴ Alberto Mira, *De Sodoma a Chueca. Una historia cultural de la homosexualidad en España en el siglo XX*, Madrid/Barcelone, Egales, pp. 287-413. Cet ouvrage monumental constitue le point de départ de mes propres recherches.

soigner ces maux avec des discours et des politiques qui non seulement réprimaient ces pratiques mais encourageaient en même temps la procréation et la famille comme les seuls objectifs de la sexualité. Tout type de sexualité contraire à ce modèle était contraire aux "bonnes mœurs". La figure du mineur occupa alors une place importante dans ce que j'appelle la "conception hétérosexiste de la sexualité". Il fallait le protéger de la "corruption" que représentait le monde du "vice".

Toute une série de discours comme le discours de la médecine et de la psychiatrie, le discours des autorités religieuses, le discours juridique, les associations de défense de la "moralité publique" et la presse élaborèrent et diffusèrent cette idéologie sexuelle dominante. Il s'agissait des outils principaux qui configuraient le "système culturel hétérosexuel" selon l'expression de George Chauncey¹⁵. Ces différents discours ont pris beaucoup d'importance depuis *La volonté de savoir* car, d'après Foucault, ce furent les discours médicaux qui auraient créé en partie le "personnage" de l'homosexuel à la fin du XIX^e siècle¹⁶. Chauncey montre cependant que les représentations et les identités gays se sont créées dans et par la culture populaire, et non dans les discours savants. D'après lui, les représentations et les identités ne sont pas une création des discours savants puisqu'ils se limitaient à des revues très spécialisées et avaient donc une influence très faible sur les gays. Il me semble même que d'après les recherches que j'ai menées ces discours savants constituaient plutôt la réponse des autorités face à la "visibilité" toujours plus grande du monde gay. Ils faisaient en effet toujours référence à cette "visibilité", au "développement" ou à l'"augmentation" de ce "vice".

Ces discours ne décrivaient pas réellement l'homosexualité. Ils établissaient plutôt des frontières entre le monde "normal" et le monde de "l'inversion". Les scientifiques mettaient en avant la différence sexuelle comme un "devoir" (le rôle du père, de la mère), la protection des mineurs face à la "corruption" des adultes et ils donnaient de nombreux conseils pratiques aux parents, aux éducateurs et aux juristes pour éviter cette "déviation". Tous ces dispositifs s'entrecroisaient. Par exemple, les notions médicales de "perversion", "arrêt du développement", "immaturité" fonctionnaient également dans le champ juridique. Inversement, les notions juridiques fonctionnaient dans le champ médical et les notions médicales dans le champ religieux.

¹⁵ George Chauncey, *Gay New York*, Paris, Fayard, 2003, p. 237, traduction de Didier Eribon.

¹⁶ Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

Je souhaiterais ainsi comprendre par quels puissants mécanismes l'idée selon laquelle l'homosexualité serait "contre-nature" s'est imposée si fortement aussi bien dans le corps social que dans les psychismes individuels. Quelles structures ont permis à cette idée de devenir une évidence ? Quels sont les mécanismes de ces institutions qui permettent de reproduire dans l'ordre social l'éternel hétérosexuel ? Pour répondre à ces questions, j'ai voulu actualiser les analyses de *La domination masculine* de Pierre Bourdieu¹⁷. Bourdieu a moins développé ses analyses sur la domination hétérosexuelle, mais il me semble possible d'appliquer ses analyses sur la domination masculine à la domination hétérosexuelle car les mécanismes de la domination sont souvent les mêmes, qu'il s'agisse du genre, de la sexualité, de la race ou encore de l'âge¹⁸. Ces structures de domination n'étaient pas anhistoriques ou inconscientes. Elles étaient au contraire, comme le montre Bourdieu, "le produit d'un travail incessant (donc historique) de reproduction auquel contribuent des agents singuliers [...] et des institutions"¹⁹.

Ainsi, l'histoire de l'homosexualité que je me propose d'écrire se concentre sur l'analyse des mécanismes de l'idéologie sexuelle dominante qui cherchent constamment à différencier les hétérosexuels des homosexuels. Je voudrais montrer qu'une histoire de l'homosexualité ne peut pas se limiter à analyser les faits historiques et l'expérience de ces individus. Ils sont évidemment très importants mais il semble plus convaincant d'analyser les conditions sociales de production de ces faits historiques et l'expérience de ces individus pour mettre au jour les mécanismes de pouvoir qui produisent continuellement l'Autre.

Mais si les discours savants produisaient l'idéologie sexuelle dominante en réaction à la "visibilité" des homosexuels pour délimiter la norme, en quoi consistait cette visibilité²⁰ ? Elle s'exprimait tout d'abord à travers la sexualité dans de nombreux lieux publics, dont les célèbres vespasiennes furent l'endroit le plus caractéristique de la subculture gay²¹. Un intense

¹⁷ Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

¹⁸ Comme Didier Eribon l'a montré : Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

¹⁹ Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, *op. cit.*, p. 55.

²⁰ J'utilise au long de ce travail le terme d'"idéologie sexuelle dominante" au sens de vision du monde imposée par les classes dominantes.

²¹ J'emploie le terme de "subculture gay" dans le sens d'un monde gay où les individus sont liés par leur "déviance" commune par rapport aux normes. Cf George Chauncey, *Gay New York*, *op. cit.* ; Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, *op. cit.* et Óscar Guasch, *La sociedad rosa*, Barcelone, Anagrama, 1991.

commerce sexuelle avait lieu alors dans la plupart des urinoirs de Paris. Cette visibilité s'exprimait également dans les nombreux lieux de sociabilité comme les bars et les clubs "spécialisés" dans certains quartiers de Paris. Il y avait des spectacles et des concours de travestis aux Champs-Élysées, à Montmartre. Certaines publications y faisaient référence. On pouvait par exemple apercevoir dans la rue ou aux terrasses de certains cafés des homosexuels efféminés, d'autres qui se tenaient par la taille ou s'embrassaient. La prostitution et la délinquance occupaient aussi une place importante dans certains endroits spécialisés comme Saint-Lazare, Montmartre, dans certains bois.

Mais ce travail ne concerne que l'homosexualité masculine, même s'il fait parfois référence aux lesbiennes et au lesbianisme. Cette absence est due en partie aux différences culturelles entre lesbiennes et homosexuels. La sexualité dans les lieux publics par exemple n'est pas un élément important des cultures lesbiennes. Les sources ne sont donc pas les mêmes et l'accès est parfois difficile. On m'a par exemple refusé l'entrée aux Archives Recherches Cultures Lesbiennes de Paris (ARCL) parce que je suis un homme alors que ce centre de documentation rejette explicitement le sexisme dans ses statuts ! D'autre part, on trouve seulement quelques lesbiennes dans les archives judiciaires. Le FHAR, bien qu'il soit une initiative de lesbiennes au départ, ne comptait que quelques lesbiennes, tout comme Arcadie. Et la "visibilité" à laquelle faisait référence la presse concernait pour l'essentiel les hommes homosexuels. Ce travail de recherche sur les lesbiennes reste donc encore à faire.

J'ai essayé de reconstituer la géographie et les pratiques de ces interactions aussi bien sexuelles que de sociabilité grâce aux archives de la Préfecture de Police de Paris, en particulier une partie du fonds de la Brigade Mondaine, le fonds du tribunal correctionnel du département de la Seine aux archives de la ville de Paris, la presse et les archives juridiques. Je montre non seulement comment fonctionnaient ces interactions mais surtout comment les autorités judiciaires et juridiques surveillaient de façon irrégulière le monde gay. Contrairement à une légende noire depuis le sous-amendement Mirguet de 1960, les chiffres montrent qu'il n'y avait pas de persécution, de répression systématique ou d'augmentation de la répression. Il y avait plutôt une certaine permissivité. À Paris, les autorités s'attachaient principalement à déssexualiser l'espace public, à protéger la jeunesse et la "moralité des mœurs". La Brigade Mondaine surveillait de près les adultes qui étaient soupçonnés ou dénoncés pour des relations avec des mineurs, indépendamment de la classe sociale à laquelle appartenait l'individu. La répression policière fut assez stable pendant la période étudiée. Les

autorités attachèrent une importance particulière à éviter tout type de sexualité dans les lieux publics. Ce moralisme à la française, associé à l'importance octroyée aux discours psychanalytiques en France, expliquent certainement le "retard" de ce pays aujourd'hui à accorder l'égalité des droits²².

Ce travail interroge donc aussi la situation actuelle des gays et de toutes les minorités sexuelles. Des droits ont été arrachés grâce à la détermination de différents mouvements. Mais malgré de nombreux changements, on a tout de même l'impression que peu de choses ont changé depuis la "libération" car les discours contre l'homosexualité utilisent toujours les mêmes poncifs. Depuis la fin du XIXe siècle, au moins, lorsque les forces conservatrices se sont exprimées sur l'homosexualité, elles ont fait référence à la nature, à la supériorité de la natalité, de la procréation, la force de la nation, le danger, la corruption. Pendant les débats sur le PACS à la fin des années 1990 un député demandait par exemple : "plus de mariages, plus d'enfants pour une France plus forte" ; un autre député parlait de "décadence" ; un autre disait que "la nation ne devait pas favoriser les déviations" et ils parlaient de la "honte d'être Français". Les "débats" sur le "mariage pour tous" ont reproduit cette homophobie en parlant de "l'avenir de l'humanité". Les discours sur le "contre-nature" et les "thérapies de changement" ou de "guérison" sont toujours extrêmement présents et les crimes homophobes sont encore nombreux. Quelles structures permettent de reproduire exactement ces mêmes discours depuis des décennies ? Qu'a fait la libération sexuelle pour briser cette matrice hétérosexiste ? Il semble que les mouvements de libération n'ont pas réussi à changer les piliers fondamentaux de la société hétérosexiste.

Il semble également que, malgré certaines avancées pour les gays et les lesbiennes, d'autres questions sont retournées au placard. Je pense en particulier à la pédophilie qui est devenue aujourd'hui synonyme de viol. En effet, en 1973, un écrivain français ouvertement pédophile, Tony Duvert, était couronné par le Prix Médicis. Comment se fait-il qu'il soit aujourd'hui absolument impossible de prononcer le moindre mot sur cette question sans la condamner ? Duvert aurait en effet aujourd'hui du mal à publier ses livres. Je lis aujourd'hui dans *El País* que la cour de Madrid vient de condamner à 8 ans de prison un adulte de 23 ans "pour avoir

²² Sur le rôle de la psychanalyse pour empêcher l'égalité des droits, je renvoie aux ouvrages de Didier Eribon, en particulier *Une morale du minoritaire. Variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Fayard, 2001.

abusé d'une fille de 13 ans *qui avait consenti la relation*"²³. Cette notion de "consentement" semble au coeur de nombreux débats contemporains comme le voile et surtout la prostitution puisque des instances supérieures peuvent décider à votre place de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas malgré votre consentement. Ce travail montre ainsi que l'évolution de la situation des gays et de toutes les minorités sexuelles en général n'est pas un lent processus vers le progrès. Il s'agit donc aussi d'une invitation à réinventer la "libération".

²³ Javier Martín-Arroyo, "Condenado un adulto por abusar de una niña de 13 años que consintió la relación", *El País*, 28 octobre 2012. C'est moi qui souligne.

PREMIÈRE PARTIE

LA CONCEPTION HÉTÉROSEXISTE DE LA SEXUALITÉ

Chapitre 1

La vague moralisatrice de l'après-guerre

1. Le développement des politiques natalistes

La condamnation de l'homosexualité a toujours été liée à l'apologie de la procréation, et donc, de l'hétérosexualité. Pour faire l'apologie de la procréation, les autorités développèrent pendant l'après-guerre une idéologie familialiste et nataliste. La France était alors un des pays les moins peuplés de l'Europe occidentale. Ce pays était caractérisé par un taux élevé de personnes âgées et la natalité était insuffisante d'après les autorités. Mais l'Europe de la seconde moitié du XX siècle fut une Europe qui se modernisa grâce à la rénovation démographique entre 1945 et 1974. À partir de 1946 jusqu'en 1965, l'augmentation de la natalité fut supérieure aux années précédentes. Cette augmentation était due sans aucun doute à une politique de population plus complète et plus efficace que dans d'autres pays. Les autorités valorisèrent la famille et la procréation comme les seuls objectifs de la sexualité. Par conséquent, tout type de sexualité qui ne correspondait pas à ce modèle devait être réprimé car il était considéré comme une des causes de la dénatalité²⁴.

La phrase du général De Gaulle à propos des préoccupations démographiques des institutions publiques est devenue célèbre. En effet, en mars 1945, pour l'avenir de la nation, il encouragea la population à donner naissance à "12 millions de beaux bébés qu'il faut à la France en dix ans"²⁵. Pendant la guerre, parmi les mesures les plus significatives, les autorités créèrent en juin 1940 un ministère de la Famille, qui se convertit en 1946 en ministère de la Santé publique et de la Population ; elles créèrent un Institut national d'Hygiène et un Institut national d'Études démographiques ; l'institut des allocations prénatales ; en décembre 1945, elles créèrent un quotient familial pour l'impôt sur le revenu qui était un système beaucoup plus avantageux pour les familles que les politiques menées précédemment ; elles mirent sur

²⁴ Cette idée de l'homosexualité comme cause de la dénatalité apparaissait en général après les guerres. Cf. Laure Murat, *La loi du genre. Histoire culturelle du "troisième sexe"*, Paris, Fayard, 2006, p. 283.

²⁵ Fernand Braudel et Ernest Labrousse (dir.), *Histoire économique et sociale de la France*, tome IV, troisième volume : Jean Bouvier, André Armengaud, Pierre Barral, François Caron, Adeline Daumard, René Girault, Claude Willard, "Années 1950 à nos jours", Paris, PUF, 1982, p. 984.

ped une politique de protection sanitaire et sociale de la population (on créa alors la Sécurité Sociale). Les autorités établirent aussi l'examen prénuptial, des examens prénatales, le service d'hygiène scolaire et universitaire. Le nombre de mariage augmenta aussi beaucoup entre 1946 et 1947 et il ne baissa pas lors de la guerre d'Algérie. Néanmoins, le facteur essentiel de l'augmentation de la natalité ne fut pas uniquement l'augmentation du nombre de mariages mais surtout l'augmentation de la fécondité.

2. Le Cartel d'Action Morale et Sociale

Cette idéologie familialiste, accrue après-guerre mais bien plus ancienne, fut accompagnée à partir de 1946 d'une vague de défense de la pudeur symbolisée par le Cartel d'Action Moral et Social. Le CAMS fut un lobby conservateur et catholique qui reprit en 1946 le flambeau de "la Ligue Française pour le relèvement de la moralité publique" fondée en 1883²⁶. André Mignot, alors secrétaire général et surnommé "le pape de la famille française", fut le principal responsable de l'intense propagande moralisatrice depuis la Libération²⁷. Ce cartel avait pour but de "veiller à la préservation morale de la jeunesse, de lutter contre les fléaux destructeurs de la vie française et toutes les manifestations publiques de l'immoralité"²⁸. L'organe était le journal trimestriel *Rénovation*²⁹ et il publiait un *Bulletin d'informations* tous les deux mois. Il était également en étroite collaboration avec les organismes spécialisés dans la lutte contre les fléaux sociaux et avec les mouvements de protection de la jeunesse, de la famille et le "redressement" du pays³⁰.

Le CAMS lutta contre le proxénétisme avec la promulgation de la loi du 13 avril 1946 qui interdit les "maisons de tolérance". De fait, l'abolition de la prostitution fut le cheval de bataille du CAMS. Il lutta contre l'alcoolisme ; fit interdire certains films considérés

²⁶ *Cahiers d'action religieuse et sociale*, Paris, éditions Spes, 15 février 1950, p. 125.

²⁷ "Contre la vague de pudeur le French-Cancan a trouvé son New-Look", *France-Dimanche*, n° 92, 6 juin 1948, p. 7. Contre ce cartel plusieurs intellectuels fondèrent l'Académie de l'érotisme, "Montherlant appuie (moralement) l'Académie de l'érotisme", *France-Dimanche*, n° 124, 16 janvier 1949, p. 3.

²⁸ Article I des statuts, cité dans *Cahiers d'action religieuse et sociale*, *Ibid.*, p. 125.

²⁹ Les numéros parus entre 1947 et 1969 sont conservés de façon lacunaire à la Bibliothèque nationale de France.

³⁰ Le journal *Futur* fut très critique de ces positions moralisatrices : *Futur*, n° 1, "Les puritains à l'oeuvre", p. 1 et 4.

"immoraux" ; il fit supprimer certaines manifestations théâtrales considérées dangereuses pour la jeunesse ; il fit "améliorer" certains programmes de radio³¹ ; il interdit les spectacles "trop suggestifs" dans les fêtes foraines³² et essaya de faire respecter de façon plus stricte le "Code de la famille". Il considérait que la rue, les publications et le cinéma étaient des dangers probables pour la jeunesse. Cependant, il n'y a pas de référence explicite aux relations homosexuelles. Tout au plus ils affirmaient que "l'outrage public à la pudeur exige chez les magistrats une conviction ferme et non un laxisme qui porte à toutes les capitulations"³³.

Ce cartel agit en faveur de l'interdiction de la fabrication de publications obscènes et la répression des outrages aux bonnes moeurs par la promulgation des articles 119 à 129 du décret-loi du 30 juillet 1939 ; de nombreuses revues pornographiques disparurent : 17 en 1939 ; 28 en 1948-1949 ; il mena campagne contre la presse licencieuse et policière ; le 16 juillet 1949, une loi régit le contenu des publications destinées aux jeunes par crainte de la délinquance et des mauvaises moeurs après la guerre. Une commission de surveillance et de contrôle fut ainsi créée³⁴. Elle interdit notamment la vente sur la voie publique d'un certain nombre de publications. *Arcadie* fut, par exemple, interdite par arrêté du 26 mai 1954³⁵. En 1959, une commission fut chargée par le gouvernement du contrôle des films pour surveiller l'augmentation de la délinquance. Un exemple de cette commission de surveillance est la censure du film "Le troisième sexe" d'Harlan en 1959³⁶ et l'interdiction aux mineurs de moins de 18 ans de voir le film sur Oscar Wilde en 1961.

Huit fonctionnaires de la Brigade Mondaine, le groupe des "OBM" (outrages aux bonnes moeurs), se chargea de surveiller la vente de films, photos, disques, livres et revues pornographiques³⁷. De plus, à partir de 1946, l'article 16 du statut général du fonctionnaire

³¹ *Cahiers d'action religieuse et sociale, op. cit.*, pp. 125-126.

³² *Rénovation*, n° 19, 1953, p. 1.

³³ Conseiller Laplatte, "L'outrage public à la pudeur", *Rénovation*, n° 61, juin-juillet 1965, p. 2.

³⁴ Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*, p. 51.

³⁵ *Rénovation*, n° 25, 1954, p. 2.

³⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163786, rapport du 21 janvier 1959.

³⁷ Véronique Willemin, *La Mondaine. Histoire de la police des moeurs*, SDL éditions, 2010 [Hoëbeke, 2009], p. 140.

indiquait que "nul ne peut être nommé à un emploi public s'il n'est de bonne moralité". D'autre part, un article du code du travail datant du 30 décembre 1910, resté en vigueur, affirmait que

le maître doit se conduire envers l'apprenti en bon père de famille ; surveiller sa conduite et ses moeurs, soit dans la maison soit au dehors et avertir ses parents ou leurs représentants des fautes graves qu'il pourrait commettre ou des penchants vicieux qu'il pourrait manifester³⁸.

Cette vague moralisatrice influença également les autorités locales. Fin 1948, Jacques Debu-Bridel, conseiller municipal de Paris, proposa de fermer toutes les boîtes de nuit homosexuelles de la capitale. Cette proposition fut suivie d'une ordonnance préfectorale du premier février 1949 qui interdisait aux hommes de danser ensemble en public à Paris et qui fut vraisemblablement appliquée jusqu'à la fin des années 1960³⁹. On en trouve certaines traces dans les archives de la Brigade Mondaine. Par exemple, le 18 janvier 1950, il y eut au "Betty Bar" à Montmartre une opération de police vers 23h30. Un homme, âgé de 36 ans, directeur d'usine, fut interpellé pour avoir dansé avec un autre homme de 26 ans. "Le nommé S. a été avisé qu'il était en infraction avec l'ordonnance de Monsieur le Préfet de police en date du 1 février 1949, article 2 et qu'un rapport de contravention serait dressé contre lui ainsi que contre son partenaire. Il fut convoqué au Service le 21 courant à 10 heures"⁴⁰. Néanmoins, la loi pouvait être contournée dans la plupart des cabarets. Il était parfaitement possible de danser dans la majorité des bars ou clubs de la capitale où la clientèle homosexuelle était majoritaire. Il suffisait d'établir des codes et d'être vigilant lors de possibles contrôles policiers. Même si le policier était en civil, il était souvent repéré très facilement et les tenanciers avaient alors le temps d'arrêter la musique ou de faire se séparer les hommes⁴¹.

Une autre ordonnance de police beaucoup plus ancienne datant du 22 janvier 1907 interdisait aux travestis de se travestir sur la voie publique "en dehors des dimanche, lundi et mardi-gras et du jeudi de la Mi-Carême". Les travestis qui tombaient sous le coup de cette ordonnance devaient alors payer une amende et changer de vêtements pour correspondre au

³⁸ Janine Mossuz-Lavau, *Les lois de l'amour, op. cit.*, p. 239.

³⁹ "Yvan Audouard vous présente le troisième sexe comme si vous en étiez", *France Dimanche*, n° 120, 19 décembre 1948, p. 7 ; Jacques Girard, *Le mouvement homosexuel, op. cit.*, p. 21.

⁴⁰ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163638, rapport du 1 février 1950.

⁴¹ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, Paris la nuit*, Paris, éditions Gouraud, 1970, p. 102.

sexe inscrit sur leur pièce d'identité. "Les attractions ou spectacles dits de "travesti" comportant le port de vêtements féminins par des hommes, [étaient] interdits dans les bals publics et les établissements vendant à consommer sur place". Cela n'empêcha pas pour autant les spectacles de *Chez Michou*, le *Carrousel*, l'*Alcazar* ou la *Grande Eugène*, les cabarets parisiens les plus célèbres à l'époque, d'avoir lieu sans problème⁴².

3. La régénération de la nation face à la décadence morale

La régénération morale de l'après-guerre fut surtout liée à l'idée de défaite de la nation lors du conflit. C'est pourquoi toutes ces politiques natalistes furent accompagnées d'un certain nationalisme viril dans le but de redresser la patrie et régénérer la "grandeur" de la nation. Le régénérationisme nationaliste et familialiste consistait à expurger le pays de ses collaborateurs avec l'ennemi. En effet, certains affirmaient que la défaite de 1940 était due à la féminisation de la nation, c'est pourquoi il fallait dépurier ses ennemis après la guerre⁴³. On trouve à cette époque de nombreux délits d'"indignité nationale" pour avoir appartenu par exemple au parti pro-allemand NRP. L'objectif était de sauver la race et la nation de la défaite à cause de la "République féminisée" par les "déviant", "pervers" et "spécimens tarés de la race"⁴⁴. On comptait donc les homosexuels parmi les responsables de la défaite. Ils étaient considérés comme des "espions" car, selon les autorités, ils privilégiaient leurs désirs sexuels avant l'intérêt patriotique.

On retrouve d'ailleurs très souvent le lien entre collaboration et homosexualité car plusieurs écrivains "pédérastes" furent des collaborateurs : Marcel Jouhandeau, Robert Brasillach et Henry de Montherlant notamment, alors que la résistance était synonyme de

⁴² Jacques-Louis Delpal, *Ultra guide, Paris bleu tendre, op. cit.*, pp. 87-88.

⁴³ Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*, pp. 46-49.

⁴⁴ Yves Urvoy, "L'empire et la grandeur française", *Idées*, n° 9, juillet-août 1942, cité dans Patrick Buisson, *1940-1945 Années érotiques, Vichy ou les infortunes de la vertu*, Paris, Albin Michel, 2008 ; Jean Danet, *Discours juridique et perversions sexuelles, XIX et XX siècles*, Université de Nantes, Centre de recherche politique-famille et politique, volumen 6, 1977, p. 80.

virilité⁴⁵. Mais ce lien entre homosexualité et valeurs négatives est plus ancien. Il remonte aux années trente quand certains textes rapprochèrent homosexualité et fascisme et où il était fait éloge de l'hypervirilité masculine face à la démocratie "efféminée". L'association sémantique entre homosexualité et collaboration fut une idée très répandue, en témoigne par exemple un rapport de la Brigade Mondaine de 1949 : un homme de 50 ans, "pendant l'Occupation a hébergé des jeunes gens chez lui dont les allures efféminées ne laissent aucun doute sur leurs moeurs. Il aurait prétendu que c'était des résistants. Vu leurs cas, ils ne devaient pas résister longtemps à certaines tentatives"⁴⁶.

Ce lien entre homosexualité et fascisme ou collaboration était fréquent non seulement dans la littérature et dans la presse mais aussi dans de nombreux films (*Rome, ville ouverte* de Roberto Rossellini en 1945, *Les maudits* de René Clément en 1947, *La corde* d'Alfred Hitchcock en 1948) ce qui donna une large diffusion à ces idées. Le cinéma ne se limita pas seulement à faire le lien entre homosexualité et fascisme. Il montrait aussi presque toujours une image négative de l'homosexualité. Il donnait tour à tour une image pathologique, dangereuse et souvent comique de celle-ci : *L'inconnu du Nord-Express* d'Alfred Hitchcock en 1951, *Le conformiste* de Bertolucci en 1969, *Les désarrois de l'élève Törless* de Schlöndorff en 1966, *Les damnés* de Visconti en 1969, *Les garçons de la bande* de Friedkin en 1969⁴⁷.

Cette corrélation entre homosexualité et trahison à la nation apparut de différentes façons dans la presse⁴⁸. On parlait des homosexuels comme une espèce de secte souterraine et invisible avec ses propres codes⁴⁹, des sortes d'espions qui saperaient les valeurs dominantes de la société et dont Sodome et Gomorrhe et le prosélytisme seraient les exemples paradigmatiques à éviter. Les homosexuels seraient partout et seraient "en train d'augmenter

⁴⁵ Julian Jackson, *Arcadie*, *op. cit.*, p. 47. Cette association entre homosexualité et collaboration a également été soulignée par Didier Eribon dans sa notice sur Sartre, Didier Eribon (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, pp. 419-421.

⁴⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163243, rapport du 18 janvier 1949.

⁴⁷ Julian Jackson, *Arcadie*, *op. cit.*

⁴⁸ Cette corrélation entre homosexualité et trahison à la nation est une idée récurrente depuis au moins le XIX^e siècle. Cf George L. Mosse, *Nationalism and Sexuality, Respectability and Abnormal Sexuality in Modern Europe*, New York, Howard Fertig, 1985, chapitre 7 : "Race and Sexuality: The Role of the Outsider", pp. 133-152 ; Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe*, *op. cit.*, pp. 33-35 et Laure Murat, *La loi du genre*, *op. cit.*, chapitre 5 : "Ce mal qui vient d'ailleurs", pp. 241-301.

⁴⁹ Ambroise Tardieu, "Franc-maçonnerie pédérastique", *Le crapouillot*, *op. cit.*, p. 15.

d'une façon foudroyante⁵⁰ car l'étau des mœurs était en train de se relâcher et ouvrait ainsi la voie à une "épidémie" de maux sociaux. Cette supposée libéralisation à cause des guerres pousserait les homosexuels âgés à pervertir les jeunes grâce souvent à "l'argent corrupteur". Cette perte de moralité produirait une société malade où se créeraient des "réseaux du vice" avec ses repaires⁵¹. La Brigade Mondaine parisienne parlait à ce propos d'une "confrérie" de pédérastes⁵². Ils étaient considérés comme des "traîtres". L'homosexuel était non seulement un traître à la nation, mais il était aussi un traître à la famille et à la masculinité.

Par conséquent, toute sexualité contraire au modèle de vie moral et procréatif était considéré "contraire aux bonnes mœurs". Imprégné de cette idéologie, l'amiral français Darlan, alors ministre de la marine, numéro deux du gouvernement de Vichy, fut un des promoteurs de l'ordonnance de 1942⁵³ pour protéger la moralité de la Marine suite à une "importante affaire d'homosexualité où se trouv[ai]ent compromis des marins et des civils"⁵⁴.

L'Armée française reçut des instructions précises de la Direction du personnel militaire données par les États-Unis à leurs alliés atlantiques pour épurer leurs services de "personnages qui [avaient] des défauts particulièrement vulnérables" pendant les années 1950-1960⁵⁵. Il était bien connu que les militaires se livraient à la prostitution lors des

⁵⁰ Gérard de Villiers, "L'homosexualité : un problème qui inquiète l'opinion du monde entier", *ibid.*, p. 14.

⁵¹ Gérard de Villiers, "L'homosexualité : des faits que tous les parents doivent connaître, les lieux de perdition", *France-Dimanche*, n° 980, 3 juin-9 juin 1965, p. 16.

⁵² Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 164922, rapport du 11 janvier 1950.

⁵³ Michael D. Sibalis, "Les origines de l'ordonnance du 6 août 1942 et du "délict d'homosexualité", *Revue du centre d'archives et de documentation homosexuelles de Paris*, n° 1, dans *Triangul'ère*, n° 3, 1/2, 2002, pp. 31-34, éditions Christophe Gendron, Paris.

⁵⁴ "L'homosexualité est-elle réprimée par le Code de justice militaire ?", Archives nationales, BB18 6174, dossier 44BL325, Ministère de la Justice, Direction criminelle, 9 décembre 1942, cité par Michael D. Sibalis, "Les origines de l'ordonnance du 6 août 1942 et du "délict d'homosexualité", *ibid.*, p. 32 et par Hervé Liffra, "La loi homophobe racontée aux enfants", *Homophonies*, n° 14, décembre 1981, pp. 18-19.

⁵⁵ Député Dronne à l'Assemblée Nationale le 3 décembre 1954, cité par Daniel Guérin, "La répression de l'homosexualité", *op. cit.*, p. 43.

permissions ou quand les marins descendaient à terre⁵⁶. Cette activité n'était pas sans risque pour les clients : vol, tabassage, humiliation étaient les exemples les plus courants. Ils pouvaient même être condamnés pour "attentat à la pudeur commis sur des mineurs" car beaucoup de ces marins ou jeunes militaires n'avaient pas encore atteint vingt et un ans, la majorité légale à l'époque. Les tribunaux condamnaient également les militaires et les marins. Les jeunes engagés pouvaient voir par exemple leur engagement résilié d'après un paragraphe de la loi qui permettait de retenir les "troubles mentaux" dont le "dérèglement des sens et des sécrétions glandulaires". Il faut d'ailleurs rappeler qu'une des causes de réforme ou d'exemption de service militaire était l'attraction "hors nature" d'un homme pour un autre homme⁵⁷. De plus, les décisions de justice impliquaient toutes une expertise médicale : visites, contre-visites, questions du médecin-major, nouveaux remèdes pour rééquilibrer les sécrétions glandulaires. Certains étaient même poussés jusqu'au suicide⁵⁸. Mais ni les militaires homosexuels ni les civils homosexuels ne subirent la répression à grande échelle que subirent les homosexuels américains à la même époque⁵⁹.

En outre, fin 1945, la liaison franco-américaine de la direction de la police judiciaire établit une note sur la législation américaine concernant l'homosexualité dans l'Armée car un militaire français âgé de 37 ans, marié et père de trois enfants, a "déserté" son domicile conjugal pour aller vivre avec un militaire américain "à l'allure efféminée, [et] acteur de théâtre en Amérique. Ils vivaient dans un studio et le Français ne retournait dans son ancien domicile qu'à de très rares occasions "pour des questions de convenance". La Brigade Mondaine suivit tous ces déplacements en voiture avec une "voiture fileuse". L'Américain était un "homosexuel extérieurement caractérisé" et le Français était quant à lui en instance de

⁵⁶ Les exemples de marins ou militaires se livrant à la prostitution masculine ou ayant des rapports sexuels non tarifés avec d'autres hommes dans les ports ne se limitaient ni à la France ni aux années d'après-guerre. Nombreuses sont les références sur ce sujet dans l'oeuvre de Jean Genet : notamment dans Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949, p. 31 ; Jean Genet, *Querelle de Brest*, Paris, Gallimard, 1953, pp. 32-33 ; l'historien George Chauncey montre que ces pratiques étaient très répandues à New York dans la première moitié du XX siècle, notamment dans les années 1920 et 1930 où des journaux populaires publiaient régulièrement des caricatures de tantes accostant des marins ; George Chauncey, *Gay New York, op. cit.*, p. 227.

⁵⁷ Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949, p. 50.

⁵⁸ Claude Nérissé fait référence à une affaire similaire dans une petite ville de la côte bretonne qui fit grand bruit à l'époque, "Le libertin devant la loi, infractions de droit commun commises par des militaires ou marins", *Arcadie*, n° 17/5, mai 1955, pp. 32-34.

⁵⁹ Pour une histoire des homosexuels sous le Maccarthysme, cf. John D'Emilio, *Sexual Politics, Sexual Communities, The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1983.

divorce. Il démissionna de la direction d'un collège catholique⁶⁰. Imprégné de cette idéologie moralisatrice, un officier général de la République prononça l'exclusion d'un militaire ayant eu des relations sexuelles avec un autre homme "pour le respect de ce Dieu auquel [il] cro[yait]"⁶¹.

Cette vague de défense de la pudeur peut également être considérée comme le contrepoint du célèbre rapport Kinsey qui eut une influence considérable dans le monde scientifique et parmi les homosexuels du monde entier⁶². Il fut en effet interprété comme un "message de délivrance" par les opprimés sexuels⁶³. Il fut traduit en français en 1948. Il montrait que la distinction entre hétérosexualité et homosexualité n'était finalement pas si tranchée (37% des Américains avaient eu un rapport homosexuel au moins une fois dans leur vie⁶⁴). Les thèses de Kinsey provoquèrent l'ébranlement des normes socio-sexuelles. Ces thèses présentaient même la libération sexuelle et une certaine réforme des mœurs puisque Kinsey montrait que la société américaine ultraconservatrice n'était finalement pas si puritaine et que ses conclusions pouvaient peut-être s'appliquer à l'Europe.

Chapitre 2

La différenciation sexuelle : un "devoir"

1. La polarisation des rôles sociaux selon le sexe

⁶⁰ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 156746, rapport du 17 décembre 1945.

⁶¹ Daniel Guérin, "La répression de l'homosexualité", *op. cit.*, p. 43.

⁶² Alfred Kinsey, *Le comportement sexuel de l'homme*, Paris, Pavois, 1948. Ce rapport est cité à de nombreuses reprises par tous ces médecins, mais il est également cité dans presque tous les journaux, revues, pendant les décennies 1950, 1960 et 1970. Il fut cité comme exemple de sexualité sans l'amour chrétien. Cf, Pie Duploye, "Vacances, fêtes et saisons", *Témoignage Chrétien*, n° 945, vendredi 17 août 1962, p. 10.

⁶³ Serge Talbot, "In memoriam Alfred C. Kinsey", *Arcadie*, n° 35, novembre 1956, p. 9-11; Daniel Guérin, *Kinsey et la sexualité*, Paris, Julliard, 1955.

⁶⁴ Daniel Borrillo et Dominique Colas, *L'homosexualité de Platon à Foucault, Anthologie critique*, Paris, Plon, 2005, p. 455.

La vague moralisatrice de l'après-guerre était liée à la valorisation d'un modèle sexuel et familial orienté uniquement vers le mariage et la reproduction. Les mesures entreprises pour développer ce modèle ne provenaient pas seulement des autorités politiques. Elles provenaient aussi de l'Église, de la médecine et de la psychiatrie. De fait, la conception de la sexualité des autorités catholiques inspira profondément la médecine et la psychiatrie. Depuis la fin du XIX siècle, les psychiatres, psychanalystes et autres psys réussirent à conquérir le discours officiel sur l'homosexualité grâce à l'"objectivité" et "impartialité" de la Science alors que ce discours était avant cette date entre les mains des juristes et des moralistes. Le discours religieux perdit de l'influence au cours des années 1950 en raison des changements sociaux et économiques en France, mais les discours scientifiques sur la sexualité, qui s'imposèrent dans l'espace public, étaient eux aussi imprégnés de l'idéologie familialiste et reproductrice de l'Église. Leurs conceptions de la sexualité étaient d'ailleurs tout à fait similaires. L'homosexualité était pathologisée par tout un dispositif disciplinaire qui oscillait entre description et prescription. Les psys se convertirent ainsi, peu à peu, en nouveaux moralistes du XX siècle et devinrent de plus en plus influents après la guerre.

De nombreux ouvrages de vulgarisation qui critiquaient les pratiques sexuelles non reproductrices furent alors publiés et obtinrent une large diffusion dans la presse jusqu'à imprégner l'inconscient collectif⁶⁵. Ils parlaient de l'homosexualité, mais, en général, seulement de l'homosexualité masculine⁶⁶ parce qu'ils considéraient l'homosexualité féminine moins dangereuse puisqu'elle était moins "visible"⁶⁷. La plupart des scientifiques et des théologiens se concentraient sur trois points fondamentaux pour l'analyser : sa nature, ses causes

⁶⁵ Ce mécanisme n'apparaît pas seulement après la guerre, il remonte au XIX siècle, au moins. Cf Laure Murat, *La loi du genre, op. cit.*, pp. 109-169.

⁶⁶ Je ne fais aucune référence à Lacan dans ce chapitre car ses *Écrits* ne furent publiés qu'en 1966 et avant cette date, son séminaire qui avait lieu à l'École normale supérieure, n'attirait qu'un petit groupe restreint de bourgeois et d'intellectuels. Il était donc tout à fait inconnu du public en général et du public homosexuel en particulier. Il ne commença à devenir célèbre qu'après la publication de cet ouvrage. En outre, ses opinions psychanalytiques sur l'homosexualité n'ont rien de subversif. Bien au contraire, elles ne sont qu'un exemple parmi d'autres des théories de l'époque. Citons à ce propos un extrait du séminaire : "Les homosexuels, on en parle. Les homosexuels, on les soigne. Les homosexuels, on ne les guérit pas. Et ce qu'il y a de plus formidable, c'est qu'on ne les guérit pas malgré qu'ils soient absolument guérissables", Jacques Lacan, *Le séminaire, V, 1957-1958, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 207, cité par Didier Eribon, *Une morale du minoritaire, op. cit.*, p. 235. Je renvoie à cet ouvrage pour une analyse de "l'homophobie de Lacan" et de l'homophobie de la psychanalyse en général.

⁶⁷ Il existe néanmoins un ouvrage dédié au lesbianisme : Frank Caprio, *L'homosexualité de la femme, psychogenèse, psychopathologie, psychanalyse, clinique, thérapeutique, étude scientifique du comportement lesbien à l'usage des éducateurs, des psychologues, des médecins et des juristes*, Paris, Payot, 1959, traduit de l'allemand par Dina Mazé.

et les possibles traitements. En réalité, plutôt que d'étudier l'homosexualité, ils défendaient la polarisation des rôles sociaux selon le sexe, la supposée complémentarité de l'homme et de la femme et le caractère culturelle de l'homosexualité⁶⁸. En effet, elle ne pouvait pas être innée, sinon elle n'aurait pas lieu d'être soignée. En définitif, les autorités catholiques et médicales considéraient l'homosexualité comme une maladie contagieuse, une perversion de l'instinct sexuel ou une déviation qu'il fallait soigner pour des raisons d'hygiène sociale⁶⁹.

L'Église catholique souhaitait régénérer les dogmes que sa doctrine prescrivait : l'union entre un homme et une femme qui devaient s'unir dans le mariage et l'amour "fidèle et exclusif jusqu'à la mort" et dont l'objectif devait être la procréation selon la volonté du Créateur⁷⁰. D'après l'Église, l'union et la procréation correspondaient aux deux aspects inséparables de sa doctrine et appartenaient à la nature même de l'homme. C'est pourquoi la contraception, la stérilisation et l'avortement étaient condamnés par le Magistère car ils ne respectaient pas "l'ordre établi par Dieu"⁷¹ que l'Église catholique garantissait avec des directives pastorales : le souci de soi, créer un climat favorable à la chasteté.

Dans le contexte toujours plus important des revendications en faveur de la contraception et de l'avortement dans la France des années 1960, les autorités catholiques se préoccupèrent beaucoup de la régulation des naissances. Les moralistes catholiques publièrent alors l'Encyclique du Pape Paul VI, "Humanae vitae"⁷² en 1968. Cette encyclique peut être considérée comme une réponse de l'Église à ces revendications sur la régulation des naissances.

Ce texte faisait seulement référence aux relations entre homme et femme. Il ne fait pas mention des "déviations sexuelles". De fait, il y eut peu de textes officiels de l'Église

⁶⁸ Docteur O. P. et George Sinclair, "Le sexe" (deuxième leçon d'éducation sexuelle), *France-Dimanche*, n° 164, 16-22 octobre 1949.

⁶⁹ Par exemple : Jean-Marie Aubert, "L'homosexualité, maladie ou péché ?", *Prêtres diocésains*, décembre 1966 ; "La vérité sur l'homosexualité en France, une grande enquête que toutes les mères de famille doivent lire", *France-Dimanche*, n° 1328, 15-21 février 1972, p. 11 ; Bryan Magee, *Un sur vingt*, Paris, Robert Laffont, 1967, p. 43 ; Docteur H. L. P., "Le point de vue du médecin, l'homosexualité au microscope", *Le crapouillot*, n° 30, août 1955, pp. 33-37.

⁷⁰ Paul VI, *La régulation des naissances, Humanae vitae*, Encyclique du 25 juillet 1968, Paris, éditions du centurion, 1968.

⁷¹ Paul VI, *La régulation des naissances, ibid.*, p. 33

⁷² Paul VI, *La régulation des naissances, ibid.*

catholique qui traitaient explicitement l'homosexualité avant 1975⁷³. En effet, après la politisation et la médiatisation internationale de la question homosexuelle au début des années 1970, l'Église ne pouvait rester silencieuse plus longtemps et donna ses opinions. Avant cette date, on faisait souvent référence aux sources théologiques pour la réprover⁷⁴.

La conception de la sexualité des médecins et des psychiatres était semblable. De nombreux ouvrages de médecins publiés à cette période étaient représentatifs de ce que l'homosexualité était pour la médecine et la psychiatrie. Je pense notamment à Hans Giese, sexologue et directeur de l'Institut de recherches sexologiques de Hambourg dans les années 1950-1960 dont on apprit par la suite qu'il était homosexuel⁷⁵. Il publia *L'homosexualité de l'homme*, traduit en français en 1959⁷⁶. Je pense aussi au livre de Allen et Berg, *Les problèmes de l'homosexualité*⁷⁷, traduit en français en 1962, et l'ouvrage du célèbre docteur Eck, *Sodome*, publiée en 1966⁷⁸. Il s'agissait de livres importants pour les "homophiles" puisqu'il y eut des débats et ils furent critiqués dans la revue *Arcadie*⁷⁹.

Eck était un psychiatre et psychanalyste catholique célèbre parmi les homophiles pour ses théories contre l'homosexualité. Au départ, le livre d'Eck était annoncé dans la revue *Arcadie* comme "un livre de premier ordre que tout homophile a le devoir de lire et de faire lire, ni apologie ni strict moralisme... Tous les problèmes moraux, religieux, juridiques... Le premier

⁷³ *Déclaration sur certaines questions d'éthique sexuelle*, Persona Humana, Congrégation pour la Doctrine de la Foi, 29 décembre 1975.

⁷⁴ La référence à Sodome (Genèse, XIX) ; au Lévitique (XVIII, 22) qui condamnait les actes d'idolâtrie ; au texte de Saint Paul dans l'épître aux corinthiens VI, Timothée X et à l'épître aux romains I.

⁷⁵ Giese participa au troisième congrès international du Comité International pour l'Egalité Sexuelle à Amsterdam en septembre 1953. Cf. "Comité International pour l'Egalité Sexuelle", *Arcadie*, n° 18, juin 1955, pp. 56-57 ; "Sex über alles", *Le Nouvel Observateur*, 17 août 1970, cité par Antoine d'Arc, "La passion du docteur Giese", *Arcadie*, n° 204, décembre 1970, p. 585.

⁷⁶ Hans Giese, *L'homosexualité de l'homme, psychogenèse, psychopathologie, psychanalyse, thérapeutique, étude scientifique à l'usage des éducateurs, des psychologues, des médecins et des juristes*, Paris, Payot, 1959.

⁷⁷ C. Allen et A. Berg, *Les problèmes de l'homosexualité*, Paris, Editions les yeux ouverts, 1962.

⁷⁸ Marcel Eck, *Sodome*, Paris, Fayard, 1966.

⁷⁹ Un numéro de la revue *Arcadie* fut consacré presque entièrement à la critique de l'ouvrage d'Eck, qui citait par ailleurs beaucoup *Arcadie*, auquel Eck répond et les échanges se poursuivirent pendant plusieurs numéros : "Réponses au Dr Eck par Jacques Valli" ; "Réponses au Dr Eck par André-Claude Desmon" ; "Réponses au Dr Eck par Lucien Farre" ; "Réponses au Dr Eck par Marc Daniel", *Arcadie*, n° 154, octobre 1966, pp. 437-475 ; "Réponses du Docteur Eck", *Arcadie*, n° 156, décembre 1966, pp. 541-545 ; "Réponse du Docteur Eck à la lettre ouverte de Mme d'Eaubonne", *Arcadie*, n° 158, février 1967, pp. 63-64. Sur l'histoire et l'importance du mouvement et de la revue *Arcadie*, je renvoie à l'excellent ouvrage de Julian Jackson, *Arcadie : la vie homosexuelle en France de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Autrement, 2009.

vrai ouvrage français sur l'homophilie", tel que l'avait fait espérer le docteur Eck à Baudry⁸⁰. Mais à la sortie du livre, Baudry et les Arcadiens virent leurs espoirs réduits à néant⁸¹.

D'autres articles apparurent à l'époque concernant l'homosexualité mais à demi-mot, en particulier lors des conférences mensuelles données au Centre Catholique d'Éducation familiale de Paris qui servait d'instrument à la hiérarchie catholique pour diffuser la doctrine de l'Église. On y retrouve à plusieurs occasions le docteur Eck et l'abbé Oraison⁸². Ces conférences étaient en général données par des médecins et traitaient de "maturité sexuelle", des "troubles de la sexualité et ses causes", "le rôle des parents dans l'acheminement de leurs enfants vers la maturité sexuelle et affective"⁸³, la "continence", la "maîtrise de soi", "équilibre affectif et sexuel dans la famille", "devenir et rester de vrais adultes"⁸⁴.

2. L'éducation hétérosexuelle pour éviter la contagion de l'homosexualité

L'obsession de la perte de la différence des sexes conduisit plusieurs médecins et pédagogues ainsi que la hiérarchie catholique à produire un discours éducatif adressé aux parents (et parfois même aux juristes) qui valorise la différence sexuelle afin de freiner l'homosexualité⁸⁵. Certains considéraient que l'homosexualité était due à des raisons psychologiques, psychanalytiques ou d'éducation : "une manifestation névrotique due à une fixation au stade oedipien"⁸⁶. Ils parlèrent du facteur anti-social de l'homosexualité comme

⁸⁰ *Arcadie*, n° 149, mai 1966, p. 217.

⁸¹ "Réponses au Dr Eck", *Arcadie*, n° 154, octobre 1966, p. 437.

⁸² Par exemple : "Les jeunes et l'amour" de Marc Oraison en décembre 1963 ; "Mensonge et mauvaise foi" d'Eck en février 1961.

⁸³ Docteur Le Moal, "Maturité sexuelle et âge adulte", Conférence donnée à l'Institut Catholique de Paris le 24 octobre 1961 et publiée par le Centre Catholique d'Éducation Familiale la même année.

⁸⁴ Docteur Paul Chauchard, "Étapes et conditions d'une maturation affective et sexuelle normale", Conférence donnée à l'Institut Catholique de Paris le 9 octobre 1962 publiée la même année par le Centre Catholique d'Éducation Familiale, pp. 12-21.

⁸⁵ Les sous-titres de plusieurs articles de *France-Dimanche* sur l'homosexualité sont d'ailleurs révélateurs de ces discours destinés pour la plupart aux parents : "La vérité sur l'homosexualité en France, une grande enquête que toutes les mères de famille doivent lire", *France-Dimanche*, n° 1328, 15-21 février 1972, p. 11 ; "Les 14 raisons de l'homosexualité pour éviter que son fils devienne homosexuel... voici les phrases qu'une mère ne doit jamais dire", *France-Dimanche*, n° 1330, 29 février-6 mars 1972.

⁸⁶ Marcel Eck, *Sodome*, *op. cit.*, p. 322.

une "immaturité affective"⁸⁷ ou d'un "développement affectif inachevé, un manque de maturité"⁸⁸, une "frustration au niveau de l'affectivité infantile"⁸⁹, un phénomène psychopathologique lié à une étape du développement de l'individu "qui s'écarte de ce qui est considéré comme la norme habituelle, qui entraîne une souffrance et un danger pour celui qui en est atteint et qui risque de contaminer l'entourage"⁹⁰, mais qui ne "devait" pas être définitive. L'étape définitive devait être l'hétérosexualité. On se situait toujours dans le domaine du *devoir* : devoir faire, devoir être, car selon eux, le progrès sexuel se trouvait dans la différence sexuelle.

Cette idée de déviation ou de blocage était due selon ces médecins à une éducation anormale de la part des parents. En effet, l'attachement excessif envers la mère ou le père se produisait lorsqu'il y avait une inversion des rôles entre le père et la mère, c'est-à-dire lorsque la mère était trop présente et le père trop absent. "La mère abusive reléguant le père au second plan est une cause fréquente d'homosexualité"⁹¹. Un père absent ou en retrait dans l'éducation de son fils - car il s'agissait toujours de garçons - serait responsable de son homosexualité.

Ils donnaient alors des conseils très précis. Pour arriver au bon stade de développement, l'individu devait vivre dans un milieu hétérosexuel homogène. La fidélité et une vie commune durable étaient considérées comme les caractéristiques qualitatives d'une bonne liaison formelle alors que l'infidélité était qualifiée "d'habitude destructive"⁹². Certains affirmèrent par exemple que l'enfant avait besoin "de sentir la présence affectueuse de ses parents, et si possible, d'être entouré de frères et soeurs"⁹³ ; éviter un foyer malheureux ; éviter les mariages précipités ; le divorce ; les parents qui vont chacun de leur côté et qui voient peu leurs enfants. Un jeune garçon devait également grandir "auprès d'un homme capable d'assumer ce rôle"⁹⁴

⁸⁷ *Ibid.*, p. 256.

⁸⁸ C. Allen et A. Berg, *Les problèmes de l'homosexualité*, *op. cit.*, p. 29.

⁸⁹ Jean-Marie Aubert, *ibid.*, p. 525-526.

⁹⁰ Marcel Eck, *Sodome*, *op. cit.*, p. 241.

⁹¹ C. Allen et A. Berg, *op. cit.*, p. 42.

⁹² Hans Giese, *ibid.*, p. 165.

⁹³ C. Allen et A. Berg, *Les problèmes de l'homosexualité*, *op. cit.*, p. 40.

⁹⁴ C. Allen et A. Berg, *ibid.*, p. 43.

pour lui apprendre à "réagir normalement"⁹⁵. C'était toujours trop ou trop peu. Les parents devaient se rapprocher le plus possible de la ligne de conduite idéale. Dans le cas contraire, leurs enfants deviendraient homosexuels. Certains médecins conseillaient même d'éviter les traumatismes pendant l'allaitement au sein, traiter les intestins sans souci primordial (éviter les suppositoires, donner plutôt de légers laxatifs) ; préférer l'école mixte, ne pas empêcher la masturbation⁹⁶. La plupart de ces médecins souhaitait se concentrer sur une "saine prévention" puisque le taux de "guérison" était très faible⁹⁷. Tous ces discours ne décrivaient donc pas l'homosexualité. Ils prescrivaient surtout comment être un bon hétérosexuel.

Ces éducateurs invitaient également les parents à surveiller les lieux de loisir où les mineurs se réunissaient car les homosexuels profitaient de ces salons de jeux pour chercher leurs "proies". C'est pourquoi les parents, les éducateurs et les législateurs devaient prendre des mesures contre ce "virus" qui contagiait toutes les régions du monde puisqu'il ne se cachait plus et il menaçait la jeunesse de la nation⁹⁸. L'idée de la contagion de l'homosexualité se diffusait régulièrement dans la presse. On retrouvait surtout l'idée de la contagion des jeunes fragiles et sans défense par des adultes vicieux. D'après Eck, "il ne faut pas écouter les messieurs qui vous abordent dans la rue"⁹⁹. On agitait alors le spectre du vieux pervers sénile.

Le docteur Eck voulait en plus dénoncer la propagande faite à l'homosexualité : prostitution homosexuelle, manifestations littéraires ou artistiques, théâtre. On diffusait constamment dans la presse le mythe selon lequel l'homosexualité serait contagieuse dans les lieux où la femme est absente. L'homosexualité naîtrait pendant la puberté dans les internats, "cet étouffoir où de jeunes mâles sont entassés pêle-mêle sous leurs instincts et leurs rêves et, parmi eux, brebis promises à ces boucs, quelques trop tendres proies"¹⁰⁰. Ce vice se multiplierait dans les prisons, bagnes, à la guerre ou à l'armée qui sont des milieux

⁹⁵ C. Allen et A. Berg, *ibid.*, p. 43.

⁹⁶ Certains donnaient des "conseils aux mères" pour bien élever leurs enfants, par exemple : Francisque Gay, "Conseils aux mères", *France-Dimanche*, n° 14, 10 novembre 1946, pp. 1-2 ; comment danser sans risque d'impudicité : "La danse et ses dangers, article moral", *France-Dimanche*, n° 26, 2 février 1947, p. 2, etc.

⁹⁷ Marcel Eck, *op. cit.*, p. 256.

⁹⁸ Par exemple : Gérard de Villiers, "L'homosexualité : un problème qui inquiète l'opinion du monde entier. Oui c'est une menace pour vos enfants aujourd'hui", *France-Dimanche*, n° 979, 27 mai -2 juin 1965, p. 14.

⁹⁹ Docteur Eck, "Les parents et les éducateurs devant le péril homosexuel", *ibid.*, p. 32.

¹⁰⁰ Pierre Dominique, "La pédérastie à travers les âges", *Le crapouillot*, *ibid.*, p. 21.

monosexuels entre hommes et donc favorables à l'homosexualité puisque l'objet sexuel par excellence que représente la femme en est absent¹⁰¹. On en trouve un exemple dans un rapport de la Brigade Mondaine : un homme de 26 ans en 1949 "aurait contracté ce vice au cours de la détention à la prison de Fresnes"¹⁰². Ils seraient alors homosexuels "par nécessité"¹⁰³. C'est pourquoi la polarisation des rôles sexuels selon le genre et l'apprentissage de la différenciation sexuelle furent des méthodes utilisées par les médecins et les autorités religieuses pour éviter l'homosexualité chez les jeunes.

Dans le cas des adultes, il fallait que l'homosexualité fût un problème inhérent à l'individu ou à sa famille pour le rendre victime et coupable. Ce ne pouvait être un problème social. Ainsi, le problème n'apparaissait pas comme politique - une conception du monde qui excluait certains individus - mais comme psychologique ou éducatif. Certains individus étaient "malades". C'était pour cette raison qu'il fallait les "soigner", entendez les exclure. L'ordre dominant neutralisait ainsi les effets politiques de l'exclusion grâce à la supposée neutralité de la médecine. L'homosexuel était enfermé dans une maladie dont il ne pouvait guérir seul et dont ses opinions sur le sujet ne pouvaient être que le symptôme de sa maladie¹⁰⁴. Tout ce qu'il exprimait sur le sujet reflétait sa pathologie puisqu'il était "malade". S'il affirmait ne pas l'être, il fallait d'autant plus le soigner car il était à la limite de la démence. Et s'il affirmait être malade, il fallait aussi le soigner car il souffrait puisque toute maladie fait souffrir. Voici le formidable système dans lequel était enfermé l'homosexuel et duquel il était difficile d'échapper, puisque quoi qu'il fasse ou qu'il dise, il le faisait et le disait toujours parce qu'il était "malade". Sa parole était toujours interprétée dans les termes pathologiques de la psychiatrie, de la médecine ou de la psychanalyse. Ce fut par ce mécanisme de la

¹⁰¹ Outre les articles déjà cités : Tranchant et Desvignes, *Les condamnés militaires pour délits militaires du Pénitencier de Bossuet*, 1911, cité en extrait dans Tranchant et Desvignes, "Les moeurs dans un pénitencier militaire", *Le crapouillot*, n° 30, août 1955, pp. 26-29 ; Docteur Louis Rousseau, *Un médecin au bagne*, 1930, cité en extrait dans Docteur Louis Rousseau, "Les moeurs des bagnards", *Le crapouillot*, n° 30, août 1955, pp. 29-33 ; "La vérité sur l'homosexualité en France : un enfant peut-il être homosexuel dès sa naissance ?", *France-Dimanche*, n° 1329, 22-28 février 1972, p. 14.

¹⁰² Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163305, rapport du 25 janvier 1949.

¹⁰³ Tranchant et Desvignes, "Les moeurs dans un pénitencier militaire", *op. cit.*, p. 26.

¹⁰⁴ Cette pathologisation de l'homosexualité est, bien sûr, plus ancienne. Elle n'apparaît pas à partir de 1945. Je renvoie pour cela aux analyses de Didier Eribon dans Didier Eribon, *Une morale du minoritaire*, *op. cit.*, pp. 213-234.

pathologisation qu'une certaine visibilité des discours homosexuels, pour l'essentiel en littérature, fut combattue afin de la faire disparaître de la scène publique.

On ne sait en revanche pratiquement rien des patients traités pour homosexualité. L'écrivain Tony Duvert alla par exemple consulter chez Eck lorsqu'il était enfant, ce qui le plongea dans un profond malaise. Il décrit brièvement son passage chez ce médecin comme "cet art fulgurant de déprimer, déséquilibrer et pousser à la mort un gamin, parce qu'indocile et pédé irréductible"¹⁰⁵.

Les discours des autorités médicales et religieuses sur l'homosexualité furent donc similaires. L'homosexualité était une maladie due à une mauvaise éducation des parents parce qu'il n'y avait pas assez de différenciation sexuelle dans les rôles sociaux du couple. Les autorités préconisaient des devoirs très précis aux parents et aux "patients". Mais ce qui préoccupa surtout les autorités ce fut la protection des mineurs.

¹⁰⁵ Tony Duvert, *L'enfant au masculin*, Paris, Minuit, 1980. Gilles Sebhan fait référence au passage de Tony Duvert chez Eck : Gilles Sebhan, *Tony Duvert. L'enfant silencieux*, Paris, Denoël, 2010, p. 30.

Chapitre 3

La protection des mineurs et les "anti-sociaux"

1. La lutte contre la corruption des mineurs

L'exaltation de la moralité, de la différence des sexes et de la virilité pendant l'après-guerre fut surtout liée à la volonté de protéger les mineurs de la "dégénération" après la défaite. Cette dégradation était symbolisée par la collaboration des déviants et les grands écrivains "pédérastes" comme Proust, Gide, Wilde qui valorisèrent de différente façon l'homosexualité dans leurs oeuvres. Selon les autorités, ils "corrompaient" la jeunesse au monde du vice, opposé au monde viril de la lutte pour la patrie¹⁰⁶. Certains disaient par exemple que "de jour en jour Paris se dévirilise... Ils ont tout envahi [...] Le marché noir fini, ces jeunes dépravés, victime des temps faciles de la Libération, cherchaient dans la prostitution homosexuelle une suite logique à la longue théorie des combines issues de la guerre"¹⁰⁷.

Cette idéologie de la régénération virile de la nation se diffusait dans la presse en considérant que l'homosexualité était un vice bourgeois, intellectuel. Les références à Gide, Wilde, Platon et d'autres pédérastes célèbres étaient innombrables¹⁰⁸. André Gide, depuis Corydon, était considéré comme le défenseur de l'homosexualité et cette image imprégna l'inconscient collectif. Il fut même surnommé "le pape de la 5^e internationale (celle des pédérastes)" et "l'homosexuel le plus célèbre de son temps"¹⁰⁹. L'attribution du Prix Nobel de littérature en 1947 fut considérée par certains défenseurs de l'ordre moral comme un éloge à la pédérastie¹¹⁰. Face à ces dangers récurrents au cours du XX^e siècle, plusieurs lois

¹⁰⁶ La "corruption de la jeunesse" est un fantasme récurrent de l'histoire anti-homosexuel. Pour la première moitié du XX siècle, Cf. Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe, op. cit.*, pp. 341-354 et 538-540.

¹⁰⁷ Pierre Servez, *Le mal du siècle*, Givors, A. Martel, 1955, pp. 8, 24, 26 et 109, cité dans Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*, p. 43.

¹⁰⁸ *Le Crapouillot* consacra deux numéros spéciaux à l'homosexualité en 1955 et en 1970 où l'on trouve de nombreuses références aux célèbres écrivains homosexuels.

¹⁰⁹ Pierre Labracherie, "André Gide, pape de la 5^e internationale (celle des pédérastes)", *Le crapouillot*, n° 14, avril 1951, pp. 75-80.

¹¹⁰ André Berry, *Combat*, 31 octobre 1955, p. 3, cité dans Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*, p. 43.

condamnaient certains types de relation homosexuelle considérés contre la "pudeur" et les "bonnes moeurs".

On considère habituellement qu'en France, jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, l'homosexualité n'était pas condamnée¹¹¹. Il est vrai que le crime de sodomie avait disparu du code pénal depuis 1791 jusqu'à ce que le terme "contre-nature" réapparaisse dans un texte de loi du régime de Vichy de 1942. En effet, le 6 août 1942, une loi "inspirée par le souci de prévenir la corruption des mineurs"¹¹² modifia l'article 344 du code pénal pour punir d'un "emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 200 à 60 000 Fr" toute personne ayant commis un acte "impudique ou contre-nature avec un mineur de son sexe"¹¹³. La majorité était fixée à l'époque à vingt-et-un ans tandis qu'une ordonnance du 2 juillet 1945 la porta à quinze ans (elle était fixée à treize ans depuis 1863 et onze ans en 1832). Un adulte hétérosexuel pouvait maintenir une relation avec une mineure à partir de quinze ans, alors qu'un adulte homosexuel ne pouvait avoir de relation avec une personne de son sexe qu'à partir de 21 ans¹¹⁴.

Cette loi vichyste fut reprise à la Libération par le Gouvernement Provisoire du Général De Gaulle dans l'article 331 du code pénal. "L'attentat à la pudeur" condamnait les relations homosexuelles entre majeur et mineur. Il consistait à imposer à un tiers une vision ou un acte qui pouvait choquer sa pudeur. Il fallut attendre l'élection de François Mitterrand en 1981 pour que cette loi fût abrogée, le 4 août 1982, près de 40 ans après sa promulgation¹¹⁵. Néanmoins, bien que le terme "contre-nature" réapparût dans cette loi de 1942, d'autres lois répressives condamnaient certains types de rapports homosexuels depuis des décennies. Les

¹¹¹ Le Poitevin, *Dictionnaire des Parquets*, cité par Claude Nérissé, "Le libertin devant la loi, ce qu'il faut savoir", *Arcadie*, n° 9, septembre 1954, pp. 15-20.

¹¹² *Journal officiel de la République française*, 9 février 1945, p. 630.

¹¹³ *Journal officiel de l'Etat français*, 27 août 1942, loi n° 744 du 6 août 1942 modifiant l'article 344 du code pénal, p. 2923. Je renvoie à l'ouvrage de Scott Gunther pour plus de précision sur l'origine de cette loi : Scott Gunther, *The Elastic Closet: A History of Homosexuality in France, 1942-present*, Palgrave, 2009.

¹¹⁴ Sur ce point, voir Janine Mossuz-Lavau, *Les lois de l'amour, les politiques de la sexualité en France (1950-1990)*, Paris, Payot, 1991, p. 238.

¹¹⁵ *Journal officiel de la République française*, n° 180, jeudi 5 août 1982.

relations homosexuelles apparaissaient simplement sous d'autres dénominations. Les "vices", "actes pervers" et "mauvaises moeurs" étaient constamment catalogués et réprimés¹¹⁶.

Une autre loi qui ne mentionnait pas expressément les relations homosexuelles les concernait directement s'ils maintenaient des relations avec des mineurs. Il s'agissait de "l'excitation de mineurs à la débauche", article 334 du code pénal qui existait déjà dans les lois de 1810 et 1903. L'objectif, teinté d'un certain moralisme religieux, consistait à protéger la pureté des jeunes jusqu'à 21 ans (alors que pour les délits de droit commun la majorité était fixée à 18 ans). La loi contemplait un fait qui tendait à favoriser la corruption de l'autre : actes obscènes, pratiques impudiques en présence d'un mineur. Par "corruption" il fallait comprendre dans ce cas proxénétisme. D'autre part, pour que le délit fût reconnu, il fallait qu'il y eût deux autres éléments : l'âge de la victime et l'habitude. Si la victime avait moins de 16 ans, l'habitude n'était pas prise en compte. En revanche, si le mineur avait entre 16 et 21 ans, l'habitude était nécessaire pour établir le délit et condamner l'inculpé.

L'article 354 du code pénal relatif au déplacement ou détournement des mineurs hors de la famille était une autre loi importante pour protéger les mineurs. Ce qui était puni n'était pas véritablement la relation sexuelle d'un soir entre un adulte et un mineur, mais l'installation d'un mineur chez un adulte autre que l'autorité parentale ou l'Assistance publique. En effet, si plainte il y avait, le magistrat pouvait condamner le "ravisser" même s'il n'avait pas "abusé" du jeune homme, en démontrant qu'il avait voulu le soustraire à l'autorité parentale ou à ceux qui en avaient la garde. L'idée de "détournement" était comprise dans un sens géographique et non moral, c'est-à-dire de déplacement durable d'un lieu vers un autre. Enfin, les magistrats entendaient par "fraude" ou "violence" les éventuels subterfuges orchestrés par l'adulte pour influencer le consentement du mineur et en obtenir les faveurs (chantage, proposition d'argent, "boissons enivrantes"). Pour éviter les amendes et les condamnations, un arcadien magistrat, Claude Nérisse, expliqua dans plusieurs numéros de la revue *Arcadie* quels étaient les risques

¹¹⁶ Pour ne s'en tenir qu'aux années d'avant-guerre, le gouvernement Daladier publia le 29 juillet 1939 un décret-loi sur la famille et la natalité où il est invoqué d'"aggraver la répression des vices" et de "lutter contre les fléaux sociaux qui constituent autant de dangers pour l'avenir de la race". De plus, le gouvernement de 1939 punissait les publications pornographiques "qui constituent des insultes à la dignité familiale". Marc Daniel, "Histoire de la législation pénale française concernant l'homosexualité", *Arcadie*, n° 97, janvier 1962, pp. 10-27. Voir également Jean Danet, *Famille et politique, discours juridique et perversions sexuelles, XIX et XX siècle*, Nantes, Faculté de droit et des sciences politiques, Université de Nantes, vol. 6, 1977.

auxquels les homophiles s'exposaient¹¹⁷. Il établit ainsi une sorte de catalogue pour tous les types de désir entre personnes du même sexe sans aucun moralisme.

2. "Protéger nos enfants" du "fléau social" de l'homosexualité

Les jeunes et la délinquance étaient des thèmes très présents lorsque les enfants du baby-boom devenaient adolescents¹¹⁸. On associait souvent l'homosexualité à la délinquance. Le directeur de la police de Paris donna par exemple en 1958 une conférence sur "l'homosexualité et ses conséquences sur la délinquance"¹¹⁹. En 1961, de nouvelles classifications pour les films furent créées afin de protéger la jeunesse et contrôler la "croissance de la délinquance". Ce fut dans ce contexte de lutte pour la moralité et contre la délinquance juvénile que surgit le sous-amendement Mirguet.

En 1960, le député UNR Paul Mirguet (1911-2001) fit voter un sous-amendement visant à "lutter contre l'homosexualité"¹²⁰. Quasiment toutes les publications sur l'histoire de l'homosexualité concernant cette période soulignent qu'il s'agit d'une loi sensée réprimer plus durement les homosexuels¹²¹. Néanmoins, d'après les archives judiciaires, ce sous-amendement Mirguet ne signifia pas une augmentation de la répression policière et juridique des gays. S'il est toujours présent dans les esprits aujourd'hui, cela est dû à sa mythification par le FHAR et les mouvements postérieurs. En effet, ce sous-amendement fut le point de mire du FHAR pour critiquer la discrimination juridique entre homosexualité et hétérosexualité car il symbolisait le "racisme sexuel" dont souffrait les homosexuels. Un des journaux du FHAR eut d'ailleurs pour titre : *Le fléau social*, en référence directe à ce sous-

¹¹⁷ Claude Nérissé, "Le libertin devant la loi : ce qu'il faut savoir", *Arcadie*, n° 9, septembre 1954, p. 15-20 ; n°11, novembre 1954, pp. 16-21 ; n°12, décembre 1954, pp. 16-19 ; n° 2, février 1955, pp. 29-31 ; n° 17/5, mai 1955, pp. 32-34 ; n° 21, septembre 1955, pp. 33-34. Daniel Guérin avait également écrit un article sur le sujet quelques années avant : "La répression de l'homosexualité en France", *La Nef*, n° 15, mars 1958, pp. 39-45.

¹¹⁸ Par exemple : Alfred Sauvy, *La montée des jeunes*, Paris, Calmann-Lévy, 1959 ; Françoise Giroud lança en 1957 dans *L'Express* la formule "la nouvelle vague" pour parler de la nouvelle génération ; Christiane Fournier, *Nos enfants sont-ils des monstres ?*, Paris, Fayard, 1958.

¹¹⁹ Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*, p. 117. Guy Hocquenghem souligna également, dans *Le désir homosexuel*, cette association entre homosexualité et délinquance.

¹²⁰ Assemblée Nationale, constitution du 4 octobre 1958, législature 1958-1962, tables analytiques des annales, 2^e partie, *table nominative*, tome II, lettres J à Z, p. 903.

¹²¹ Pour l'histoire et le contexte de ce sous-amendement, je renvoie au livre de Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*, pp. 115-119.

amendement qui qualifiait l'homosexualité de "fléau social". Mais les analyses du FHAR devenues depuis lors hégémoniques doivent être mises entre parenthèses pour nous permettre d'étudier l'histoire de l'homosexualité au plus proche de ce qu'elle était à l'époque, et non ce qu'elle était pour le FHAR et ce que l'on croit qu'elle était depuis les interprétations de ce mouvement.

Paul Mirguet, député de la Moselle de 1958 à 1962 et ancien conseiller municipal de Metz¹²², se proposa d'ajouter le 18 juillet 1960 un sous-amendement à l'amendement n° 8 de Marcelle Devaud qui prenait des mesures pour lutter contre certaines maladies ainsi que contre l'alcoolisme et la prostitution. Mirguet souhaita ajouter à cet amendement un alinéa pour favoriser "toutes mesures propres à lutter contre l'homosexualité"¹²³. Les arguments utilisés par le député étaient les mêmes que ceux des autres discours moralisateurs sur l'homosexualité. Il fallait "protéger nos enfants"¹²⁴.

Mirguet rappela que l'amendement visant à lutter contre la prostitution ne faisait pas explicitement référence à l'homosexualité. En outre, il brandit le spectre de "notre civilisation dangereusement minoritaire" pour convaincre les députés qu'il fallait combattre les valeurs contraires à la morale dominante au risque de perdre du "prestige" face aux évolutions que connaissait la société (contraception, avortement, mais surtout l'indépendance algérienne à l'horizon). Le président et l'Assemblée rirent à plusieurs reprises mais il n'y eut aucune objection. Le sous-amendement de Mirguet fut finalement voté mais ne condamna pas l'homosexualité en tant que telle, sinon les relations homosexuelles entre majeur et mineur de façon plus sévère que les relations hétérosexuelles entre majeur et mineur, comme la loi vichyste quelques années plus tôt. De plus, l'outrage public à la pudeur était condamné par une amende plus importante lorsqu'il s'agissait de relations sexuelles entre hommes¹²⁵.

Ce sous-amendement provoqua néanmoins une véritable panique parmi les homophiles. Baudry envoya une lettre de la part d'Arcadie à Mirguet le 20 juillet 1960 dans laquelle il

¹²² Michael Sibalis, "Mirguet, Paul" dans Robert Aldrich et Garry Wotherspoon, *Who's Who in Contemporary Gay and Lesbian History, From World War II to the Present Day*, Londres et New York, Routledge, 2001, pp. 285-286.

¹²³ Annales de l'Assemblée nationale, *Débats parlementaires*, législature de 1959 à 1960, du 30 juin au 25 juillet 1960, p. 1981.

¹²⁴ Annales de l'Assemblée nationale, *Débats parlementaires*, *Ibid.*, p. 1981.

¹²⁵ Ordonnance n° 60-1245, 25 novembre 1960, *Journal Officiel*, p. 10603.

souligna la grande préoccupation dans laquelle se trouvaient non seulement les arcadiens, mais également les homosexuels en général¹²⁶. Baudry rappela que ce n'était pas contre l'homosexualité qu'il fallait lutter, mais contre la prostitution masculine, la débauche publique et pour la protection des enfants, c'est-à-dire ce que prévoyait Mirguet et que Baudry cherchait à différencier des "homosexuels ordinaires". En outre, il souligna que les lois existantes concernaient déjà les relations sexuelles entre personnes de même sexe et qu'il n'y avait pas besoin de plus de répression à leur encontre. Mirguet répondit à la lettre de Baudry et affirma que son sous-amendement ne prétendait pas être un texte répressif de plus. Il souhaitait demander au gouvernement "d'agir avec des moyens humains et médicaux"¹²⁷. Cette loi est néanmoins devenue la loi répressive contre certains rapports homosexuels la plus célèbre et marqua fortement la mémoire gay. Mais cette loi ne fut qu'une des lois parmi d'autres condamnant les relations sexuelles entre majeur et mineur de même sexe. Et elle ne fut pas la loi répressive la plus importante à partir des années 1960.

3. La sexualité avec des mineurs dans les rues parisiennes

Toutes ces lois existaient car plusieurs endroits à l'air libre étaient des lieux de drague entre majeurs et mineurs. Le Jardin des Plantes fut par exemple un des squares qui attirait le plus une clientèle d'hommes intéressés par les mineur-e-s¹²⁸. À titre d'exemple, fin mars 1947, un homme divorcé de 35 ans, capitaine en activité, y fut arrêté vers 16h par le gardien car il venait régulièrement le dimanche pour rencontrer des jeunes garçons qu'ils attiraient dans les wc. Il se masturbait en leur présence ou il se faisait masturber. Il reconnut les faits et affirma avoir donné 100 francs à un garçon et 10 francs à un autre en leur donnant rendez-vous le dimanche suivant. La déclaration d'un des "écoliers" est plus complète : il affirma que l'individu l'avait entraîné dans les wc, "sortit son membre viril, l'embrassa sur la bouche, mis son membre dans sa main, puis au bout d'un moment, l'essuya avec son mouchoir et lui donna un billet de 100 francs"¹²⁹. Les hommes assis sur des bancs en exhibant leurs organes sexuels

¹²⁶ Lettre envoyée par Arcadie à Mirguet le 20 juillet 1960, document dactylographié envoyé par Arcadie à ses abonnés.

¹²⁷ Lettre de Paul Mirguet à Arcadie, 30 juillet 1960, document dactylographié envoyé par Arcadie à ses abonnés.

¹²⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 17.44.

¹²⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 18.52.

sont souvent cités dans les plaintes et les mains courantes des archives de Police, notamment dans le Jardin du Luxembourg, parfois près du théâtre de l'Odéon¹³⁰ ou à la fontaine Médicis¹³¹.

Un autre lieu important pour des rapports entre majeur et mineur fut le salon de l'enfance au Grand Palais. De nombreux attentats à la pudeur y furent commis¹³². Les mères étaient, dans la plupart des cas, les plaignantes après que leurs enfants leur aient racontés leur mésaventure qui avait souvent lieu dans la rue¹³³. En général, un homme abordait un-e mineur-e, lui faisait des propositions, et si le/a mineur-e était d'accord, ils cherchaient un coin plus cachés de la vue du public ou ils allaient dans une chambre d'hôtel. Les archives de police nous apprennent par exemple qu'à la fin de l'été 1948, Place Monge, vers 21 heures, un Algérien de 24 ans était accompagné d'un mineur de 14 ans. Celui-ci déclara l'avoir suivi jusqu'à sa chambre d'hôtel mais qu'une fois là-bas - selon la déclaration du mineur - l'Algérien essaya de le "déculotter m'arrachant un bouton de ma veste, il a mis la main sur ma bouche pour étouffer mes cris". Un témoin dit être intervenu car il entendit des cris de "au secours"¹³⁴. Il est probable que le mineur essaya de voler l'Algérien ou de lui extorquer de l'argent sous peine de chantage. L'Algérien refusa certainement et le mineur savait probablement que la loi jouait en sa faveur, que l'Algérien pouvait être dénoncé pour attentat à la pudeur. Ces cas étaient très fréquents¹³⁵.

À d'autres occasions, ils n'attendaient pas de trouver un partenaire sexuel. Certains hommes exhibaient dans les rues leurs organes sexuels sans passer par les codes traditionnels de la drague car ils envisageaient la sexualité avec d'autres codes. Ces attitudes étaient beaucoup plus risquées car les dénonciations furent très courantes¹³⁶. Une affaire similaire faillit arriver aux écrivains Peyrefitte et Montherlant qui allaient chercher des "gamins" au

¹³⁰ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 22.55, le 6 janvier 1949.

¹³¹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 22.55, le 2 février 1949.

¹³² Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 31.44.

¹³³ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 20.56.

¹³⁴ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 20.57.

¹³⁵ Par exemple : Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163119 ; 163391.

¹³⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 22.55.

Jardin des Tuileries. Après en avoir accostés deux assis sur un banc, ils se sentirent observés par un groupe de trois femmes.

Nous allions sortir avec eux, lorsque nous avons vu que ces femmes nous suivaient ! Inutile de vous dire que nous avons abandonné nos jeunes proies à la grille du parc, en leur serrant ostensiblement la main, comme si nous les connaissions, et que nous avons filé d'un pas rapide. Ces mégères, préposées au rôle de surveillantes, s'apprêtaient, c'est évident, à alerter un agent de police¹³⁷.

4. La Brigade Mondaine et le contrôle de la vie privée

a. Protéger les mineurs

Les relations homosexuelles entre majeur et mineur en privé étaient aussi extrêmement surveillées par la Brigade Mondaine et celle-ci intervenait en cas "d'excitation de mineur à la débauche" même si les rapports n'avaient pas lieu sur la voie publique¹³⁸.

D'après un écrivain, la Brigade Mondaine comptait 60 policiers en 1945 et 150 au début des années 1970¹³⁹. En réalité, il semble qu'il y en eut moins de 10¹⁴⁰. La Brigade Mondaine était chargée de contrôler les mœurs pour lutter contre la corruption des mineurs et le libertinage. Elle s'occupait pour l'essentiel de la répression de la prostitution, du proxénétisme, de la pornographie, de la drogue et des "vices". La Brigade Mondaine fonctionnait toujours de la même façon : une lettre anonyme ou des contacts dans le milieu - les "nombreux mouchards de la Mondaine" dont parla Genet¹⁴¹ - dénonçaient certains individus auprès des

¹³⁷ Roger Peyrefitte, *Propos secrets*, Paris, Albin Michel, 1977, p. 67.

¹³⁸ À titre d'exemple, dans un rapport du 3 mai 1949 dans le dossier n° 163769 - comme dans les autres rapports concernant les relations entre majeur et mineur - l'appréciation "il n'a jamais été remarqué qu'en compagnie de mineurs" est soulignée en rouge. Je n'ai pu consulter que 92 dossiers de la Brigade Mondaine entre 1942 et 1954 (plus les quelques dossiers repris dans les livres de Maurice Vincent). Les méthodes de la BM ont pu changer par la suite.

¹³⁹ Gérard de Villiers, *Brigade Mondaine, dossiers secrets*, Paris, Presses de la Cité, 1972, p. 11.

¹⁴⁰ Véronique Willemin, *La mondaine, op. cit.*

¹⁴¹ Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs, op. cit.*, p. 195. Maurice Vincent parle également de "Barbara" comme son "informateur", Maurice Vincent, *Un inspecteur de la Brigade Mondaine raconte les dossiers du vice*, Paris, Presse de la Cité, 1972, p. 55 et *Les dossiers cachés de la Brigade Mondaine*, Paris, Editions de la pensée moderne, 1975, p. 154-164.

services de police¹⁴². La direction de la brigade demandait alors un "avis de renseignement" et menait ensuite une enquête pendant plusieurs semaines, parfois plusieurs mois. Elle surveillait le domicile et certains lieux interlopes (bains de vapeur, parcs, pissotières), se renseignait auprès de l'entourage professionnel et le voisinage pour établir des faits favorables ou défavorables. Les policiers rédigeaient enfin un rapport dans lequel ils notaient l'homosexualité. Puis, selon les résultats, la surveillance devait être suspendue ou continuer. En cas de flagrant délit d'outrage public à la pudeur ou d'attentat à la pudeur, les agents interpellaient les délinquants, par petite équipe ou par raffe, et les emmenaient quai des Orfèvres pour les contrôles d'usage. Les hommes étaient conduits au service de l'identité judiciaire pour y être mesurés et photographiés¹⁴³. La Brigade leur délivrait alors un procès-verbal, et pour ceux dont il s'agissait de la première interpellation, ils rentraient chez eux dans la journée. Ils recevaient ensuite une convocation du tribunal et lors du jugement, ils étaient condamnés à payer une amende et à une peine de prison avec sursis lorsqu'il s'agissait de la première condamnation.

La préoccupation majeure de cette brigade fut la protection de la jeunesse au moyen de la prévention des attentats à la pudeur ou l'excitation de mineur à la débauche¹⁴⁴. Dès lors qu'un mineur était aperçu à la sortie du domicile d'un homosexuel dénoncé, les policiers menaient une enquête et les interpellaient directement au domicile. C'est ce qu'affirma l'inspecteur Vincent :

J'ai effectué des enquêtes délicates, parfois extraordinaires, opéré des centaines d'arrestations d'exhibitionnistes, d'homosexuels, interpellés en flagrant délit d'outrages publics à la pudeur, dans des lieux publics, des vespasiennes, des jardins, au bois de Boulogne ou de Vincennes, dans les bains de vapeur ou les cinémas. Et aussi à domicile, pour excitation de mineurs à la débauche ou actes impudiques sur adolescents...¹⁴⁵

¹⁴² Concernant les informateurs homosexuels, cf. Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163247, rapport du 18 janvier 1949 : "Selon les instructions reçues, le barman de "l'Équipage", le sieur G. a été contacté. Il n'est pas disposé à nous fournir des renseignements concernant notre service".

¹⁴³ Un exemple parmi d'autres : Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 165639, rapport du 25 juin 1950.

¹⁴⁴ Un code distinctif était établi dans les rapports pour souligner l'essentiel : tout ce qui concernait les mineurs était le plus souvent souligné en rouge et tout ce qui prouvait l'homosexualité était généralement souligné en bleu. Les exemples sont très nombreux : "Homosexuel notoire [...]. Cependant, il ne reçoit jamais de mineur et paraît rechercher les partenaires de son âge", Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 166892, rapport du 23 mai 1951.

¹⁴⁵ Maurice Vincent, *Les dossiers cachés de la Brigade Mondaine*, Paris, Editions de la pensée moderne, 1975, p. 143.

Les homosexuels interpellés sur les lieux de drague ou dans les débits de boisson, les cabarets, furent fichés, mais ils ne l'étaient pas pour le simple fait d'être gays, ils l'étaient principalement parce qu'il existait une association prégnante entre homosexualité et corruption de mineur et/ou criminalité. En ce sens, l'affirmation d'un des inspecteurs de la Brigade Mondaine est caractéristique de cette association : "La plus dangereuse particularité des homosexuels est leur attirance pour les jeunes garçons qu'ils initient et qui iront, dans une certaine proportion, grossir les rangs des anormaux"¹⁴⁶. Les rapports de la Brigade Mondaine montrent que la surveillance qu'exerçaient les policiers devant le domicile des personnes suspectes cherchaient avant tout à contrôler l'âge des hommes qui rendaient visite ou habitaient chez ces personnes ("P. amène à son domicile des amis de rencontre qui passent fréquemment la nuit. On ne remarque toutefois pas de mineurs"¹⁴⁷). Ceux qui exerçaient des professions en contact direct avec des mineur-e-s, comme les enseignants par exemple, étaient étroitement surveillés s'il l'on apprenait qu'ils fréquentaient les milieux "interlopes" de la capitale ou s'ils avaient été dénoncés, même s'il n'y avait aucune plainte des parents. Par exemple, le 7 novembre 1942, le directeur de la sécurité demanda que soient transmises toutes les informations concernant deux directeurs de théâtre au bureau des Théâtres et que les inspecteurs cherchent s'ils étaient connus dans les milieux homosexuels, très certainement après avoir reçu une lettre anonyme les dénonçant¹⁴⁸. Trois semaines plus tard, un rapport fut établi suivant les règles habituelles : informations familiales, professionnelles et de "moeurs".

Les renseignements recueillis sur le compte de l'intéressé ne lui sont pas particulièrement défavorables. Les parents des élèves font tous des éloges de cet homme, et *aucun incident n'est à signaler en ce qui concerne les rapports de maîtres à élèves*. Cependant, dans les milieux qu'il fréquente, on chuchote qu'il est pédéraste [le mot est barré puis remplacé par celui d'homosexuel], toutefois, on ne lui connaît que peu de relations masculines. Il reçoit très peu de visites à son domicile, et *jamais aucun enfant ne pénètre dans son appartement*. Cet individu paraît très discret, et s'il a des moeurs particulières, aucun fait positif ne permet de le confirmer".

Néanmoins, après des recherches, il existe un dossier aux archives de la PJ pour outrage public à la pudeur en 1931 : "A cette époque, il avait été surpris, la nuit, à l'Esplanade des Invalides, par des gardiens de la paix, en compagnie d'un autre individu qui le masturbait ; aucune poursuite judiciaire n'avait été engagée contre lui en raison de ses dénégations".

¹⁴⁶ Témoignage de Maurice Vincent dans Gérard de Villiers, *Brigade Mondaine, dossiers secrets*, Paris, Presses de la cité, 1972, p. 183.

¹⁴⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163697, rapport du 28 avril 1949.

¹⁴⁸ Cette pratique était très fréquente comme l'attestent les dossiers consultés de la Brigade Mondaine.

Concernant l'autre directeur de théâtre, "dans les milieux qu'il fréquente, on rapporte qu'il serait homosexuel. Ces dires semblent confirmés par ses gestes et son attitude qui caractérisent particulièrement la tenue des invertis. D'autre part, *cet homme reçoit assez fréquemment chez lui de nombreuses personnes du sexe masculin ! Toutefois, il ne reçoit jamais d'enfants ni de jeunes gens. Les parents de ses élèves sont unanimes pour faire des éloges sur sa correction à l'égard de ces derniers*¹⁴⁹.

Non seulement, les allées et venues des hommes qui entraient chez des suspects étaient surveillées, mais aussi tout type de mode de vie qui s'éloignait du modèle familial, comme les organisateurs de "soirées un peu spéciales" où la Brigade Mondaine cherchait à éviter toute possible corruption de la jeunesse¹⁵⁰. Ainsi, un organisateur de ce type de soirée à son domicile "où l'élément féminin [était] banni" fut dénoncé plusieurs fois par ses voisins pendant au moins deux ans¹⁵¹. Le rapport ne précise pas de quelle type de soirée il s'agit, mais cet homme fut surveillé car il vivait depuis un an avec un jeune Américain. Les soirées organisées par et pour les gays étaient fréquentes. Les lettres les dénonçant tout autant :

Monsieur le commissaire,

Du joli monde à ramasser ! Cet après-midi vers 7 heures, réunion clandestine de pédérastes et gouines chez Z., sous prétexte d'un soi-disant anniversaire. Bal déshabillé, projection de films pornographiques... et la suite. Peut-être trouverez-vous aussi des anciens "collabos", des miliciens... Du joli monde à ramasser mr le commissaire au 16 rue de Segulier chez Z.¹⁵²

Aucune autre source ne nous permet de savoir ce qu'il s'y passait réellement. Un autre rapport de la Brigade Mondaine affirma que G., "homosexuel actif", âgé de 24 ans en 1949 et artiste au "Carrousel", et un autre homme de 37 ans se rencontrèrent "au cours d'une "surprise-partie" organisée par des invertis¹⁵³. Il est à supposer que réunis en privé, les gays pouvaient laisser libre cours à leurs conversations et à leurs désirs. Des liens se nouaient parfois pour des relations amicales durables ou pour des rencontres sexuelles éphémères.

¹⁴⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 142259 bis, c'est moi qui souligne.

¹⁵⁰ L'inspecteur de la Brigade Mondaine Maurice Vincent fit référence à l'organisation d'une "partouze" lors d'une croisière sur la Seine au début des années 1970, Maurice Vincent, *Les dossiers cachés de la Brigade Mondaine*, Paris, Editions de la pensée moderne, 1975, p. 10.

¹⁵¹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163212, rapport du 12 janvier 1950.

¹⁵² Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 165179, rapport du 13 juin 1950 qui n'obtint aucune preuve.

¹⁵³ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163494, rapport du 21 mars 1949.

La surveillance de la brigade s'exerçait aussi sur des couples d'hommes qui se rendaient visite ou qui vivaient ensemble et avaient été dénoncés. L'opinion populaire craignait parfois une sorte de conspiration des gays contre l'ordre établi. Cette idée était très répandue et elle permettait de légitimer la surveillance de ces derniers. Ainsi, plusieurs hommes furent surveillés, dont un noble de 50 ans en 1949 parce qu'il recevait "un couple de pédérastes en ménage depuis plusieurs années. L'un de ceux-ci [était] connu dans le milieu élevé des invertis sous le surnom de "la Duchesse"¹⁵⁴. Les contrôles pouvaient même avoir lieu jusque dans les chambres d'hôtels, en accord avec le gérant, qui parfois, les dénonçait. Dans ce cas, les contrôles consistaient en une observation minutieuse de la chambre lorsque les clients étaient absents, et ces derniers étaient surveillés lorsqu'ils rentraient. Ce fut le cas d'un militaire américain et son amant de 24 ans. Le rapport signala que :

Ils rentraient le soir, passaient toute la nuit. Le matin, ils sortaient l'un après l'autre. Il a été remarqué que les deux lits étaient défaits chaque matin, mais surtout un, le second semblait être découvert pour simuler un hébergement. Dans le lit qui était le plus défait, le plus en désordre, il y avait de nombreux poils dans les draps, poils longs semblables à ceux des parties sexuelles. Deux fois en particulier il a été entendu des cris de jouissance. Dans cette chambre il y avait toujours une boîte de poudre de riz en permanence¹⁵⁵.

Le groupe de policiers de la Brigade Mondaine qui travaillait spécialement à la surveillance du milieu interlope ne prétendait donc pas arrêter les gays puisque l'homosexualité n'était pas illégale. Ils surveillaient les "lieux spéciaux" car ceux qui les fréquentaient étaient associés à des corrupteurs de la jeunesse. La brigade cherchait ainsi à prévenir "l'initiation" des jeunes à la débauche¹⁵⁶.

b. La "discrétion", circonstance atténuante

La "discrétion" fut une circonstance atténuante soulignée par les inspecteurs de la Brigade Mondaine pour réduire ou arrêter la surveillance d'un individu s'il n'avait commis aucun délit. Aussi bien la discrétion dans l'attitude que la discrétion pour avoir des relations sexuelles.

¹⁵⁴ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163867, avis de renseignement du 27 septembre 1949.

¹⁵⁵ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 157615, lettre de dénonciation du 7 janvier 1946 et rapport du 25 mars 1946.

¹⁵⁶ On retrouve cette "initiation" à l'homosexualité comme une forme de débauche, liée à une éducation déviée, à plusieurs reprises. Par exemple, Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163391, rapport du 25 février 1949.

"S'il est homosexuel, il l'est avec discrétion car il n'attire pas l'attention sur ses agissements" souligna un rapport de la Brigade Mondaine¹⁵⁷. En effet, cette "discrétion" fut mise en avant lorsque certaines pratiques sexuelles n'impliquaient aucune débauche ou corruption de mineur. Plusieurs surveillances de la Brigade Mondaine se portèrent par exemple sur des hommes mariés à des femmes, ayant des enfants, mais fréquentant également parfois les lieux spécialisés de la capitale. Ce fut le cas d'un homme de 40 ans en 1948, marié et père de deux enfants, appartenant aux classes aisées. Le rapport de la Brigade Mondaine souligna qu'il

agit avec une extrême discrétion et continue à vivre chez lui, menant une existence bourgeoise, et s'occupant beaucoup de ses enfants auxquels il cherche à donner une solide instruction. Tout cela ne l'empêche pas de fréquenter les cabarets connus de notre service pour être des lieux de rendez-vous d'homosexuels¹⁵⁸.

Les hommes mariés à des femmes tout en étant très discrets sur leurs moeurs "contre-nature" n'étaient pas inquiétés tant qu'ils n'inquiétaient pas l'ordre sexuel dominant. Si ces conditions étaient réunies, la Brigade Mondaine, après avoir établi son rapport, n'exerçait plus de surveillance. Elle se concentrait sur les personnes les plus propices à commettre un délit.

Il est d'ailleurs intéressant de souligner que les personnes classées comme "homosexuel" ne l'étaient pas forcément parce qu'elles avaient des relations sexuelles avec d'autres hommes, mais principalement parce qu'elles fréquentaient le "milieu". En témoigne ce rapport du 30 mars 1949 dans lequel il est précisé qu'un homme de 50 ans, marié et père de famille, "peut être néanmoins classé comme un homosexuel, en raison de ses sympathies pour le milieu de pervers qu'il se plaît à fréquenter"¹⁵⁹. On retrouve cette manière de classer les homosexuels à plusieurs reprises¹⁶⁰. Il était en effet difficile pour la Brigade Mondaine de constater des rapports sexuels entre hommes, sauf lorsqu'il s'agissait d'outrage public à la pudeur quand ils surveillaient les lieux de drague.

¹⁵⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 160555.

¹⁵⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 161383, rapport du 22 janvier 1948. Cette homme était surveillé depuis octobre 1947, comme l'indique une lettre envoyée dans les services de la brigade par les autorités pour "renseigner avec discrétion à tous points de vue sur le nommé...", datée du 13 octobre 1947.

¹⁵⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163584, rapport du 30 mars 1949.

¹⁶⁰ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163214, rapport du 13 janvier 1949 ; n° dossier 163038, rapport du 14 décembre 1948 ; n° dossier 141589, rapport du 19 décembre 1942 ; ou encore n° dossier 157615, rapport du 25 mars 1946.

Une autre façon de définir les homosexuels concernait leur attitude de genre¹⁶¹. S'ils étaient efféminés, ils rentraient directement dans la catégorie "homosexuel". Un rapport de la Brigade Mondaine affirma ainsi après une rafle dans un cabaret que, "au cours de notre surveillance, une quinzaine d'individus sont venus prendre une consommation. La majeure partie de ceux-ci sont sans aucun doute des homosexuels"¹⁶². C'est bien l'attitude, les gestes ou la façon de parler, de bouger qui permettaient aux policiers de les considérer comme gays, puisque s'ils avaient commis un outrage, ils auraient été interpellés directement. Il est d'ailleurs précisé dans ce même rapport que le barman de ce bar "L'Équipage" (12 rue de Vienne), âgé de 29 ans, "est un homosexuel qui ne cache pas son vice", c'est-à-dire qu'il ne cachait pas son attitude déviante des normes du genre masculin. Il est dit d'un homme dans un rapport qu' "il ne fait aucun doute que l'on se trouve en présence d'un homosexuel de par ses fréquentations et ses manières efféminées"¹⁶³.

c. Les arrangements avec la norme du couple

Ce qui posait problème aux autorités avec l'homosexualité ce n'était pas toujours la sexualité entre hommes, mais surtout les modes de vie "où l'élément féminin [était] banni"¹⁶⁴. Les homosexuels devaient parfois jongler avec les avantages et les inconvénients de la vie de couple avec une femme quand on avait également des désirs pour des hommes. Un homme marié pouvait se retrouver dans une situation fortement problématique en cas d'adultère, c'est pourquoi le magistrat homophile Nérissé traita ce problème du mari ayant une relation sexuelle avec un homme, qui n'apparaissait pas dans les textes de loi, mais qui le définit comme une cause péremptoire de divorce le 12 avril 1949¹⁶⁵. En effet, le code civil ne

¹⁶¹ L'oeuvre de Genet montre une classification similaire. La définition de l'homosexualité par rapport au genre avant la "libération homosexuelle" et non pas par rapport au choix d'objet sexuel comme on la connaît aujourd'hui a déjà été soulignée pour d'autres pays par George Chauncey, *Gay New York, op. cit.*, et Matt Houlbrook, *Queer London, Perils and Pleasures in the Sexual Metropolis, 1918-1957*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.

¹⁶² Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163247, rapport du 5 janvier 1949.

¹⁶³ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 142392, rapport du 10 juillet 1947.

¹⁶⁴ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163212, rapport du 12 janvier 1950.

¹⁶⁵ Claude Nérissé, "Le libertin devant la loi", *Arcadie, art. cit.*, pp. 33-34.

reconnaissait pas les relations homosexuelles en dehors du mariage comme adultère. L'auteur donna néanmoins de précieux conseils aux nombreux hommes mariés ayant des relations sexuelles avec des hommes et qui lisaient la revue *Arcadie*. Il s'agissait d'un moyen commode de montrer à ses lecteurs comment ils pouvaient continuer de vivre leur double vie (la vie familiale et la vie homosexuelle). Il montrait en effet à ces hommes comment ils pouvaient éviter le scandale public avec différents arguments pour que leur femme ne ruine pas leur vie.

Ils devaient faire du chantage émotionnel à leur épouse pour qu'elle retire leur plainte et qu'ainsi leurs enfants ne sachent pas la véritable nature du désir de leur père ou pour ne pas modifier les modes de vie de chacun dans le couple. Il devait jouer également sur la honte que pouvait ressentir une épouse en cas d'adultère, car pour le prouver, les lois demandaient des témoignages d'ami-e-s, de voisin-e-s, et ces seuls motifs réussissaient en général à persuader la femme de ne pas mettre le problème sur la place publique. Ainsi, un homme de 34 ans en 1950, marié, père de trois enfants, conseiller administratif, profitait des vacances d'été pour envoyer sa femme et ses enfants dans sa propriété loin de Paris. Une fois seul dans son appartement parisien, il fréquentait les cabarets interlopes et amenait parfois discrètement au domicile conjugal "un inverti" et le renvoyait généralement tôt le matin pour éviter d'attirer l'attention du voisinage¹⁶⁶.

Mais le couple ne se réduisait pas à la sexualité entre hommes et au mariage avec une femme. De nombreuses relations furent bien plus complexes et mettaient ainsi au jour les difficiles arrangements entre les normes sociales et les désirs que pouvaient avoir certaines personnes. C'est ainsi que l'on croise dans les archives un couple qui vivait ensemble depuis plusieurs années mais "s'ils [étaient] atteints du même vice, ils profess[ai]ent cependant des goûts différents dans leur perversité". En effet, ce couple faisait appel à une troisième personne pour coucher avec le plus jeune des deux devant le plus âgé "toute jalousie étant exclues de ces amours étranges"¹⁶⁷. D'autres couples s'arrangeaient différemment. Ainsi, un homme habitant avec sa femme et son fils dans le 7^e arrondissement fit la connaissance d'un autre homme dans le même immeuble. "Tous deux ne tardèrent pas à devenir très liés. À tel point que P. fit descendre C. dans son appartement et envoya sa femme habiter le logement de

¹⁶⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 165741, rapport du 17 juillet 1950.

¹⁶⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163867, rapport du 28 octobre 1949.

ce dernier au grand amusement des voisins. La femme finit par accepter cette situation après bien des réticences et les deux susnommés toujours ensemble passaient pour "un petit ménage". Ils finirent par déménager tous les deux dans une maison du 16^e arrondissement en emmenant avec lui sa femme. Ils ne cherchaient pas non plus une exclusivité sexuelle puisqu'ils se rendaient parfois dans des hôtels "pour de brèves rencontres avec de jeunes invertis"¹⁶⁸. Ces déviations de la norme conjugale ne sont pas seulement de simples exemples de mode vie homosexuels. Leur existence constituait des alternatives aux modèles familial et sexuel dominants.

¹⁶⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163390, rapport du 25 février 1949.

DEUXIÈME PARTIE

LA SUBCULTURE HOMOSEXUELLE

Chapitre 4

La lutte pour la déssexualisation de l'espace public

1. L'outrage public à la pudeur et la sexualité dans les lieux publics

Certains lieux publics sont depuis plusieurs siècles des espaces d'intenses commerces sexuels entre hommes, notamment le Jardin des Tuileries depuis au moins la Révolution Française¹⁶⁹. Les lieux de plein air furent les lieux par excellence de rapports homosexuels. Les quais, parcs et jardins tout comme les lieux publics fermés tel que les cinémas, les bains de vapeur, les toilettes ou encore le métro, les voitures, étaient des endroits où les relations sexuelles entre homme étaient particulièrement développées. Elles étaient très nombreuses tout en étant en même temps très dangereuses car toute manifestation publique de la sexualité, aussi bien homosexuelle qu'hétérosexuelle - bien que celle-ci était moins fréquente¹⁷⁰ -, tombait sous le coup de l'article 330 du Code pénal : "l'outrage public à la pudeur". Ce délit avait pour but de protéger les membres de la société de la vue de scènes sexuelles en public. Les personnes prises en flagrant délit ou dénoncées par des passants devaient alors payer une amende dans tous les cas et étaient condamnées à une peine de prison de trois à six mois avec sursis s'il s'agissait de la première interpellation.

La condamnation judiciaire était surtout dramatique en raison de ses conséquences extrajudiciaires. Face à la pénalité traditionnelle de la loi, la "pénalité de la norme" était la plus crainte¹⁷¹. En effet, l'opprobre social avait des conséquences dramatiques : honte, licenciement, pouvant aller parfois jusqu'au suicide à partir du moment où ce type de rapport sexuel était rendu public, découvert sur le lieu de travail ou chez soi, puisque la personne incarcérée devait expliquer le motif de l'incarcération. Ou encore, son entourage aussi bien familial que professionnel était généralement prévenu puisque la Police les appelait pour corroborer l'identité de l'inculpé. Un inspecteur de la Brigade Mondaine affirma à ce propos

¹⁶⁹ Michael Sibalis, "Paris" dans David Higgs (ed.), *Queer Sites, Gay Urban Histories since 1600*, Londres et New York, Routledge, 1999, p. 10-37.

¹⁷⁰ Par exemple il y eut pour la seule année 1960 368 outrages publics à la pudeur entre hommes et seulement 11 entre hommes et femmes. Cf. Archives de Paris, fonds du Tribunal Correctionnel du département de la Seine.

¹⁷¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir, op. cit.*, p. 215.

lors d'une interpellation entre les années 1950 et 1970 que les personnes "paraiss[ai]ent anéanti[e]s"¹⁷².

On peut reconstruire en partie ces interactions dans les "zones queer"¹⁷³ grâce aux témoignages et aux archives concernant les "outrages publics à la pudeur" (également appelés "actes impudiques", "homosexualité", "actes contre nature", "outrages aux bonnes moeurs") qui furent très nombreux pendant l'après-guerre. D'autres sources secondaires telles que les journaux, revues et ouvrages sur l'homosexualité puis des oeuvres littéraires qui sont de véritables peintures sociales de l'époque. Ces oeuvres littéraires contenaient des éléments de fiction, mais en général elles se basaient sur des faits autobiographiques, c'est pourquoi je les ai souvent utilisées comme des sources socio-historiques. Toutes ces sources secondaires nous donnent de nombreuses informations, mais elles semblent toutefois moins fiables car elles versaient toujours dans la dénonciation et elles exagéraient certains détails pour satisfaire la curiosité des lecteurs. Mais en règle générale, toutes ces sources sont utiles pour mettre au jour les stratégies pour mener à bien ce "commerce des pissotières" et les arrangements que ces hommes se construisaient pour pouvoir vivre leurs vies¹⁷⁴.

Il y eut à Paris 463 condamnations pour outrage public à la pudeur pour la seule année 1950, ce qui équivaut à 38 par mois en moyenne ; il y en eut 368 en 1960 (un peu plus de 30 par mois en moyenne) ; 406 en 1970 (presque 34 par mois) et 379 en 1974 (pratiquement 32 par mois), des chiffres relativement stables. De fait, la répression fut plus importante pendant la vague moralisatrice de l'après-guerre qu'à partir des années 1960 et du sous-amendement Mirguet ce qui montre bien que ce sous-amendement n'a pas représenté une rupture concernant la répression des homosexuels.

2. Les tasses

1) L'histoire des pissotières

¹⁷² Témoignage de Maurice Vincent dans Gérard de Villiers, *Brigade Mondaine, dossiers secrets*, Paris, Presses de la cité, 1972, p. 170.

¹⁷³ J'emprunte cette expression à Lauren Berlant et Michael Warner, "Sex in Public", *Critical Inquiry* 24.2, hiver 1998, repris dans Michael Warner, *Publics and Counterpublics*, New York, Zone Books, 2005, p. 187.

¹⁷⁴ Laud Humphreys, *Le commerce des pissotières, pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La découverte, 2007 [1970], traduction d'Henri Peretz.

Le lieu public par excellence des rapports homosexuels fut sans aucun doute les célèbres vespasiennes. Les "tasses", en argot, étaient des urinoirs construits sur la voie publique. Elles apparurent en 1834 grâce à un arrêté du Préfet de la Seine, le comte Claude-Philibert de Rambuteau¹⁷⁵ et disparurent définitivement dans les années 1970 après un arrêté de la droite, datant du 21 décembre 1959. Cet arrêté proposa de détruire ces urinoirs pour en installer d'autres plus hygiéniques et probablement aussi pour essayer d'éliminer les rapports homosexuels qui y avaient lieu puisque la Police était parfaitement au courant. On parlait alors de "colonne Rambuteau" ou "colonne vespasienne" en mémoire de l'empereur Vespasien à qui l'on attribua la construction d'urinoirs publics à Rome¹⁷⁶.

Très vite, les urinoirs se multiplièrent. On en comptait 1230 à Paris en 1931. Plusieurs appellations eurent cours dans les subcultures homosexuelles. On parla alors volontiers de "pissotières". Proust y fit référence : « "Les édicules Rambuteau" s'appelaient des pistières. Sans doute dans son enfance n'avait-il pas entendu l'o, et cela lui était resté. Il prononçait donc ce mot incorrectement mais perpétuellement »¹⁷⁷. Des homosexuels du 16^e arrondissement, contemporains de Proust, parlaient de "baies" comme l'écrivain André du Dognon, qui utilisait aussi le mot "parloir", d'autres utilisaient le terme "Ginette", Francis Carco parlaient de "théière" et cette appellation était encore courante dans les années 1970¹⁷⁸ ; "les orientalistes dis[ai]ent une pagode, les homosexuels de tendance mystique emplo[yai]ent le terme de chapelle en référence à la ferveur dont elle enflammait ses adeptes"¹⁷⁹ ; l'écrivain Matthieu Galey parlait de "chapelles de l'abjection"¹⁸⁰, une vespasienne à deux places était surnommée une "causeuse". Mais ce fut l'expression argotique "tasses" qui s'imposa dans les milieux homosexuels. Draguer dans les vespasiennes ou aux alentours se disait "faire les

¹⁷⁵ Roger Peyrefitte, *Des Français*, Flammarion, Paris, p. 64.

¹⁷⁶ Pour une histoire des tasses, je renvoie à l'article de Marianne Blidon, "La dernière tasse", *EspacesTemps.net*, Mensuelles, 01.01.2005, <http://espacestems.net/document1068.html>.

¹⁷⁷ Marcel Proust, *Le temps retrouvé*, Paris, Gallimard, tome 3, 1927, p. 749. Cité par Marianne Blidon, "La dernière tasse", *Op. cit.*

¹⁷⁸ Gérard de Villiers, *Brigade Mondaine, dossiers secrets*, Paris, Presses de la cité, 1972, p. 135.

¹⁷⁹ Roger Peyrefitte, *Des Français, Op. Cit.*, p. 64.

¹⁸⁰ Matthieu Galey, *Journal, 1953-1973*, Paris, Grasset, 1987, p. 72 (25 mars 1955).

tasses"¹⁸¹. Ces expressions permettaient à certains homosexuels de pouvoir discuter librement en public sans que les profanes en comprennent réellement le sens, car, souvent, le langage employé par les homosexuels est un langage d'initiés. Il dissimule au profane ce qui est clair pour l'initié.

Mon cher, savez-vous le nouveau désastre ? La chapelle de Bercy est fermée. - Fermée pour restauration ? - Fermée pour l'éternité. Une porte de planches et demain la pioche des destructeurs. - Il n'y a plus de bon Dieu." La chapelle de Bercy, c'était la pissotière du quai de Bercy¹⁸².

L'architecture des tasses répondait certainement à la volonté des autorités de lutter contre les rapports sexuels dans l'espace public. Si les hommes pouvaient y uriner sans que depuis l'extérieur on puisse apercevoir leurs organes sexuels, on savait néanmoins combien de personnes étaient à l'intérieur puisque la tôle de l'édicule n'allait pas jusqu'au sol. Il restait une partie à l'air libre qui permettait de voir le nombre de pieds et à quelle distance ils se trouvaient les uns des autres. Si on apercevait quatre pieds trop rapprochés, les usagers devenaient immédiatement de possibles rôdeurs aux yeux des policiers. L'architecture était donc un outil de surveillance où celle-ci n'était pas seulement exercée par les policiers, mais par tout l'ensemble des mécanismes du pouvoir disciplinaire qui fonctionnait comme une "machinerie"¹⁸³, un oeil parfait auquel rien n'échappait. Le jeu des regards était alors fondamental pour sanctionner les dragueurs.

2) Les rôdeurs

On trouvait dans les tasses aussi bien des hommes se disant homosexuels que d'autres se définissant comme hétérosexuels. Ces "rôdeurs" appartenaient à toutes les classes sociales¹⁸⁴. Toutes les professions étaient représentées. On pouvait rencontrer des personnes de tout âge, avec des goûts sexuels et des modes de vie les plus variés, qui venaient pour des motifs tout aussi divers. Certains y allaient tous les jours à heure fixe, d'autres de façon irrégulière,

¹⁸¹ Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949, p. 116 ou dans une chanson de Serge Gainsbourg, cf. article "tasses" de Didier Eribon dans Didier Eribon (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, p. 459-460.

¹⁸² Roger Peyrefitte, *Des Français*, *op. cit.*, pp. 64-65.

¹⁸³ Michel Foucault, *ibid.*, p. 208.

¹⁸⁴ J'emprunte cette expression à George Chauncey, *George Chauncey, Gay New York*, *op. cit.*, pp. 228 et ss.

d'autres encore plusieurs fois par jour, mais ce fut surtout entre 18 et 20h que la drague homosexuelle était la plus intense lorsque les hommes avaient terminé leur journée de travail¹⁸⁵, puis certains retournaient ensuite dans leur foyer, un foyer hétérosexuel parfois. Certains allaient toujours dans la même tasse, d'autres changeaient régulièrement, pour y avoir des relations sexuelles furtives anonymes indépendamment de la classe sociale, où discrétion et rapidité étaient les maîtres-mots de cette pratique clandestine qui contraignait ses utilisateurs à une organisation "minimisant les risques tout en optimisant l'efficacité"¹⁸⁶. En effet, la peur imprégnait le corps de la plupart des rôdeurs puisqu'ils savaient qu'ils pouvaient être pris en flagrant délit d'outrage public à la pudeur et que leurs moeurs pouvaient être ainsi découvertes. Mais il y avait également une peur d'ordre moral. Sauter le cap pour avoir une relation homosexuelle était parfois considéré comme une "volupté coupable"¹⁸⁷.

Ce lieu de drague homosexuelle fut aussi l'un des espaces où se constituait quelques fois la sociabilité gay autre que sexuelle. Draguer dans les tasses fut une des formes de la sociabilité gay¹⁸⁸. Des relations plus durables (amicales, sexuelles) pouvaient commencer dans les tasses si l'un des partenaires engageait la conversation et invitait l'autre chez lui ou dans un autre lieu de la sociabilité gay si une certaine confiance s'établissait. Mais la plupart des dragueurs de pissotières ne recherchaient pas des relations autres que sexuelles. Un des interpellés par les agents de la Brigade Mondaine au début des années 1970 affirma à ce propos "qu'il n'aim[ait] pas les liaisons, ni les clubs, ni les boîtes, ni les cabarets spécialisés. Il préférait] les contacts anonymes, plus dangereux mais plus excitants"¹⁸⁹.

Néanmoins, ces lieux de drague n'étaient pas sans contraintes. Les surveillances et les arrestations policières existaient comme le montre le nombre d'arrestations et de

¹⁸⁵ Pierre Servez, *Le mal du siècle*, Paris, Martel, 1955, p. 30.

¹⁸⁶ Michael Pollak, *Les homosexuels et le sida, sociologie d'une épidémie*, Paris, Métailié, 1988, p. 26.

¹⁸⁷ Matthieu Galey, *Journal, op. cit.*, p. 72 (25 mars 1955).

¹⁸⁸ Leo Bersani, "Sociability and Cruising", *Umbr(a): A Journal of the Unconscious*, n° 1, 2002 : *Sameness*, pp. 11-31, repris dans Leo Bersani, *Is the Rectum a Grave? and Other Essays*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2010, p. 57 : "Cruising is sexual sociability". C'est cette dernière édition que je cite.

¹⁸⁹ Maurice Vincent, *Un inspecteur de la Brigade Mondaine raconte les dossiers du vice*, Paris, Presses de la Cité, 1972, p. 19.

condamnations pour "outrage public à la pudeur" ou "actes contre-nature"¹⁹⁰. Il y eut 463 condamnations à Paris en 1950. Ensuite les chiffres baissèrent et furent similaires pendant les décennies 1960-1970 : 379 en 1960, 406 en 1970 et 379 en 1974. Il y eut plus d'arrestations mais elles ne menaient pas toutes à un procès. En effet, lorsqu'il s'agissait de la première interpellation et que la personne n'était pas fichée, elle pouvait rentrer chez elle dans la journée après les contrôles d'usage. Entre 1954 et 1955 par exemple, il n'y eut pas moins de 600 interpellations de la Brigade Mondaine. Toutefois, ce chiffre baissa significativement dans les années suivantes. "En 1962, le "groupe des outrages publics à la pudeur" avait réalisé 172 affaires qui avaient mené à l'inculpation de 349 individus¹⁹¹. Les agents de la paix vérifiaient l'identité pour ceux dont il s'agissait de la première histoire et effectuaient un contrôle au poste pour les récidivistes. La Police savait parfaitement quel type de commerce sexuel s'y déroulait et les pièges qu'elle y tendait n'étaient pas rares. En témoigne un des inspecteurs de la Brigade Mondaine :

Ma carrière "aux pédés" a commencé dans une vespasienne de l'avenue Gabriel. Une vespasienne de luxe, puisqu'elle comportait huit places ! - L'idéal pour "planquer", m'explique mon collègue Maturier, un ancien des "pédés". [...] Tu vas te mettre dans une stalle à une extrémité. En arrivant, tu pisses [...], puis tu te reboutonnes pour être prêt à intervenir, mais tu restes sur place. Tu attends au moins cinq minutes et du coin de l'oeil, sans tourner ostensiblement la tête, tu observes tes voisins. Tu verras. Il y a ceux qui viennent uniquement pour pisser. Ils ne nous intéressent pas. Et puis, il y a ceux qui restent et qui regardent. Si personne ne vient les déranger, ils se masturbent individuellement, se montrent parfois leurs verges et parfois se font tripoter par le voisin ou même sucer... Alors là, tu attends, juste le temps que le délit soit bien établi et tu intervins. [...] Il n'est pas toujours opportun de les arrêter à l'intérieur de la "théière" [...]. Il est préférable de ne pas effaroucher le gibier qui se croit bien tranquille. Lorsque le gars quitte la place après avoir fait son coup, tu le suis et tu l'interpelles assez loin. On est toujours en flagrant délit, même cinq minutes après !¹⁹².

Mais alors pourquoi un lieu public comme celui-ci était-il utilisé par les hommes qui cherchaient des rapports sexuels avec d'autres hommes s'ils risquaient d'être arrêtés pour outrage public à la pudeur alors que les rapports homosexuels n'étaient pas condamnés en privé ? Le sociologue gay américain Laud Humphreys - marié à une femme de 1960 à 1980, père de famille, et qui fit son coming out en 1974 -, dans un ouvrage majeur sur ces questions

¹⁹⁰ On en comptait seulement 331 entre le 13 avril 1944 et le 13 avril 1945 ; puis 615 entre le 13 avril 1945 et le 13 avril 1946 et 592 entre le 13 avril 1946 et le 13 avril 1947, *Bulletin municipal officiel*, cité dans *Cahiers d'action religieuse et sociale*, n° 39, 15 juin 1948, pp. 381-382.

¹⁹¹ Véronique Willemin, *La Mondaine, Histoire de la police des moeurs*, SDL éditions, 2010 [Hoëbeke, 2009], p. 125, 126 et p. 138.

¹⁹² Témoignage de Maurice Vincent dans Gérard de Villiers, *Brigade Mondaine, dossiers secrets*, Paris, Presses de la cité, 1972, pp. 135-136.

publié en 1970¹⁹³, affirma que "plusieurs raisons poussent ceux qui désirent une relation homosexuelle sans engagement à choisir les toilettes publiques. Elles sont accessibles, facilement reconnaissables par les initiés et discrètes. Ainsi, les tasses combinent les avantages des lieux publics et privés"¹⁹⁴. Il était facile aux hommes qui cherchaient un rapport sexuel anonyme avec d'autres hommes d'avoir accès aux urinoirs puisqu'il y en avait dans les rues, parcs, jardins, centres commerciaux, et il y avait en même temps assez de discrétion pour ne pas être dérangé pendant le (ou les) rapport(s), puisque aux yeux des non-initiés ces lieux servaient simplement à uriner. C'était d'ailleurs un des arguments utilisés par certains quand ils étaient soupçonnés ou pris en flagrant délit d'outrage public à la pudeur avec un (ou plusieurs) autre(s) homme(s). Ce qui les encourageait à avoir des rapports sexuels avec d'autres hommes était essentiellement l'anonymat que garantissait ce genre de lieux. L'interaction ne passait pas par le langage verbal et la sociabilité classique, mais par une gestuelle des corps et des regards, un langage corporel. Il fallait être discret pour ne pas attirer l'attention d'indésirables tels que des policiers, des agresseurs ou encore des dénonciateurs. C'est pourquoi il était aussi important que l'interaction sexuelle eût lieu en silence. "Dans la plupart des cas, les rencontres homosexuelles qui ont lieu dans les toilettes publiques se déroulent sans qu'aucun mot ne soit prononcé"¹⁹⁵.

De plus, elles avaient souvent lieu la nuit, une circonstance aggravante, selon les juges, lorsqu'un homme était interpellé à ce moment-là d'après Jean Genet, car elle fut en général associée à tout type de délinquance ou de vice¹⁹⁶. Mais la nuit facilitait aussi les interactions sexuelles puisque l'anonymat était encore mieux gardé. Cela permettait également aux acteurs de se défaire plus facilement du "vieux jeu" hétérosexuel pour assouvir leur désir¹⁹⁷. La

¹⁹³ Cet ouvrage est issu de sa thèse de doctorat. Il eut de nombreux problèmes avec les autorités universitaires et judiciaires concernant principalement l'éthique du chercheur/observateur participant. Pour plus de détails sur la vie et l'oeuvre de Laud Humphreys, je renvoie à l'ouvrage qui lui est consacré : John F. Galliher, Wayne H. Brekhus et David P. Keys, *Laud Humphreys, Prophet of Homosexuality and Sociology*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2004. Humphreys sortit du placard publiquement en 1974 lors du meeting de l'American Sociological Association pendant qu'il débatait avec un autre chercheur gay dans le placard, Edward Sagarin, qui écrivait sous le pseudonyme de Donald Webster Cory, alors que la femme d'Humphreys était assise dans la salle et il resta marié avec elle jusqu'en 1980.

¹⁹⁴ Laud Humphreys, *Le commerce des pissotières*, *op. cit.*, pp. 12-13.

¹⁹⁵ Laud Humphreys, *ibid.*, p. 23.

¹⁹⁶ Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, Décines, Marc Barbezat-L'arbalète, 1948, j'utilise l'édition Folio Gallimard, p. 218 : ""C'était la nuit", circonstance aggravant mon cas, ainsi que le juge me l'a signalé".

¹⁹⁷ Marcel Proust, *Le temps retrouvé*, tome III, Paris, Gallimard, 1927, pp. 833-835.

plupart de ces hommes n'avait pas besoin de révéler leur identité et nombreux étaient ceux qui ne voulaient absolument pas. C'est pourquoi ils se rendaient dans ces lieux puisqu'ils n'impliquaient aucun engagement avec le partenaire en dehors de la relation sexuelle. Pour l'écrivain Roger Peyrefitte, qui draguait un peu partout dans Paris, il avait son "monde clos de l'avenue Hoche, où aucun voyou n'a[vait] jamais mis les pieds"¹⁹⁸. En effet, emmener un homme chez soi pour un rapport sexuel était à leurs yeux beaucoup plus risqué - et parfois dangereux - qu'une hypothétique condamnation pour outrage public à la pudeur. Non seulement l'invité pouvait voler ou être violent, mais surtout, à partir du moment où il connaissait l'adresse, il pouvait faire du chantage : demander de l'argent contre son silence¹⁹⁹. Une fois l'adresse connue, il pouvait en effet dévoiler aux yeux de tous les véritables moeurs de la personne et ruiner ainsi sa double vie. C'est pourquoi Roger Peyrefitte déclara qu'il "était obligé de faire une sélection, et de recevoir des garçons tout à fait sûrs"²⁰⁰. Le chantage était une pratique très courante à l'époque et connue des services de police. L'homosexuel était donc "voué à une gestion complexe de sa vie, souvent double, parfois démultipliée"²⁰¹ mais qui n'était pas forcément malheureuse.

En effet, on a tendance aujourd'hui à croire, depuis l'idéologie de la libération gay, que la double vie était forcément source de malheur. Mais, bien que cela put être parfois le cas, ce n'est pas tout à fait exact comme le montre ce témoignage : "tu dois penser que j'ai une double vie ; mais si c'est vrai, je ne me sens pas déchiré entre les deux"²⁰². Comme l'a montré George Chauncey, ce fut une autre façon de vivre l'homosexualité avant Stonewall et le FHAR qui fut, après la libération gay, renvoyée dans le placard car elle était considérée comme inauthentique²⁰³. L'idéologie de la libération gay invitait à sortir du placard, mais y renvoyait par la même occasion le mode de "la double vie". Cette idéologie qui se voulait libératrice ne

¹⁹⁸ Roger Peyrefitte, *Propos secrets*, Paris, Albin Michel, 1977, p. 152.

¹⁹⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 167047 : Une plainte est déposée - ce qui n'est pas fréquent - par un homme à cause d'une affaire de chantage. Cet homme en a rencontré un autre dans des vespasiennes, l'a ensuite emmené chez lui, puis après les relations sexuelles, ce dernier lui a demandé une forte somme d'argent.

²⁰⁰ Roger Peyrefitte, *ibid.*, p. 67.

²⁰¹ Michael Pollak, *Les homosexuels et le sida*, *op. cit.*, p. 26.

²⁰² Laud Humphreys, *Le commerce des pissotières*, *op. cit.*, p. 133.

²⁰³ George Chauncey, "Après Stonewall, le déplacement de la frontière entre le "soi" public et le "soi" privé", *Histoire et sociétés* n° 3, 2002, p. 45-59.

fit finalement que condamner certains modes de vie antérieurs. Et cette injonction à la sortie du placard ne fut pas appréciée par certains homosexuels des générations antérieures. L'écrivain conservateur et ancien collaborateur Roger Peyrefitte résume assez bien ce que pouvait penser les homosexuels plus âgés des injonctions des mouvements dits de libération : "Je hais tout mouvement révolutionnaire"²⁰⁴. Certains gays vécurent donc comme une violence cette idéologie de la sortie du placard car ils avaient organisé leur vie d'une autre façon et ils étaient heureux "dans le placard"²⁰⁵.

3) Les lieux

Certaines vespasiennes et leurs alentours "marchèrent" plus que d'autres parce qu'elles étaient assez éloignées du regard hétérosexuel : bâtiments administratifs, magasins, écoles, lieux où, en général, les passages étaient nombreux et ne permettaient pas aux hommes qui cherchaient des rapports homosexuels de les mener à bien. L'écrivain Matthieu Galey parla par exemple des quatre arbres qui entouraient l'édicule place de la Contrescarpe comme de "gardes du corps"²⁰⁶. Celles de la rue Turbigo, celles du métro Oberkampf et du métro La fourche, du Quai de Bercy, du Quai de la Tournelle, du Champ de Mars, des Grands Boulevards, où les prostitués emmenaient ensuite leurs clients dans les hôtels des alentours, étaient les tasses les plus citées dans les archives de Police, surtout celles de l'avenue Gabriel près des Champs-Élysées qui fut très fréquentée jusqu'à la fin des années 1960 car le quartier possédait de nombreux commerces spécialement conçus pour les homosexuels²⁰⁷. Cependant, les contrôles policiers furent tellement réguliers que son public les délaissa au profit d'autres tasses ou d'autres lieux moins régulièrement investis par la Police. Celles du boulevard Saint-Germain, principalement entre la rue Saint-Benoît et la rue des Saints-Pères, furent très courues et fréquentées surtout par des prostitués. Le Drugstore de Saint-Germain et ses abords furent également fréquentés par une clientèle homosexuelle, principalement des jeunes,

²⁰⁴ Roger Peyrefitte, *Propos secrets*, Paris, Albin Michel, 1977, p. 8.

²⁰⁵ C'est ce que montre bien George Chauncey à propos des gays américains : George Chauncey, "Après Stonewall, le déplacement de la frontière entre le "soi" public et le "soi" privé", *Histoire et sociétés, revue européenne d'histoire sociale*, n° 3, 2002, pp. 45-59.

²⁰⁶ Matthieu Galey, *Journal, 1953-1973, op. cit.*, p. 20 (30 mai 1953).

²⁰⁷ Par exemple aux métro Oberkampf et La Fourche. Archives de Paris, fonds du Tribunal correctionnel du département de la Seine, d1u6, 4344, 28 avril 1946; 4419, 17 février 1947 (plusieurs condamnations) ; 4420, 18 février 1947; 4423, 28 février 1947, 4435, 2 mai 1947; 4457, 2 juin 1947; 4461, 16 juin 1947.

comme dans les rues de Ponthieu et du Colisée. On trouvait aussi des travestis dans ces deux rues, comme dans la rue des Martyrs. L'avenue de la Grande Armée, vers son milieu et la rue du Four furent aussi des lieux de drague homosexuelle importants, où il y avait aussi des lieux de sociabilité comme des bars ou des cabarets. En haut de l'avenue de Wagram, on pouvait rencontrer des homosexuels espagnols. Et dans les lieux où la fréquentation des dragueurs était la plus intense - inversement aux contrôles de la Police - on pouvait trouver des catégories assez définies selon la nationalité, le genre, l'âge ou la classe sociale²⁰⁸.

Mais en règle générale, presque toutes les vespasiennes furent utilisées pour une activité homosexuelle. Les archives de Police et du Tribunal correctionnel du département de la Seine (qui inclut Paris, les Hauts-de-Seine, la Seine-Saint-Denis et le Val-de-Marne jusqu'en 1968) ne donnent qu'une information très limitée du commerce sexuel entre hommes dans les tasses car les lieux précis n'étaient pas souvent indiqués, et même les tasses les plus citées dans les rapports de Police ou de jugement eurent peu d'usagers à la recherche de relations homosexuelles. On retrouve par exemple à quatre reprises l'urinoir de la rue Turbigo : en janvier 1948, en avril 1948 et en juillet 1949 à deux reprises, en pleine étape de virilisation de la nation. Deux outrages publics à la pudeur par an sur deux ans pour une même tasse montrent que chaque tasse n'était pas contrôlée de façon spécifique et continue, mais qu'il y avait plutôt une répression générale et irrégulière de la sexualité en public, ce qui laissait une certaine liberté aux hommes qui voulaient avoir des rapports sexuels impersonnels avec d'autres hommes dans les urinoirs publics.

Une autre tasse dans Paris fit l'objet de nombreuses condamnations pour outrage public à la pudeur pendant les années de redressement moral qui suivirent la guerre, celle de l'avenue Gabriel. On compte 13 condamnations entre 1946 et 1947, ce qui donne environ une condamnation tous les deux mois sur deux ans²⁰⁹. Le commerce sexuel entre hommes dans les tasses ne fut donc pas complètement traqué par la Police. Cette avenue, qui longe les Champs-Élysées, était très réputée à cette période comme un des quartiers homosexuels de la capitale. On y draguait facilement, la prostitution masculine y était fréquente et de nombreux vols de portefeuilles ou de montres furent commis en profitant des moments d'égarement liés aux

²⁰⁸ "Les pédérastes", *Le Crapouillot*, août-septembre 1970, pp. 84-85.

²⁰⁹ Archives de Paris, fonds du Tribunal correctionnel du département de la Seine : d1u6 4341, 4418, 4419, 4422, 4440, 4457, 4464 et 4466.

rapports sexuels²¹⁰. Les prostitués en profitaient car presque aucune personne volée ne voulait porter plainte pour éviter le scandale lié à ces lieux qui étaient connus des services de Police. Certains allaient même jusqu'à revêtir un uniforme de policier pour soudoyer les dragueurs²¹¹.

Toutefois, toutes ces tasses où des outrages publics à la pudeur sont signalés dans les archives judiciaires ne furent certainement pas celles où les rapports sexuels entre hommes étaient les plus nombreux. Il est logique de penser que les plus utilisées pour ce commerce furent celles où les contrôles de Police furent les moins fréquents²¹². De fait, lorsque le contrôle de l'une d'elle devenait trop fréquent, les utilisateurs se déplaçaient probablement vers d'autres tasses. De plus, les policiers ne pouvaient pas surveiller toutes les tasses de Paris et ils ne pouvaient pas non plus surveiller toujours les mêmes lieux car ils courraient le risque d'être reconnus des habitués.

4) Les pratiques

Cette sexualité répondait à des codes et à des stratégies très complexes. La logique initié/non-initié est à mettre en parallèle avec celle du visible/invisible. Les codes de la drague homosexuelle étaient visibles pour les initiés, alors que les non-initiés n'y voyaient pas autre chose que des hommes venus se soulager dans un lieu initialement prévu à cet effet. De nombreux hommes qui avaient des rapports homosexuels se sont ainsi réappropriés certains espaces prévus pour la vie hétérosexuelle en les détournant de leur fonction originelle. C'est de cette façon qu'ils se construisaient des espaces de plaisir dans un environnement homophobe²¹³. Ce qui était visible pour les initiés était invisible pour les non-initiés puisque l'objectif consistait à avoir l'air aussi naturel que possible tout en cherchant à draguer. Et cette visibilité pour les initiés devait être invisible aux non-initiés car ils se savaient observés, non pas en permanence par la Police ou autre, mais par cet œil du pouvoir qui sut s'insérer

²¹⁰ Jean-Louis Chardans, *History and Anthology of Homosexuality, Histoire et anthologie de l'homosexualité*, Paris, Centre d'études et de documentations pédagogiques, 1970, p. 26.

²¹¹ On retrouve cette anecdote à de nombreuses reprises. Par exemple, archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 10.41, 1 décembre 1945.

²¹² "Les pédérastes", *Le Crapouillot*, août-septembre 1970, pp. 84-85.

²¹³ Cf. Michael Warner, *Publics and Counterpublics*, *op. cit.*, p. 191.

dans la conscience des individus comme un des effets majeurs du panoptique que représentait la société hétérosexiste pour les gays.

La visibilité était un piège, mais c'était aussi le moyen pour maintenir des relations sexuelles. C'est pourquoi les rôdeurs durent établir deux types de visibilité : la visibilité pour les homosexuels et la visibilité pour les hétérosexuels, toutes deux compatibles entre elles. Les homosexuels se savaient observés. Il existait une pression constante, mais ils ne savaient pas à quel moment ils l'étaient concrètement. C'était pour cette raison qu'ils devaient feindre la normalité et trouver des stratégies, utiliser des codes pour détourner le regard de ceux qui ne venaient pas draguer.

Les modes de communication non verbaux comme le langage corporel, les expressions faciales prédominaient sur le langage verbal pour être le plus discret possible. Le langage non verbal de l'approche se résumait dans la plupart des cas à un "geste de la main, mouvement des yeux, manipulation et érection du pénis, signe de tête, changement de posture ou déplacement d'un lieu à un autre"²¹⁴. Comme l'affirme Goffman grâce aux analyses de Humphreys,

dans les urinoirs publics, des hommes se trouvent très près les uns des autres dans un cas où il leur faut s'exhiber pendant un certain temps. Mais les regards y sont d'une prudence extrême, afin de ne pas violer l'intimité d'autrui plus qu'il n'est nécessaire. Lorsque deux hommes urinent l'un à côté de l'autre, leurs yeux ne peuvent parcourir sans danger qu'un territoire très étroit²¹⁵.

Dans les cas de la drague homosexuelle, un homme urinait ou faisait comme s'il urinait dans une stalle, et dès qu'un autre homme s'approchait pour faire de même, un simple regard ou un coup d'oeil sur le sexe de son voisin de stalle laissait entendre ce qu'il souhaitait. Mais parfois la police interrompait l'outrage²¹⁶, les exemples sont fréquents²¹⁷. Quelquefois, si aucun des deux ne se lançait pour faire le premier pas, chacun regardait l'autre en se

²¹⁴ Laud Humphreys, *Le commerce des pissotières*, op. cit., p. 71.

²¹⁵ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, op. cit., p. 70.

²¹⁶ Je renvoie au film de William E. Jones, *Tearoom* [archives de Police datant de 1962 que le réalisateur a trouvé en 2007], qui montre que, bien que l'action se situe à Mansfield en Ohio (Etats-Unis), les codes de drague sont très nombreux ; Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 22.55, 5 juillet 1949. Un homme de 45 ans fut condamné à 3 mois de prison avec sursis et 1200 francs d'amende.

²¹⁷ Par exemple : Un charpentier de 43 ans fut condamné à deux mois de prison et 2400 francs d'amende car "étant placé dans une stalle, dans un urinoir à la station de métro Oberkampf, il fut surpris par des inspecteurs alors qu'il se masturbait la verge en érection en essayant de découvrir le sexe de ses voisins dans le but évident de découvrir un partenaire", *Ibid.*

masturbant, mais aussi parfois sans assez de surveillance²¹⁸. Un regard suffisamment insistant, comme un geste de la tête pour inviter son voisin à se rapprocher tout en regardant autour de soi pour voir s'ils étaient observés, et surtout pour faire face aux possibles intrusions²¹⁹ ; exhiber son sexe - il y avait même une tasse percé d'un trou "qui inspirait des fantaisies à des homosexuels exhibitionnistes"²²⁰ -, et le regard approbateur de l'autre personne suffisaient. Parfois, si les propositions - sans être expliquées - étaient trop explicites et que le voisin de stalle n'était pas intéressé par des rapports homosexuels, celui-ci dénonçait les faits²²¹. C'est pourquoi ils devaient être sûrs des désirs de l'autre.

Lorsque les désirs des deux hommes étaient clairs pour les deux, ils commençaient en général à se masturber puis ils se masturbaient mutuellement²²². Il s'agissait des pratiques les plus fréquentes. Tout d'abord un regard, ensuite une certaine exhibition qui se faisait de plus en plus flagrante à mesure que l'accord tacite du voisin de stalle se faisait de plus en plus évident, puis une masturbation mutuelle et enfin une fellation, parfois une pénétration anale. Le plus âgé pratiquait généralement une fellation sur le plus jeune si les conditions le permettaient. Certains, pour être plus tranquilles et à l'abri des regards ou des possibles contrôles de Police, invitaient l'autre personne à trouver un "couloir" plus sûr, une cage d'escalier (les portes d'immeubles étaient généralement ouvertes à l'époque), les combles des immeubles, les caves²²³.

La pénétration anale dans les urinoirs publics, en revanche, n'apparaît pas souvent dans les archives judiciaires (le détail des pratiques n'est pas régulièrement cité), principalement parce que les policiers intervenaient avant qu'elle eût pu avoir lieu et aussi parce qu'elle était très risquée dans les vespasiennes. L'avantage de la masturbation ou de la masturbation mutuelle était sa position ambiguë : on pouvait arrêter très rapidement et faire semblant d'uriner dès

²¹⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 28.52, 9 septembre 1945.

²¹⁹ On voit dans le film *Tearoom* précédemment cité jusqu'à quel point la peur d'être surpris obnubile ceux qui ont des relations sexuelles dans les urinoirs. Le regard de ces hommes ne quittent pas la porte vers l'extérieur pendant toute la durée du rapport.

²²⁰ Roger Peyrefitte, *Des Français*, *op. cit.*, p. 65. On retrouve le même subterfuge dans le film de William E. Jones *Tearoom*.

²²¹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 2644.

²²² Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB, 28.53, septembre 1945.

²²³ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB, 10.49.

que quelqu'un rentrait dans l'urinoir. Alors qu'en cas de pénétration anale, il n'y avait pas d'équivoque²²⁴. C'était donc un risque de plus. En outre, il était socialement moins grave d'être condamné pour outrage public à la pudeur en s'étant masturbé qu'en ayant pratiqué la pénétration anale ou la fellation car les "actes contre nature" se situaient au sommet de la hiérarchie des vices et une simple masturbation était en général considérée comme une pratique occasionnelle alors que la fellation ou la pénétration anale délétaient plus singulièrement les mœurs de ceux qui les pratiquaient.

J'ai trouvé dans les archives très peu de cas de pénétration anale dans les tasses. Cela ne veut pas forcément dire que cette pratique était peu fréquente. Les archives judiciaires ne reflètent qu'une partie mineure des activités sexuelles dans les lieux publics. D'autres exemples dans d'autres pays au même moment montrent que la pénétration anale était assez fréquente. Je pense notamment au film *Tearoom* de William E. Jones. La police avait placé des caméras derrière des miroirs dans les toilettes publiques de la ville de Mansfield dans l'Ohio pendant l'été 1962 pour surveiller les outrages publics à la pudeur. Néanmoins, l'architecture des urinoirs en France et aux Etats-Unis était très différente. Aux Etats-Unis, il s'agissait de toilettes comme nous les connaissons aujourd'hui, des lieux complètement fermés depuis l'extérieur, auxquels on accédait par un escalier souterrain, ce qui permettait aux dragueurs de pouvoir pratiquer tous types de relations sexuelles puisqu'ils disposaient d'une peu plus de temps que les Français s'ils entendaient quelqu'un arriver. Alors que les pissotières françaises, bien qu'elles fussent quelque peu fermées, restaient très accessibles au regard extérieur.

Les baisers étaient, quant à eux, presque inexistantes dans les urinoirs. Les baisers dans les urinoirs avaient lieu quelques rares fois lorsqu'il y avait des jeunes hommes²²⁵. Les hommes qui entraient dans les tasses ne cherchaient-ils pas de l'affection ? En tout cas, je n'en ai trouvé pratiquement aucune référence dans les archives. Dans les vespasiennes, les hommes voulaient en général assouvir un désir sexuel rapide et impersonnel car dans la plupart des rapports homosexuels, il y avait "une coupure entre affectivité et sexualité résultant de

²²⁴ Archives de Paris, fonds du Tribunal correctionnel, département de la Seine : d1u6 4418, 11 février 1947, p. 3.

²²⁵ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 29.55.

l'absence des institutions familiales qui cimentent les relations hétérosexuelles" selon Michael Pollak²²⁶.

Les activités policières dans les tasses ne se limitaient pas à des contrôles ou à des surveillances quelques fois très développés. Le film *Tearoom* existe car des policiers placèrent une caméra derrière une glace sans tain dans les toilettes publiques de la ville pour filmer et prouver les activités sexuelles que certains hommes y menaient²²⁷. George Chauncey montre également qu'à New York, dans les années 1910,

des policiers de la brigade des mœurs se cachaient derrière la grille placée en face de l'urinoir, pour pouvoir observer et arrêter ceux qui se livraient à des activités sexuelles. En 1912, des agents des chemins de fer de Pennsylvanie allèrent jusqu'à percer des trous dans le fond des toilettes publiques de leur gare de Cortlandt Street afin d'épier ce qui s'y passait²²⁸.

Je n'ai trouvé aucune trace de ce type de contrôle dans les archives de police qu'il m'a été permis de consulter, mais il est probable que des mesures similaires aient été prises en Europe, en France en particulier car elle avait une collaboration étroite avec les États-Unis. D'autres documents, néanmoins, nous permettent de voir que certains "pièges" existaient. L'écrivain Marcel Jouhandeau en souffrit personnellement tout comme le narrateur du roman *Le malfaiteur* de Julien Green dont la source d'inspiration devait être son expérience personnelle ou les expériences que lui racontaient ses amis²²⁹. Le narrateur partit un soir "rôder" dans une gare, y aperçut un ouvrier qui lui faisait signe de le suivre, mais dans la salle se trouvait également un des policiers en civil qui le suivait régulièrement. Il arriva cependant - crut-il - à s'en défaire et rejoignit l'ouvrier sur les quais contre de l'argent. Ce fut à ce moment que le policier l'interpella. Toutefois, aucun outrage public à la pudeur n'avait été encore commis ce qui évita une arrestation à Jean, le narrateur, mais ne l'empêcha pas d'être insulté par le policier : "Tu as de la chance que je sois arrivé trop tôt, salope !" ²³⁰. Parfois, la Police participait directement à ce commerce puis arrêta la victime qui s'était laissée séduire.

²²⁶ Michael Pollak, *Les homosexuels et le sida*, op. cit., p. 51.

²²⁷ *Tearoom*, film de William E. Jones, 1962-2007.

²²⁸ George Chauncey, *Gay New York*, op. cit., p. 250.

²²⁹ Marcel Jouhandeau, *De l'abjection*, Paris, Gallimard, [1933], 2006, collection L'imaginaire, pp. 122-124.

²³⁰ Julien Green, *Le malfaiteur*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1973, p. 246 ; 328-332.

Rester trop longtemps dans une vespasienne pouvait également être un motif d'interpellation. D'après l'écrivain Roger Peyrefitte, la Brigade Mondaine fixait à trois minutes le délai normal²³¹. Si ce temps était dépassé, la personne devenait suspecte, et cela d'autant plus s'ils étaient deux. Pendant l'été 1951 par exemple, un homme de 25 ans, célibataire, fut arrêté par un agent pour outrage public à la pudeur dans une vespasienne angle rue Lord Byron et Arsenne Houssaye entre 20 heures et 20 heures 15. Il affirma "ne plus savoir pourquoi [il était] resté plus de temps qu'il était nécessaire dans la vespasienne", ce qui montre à quel point l'interrogatoire de la Police était parfois poussé²³².

Outre le contrôle, la surveillance et les pièges des gardiens de la paix, de nombreuses personnes dénonçaient toute manifestation publique de la sexualité. Cela montre dans quel climat moral se trouvait la France de l'après-guerre puisque le seul fait de voir une relation sexuelle dans un lieu public pouvait être dénoncé par des passants ou voisins. Dans l'inconscient collectif la sexualité devait être privée. Les attentats ou outrages publics à la pudeur pour lesquels les femmes sont les plaignantes sont nombreux. Au début de l'année 1948, un homme de 48 ans montra par exemple sa verge à une femme à l'entrée de l'urinoir de la rue Turbigo²³³. Il y eut des outrages publics à la pudeur concernant des hommes ayant des rapports sexuels entre eux et des attentats à la pudeur quand des hommes exhibaient leurs organes génitaux devant des femmes. Il y eut aussi fréquemment dans les urinoirs des attentats à la pudeur devant des mineur-e-s. Par exemple, fin janvier 1951, à l'urinoir à l'angle des rues Gay-Lussac et Louis Chuillier, un homme de 63 ans, livreur, exhiba son sexe devant deux adolescents qui se plainquirent ensuite au gardien²³⁴.

Il y eut ainsi une volonté des autorités de distribuer la sexualité dans l'espace en la privatisant. Toutes les condamnations pour outrage public à la pudeur faisaient référence au caractère "accessible au regard du public". Le simple fait d'uriner dans la rue était condamnable parce que les organes sexuels pouvaient être vus par un tiers. En septembre 1949, un homme de 43 ans fut par exemple condamné pour avoir ainsi uriné dans une vespasienne "un peu en arrière des ardoises et où il a secoué sa verge pour faire tomber les

²³¹ Roger Peyrefitte, *Des Français, op. cit.*, p. 67.

²³² Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB, 30.76.

²³³ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB, 10.47.

²³⁴ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB, 20.59.

gouttes d'urine" car on pouvait l'apercevoir des étages supérieurs de l'immeuble²³⁵. La sexualité pouvait avoir lieu, mais en privé, avec la porte verrouillée et fenêtres et volets fermés. Ces détails sont importants car plusieurs cas d'individus se masturbant la fenêtre ouverte furent condamnés pour outrage public à la pudeur car ils pouvaient être vus des voisins et voisines, qui après avoir vu la scène, les dénonçaient. Pendant l'hiver 1949, une femme de 18 ans, "bonne à tout faire", se plaignit qu'un homme de 53 ans, chef de bureau au service de l'armée américaine, se masturbât devant sa fenêtre en sa direction le soir vers 21 heures²³⁶.

Cet exemple montre que tout type de sexualité en public était condamné et qu'elle devait avoir lieu dans l'espace clos de la vie privée. Michael Warner affirme que ce confinement de la sexualité est le point d'ancrage sur lequel s'appuie la morale sexuelle de l'idéologie dominante : "l'acte sexuel dans la zone protégée de la vie privée est le nimbe affectif que la culture hétérosexuelle protège et dont il résume son modèle éthique". On peut le suivre lorsqu'il affirme qu'il s'agit de la "culture hétéronormative de l'intimité"²³⁷. Mais cette volonté de déssexualisation cohabita avec les désirs de ces hommes dans les urinoirs qui, avec de nombreuses précautions et beaucoup de discrétion, purent mener à bien de multiples rapports homosexuels anonymes.

Enfin, les tasses commencèrent à disparaître au milieu des années 1960. Roger Peyrefitte raconta dans un roman la destruction de certaines d'entre elles :

...La chapelle de Bercy est fermée [...] Ma paroisse est aussi ravagé, dit un autre. La chapelle du square Baudelaire, qui avait quatre stalles, est rasée au sol ; celles du faubourg Saint-Antoine, de la Mutualité, du métro Cambronne ne sont plus que des souvenirs. On ne saura bientôt plus où prier. Et l'Église qui prêche le dialogue ! - Je compatiss pour ces pertes sensibles, mon cher ; mais vous n'êtes pas tellement à plaindre dans votre doyenné : Il vous reste la chapelle des Apparitions [...] -Elle aussi a vécu, hélas! C'est la grande victime de la semaine dernière²³⁸.

²³⁵ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB, 17.43.

²³⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB, 30.72.

²³⁷ Michael Warner, *Publics and Counterpublics*, op. cit., p. 195 et 203.

²³⁸ Roger Peyrefitte, *Des Français*, op. cit., p. 65.

Selon Peyrefitte, on retira d'abord les tasses voisines des collèges et lycées dans le but de protéger les mineurs du "vice". On détruisit ensuite celles qui étaient proches des casernes pour le Salut de la France. Puis peu à peu, toutes les vespasiennes disparurent²³⁹.

3. Les parcs, squares et jardins

Outre les tasses et leurs alentours, les parcs et jardins publics furent d'autres lieux importants dans la géographie des rapports homosexuels. Ces lieux offrirent d'autres avantages que les vespasiennes, notamment le fait de pouvoir échapper - parfois - à la Police lorsque vous étiez surpris en flagrant délit d'outrage public à la pudeur. Les jardins les plus connus pour ces possibles rencontres homosexuelles furent le Jardin des Tuileries et le Jardin du Carrousel, deux espaces verts accolés au Musée du Louvre. Le Palais-Royal fut même surnommé dans les années 1960 "le domaine de l'inversion masculine"²⁴⁰. Puis le Champ de Mars, mais aussi "Barbès a ses coins de trottoirs, Clichy son bar, Chaillot ses bosquets, le Grand Palais son minuscule jardin suisse ; quant aux quais de la Seine, il y a belle lurette qu'ils abritent, en plus des traditionnels clochards, les idylles d'horribles couples"²⁴¹. Dans les années d'après-guerre, on compte de nombreux outrages publics à la pudeur et attentats à la pudeur dans le Parc Monceau. Dans le Bois de Vincennes, on trouve aussi de nombreux outrages à la pudeur et attentats à la pudeur où des hommes s'exhibèrent pour maintenir des rapports sexuels²⁴².

Pour un non-initié, le fait de voir plusieurs personnes se balader dans les parcs tard le soir semblait parfois suspect, mais il ne suspectait pas forcément un lieu de drague homosexuelle. Julien Green donna un exemple de ces "va-et-vient" nocturnes dans *Le malfaiteur* dont il connaissait les motifs de leur présence puisqu'il se sentait lui-même attiré par les hommes :

Je ne manquai pas de remarquer un va-et-vient suspect dans le square où aboutissait la petite rue que j'avais pris l'habitude de hanter. Des gens de toute espèce venaient s'asseoir

²³⁹ Roger Peyrefitte, *ibid.*, p. 65.

²⁴⁰ Ange Bastioni, *Les mauvais lieux de Paris*, Paris, Balland, 1968, p. 211.

²⁴¹ Pierre Servez, *Le mal du siècle*, Paris, Martel, 1955, p. 46. Cet auteur dénonçait les pratiques, mais il en avait en même temps une connaissance exhaustive. C'est pourquoi il semble que la dénonciation n'était qu'une stratégie pour se démarquer officiellement de ces pratiques tout en informant les intéressés et par la même occasion la police.

²⁴² Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB quartier 45, 13 novembre 1953.

sous les platanes et se parlaient à mi-voix dans la pénombre. On voyait bavarder des messieurs sans façon avec des hommes à casquettes. Quelque chose me retenait de prendre place sur un banc, comme tout le monde, mais je rôdais par là, suivi, je le sentais, par vingt regards attentifs²⁴³.

Cependant, pour ceux qui "savaient", l'approche et les pratiques sexuelles furent le plus souvent les mêmes que dans les vespasiennes : regard, exhibition, masturbation, masturbation mutuelle, fellation, pénétration anale, ou, pour les plus timides ou craintifs d'entre eux, certains accostaient les "pédés" avec toujours le même type de question : "Il est quelle heure ?", "Vous avez du feu ?" comme la première porte à franchir d'un code bien établi pour se reconnaître, tel Genet dans *Journal du voleur*²⁴⁴, comme une sorte de préambules d'usage. Dans ce genre de répliques, chacun cherchait un indice pour démasquer un possible compagnon pour une relation sexuelle tout en s'assurant qu'il ne tombait pas dans un piège et qu'il ne risquait rien.

"Il fait frais, ce soir, vous ne trouvez pas ?

- Ça ne fait pas de mal. Personnellement j'avais plutôt chaud."

Petit rire un peu forcé, pas tant dû à ce qui vient d'être dit que parce que chacun sait qu'un lien vient de s'établir grâce à ce propos à double sens. Les deux interlocuteurs ont fini de jouer la comédie et le premier pas est fait vers la révélation de leur mutuel secret. "On fait un petit tour ?

- Bien volontiers. J'ai toute la nuit à tuer.

- Je n'ai pas moi-même de projets bien précis.

- Vous habitez par ici ?

- Je ne suis pas d'ici. Du Massachussetts. Je suis descendu à un hôtel pas loin.

-Où ça ?

- En bas de la rue, au coin.

- Tiens, je ne savais pas qu'il y avait un hôtel par là. Je ne viens pas très souvent dans ce coin.

- Vous devriez. C'est très *gay* par ici."

²⁴³ Julien Green, *Le malfaiteur*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1973, p. 300.

²⁴⁴ Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949, p. 217. Julien Green, dans *Le malfaiteur*, cite également cette question de l'heure à plusieurs reprises pour parler de l'approche codée des dragueurs : Julien Green, *Le malfaiteur, op. cit.*, p. 299 et 331.

Et voilà. *Le mot* a été dit et le contact est maintenant établi. Dès lors l'issue de la soirée n'est plus douteuse²⁴⁵.

George Chauncey affirme qu'"un homme qui posait ce genre de questions pouvait avoir la certitude qu'une personne ignorant sa signification codée répondrait tout simplement, puisque c'était des questions qu'on posait souvent, alors qu'un homme qui voudrait répondre à sa signification cachée engagerait la conversation" comme c'est le cas dans la conversation citée par Donald Webster Cory²⁴⁶.

On trouve une certaine activité sexuelle dans d'autres lieux de plein air. Dans le square des arènes de Lutèce²⁴⁷, à la passerelle Arsenal, un homme de 38 ans fut surpris en 1949 en train de "tenir la verge" d'un homme et il "la secouait"²⁴⁸. Mais il n'y eut pas que des pratiques homosexuelles sur ce pont. La même année, une femme se plaignit qu'un homme lui montrait ses parties génitales tous les matins²⁴⁹. Le Bois de Boulogne connut aussi de nombreux outrages publics à la pudeur hétérosexuelle, en général d'hommes exhibant leurs parties génitales à des femmes (majeures et mineures), mais aussi des relations homosexuelles que surveillait régulièrement la police d'après un témoignage :

car de flics tous les quarts d'heure, grosses paires de couilles en treillis bleu toutes les demi-heures, avec deux chiens d'un mètre cinquante en laisse, motards à la recherche des sales tapettes. Flics planqués dans les taillis, qui attirent les pédés, qui opèrent aussi dans les tasses²⁵⁰.

4. Les "truqueurs" et les "michés"

Ce bois était surtout connu des hommes qui cherchaient des relations homosexuelles pour la prostitution qu'il offrait. Il y avait beaucoup de travestis aux abords du Bois, près de la porte Maillot et sur l'avenue Gabriel. La prostitution masculine et de travestis y était monnaie

²⁴⁵ Donald Webster Cory, *L'homosexuel en Amérique*, Paris, Pierre Horay, 1952, traduction de Jean Rosenthal, préface du docteur Nacht, p. 146.

²⁴⁶ George Chauncey, *Gay New York, op. cit.*, p. 239.

²⁴⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 19.38 ; 20.57.

²⁴⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 15.61.

²⁴⁹ Ibid.

²⁵⁰ FHAR, "Vie quotidienne chez les pédés", *Tout*, n° 12, p. 6.

courante (le point de rendez-vous serait "l'allée de la Longue Queue"²⁵¹), comme à Pigalle²⁵², près du boulevard de Clichy ou sur le boulevard Rochechouart, principalement dans l'allée centrale dite allée des Veuves.

Au choix, vous croiserez successivement les mini-jupes les plus impudiques de Paris, de fausses gitanes en robes de soie qui ont d'autres vues en tête que de vous lire les lignes de la main, toutes les pigmentations de peau, du bistre à l'ébène, des poupées eurasiennes, de jeunes frappes en tailleur de cuir noir, d'autres en fourreau de satin, certains en collants multicolores ou en bottes et d'autres encore qui ont la suprême audace d'arborez des pantalons fleuris.

Vous passerez au milieu de gazouillis, de miaulements prometteurs, de sifflotements et d'injures ordurières. A vous d'élire dans le lot le compagnon d'une heure ou d'une nuit.

Un bon conseil, toutefois : évitez d'une part d'emporter sur vous une trop forte somme d'argent et surtout, surtout, ne commettez pas l'imprudence d'emmener sous votre toit votre conquête d'un soir, même si elle possède un visage d'ange²⁵³.

Néanmoins, le quartier Latin fut, de loin, la zone de Paris la plus peuplée de prostitués, qu'on appelait à l'époque des "truqueurs"²⁵⁴ ou encore des "gig"²⁵⁵ (une abréviation de gigolos) qui appelaient leurs clients les "tapettes" (mais certaines d'entre elles exerçaient aussi la prostitution) ou surtout des "michés", principalement sur les boulevards Saint-Germain et Saint Michel. "Les boulevards [étaient] le domaine des tapettes tarifées qui attend[aient], de terrasse de café en "tasse"²⁵⁶. "Chaque soir, entre la place Saint-Germain et la rue des Saints-Pères, ils [étaient] là, mêlés aux promeneurs, l'oeil alangué et maquillé, la démarche ondulante. Ils interpell[aient] les passants"²⁵⁷. On trouvait des travestis, des invertis, des jeunes, des personnes plus âgées, des adolescents aussi près de la place d'Italie qui "tapinaient" et se retrouvaient dans des hôtels à proximité, certains spécialisés dans ce type de

²⁵¹ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, Paris la nuit*, Paris, éditions Gouraud, 1970, p. 100. Pierre Servez parla également d'un "nom évocateur" dans Pierre Servez, *Le mal du siècle, op. cit.*, p. 30.

²⁵² Jean-Louis Chardans, *History and Anthology of Homosexuality, Histoire et anthologie de l'homosexualité, op. cit.*, pp. 24-25.

²⁵³ Ange Bastiani, *Les mauvais lieux de Paris, op. cit.*, p. 74.

²⁵⁴ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, Paris la nuit, op. cit.*, p. 198.

²⁵⁵ Jacques-Louis Delpal, *Ultra guide Paris bleu tendre, op. cit.*, p. 80.

Par exemple, Archives de la Préfecture de Polie, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 167554, rapport du 16 septembre et notes du 26 décembre 1951.

²⁵⁶ Pierre Servez, *Le mal du siècle, op. cit.*, p. 35.

²⁵⁷ *Ibid.*

commerce. "Les grands hôtels célèbres du quartier de l'Opéra ressembl[aient], à certaines heures des mois d'été, à des hôtels de passe, tant [étaient] intenses les arrivées et les départs de clients accompagnés" selon un témoin²⁵⁸. L'hôtel du Saumon par exemple, surnommé "chez Saïd", passage Ben Aïad, était connu des homosexuels et de la Brigade Mondaine pour les services qu'il proposait. En hiver 1949, un prostitué né en 1926 en Algérie y fut interpellé. Il travaillait chez Saïd "pendant ses heures de loisirs [pour] "satisfaire" la clientèle spéciale de cet hôtel. Là, lorsqu'il était choisi par un "inverti", "toujours passif", il se faisait sucer ou le fouettait, mais n'inversait jamais les rôles²⁵⁹. L'homosexualité n'étant pas interdite, deux hommes pouvaient se présenter à la réception et demander un lit conjugal, mais il fallait remplir une fiche. À Saint-Germain-des-Près, un hôtelier compréhensif négligeait volontiers cette formalité, toutefois cela impliquait une majoration des prix²⁶⁰.

Les tarifs de ces prostitués variaient selon les quartiers. À Paris sur les Champs-Élysées, en 1967, une passe coûtait entre 100 et 200 frs et la nuit entre 500 et 1000 frs. Dans les autres quartiers, les relations tarifées entre hommes étaient moins chères : entre 50 et 100 frs la passe et entre 250 et 500 frs la nuit. Dans le Bois de Boulogne la fellation coûtait entre 25 et 40 frs en voiture, entre 50 et 100 frs la passe et entre 200 et 500 frs la nuit. Les tarifs furent relativement similaires au Bois de Vincennes malgré les interventions constantes de la Police²⁶¹. La prostitution masculine existait également dans les bars. Aussi bien aux Champs-Élysées qu'à Montparnasse et Pigalle la passe coûtait 150 frs. Les travestis pratiquaient des prix similaires. En province, la prostitution masculine était moins chère, certainement parce qu'il y avait moins de clients et moins de concurrence entre les truqueurs puisqu'ils devaient être eux aussi moins nombreux. À Lyon et Marseille, la fellation était tarifée entre 15 et 30 frs en voiture, la passe entre 30 et 50 frs et le coucher 150 frs²⁶².

²⁵⁸ Pierre Servez, *ibid.*, p. 35.

²⁵⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163745, avis de renseignement du 26 février et rapport du 7 mai 1949. Il existe un autre dossier concernant cet hôtel : n° 163524.

²⁶⁰ Jacques-Louis Delpal, *op. cit.*, p. 102.

²⁶¹ Jean-Louis Chardans, *History and Anthology of Homosexuality, Histoire et anthologie de l'homosexualité*, *op. cit.*, p. 25.

²⁶² Dominique Dallayrac, *Dossier homosexualité*, *op. cit.*, p. 311-312.

À Pigalle, les prostitués et les clients connaissaient les hôtels les plus ouverts. Il paraît même que certains hôteliers proposaient des "minets"²⁶³, notamment chez Mme Madeleine, près de la place Pigalle, impasse Guelma, entre la rue des Abbesses et le boulevard de Clichy. Elle était connue des "amateurs de jeunes gens, non d'adolescents". L'écrivain André Du Dognon rapporta que "le 13 décembre 1970, Roger Peyrefitte [y] est allé, croisant sur son chemin MM. Jouhandeau et Green, pour y retrouver un jeune Yougoslave"²⁶⁴. Quant à Gérard Nanty, qui ne fréquentait pas les maisons closes dans les années 1950 et 1960 alors que cela se faisait beaucoup, il connaissait bien cette maison de passe qui était de loin la plus célèbre. L'hôtel de Paris de Madame Madeleine

recevait Jouhandeau, Montherlant, Roger Peyrefitte, Cocteau, Jean Marais, Jean-Louis Bory, Jean Sablon, Pierre Démeron et tant d'autres... Les clients venaient, laissaient leurs passeports, montaient avec le jeune homme de leur choix, redescendaient, se voyaient offrir une tasse de thé, récupéraient leurs papiers, "au revoir Madame, cher Monsieur, au plaisir !" Le rabatteur s'appelait Jackie, je l'ai très bien connu, il maraudait sur les boulevards, dans les brasseries, et ramassait des garçons²⁶⁵.

La prostitution masculine y fut donc très développée. Elle descendait aussi dans les rues. Place Pigalle, aux Pierrots, au Tonneau, chez Jacques, chez Maggy, les prostitués (parfumés, maquillés et habillés en général de vêtements près du corps) - souvent issus de milieux ouvriers d'après Servez²⁶⁶ - furent très nombreux. Genet décrit Divine qui "trim[ait] place Blanche"²⁶⁷. Mais parfois la police intervenait pour "racolage passif en vue de la débauche" :

A 2h30 cette nuit j'ai remarqué sur la place Mazas le manège d'un individu qui racolait par paroles des Nord's Africains. J'étais trop loin pour entendre ce qu'il leur disait mais je le voyais leur parler assez longuement et leur passer le bras autour du cou, puis il les emmenait dans l'urinoir situé à côté de l'Institut Médico-légal d'où tous deux ressortaient quelques instants après. C'est ainsi que j'ai nettement vu quatre personnes entrer à tour de rôle dans l'urinoir avec l'homme qui les avait racolés" puis le brigadier interpella le "racoleur"²⁶⁸.

²⁶³ Jacques-Louis Delpal, *ibid.*, p. 103.

²⁶⁴ André Du Dognon, *Peyrefitte démaquillé*, Paris, Jean-Pierre Ollivier, 1976, cité dans Roger Peyrefitte, *Propos secrets, op. cit.*, p. 188.

²⁶⁵ Témoignage de Gérard Nanty dans Elisabeth Quin, *Bel de nuit, op. cit.*, p. 136.

²⁶⁶ Pierre Servez, *Le mal du siècle, op. cit.*, p. 37.

²⁶⁷ Jean Genet, *Notre-Dame des fleurs, op. cit.*, p. 49 et 42.

²⁶⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 166897, rapport du 25 mai 1951.

Malgré la Brigade Mondaine et les descentes fréquentes de la Police, les sexualités dites "déviantes" étaient très établies à Paris.

5. Les autres lieux de drague en plein air

1) Le métro

Certains s'exhibèrent également dans les couloirs du métro²⁶⁹. À la station de métro Saint-Michel et à celle de Bastille, les mêmes faits furent dénoncés à plusieurs reprises dans les années d'après-guerre, ce qui laisse supposer que les couloirs du métro étaient des lieux de rencontres sexuels en vogue²⁷⁰. On trouve même des outrages publics à la pudeur dans les wagons : à la fin avril 1949, un homme de 26 ans porta plainte pour attouchements dans le métro avant Jussieu par un homme de 47 ans, comptable. Il nia les faits en affirmant que "ces moeurs [n'étaient] pas les [si]ennes", cependant, un témoin de 17 ans confirma les faits. L'homme lui toucha la verge et il fut finalement giflé par le plaignant. "Il s'est laissé corriger en silence, se contentant de rougir". De plus, le témoin affirma que "l'individu des moeurs inavouables [lui avait] déjà fait des propositions fin 1948"²⁷¹. Il y eut d'autres cas similaires à la station Montparnasse, dans le métro entre Saint-Germain et Odéon, à Pigalle à la même époque. La même année, un homme de 55 ans, marié, un enfant, circulait sur la ligne 1 et entre Reuilly-Diderot et Nation se livra à des attouchements sur deux frères jumeaux de 16 ans²⁷². Le métro fut donc un lieu où les rapports sexuels rapides et impersonnels furent possibles et fréquents. Ces exemples ne sont que la face visible de l'iceberg dû aux plaintes ou aux interpellations de la Police.

2) Les ponts et les quais

On trouvait aussi une forte activité homosexuelle sous les ponts et sur les quais, notamment le Quai Branly (proche des Invalides et du Champ de Mars où une forte activité

²⁶⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 24.38, 30 décembre 1946 à Odéon.

²⁷⁰ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 15.61, décembre 1948.

²⁷¹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 17.42.

²⁷² Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB quartier 46, 8 novembre 1948.

homosexuelle avait lieu également). Ceux qui s'adonnaient à des plaisirs sexuels étaient relativement cachés des regards dénonciateurs et ils pouvaient voir arriver la Police d'assez loin, ce qui leur laissait le temps de se séparer et de fuir rapidement. Mais il n'en fut pas toujours ainsi²⁷³. En novembre 1946, dans les urinoirs sous le pont Solférino, un pharmacien de 39 ans fut surpris en train de masturber un individu qui pris la fuite. L'accusé déclara : "C'est la première fois que je me livre à de tels actes"²⁷⁴. On imagine dans quel état de honte mais surtout de peur devait se trouver ces hommes car ce type de condamnation pouvait ruiner leur vie. Jean dans *Le malfaiteur* de Green fut sur le point de tomber au moment de l'interrogatoire du policier qui lui tendit un piège car il était tétanisé de peur²⁷⁵. L'écrivain Marcel Jouhandeau en est un autre exemple. Il affirma, après avoir été arrêté sur un lieu de drague, puis jugé, "qu'un pan sublime de moi s'est écroulé vendredi le 9 juin 19.. et j'en entendrai éternellement derrière moi le fracas"²⁷⁶. Parfois, ces hommes se rencontraient à proximité des berges pour établir un premier contact et allaient ensuite sur les quais de Seine pour avoir un rapport sexuel²⁷⁷. La plupart des ponts servait aux hommes à avoir des rapports homosexuels, surtout la nuit²⁷⁸.

Tous ces cas ne sont que des exemples parmi d'autres qui montrent bien qu'une intense activité homosexuelle eut lieu dans la plupart des parcs et jardins, dans la rue, dans le métro ou dans des voitures, à Paris comme dans le reste de la France puisqu'ils étaient dotés des mêmes caractéristiques : un espace neutre où l'on pouvait avoir des relations sexuelles impersonnelles privées dans un lieu public. Dans les villes près du Littoral, c'était les plages qui parfois étaient investies par une clientèle d'hommes à la recherche de rapports homosexuels. Les plus fréquentées furent celles de Saint-Tropez : l'Aqua plage, fréquentée par des danseurs, des coiffeurs et des couturiers selon un témoignage, ou le Club 55 où l'on pouvait rencontrer des comédiens homosexuels et des jeunes de milieux aisés ; celles de

²⁷³ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 26.41, septembre 1946, sous le pont Alexandre III.

²⁷⁴ Archives de la Préfecture de Police, Paris, ibid.

²⁷⁵ Julien Green, *Le malfaiteur*, op. cit., p. 332.

²⁷⁶ Marcel Jouhandeau, *De l'abjection*, Paris, Gallimard, [1939], 2006, collection L'imaginaire, p. 124. Un effondrement similaire est également décrit dans le roman de Julien Green *Le malfaiteur* en la personne du précepteur qui perdit son emploi et son rang social car il fut "démasqué" par les ragots et le père du narrateur Jean.

²⁷⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 26.44, 1950, Esplanade des Invalides.

²⁷⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 29.56, mai 1952, sous le pont de la Concorde.

Cannes : la plage sportive notamment, dont la patronne, Madeleine, était amie avec des comédiens homosexuels. Elle fut fréquentée principalement par des homosexuels de milieux aisés. La plage le Maschou fut très à la mode dans les années 1960 et l'Ondine était presque exclusivement visitée par des hommes, en particulier des prostitués (surtout allemands), des hommes âgés et des efféminés selon une certaine presse qui cherchait souvent, de manière exagérée, à donner l'idée que l'homosexualité se répandait partout dans la société²⁷⁹.

3) Les gares

Les toilettes de gare et leurs alentours furent également des lieux de drague homosexuelle importants. Les codes de drague et les pratiques étaient les mêmes que ceux utilisés dans les vespasiennes. Outre les codes physiques, certaines personnes plus discrètes laissaient des messages sur les cloisons des tasses, souvent avec une description physique, les mensurations (alimentées parfois d'un croquis pour que les motifs du message fussent encore plus clairs), le style d'homme recherché ou la taille du sexe, et l'heure et le lieu d'un prochain rendez-vous²⁸⁰, tel le lieutenant Seblon faisant la tournée des tasses de la ville dans *Querelle de Brest* de Genet : "Jeune homme de passage à Brest cherche beau garçon ayant belle queue". Il essaya, sans y parvenir, de déchiffrer les inscriptions obscènes [...] il l'illustra [son texte] d'une verge monstrueuse de taille, rigide"²⁸¹.

On y draguait plutôt le soir, mais il était possible d'avoir des rapports sexuels à tout moment de la journée et de la nuit. Elles étaient utilisées pour avoir des relations sexuelles ou bien pour rencontrer des gens qu'on pouvait ensuite inviter soit chez soi, à l'hôtel ou dans un autre lieu s'il permettait une plus grande discrétion. À l'aérogare des Invalides ou encore à la gare Montparnasse, en avril 1946 un homme de 40 ans accosta deux jeunes de 22 et 17 ans la nuit dans la salle d'attente. Il les invita à coucher chez lui, mais les jeunes ne voulurent pas, partirent, et le dénoncèrent²⁸². Il y eut aussi plusieurs outrages public à la pudeur à la gare Saint-Lazare. Nous savons que la prostitution masculine en fin d'après-midi était régulière car

²⁷⁹ "Les pédérastes", *Le crapouillot*, *op. cit.*, p. 86.

²⁸⁰ Ange Bastiani, *Les mauvais lieux de Paris*, Paris, Balland, 1968, p. 181.

²⁸¹ Jean Genet, *Querelle de Brest*, Paris, Gallimard, 1953, p. 18.

²⁸² Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 23.53.

cet endroit fut un des quartiers homosexuels de la capitale. "Toute une faune minaudante et jacassante, en vestons très cintrés et pantalons collants, vient se disputer une clientèle plutôt mûre et sans grands moyens"²⁸³. Les couples qui se formaient à ce moment-là allaient généralement dans un hôtel juste à côté de Saint-Lazare, "très spécialisé"²⁸⁴, pour avoir des rapports sexuels avec le prostitué plus sûrs et plus longs que dans les tasses. Certains hommes s'exhibaient dans les gares et étaient interpellés par la Police ou dénoncés par des passants²⁸⁵. D'autres se masturbaient²⁸⁶. D'autres, encore, pratiquaient le "coït buccal"²⁸⁷ selon le rapport de police rédigé comme un rapport médical. Ce fut d'ailleurs souvent le cas, certainement pour neutraliser l'aspect sexuel et pathologiser les actes homosexuels.

6. Les cinémas

Pendant les Trente Glorieuses, il n'y avait pas de cinémas spécialement homosexuels ou pornographiques comme il en existe depuis les années 1980. Cela n'empêcha pas que certains cinémas, où étaient projetés des films de série B, soient investis par un public à la recherche de rapports homosexuels. Ils étaient attirés par "la réputation spéciale de ces cinémas" comme le précisa un artiste de théâtre de 26 ans interpellé en 1950 dans un cinéma du troisième arrondissement. Il recherchait une autre personne "ayant son vice"²⁸⁸. Un autre rapport de la Brigade Mondaine stipula que le cinéma "Le Palais des fêtes", rue aux Ours, probablement le même cinéma que celui cité précédemment, était "un établissement connu comme un lieu de rendez-vous d'invertis"²⁸⁹. En effet, l'inspecteur Vincent de la Brigade Mondaine signala que ce cinéma était "pourvu de deux salles superposées. Celle du haut ["le poulailler"], désertée par les spectateurs en raison de son manque de confort, car les sièges étaient en bois... En

²⁸³ Ange Bastioni, *Les mauvais lieux de Paris, op. cit.*, p. 180.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 180.

²⁸⁵ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 32.43, 31 janvier 1961.

²⁸⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 44.22, hiver 1947, gare de l'Est.

²⁸⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 44.58, printemps 1947, gare de l'Est.

²⁸⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 10.49.

²⁸⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163638, rapport du 1 février 1949 concernant une arrestation ayant eu lieu le 29 mars 1946.

revanche, c'était un endroit idéal pour les vicieux, qui s'y rendaient surtout le samedi soir"²⁹⁰. On trouvait ce type de salles de projection - certaines étaient des anciens théâtres transformés en salles obscures - dans presque tous les arrondissements, mais certaines avaient un commerce sexuel plus développé que d'autres car la surveillance policière y étaient moins présente. Les anciens théâtres transformés avaient la faveur de la clientèle homosexuelle car il y avait des loges, des promenoirs et des toilettes qui leur offraient des endroits tout à fait "discrets et propices" comme le rapporta un inspecteur de la Brigade Mondaine²⁹¹.

Dans les années 1950 et 1960, on comptait une dizaine de cinémas où des relations homosexuelles pouvaient avoir lieu régulièrement : "le Bosphore", 37 boulevard Saint-Martin, le "Pathé journal", porte de Saint-Martin, et également le "Globe" et le "Paris ciné". Le quartier de la porte Saint-Martin était connu des homosexuels et des services de Police pour ses activités homosexuelles. Le groupe de six policiers de la Brigade Mondaine surnommés le "groupe des homos" ou des "vespasiennes" y surveillait les possibles outrages publics à la pudeur qui s'y commettaient. Le "Cinéac Saint-Lazare" à la galerie des marchands à la gare Saint-Lazare ; le "Cinéac Montparnasse" dans la galerie marchande de la gare Montparnasse et le "Mexico", boulevard de Clichy²⁹² et aussi le "Gaité Rochechouart" où l'activité homosexuelle eut lieu à de nombreuses reprises dans les années d'après-guerre tout comme la surveillance policière. En mars 1949, un homme de 38 ans, employé sncf, et un mineur de 15 ans furent arrêtés à 15h30²⁹³. Deux heures plus tard, deux hommes, l'un âgé de 20 ans, célibataire sans enfant, typographe, et un autre de 28 ans, célibataire, musicien, furent interpellés dans les wc pour dames de ce même cinéma²⁹⁴. Les écrivains Juan Goytisolo, Roland Barthes et Guy Hocquenghem ont également rendu célèbre le Louxor, boulevard de Magenta, où ils allaient régulièrement²⁹⁵.

²⁹⁰ Témoignage de Maurice Vincent dans Gérard de Villiers, *Brigade Mondaine, dossiers secrets*, Paris, Presses de la cité, 1972, p. 170.

²⁹¹ Ibid., pp. 169-170.

²⁹² Je remercie l'auteur du site Hexagonegay.com pour toutes les informations qu'il m'a fournies lors d'un entretien à Paris en septembre 2010.

²⁹³ Archives de la Préfecture de Police, Paris : CB. 1049.

²⁹⁴ Archives de la Préfecture de Police, Paris, Ibid.

²⁹⁵ Guy Hocquenghem, *Oiseau de la nuit*, Paris, Albin Michel, 1998 ; Juan Goytisolo, *Carajicomedia*, Barcelone, Seix Barral, 2001 et Roland Barthes, *Incidents*, Paris, Seuil, 1987.

Les archives judiciaires sont muettes concernant d'autres cinémas. Plusieurs interpellations nous sont néanmoins indiquées dans les archives de Police et dans celles plus spécifiques de la Brigade Mondaine²⁹⁶ et des témoins de l'époque nous donnent d'autres informations. Les rapports homosexuels ne pouvaient avoir lieu, par exemple, sans la complicité de certaines personnes travaillant dans les cinémas, en particulier les ouvreuses du "Bosphore", qui savaient ce que venait faire une partie de leur clientèle et y consentaient car cette clientèle homosexuelle fidèle leur laissait de généreux pourboires. Ces ouvreuses les plaçaient au fond de la salle alors que les touristes occupaient les premiers rangs. Malgré la complicité des ouvreuses, les contrôles de la Brigade Mondaine étaient fréquents et il fallait donc rester vigilants. Lorsque les ouvreuses apercevaient "la Secrète"²⁹⁷ arriver aux caisses, elles faisaient des sémaphores avec leur lampe de poche sous l'écran pour prévenir les gays de l'arrivée imminente de la Police dans la salle.

La complicité entre les employées de cinéma et la clientèle homosexuelle n'était pas réservée au "Bosphore", on la retrouvait également au "Pathé journal" et probablement dans d'autres cinémas où de nombreux gays y avaient leurs habitudes. Lors des fréquents contrôles de Police, la caissière alertait ces hommes en activant un bouton qui faisait clignoter les lampes du plafond, l'éclairage de balayage, habituellement utilisé pour faire le ménage de la salle. Ces derniers comprenaient très vite et se rhabillaient rapidement, s'éloignaient les uns des autres puis faisaient semblant de regarder l'écran pour ne pas attirer l'attention. Car si certains se livraient à la masturbation ou à la fellation mutuelle, d'autres se regroupaient plus nombreux au cinéma "Le Mexico", situé boulevard de Clichy, non loin de la station de métro La fourche où de multiples outrages publics à la pudeur furent constatés. Ce cinéma deviendra dans les années 1980 un cinéma pornographique. Il possédait un balcon latéral où les amateurs de partenaires multiples se retrouvaient régulièrement.

Ce fut le cas également dans les cinémas "Cinéac", nombreux à Paris tout comme dans le reste de la France. On en comptait cinq dans la capitale dans les années 1960 puis ils disparurent avec la décennie. Les plus fréquentés par une clientèle masculine à la recherche de rapports homosexuels étaient ceux des galeries marchandes des gares Saint-Lazare et Montparnasse. Ces cinémas, spécialisés dans la diffusion d'actualités en continu et en boucle

²⁹⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 150906, dépositions des 20 et 22 juillet 1950.

²⁹⁷ Jean Genet, *Journal du voleur*, *op. cit.*, p. 215.

dans la France des années 1960 où la télé était loin d'avoir envahi tous les foyers, étaient très bon marché et les clients pouvaient y rester toute la journée, ce qui en firent des lieux propices à la drague homosexuelle où les rapports sexuels multiples furent courants.

7. Les bains de vapeur et les piscines

Les bains de vapeur et les piscines furent d'autres lieux homosexués, en ce sens qu'ils ne furent pas conçus pour que des hommes puissent avoir des relations sexuelles entre eux, mais plutôt que certains éléments, comme la semi-nudité par exemple, les favorisèrent. Le fait que ces établissements étaient fermés sur l'extérieur permettait à ces hommes d'avoir des relations sexuelles moins dangereuses que dans la rue, dans les parcs ou tout autre type d'espace ouvert sur l'extérieur. Cela permettait une relative "intimité impersonnelle" pour reprendre l'expression de Leo Bersani²⁹⁸. Malgré cette "intimité impersonnelle" et cette relative sécurité à l'intérieur des "bains de vapeur" ou des piscines, les surveillances policières furent très fréquentes et les agents observaient les faits pour pouvoir les dénoncer. Le groupe des "homos" de la Brigade Mondaine en surveillait certains de temps en temps pour prendre en flagrant délit les outrages publics à la pudeur²⁹⁹.

On y pratiquait "ostensiblement" la masturbation³⁰⁰, des masturbations mutuelles ou/et des fellations³⁰¹, ou encore des pénétrations anales³⁰². Il pouvait également parfois y avoir des rapports sexuels à plusieurs, des "gestes obscènes"³⁰³. Et quelquefois, les policiers se faisaient passer pour des partenaires potentiels. Une fois que l'outrage public à la pudeur était évident

²⁹⁸ Leo Bersani, "Sociability and Cruising" dans Leo Bersani, *Is the Rectum a Grave? And other Essays*, op. cit., p. 60.

²⁹⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163867, rapport du 28 octobre 1949 ; Maurice Vincent, *Un inspecteur de la Brigade Mondaine raconte les dossiers du vice*, op. cit., pp. 17-19.

³⁰⁰ Archives de Paris, archives du Tribunal correctionnel du département de la Seine, d1u6, 4420, 18 février 1947.

³⁰¹ Archives de Paris, archives du Tribunal correctionnel du département de la Seine, d1u6, 4418, 11 février 1947.

³⁰² Archives de Paris, archives du Tribunal correctionnel du département de la Seine, d1u6, 4423, 27 février 1947.

³⁰³ Archives de Paris, archives du Tribunal correctionnel du département de la Seine, d1u6, 4459, 11 juin 1947.

ils interpellèrent les "pédérastes", parfois après l'acte puisque certains policiers participaient sexuellement³⁰⁴.

On retrouve les mêmes faits et les mêmes actions policières dans les piscines, principalement à la piscine Lutétia où l'activité homosexuelle fut assez développée. L'approche se passait généralement dans les douches. Un homme regardait en direction d'un autre homme s'il souhaitait avoir un rapport sexuel avec lui, il montrait ses parties sexuelles de façon dissimulée au début puis ensuite de façon plus insistante s'il pensait qu'il pouvait y avoir une possibilité, puis il se masturbait et pouvait avoir une relation sexuelle dans les douches ou alors trouver un autre endroit à l'abri des regards policiers ou dénonciateurs. Parfois, l'approche s'avérait infructueuse et même dangereuse. Pendant les beaux jours de mai 1945, alors qu'un homme de 25 ans, professeur, se douchait, un jeune homme en face de lui se masturbait en sa direction. Celui-ci lui tournait le dos et se retournait pour lui montrer ses parties sexuelles en érection. "Il portait un slip très court qu'il avait rabaisé par derrière". Finalement, le professeur le dénonça³⁰⁵.

Malheureusement, nous ne disposons que de peu d'informations sur les bains de vapeur avant les années 1970. À partir de cette date, il est moins difficile de les répertorier et de savoir quelles furent les activités homosexuelles qui s'y déroulaient car il existe depuis 1965 l'*Incognito guide*³⁰⁶, l'ancêtre du guide *Spartacus*, qui se propose de référencer depuis 1970 tous les lieux gays du monde. Néanmoins, comme il est indiqué au début de l'ouvrage, "certains établissements ont exprimé le désir de ne pas être cités, d'autres auront peut-être une trop brève existence"³⁰⁷. Certains établissements préféraient rester discrets pour éviter une publicité qui aurait pu leur porter préjudice car ils auraient pu être interdits ou recevoir des contrôles policiers plus fréquents. D'autres fermaient leurs portes rapidement pour des raisons diverses. Mais même si ce guide ne répertoriait pas tous les lieux homosexuels, il permettait d'y avoir accès, puis ensuite, chacun selon les contacts qu'il établissait et les réseaux qui se créaient, pouvait connaître d'autres établissements qui ne préféraient pas apparaître dans le guide. C'était la clé qui permettait d'ouvrir les premières portes. Il fallut cependant attendre la

³⁰⁴ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, Paris la nuit, op. cit.*, p. 101.

³⁰⁵ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 24.38.

³⁰⁶ *Incognito guide, 1967-1976*, Paris, A.S.L.

³⁰⁷ *Incognito guide, Europe-Méditerranée, hiver 1967/1968*, p. 2.

première édition du deuxième semestre 1971 de *l'Incognito guide* pour que les bains de vapeur - appelés saunas à partir de 1972 - y fussent indiqués. Puis ils se multiplièrent par la suite.

Qu'est-ce qui peut alors expliquer que les saunas gays se multiplièrent à partir de 1970 ? La brève révolution gay apporte t-elle un élément de réponse ? Il semble que les conséquences de la "libération gay" ne furent pas immédiates. De plus le FHAR ne fut créé qu'à partir de 1971. On peut avancer une autre hypothèse. En 1970, les tasses disparaissaient. On ne comptait plus qu'une dizaine de tasses où la drague pouvait encore fonctionner : avenue de Versailles, boulevard de la Chapelle, à la Villette, une autre rue des Innocents, et enfin, trois rescapées boulevard de Sébastopol. Puisque elles disparaissaient, la sexualité entre hommes, furtive et anonyme, dut probablement trouver d'autres lieux. Certains responsables d'établissement eurent alors un sens développé du commerce. L'ouverture de nombreux saunas fut donc probablement une réponse rapide à la disparition des pissotières. Les clients pouvaient avoir des relations homosexuelles moins dangereuses que dans les lieux de drague à l'air libre bien que les contrôles policiers existaient.

8. La violence et les vols dans les lieux de drague

Tous ces lieux de plaisir n'étaient malgré tout pas sans danger. Les contrôles et la surveillance policière d'une part, mais aussi la violence et les vols de certains prostitués, maîtres-chanteurs ou homophobes d'autre part, constituaient le pain quotidien des dragueurs dans les lieux publics. Jean Genet souligna cet aspect dans *Journal du voleur*³⁰⁸. Des participants au projet du FHAR en donnèrent également des exemples : "J'y croise des ombres impassibles, pas un mot, pas un sourire..., attitudes furtives, visages tendus ; peur du flic ou de l'hétéro-flic qui rôdent aussi à cette heure tardive"³⁰⁹. Si les violences furent régulières dans les tasses et sur les quais des ports, la solidarité des "rôdeurs" pour se défendre fut elle aussi courante.

J'étais l'autre soir sur le trottoir d'en face. Trois affreux jojos hétéros se pointent : "tu vas voir, on va se marrer..." Seul un type reste dans le compartiment central de la tasse. Les trois jules lui tombent dessus. Je fonce et hurle : "salopes d'hétéros, si vous voulez cogner,

³⁰⁸ Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949, pp. 15-16.

³⁰⁹ FHAR, "Vie quotidienne chez les pédés", *Tout*, n° 12, p. 6.

la police recrute, vous pourriez jouer". Ils me foncent dessus. Je me tire et les distance. Mon petit frère n'aura cette fois que les deux yeux pochés. Une autre nuit cinq truands en faction devant la pissotière. Les solitaires, tête baissée, passent en se faisant insulter, un arabe se pointe : mêmes insultes, il les traite de merdeux. Je gueule avec lui : "sales petites ordures racistes, arabes ou pédés, vous voulez nous coincer pour jouir de votre haine. L'arabe sort un couteau quand l'un nous fonce dessus. Ils se tirent"³¹⁰.

Parfois, les "tantes" cherchaient à se venger de leur voleur tel une des victimes "pédérastes" d'un des amis de Genet, Rasseneur, qui les dévalisait. "J'ai su, par un copain, qu'une auto, conduite par une de ses victimes, le rechercha longtemps à travers Paris, afin de l'écraser "accidentellement"³¹¹. À d'autres occasions, les "pédérastes" cherchaient à se venger de la violence non seulement physique mais aussi sociale. Ils essayaient de braver l'ordre hétérosexiste qui leur imposait une place inférieure dans la hiérarchie sociale et dont la honte symbolise cette infériorisation, comme les Carolines décrites par Genet qui, dans les années 1930 à Barcelone, allèrent en groupe (une trentaine de folles) déposer une gerbe de fleurs à une tasse arrachée quelques années plus tôt en hommage à un symbole de la culture des "tapettes" et aussi comme symbole de résistance à cet ordre infériorisant³¹². On trouve d'ailleurs chez Genet, en 1949, 22 ans avant la libération gay, une étape de la subjectivation gay qui sera un des principaux leitmotiv des mouvements de libération homosexuelle ! Transformer la honte imposée par l'ordre social, en "orgueil", afin de combattre politiquement cette infériorisation³¹³.

À Paris, les vols sur les lieux de drague furent très fréquents puisque les voleurs, souvent des prostitués ou des militaires, profitaient de l'opprobre social qui touchait les gays car ils savaient que ces derniers ne porteraient généralement pas plainte³¹⁴. Ils préféraient perdre de l'argent ou être violenté que de devoir expliquer à la Police comment et où le vol ou l'agression se produisit puisque certains éléments comme se trouver tard le soir seul sur les

³¹⁰ FHAR, "Vie quotidienne chez les pédés", *Ibid.*, p. 6 ; Genet montra aussi comment les "pédés" s'entraidaient parfois pour éviter cette violence, Jean Genet, *Journal du voleur, op. cit.*, p. 210.

³¹¹ Jean Genet, *Journal du voleur, ibid.*, p. 56.

³¹² Jean Genet, *Journal du voleur, ibid.*, pp. 72-73.

³¹³ Jean Genet, *Journal du voleur, ibid.*, p. 124. Sur ce point je renvoie aux analyses de Didier Eribon sur la subjectivation gay et la transformation de la honte en orgueil dans l'oeuvre de Genet, dans Didier Eribon, *Une morale du minoritaire, op. cit.*

³¹⁴ Maurice Vincent, inspecteur de la Brigade Mondaine en donna des exemples, Maurice Vincent, *Les dossiers cachés de la Brigade Mondaine, op. cit.*, p. 53.

quais ou près des pissotières, dans un parc, prouvaient leur homosexualité. En effet, un inspecteur de la Brigade Mondaine souligna que :

Vous rencontrerez des hommes qui, en apparence insoupçonnables, passent leur temps à rechercher, dans les bars ou les édicules publics, des petites frappes qui les dévalisent ensuite ou les font chanter, car elles savent que leurs victimes ne porteront pas plainte, par peur du scandale³¹⁵.

Certaines archives judiciaires font référence à des vols sans toujours mentionner l'homosexualité, mais il est cependant fort probable que celle-ci soit le centre d'intérêt de la rencontre. En 1945 par exemple, un commis voyageur de 30 ans déclara avoir fait la connaissance d'un Algérien, avoir bu et parlé ensemble. "[Il est] allé coucher avec lui à l'hôtel 18 rue Beauce" et à son réveil sa montre avait disparu. Ensuite le rapport précise que ce voyageur suivit l'Algérien où il travaillait et le fit arrêter. Ce dernier admit les faits mais affirma ne pas se souvenir des circonstances car il était ivre³¹⁶.

Les personnes prises en flagrant délit d'outrage public à la pudeur utilisèrent très souvent l'excuse de l'ivresse ou de la maladie mentale³¹⁷ car ils savaient qu'ils pouvaient ainsi éviter la condamnation, car l'ivresse pouvait laisser croire qu'il s'agissait d'actes homosexuels isolés dus à l'alcool, mais qu'il ne s'agissait pas de personnes homosexuelles³¹⁸. Dans d'autres cas, le flagrant délit n'était pas toujours "flagrant", le policier intervenait trop tôt, les "rôdeurs" niaient alors complètement l'outrage public à la pudeur. Il fallait dès lors être très fort pour ne pas craquer pendant la déclaration au commissariat³¹⁹. D'autres eurent recours à des subterfuges autres que l'ivresse. Un homme de 54 ans en 1951 se masturbait boulevard Sébastopol selon le gardien de la paix. Mais l'homme nia les faits et affirma que ses parties génitales étaient en effet exposées au public mais qu'il ne se masturbait pas : "J'ai la gale et je me grattais"³²⁰.

³¹⁵ Témoignage de l'inspecteur de la Brigade Mondaine Maurice Vincent dans Gérard de Villiers, *Brigade Mondaine, dossiers secrets*, Paris, Presses de la cité, 1972, p. 135.

³¹⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 10.44.

³¹⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 10.48, le 14 janvier 1950.

³¹⁸ Cet exemple est fréquent dans les archives judiciaires : archives de la Préfecture de Police, Paris : CB 18.52 : 15 août 1947 ; 20.57 : 28 avril 1948 ; etc.

³¹⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris : CB 10.48, 1949.

³²⁰ Archives de la Préfecture de Police, Paris : CB 10.50.

La violence ne fut cependant pas toujours liée à la prostitution. Dans l'inconscient collectif homosexualité et criminalité étaient souvent associées, ce qui, dans les faits, n'était pas toujours vrai. Ce fut plutôt l'interprétation de cette association qui était souvent inexacte. Les autorités fantasmaient une relation de causalité entre les deux. Bien évidemment, il ne s'agissait pas d'une nature déviante ou d'un vice, mais plutôt que certains voleurs et prostitués profitaient des homosexuels pour en obtenir. Ces espaces isolés abandonnés aux lois de chacun laissaient libre cours aux voleurs pour profiter des homosexuels des classes moyennes et de la bourgeoisie. Ces espaces furent le lieu privilégié des relations interclasses. Ils n'étaient pas délimités pour une certaine classe sociale. Tous les hommes désireux d'un rapport sexuel avec un autre homme s'y retrouvaient indépendamment de leurs revenus. Dans ce brassage social, les plus pauvres trouvaient dans l'homosexualité un moyen pour profiter souvent de l'argent des plus riches. C'est pourquoi, parfois, certains affirmaient qu'ils allaient draguer avec des vêtements tout à fait neutre, qui ne dénotaient pas un certain pouvoir d'achat, et qui évitaient de prendre leur portefeuille puisqu'ils savaient tous que les vols étaient très courants.

La violence eut également lieu lorsque certains rôdeurs ne prenaient pas assez de précautions pour savoir si leur voisin de stalle ou un passant était animé des mêmes désirs qu'eux. Certains regard pouvaient être mal interprétés. En effet, en novembre 1945, un homme déclara qu'un autre homme "a fait un geste qui m'a déplu, j'ai étendu le bras et porté la main sur son visage, je l'ai traité de salaud"³²¹. Ainsi la violence, aussi bien verbale que physique, et les vols étaient des éléments omniprésents dans les lieux publics de drague³²².

Conclusion

Pendant les Trente Glorieuses, les rapports homosexuels dans les lieux publics furent donc une activité très développée et très codée qui n'existait pas seulement à Paris, mais aussi dans d'autres grandes villes comme Lyon avec les mêmes codes³²³. D'un point de vue général,

³²¹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 10.44.

³²² On en trouve d'autres exemples dans Maurice Vincent, *Les dossiers cachés de la Brigade Mondaine*, Paris, Editions de la pensée moderne, 1975, pp. 161-162.

³²³ Germaine Mortemart, *Les passions acquises. Quand le troisième sexe n'a plus de légende*, publié à compte d'auteur en 1964. De nombreux extraits sont repris dans Michel Chomarat, *Mémoire gaie. Bulletin d'information sur l'histoire des gays à Lyon*, n° 12, septembre 2004, pp. 1-7. Je remercie Michel Chomarat de m'avoir facilité toutes ces informations.

l'attrait des lieux publics étaient l'accessibilité, le peu de contrainte et d'engagement, l'anonymat, l'invisibilité, et la diversité des pratiques, ce que ne pouvaient pas garantir des rapports homosexuels dans les lieux privés. Malgré les contrôles et les surveillances policières, les vols, les agressions et les condamnations possibles pour "outrage public à la pudeur", ces hommes trouvaient qu'il y avait moins de risques à avoir des relations homosexuelles dans les lieux publics plutôt qu'à leur domicile, puisque la double vie était l'élément qui constituait souvent leur existence. Ils souhaitaient surtout éviter le chantage auquel pouvait conduire le fait d'amener un partenaire chez soi. La réponse des autorités consista à lutter pour la privatisation de la sexualité. Ce mouvement était animé d'une volonté politique, il n'était pas neutre. Il répondait à un projet de politique sexuelle. Le FHAR affirma par exemple que ce projet avait pour conséquence de dépolitiser les questions sexuelles³²⁴. Ce fut contre ce processus de dépolitisation qu'un mouvement comme le FHAR apparut car cette dépolitisation favorisait à leurs yeux l'ordre établi.

³²⁴ Ce processus ne commença pas en 1945, il est bien sûr antérieur (comme le montre Marcela Iacub dans *Par le trou de la serrure, une histoire de la pudeur publique, XIX-XXI siècle*, Paris, Fayard, 2008), mais notre étude prend pour point de départ l'après-guerre.

Chapitre 5

Le monde des "truqueurs" et des "tapettes"

1. La sociabilité homosexuelle au-delà d'Arcadie

La sociabilité homosexuelle ne se réduisait pas à la sexualité dans les lieux publics. Il existait à Paris d'autres "réseaux du vice"³²⁵ qui allait bien au-delà de l'association homophile Arcadie. Alors que sous l'Occupation, Montparnasse était le lieu des "truqueurs" et des "tapettes"³²⁶, ce fut Saint-Germain-des-Près, les Champs-Élysées, Saint-Lazare, Montmartre et la rue Sainte-Anne qui, dès l'après-guerre, devinrent les quartiers où se concentrèrent le plus de "débits de boisson"³²⁷, de caves et de cabarets fréquentés par des homosexuels. Quelques années après l'ouverture du Pimm's par Fabrice Emaer en 1964, la rue Sainte-Anne attira de nouveaux clients et se convertit en nouveau quartier à la mode. Mais ce quartier était déjà fréquenté par des homosexuels et des lesbiennes depuis la fin des années 1940. Puis à partir de 1975 les prostitués devinrent monnaie courante et le quartier sera détrôné à la fin des années 1970 par le Marais jusqu'à aujourd'hui.

Ces quartiers - à travers quelques lieux emblématiques - ne ressemblaient pas aux caricatures faites par le mouvement homosexuel qui parlait de "ghetto", "placard", de "honte" et de "raser les murs" pour qualifier la vie des homosexuels avant la "libération". De plus, bien qu'il y eut des quartiers où les commerces spécialement conçus pour les gays furent nombreux, ils ne se limitèrent pas à Saint-Germain-des-Près, les Champs-Élysées, Saint-Lazare, Montmartre ou la rue Sainte-Anne. Ils en existaient d'autres partout dans Paris. On comptait à cette époque plus de quatre-vingt établissements dans Paris et la proche banlieue, qu'ils furent ouverts aux homosexuels ou conçus pour eux³²⁸. Chaque quartier n'attirait pas la

³²⁵ Gérard de Villiers, "L'homosexualité : des faits que tous les parents doivent connaître, les lieux de perdition", *France-Dimanche*, art. cit., p. 16.

³²⁶ Gérald Nanty affirma que "Saint-Germain-des-Près nous ensorcelait. Montparnasse était un peu déserté. Je savais que le Sélect avait été une volière de garçons sous l'Occupation..." dans Elisabeth Quin, *Bel de nuit*, Gérald Nanty, Paris, Grasset, 2007, p. 45. J'utilise la pagination de l'édition dans le livre de poche.

³²⁷ Les bars étaient appelés "débits de boisson" à cette époque.

³²⁸ Jacques-Louis Delpal, *Ultra guide, Paris bleu tendre*, op. cit. Presque tous les lieux cités dans ce guide existaient avant les années 1970.

même clientèle. On voyait par exemple à Saint-Germain-des-Près dans la journée les homosexuels des classes populaires principalement, tout comme à Montmartre la nuit. "Genet, se souvient Reynal [un de ses amis homosexuels], était le genre d'ami avec qui on allait à Montmartre tandis qu'avec les tantes plus chic on sortait plutôt à Montparnasse"³²⁹. En effet, à Montparnasse et dans la rue Sainte-Anne, on rencontrait plutôt des homosexuels assez aisés voire très riches. Puis le quartier se démocratisa peu à peu avec l'ouverture du *Colony* et du *Bronx* en 1973.

2. Les débits de boisson et les cabarets : "commercialisation" de l'homosexualité ou nouvelle définition du "ghetto" ?

Saint-Germain-des-Près, "capitale du non-conformisme"³³⁰, fut un des quartiers où les homosexuels purent se réunir avec plus de tolérance que dans d'autres quartiers parisiens depuis la guerre. Ce quartier était à l'époque animé de bars, de caves et de discothèques très à la mode et d'une grande diversité, ce qui attirait une clientèle très variée, que ce soit selon la classe sociale ou les moeurs. On y croisait les musiciens de jazz, les Américains au *Old Navy*, des intellectuels, des étrangers et des bohèmes, ce qui constitua, avec les homosexuels, toute sa "pègre" comme le soulignèrent plusieurs journaux de l'époque³³¹. Car ce quartier n'avait pas bonne réputation auprès des classes aisées, en témoigne cette anecdote rapportée par Matthieu Galey dans son *Journal* : "Dans l'autobus. Une dame très convenable tend son ticket d'une main gantée. "Saint-Germain-des-Près ?" demande le receveur. "Oh ! non, fait la dame, scandalisée, je vais au Bon Marché !..."³³².

Outre les tasses et les hôtels de passe du quartier, plusieurs cafés furent investis la journée par un public homosexuel : le *Flore*, l'*Appollinaire*, le *Mabillon*, mais pas toujours à la grande joie de leurs propriétaires. Ces cafés n'étaient pas des lieux "spécialisés", mais la clientèle était assez ouverte pour tolérer les clients invertis. Cependant, monsieur Boubal, le célèbre patron du *Flore* depuis 1939, "y assur[ait] une bonne surveillance" comme le souligna un

³²⁹ Edmund White, *Jean Genet*, Paris, Gallimard, 1993, p. 166, traduction de Philippe Delamare.

³³⁰ Je reprends ici le titre de l'article : "Saint-Germain-des-Près, capitale du non-conformisme", *Futur*, n° 1, octobre 1952.

³³¹ "Saint-Germain-des-Près, capitale du non-conformisme", *Futur*, n° 1, octobre 1952.

³³² Matthieu Galey, *Journal*, *op. cit.*, p. 86 (26 novembre 1955).

rapport de Police³³³. Un journaliste prêta au patron du *Flore*, Boubard, les propos selon lesquels cela était devenu "un véritable cauchemar"³³⁴ à tel point que la salle du premier étage fut surnommée la "salle des mignons"³³⁵. D'après le témoignage d'un écrivain de l'époque,

[l'homosexuel] [était] certain de passer un début de soirée "en gaieté", parmi de jeunes "folles" énervées et fantaisistes. Non loin de la rue de Lappe, un établissement excer[çait] une étrange fascination sur les mignons de l'époque : c'[était] le Cri-cri [...]. Vers le soir, tout un peuple étrange et blanchâtre l'envahi[ssait] : esthètes aux yeux de biche, éphèbes fardés, messieurs moustachus et décorés [venaient] y parler longuement littérature et arts³³⁶.

Un article de presse distingua trois types de clients homosexuels au *Flore* : "Les "grands mignons" qui [s'étaient] fait un nom en littérature, et [que le patron] estim[ait] ; les "petits mignons" qui [étaient] bien élevés, qui n'affich[ai]ent pas leurs sentiments, et qu'il absol[vait] ; enfin les "vilains mignons" qui [faisaient] profession de l'être et auxquels il continu[ait] de botter périodiquement les fesses"³³⁷.

En dehors des caricatures des journaux, les homosexuels allaient surtout dans ces débits de boisson "en quête d'un petit ami", trouver un partenaire sexuel ou simplement pour rencontrer des gens comme eux, parfois de façon obsessionnelle pour ensuite en éprouver des remords :

Le soir, vers minuit, je vais au Flore et converse avec John Ashbery [...] Je ne veux plus entendre parler (pour combien de temps?) de Saint-Germain-des-Près, où j'ai gâché ma semaine, en pure perte. Résolution : rester chaste jusqu'au bac. Ou n'avoir que des aventures rapides et sans importance. Ne plus y aller. Travailler³³⁸.

On trouve parfois dans les archives de Police certains détails qui nous aident à comprendre comment les gays se rencontraient. En décembre 1946, la mère d'un jeune homme de 16 ans porta plainte pour attentat à la pudeur car elle intercepta une lettre adressée à son fils et lut les passages à plus forte connotation sexuelle au policier :

³³³ Rapport de Police sur le débit de boissons "Le café de Flore", 5 juin 1967, archives de la Préfecture de Police, Paris, dossier n° 165.583.

³³⁴ *Ibid.*

³³⁵ *Ibid.*

³³⁶ Pierre Servez, *Le mal du siècle, op. cit.*, p. 28.

³³⁷ Yvan Audouard, "Yvan Audouard vous présente le troisième sexe comme si vous en étiez", *France Dimanche*, n° 120, 19 décembre 1948, p. 7.

³³⁸ Matthieu Galey, *Journal, 1953-1973, op. cit.*, p. 19 (25 mai 1953).

Je voudrais bien te voir en short ou sans short. J'attends ta décision mon chéri. Si seulement je t'avais dans mes bras, tes yeux fermés et mes lèvres sur les tiennes. Le jour de ton arrivée, téléphone-moi à la maison, je t'attendrai...

Le mineur dût aussi faire sa déclaration. Il affirma d'abord qu'il ne reverrait plus cet individu et expliqua comment il l'avait connu : "J'ai fait la connaissance de S. en juillet 1946 à la piscine de Pontoise, boulevard Saint-Germain" puis se donnèrent rendez-vous au cinéma Montparnasse. Il l'a revu plusieurs fois au café "La rhumerie martiniquaise" boulevard Saint-Germain, près du métro Mabillon. Dans ce bar, S. l'a embrassé sur la bouche "quand ils étaient seuls". Ils sont allés dans une boîte de nuit, au Brummel, boulevard Edgar Quinet. L'adulte dit ne pas avoir eu de relations sexuelles puisqu'il savait que le jeune homme était mineur, et qu'il tomberait donc sous le coup de l'attentat à la pudeur même si le mineur était consentant³³⁹.

Après avoir dragué dans les tasses ou dans les débits de boisson de Saint-Germain la journée, chercher un prostitué le soir sur le Boulevard et le rejoindre dans un hôtel de passe du quartier, d'autres lieux de sociabilité ouverts aux homosexuels et d'autres spécialisés pour les homosexuels ouvraient leur porte. La télévision n'était pas encore généralisée dans tous les foyers et les conditions de logement n'étaient pas des plus confortables pour les classes les moins aisées ce qui incitait les gens à vivre beaucoup dehors. Il existait une grande sociabilité nocturne à Paris à cette époque. La culture de la rue était très importante. La vie nocturne de Saint-Germain fut l'une des plus développée par le nombre de restaurants-bars-discothèques et par leur diversité.

Certaines boîtes comme *Chez Castel*, rue des Ciseaux et *Chez Régine* (ouvert en 1956), rue du Four, furent deux des bars-restaurants tenus par des hétérosexuels qui ouvraient cependant leurs portes aux "folles cossues". Le client était d'abord observé par le judas et entraient s'il appartenait aux classes aisées³⁴⁰. Mais les homosexuels allaient surtout dans les lieux "spécialisés" et on pouvait aussi y voir régulièrement de "jeunes danseurs en fleur [qui] appartiennent à un troisième sexe imprécis"³⁴¹. Certains bars-restaurants-discothèques étaient déjà très à la mode et très développés avant les années 1970 : le *Sherry Lane*³⁴², rue des

³³⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, CB 2641, 5 décembre 1946.

³⁴⁰ Daniel Garcia, *Les années Palace*, Paris, Flammarion, 1999, p. 18.

³⁴¹ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, Paris la nuit, op. cit.*, p. 82.

³⁴² On trouve également l'orthographe : "Chery Lane".

Ciseaux, une des boîtes homosexuelles historiques du quartier, *Leslie* rue Guisarde, tenu par un travesti du même nom, la *Pergola* rue du Four et quelques boîtes plus clandestines comme le *Baldaquin* et la *Boîte aux chansons*.

Mais le bar-restaurant de référence à cette époque était le *Fiacre*, 4 rue du Cherche-Midi, tenu par un couple, Charles et Louis ("Loulou"), une folle moustachue. Le *Fiacre* ouvrit dès le début de l'année 1950, sur les conseils de Boris Vian, tous les jours jusqu'à deux heures du matin. Les murs étaient tendus de velours et surchargés de gravures de fiacres. Louis accueillait les clients par un rituel : "Que prendrez-vous, délicieux ami ?"³⁴³. On n'y dansait pas, non pas parce que la loi l'interdisait, puisqu'il était facile de la contourner, mais parce qu'une autre forme de sociabilité fut mise en avant : les rencontres faites de dialogue où toutes les classes sociales étaient représentées mais séparées. En effet, les plus populaires restaient au bar sombre tenu par le compagnon de Louis, Charles, où tout le monde était très serré. Le bar était fréquenté par les "fleurs coupées"³⁴⁴, les minets des classes populaires et les prostitués - pas souvent homosexuels eux-mêmes, draguant de généreux michetons et les volant régulièrement - et il n'était pas interdit aux femmes bien que la clientèle fut presque exclusivement masculine. James Baldwin immortalisa l'ambiance de ce lieu dans un de ses célèbres romans :

Une espèce de tunnel bruyant, surpeuplé, mal éclairé, de réputation douteuse, ou peut-être pas douteuse du tout mais plutôt tapageusement affichée. La police faisait une descente de temps en temps, apparemment avec la connivence de Guillaume, le patron, qui se débrouillait toujours pour prévenir ses clients préférés que s'ils n'étaient pas munis de papiers en règle, ils feraient mieux d'aller voir ailleurs.

Je me souviens que le bar, ce soir-là, était plus bruyant et plus bondé qu'à l'ordinaire. Tous les habitués étaient là, et beaucoup d'inconnus, certains regardant à droite et à gauche, d'autres le regard vague. Il y avait trois ou quatre Parisiennes très élégantes assises à une table avec leurs gigolos ou leurs amants, ou peut-être simplement leurs cousins de province, qui sait ; les dames paraissaient extrêmement agitées, leurs mâles assez guindés, et c'était surtout les dames qui buvaient. Il y avait les habitués clients, avec leur début de brioche, leurs lunettes et leurs yeux avides et parfois désespérés, et des garçons minces comme des lames de couteau, avec leur pantalon moulant, dont on ne savait jamais si c'était de l'argent, de l'amour ou du sang qu'ils cherchaient. Ils allaient et venaient sans arrêt, se faisant offrir des cigarettes et des verres, et ils avaient derrière les yeux quelque chose à la fois de terriblement vulnérable et de terriblement dur. Et puis il y avait, évidemment, les folles, toujours habillées de façon invraisemblable, hurlant comme des perroquets les détails de leurs dernières aventures; celles-ci paraissaient toujours

³⁴³ Daniel Garcia, *Les années Palace, op. cit.*, p. 18.

³⁴⁴ "Pourrait se dire des travestis opérés, mais désigne plutôt un éphèbe caressant", dans Jacques-Louis Delpal, *Ultra guide, Paris bleu tendre, op. cit.*, p. 79.

hilarantes. L'un deux faisait parfois irruption tard dans la soirée pour annoncer qu'il - mais ils disaient toujours "elle" en parlant les uns des autres - venait de quitter un acteur célèbre, ou un boxeur. Tous les autres se regroupaient alors autour du nouveau venu, et on aurait dit un parterre de paons dans un vacarme de basse-cour. [...] Il y avait un garçon qui travaillait, disait-on, toute la journée dans un bureau de poste, et qui sortait le soir maquillé, affublé de boucles d'oreilles, sa lourde chevelure blonde relevée. Il portait même parfois une jupe et des talons hauts³⁴⁵.

Tandis que les plus bourgeois montaient au restaurant assez intime à l'étage où on croisait régulièrement Dior, Saint-Laurent, Lagerfeld et d'autres figures artistiques et intellectuelles du Tout-Paris. Néanmoins, Louis mourut en 1967 et le *Fiacre* ferma ses portes puis rouvrit quelques mois plus tard sous le nom de *l'Escalier* avec la même ambiance.

Il exista d'autres lieux de vie nocturne emblématiques dans le Saint-Germain-des-Près de l'après-guerre pour les homosexuels, tel le *Carrousel* où les spectacles étaient moins drôles que chez *Madame Arthur* selon les témoins, néanmoins "tous les travestis du monde assiég[ai]ent Monsieur Marcel"³⁴⁶, le patron du *Carrousel* et de *Madame Arthur*, qui lança de célèbres travestis et transexuelles telles que Coccinelle, Bambi ou encore Fétiche. Il y avait également le *Speakeasy* et sa "clientèle très masculine apparemment dédaigneuse des charmes féminins"³⁴⁷ et le *Ok bar*, 27 rue Bréa, où se retrouvaient les habitués traîne-tard de Montparnasse.

D'autres quartiers étaient aussi animés de nombreux bars-restaurants-discothèques spécialisés pour les homosexuels issus plutôt des classes populaires, notamment à Montmartre. Ce qui fit la réputation de ce quartier furent les cabarets et leurs spectacles de travestis. L'écrivain Servez en compta une vingtaine en 1955³⁴⁸. Genet aussi décrivit certaines attitudes des travestis³⁴⁹. Deux cabarets en particulier devinrent célèbres : *Madame Arthur* et *Chez Michou* dès le début des années 1950. Ils se situèrent tous deux dans la même rue, à quelques mètres l'un de l'autre. Le premier était au 75 bis rue des Martyrs, le second au 80. Ce qui fit tout de suite leur réputation furent les strip-tease de travestis. On s'y "entass[ait] toutes

³⁴⁵ James Baldwin, *La chambre de Giovanni*, Paris, Rivages, 1997 [1956], pp. 37-38.

³⁴⁶ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide*, op. cit., p. 124.

³⁴⁷ Jacques-Louis Delpal, *ibid.*, p. 89.

³⁴⁸ Pierre Servez, *Le mal du siècle*, op. cit., p. 41.

³⁴⁹ Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, op. cit., p. 212.

les nuits, toute l'année"³⁵⁰ et ils n'attiraient pas que les clients homosexuels. Madame Arthur "a[vait] une clientèle des plus normales [...] A 90% les clients [étaient] des curieux ébahis par l'extraordinaire métamorphose des petites soeurs de Coccinelle. Ils applaudiss[ai]ent d'autant plus qu'on leur rappell[ait] régulièrement qu'il n'y a pas de femmes-femmes dans le spectacle"³⁵¹. Le spectacle avait lieu de 23h à 4h et était tenu par Maslowa, un ancien danseur classique qui devenait animatrice après une heure de maquillage selon les témoignages. Elle jouait le rôle de Madame Arthur "emplumée de boas, mini-vêtue à l'occasion, chapeauté à la Garbo, [...] [disait] des énormités, pouss[ait] le calembour au-delà de l'absurde, dépass[ait] la mesure... et [tenait] son public comme peu d'animateurs sav[ai]ent le faire". Puis cet homme de cinquante six ans en 1970 repartait ensuite habillé en homme pour redevenir un "discret monsieur"³⁵². Si certains artistes purent développer leur talent sur scène dans les nombreux cabarets de Montmartre ou des Champs-Élysées, certains se faisaient parfois dénoncés pour leurs moeurs ou leur genre et une enquête de la Brigade Mondaine était alors menée³⁵³.

Cependant, ces lieux "spécialisés" n'étaient pas fermés aux femmes, elles étaient d'ailleurs "fort galamment reçues" *Chez Michou*³⁵⁴. Dans ce restaurant célèbre pour ses shows de travestis burlesques sur fond de play-back on y croisait un public varié : les habitués, les noctambules curieux et parfois connus, leurs femmes et autres venus apprécier "les dons incontestables pour la parodie du sexe faible" de la mini troupe de Michou³⁵⁵. Un autre témoin parla "d'un parterre fort éclectique [...], d'homosexuels et de fêtards "venus là pour rire des "pédés": robes entièrement pailletées, robes fourreaux en lamé, tailleurs stricts ou ensembles de peau de panthère, à la manière des stars de Hollywood"³⁵⁶.

³⁵⁰ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, op. cit.*, p. 125.

³⁵¹ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, ibid.*, p. 125; 105. Jean Genet décrit également la vestimentaire de travestis dans le bar le "Tavernacle", Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs, op. cit.*, p. 250.

³⁵² Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, ibid.*, pp. 125-126.

³⁵³ Par exemple, Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier ° 165754, rapport du 17 juillet 1950. Un célibataire de 22 ans, vivant chez sa mère, était "chanteur fantaisiste" selon le rapport chez "Madame Arthur" et percevait un gain journalier de 1000 francs.

³⁵⁴ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, ibid.*, p. 49.

³⁵⁵ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide, ibid.*, p. 49

³⁵⁶ Pierre Servez, *le mal du siècle, op. cit.*, pp. 39-41.

Sur les Champs-Élysées, beaucoup d'homosexuels pouvaient se réunir, surtout la nuit dans les cabarets ou pour des relations homosexuelles tarifées, ou encore pour draguer dans les jardins aux alentours. Les commerces homosexuels de toute sorte furent tellement développés à l'époque qu'on parlait de ce quartier comme "le Club des Champs-Élysées"³⁵⁷. En effet, l'avenue des Champs-Élysées et ses jardins, l'avenue Gabriel, la rue du Colisée et la rue de Ponthieu étaient animées de nombreux commerces tout à fait ouverts aux gays. Par exemple le bar "Le Sélect" sur les Champs, "le Festival" 22 rue du Colisée. La drague et la prostitution en plein air furent également surveillés et firent l'objet de rafles par la Brigade Mondaine³⁵⁸. Il y avait aussi des concours de travestis au "Festival"³⁵⁹. Et puis ces commerces étaient très proches également de Saint-Lazare où la prostitution et les lieux de sociabilité homosexuelle étaient monnaie courante. Cette concentration d'espaces homosexuels permettait d'attirer toujours plus de monde et donc de créer un monde gay très développé³⁶⁰.

Puis peu à peu, au gré des modes et de l'ouverture de nouveaux établissements dans d'autres parties de la ville, Saint-Germain-des-Près, les Champs-Élysées, Saint-Lazare et Montmartre ne furent plus les quartiers de référence des homosexuels. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne les fréquentaient plus³⁶¹. On croisait encore de nombreuses "folles" dans les cafés de Saint-Germain-des-Près au milieu des années 1970 par exemple³⁶². Mais les homosexuels délaissèrent peu à peu ces quartiers au profit de la rue Sainte-Anne qui devint LA rue nocturne des homosexuels aisés et du Paris artistique.

Un restaurant "de garçons", *Le vagabond*, existe également depuis 1952, et deux bars existaient, le *Fred et Carole* depuis 1956 et le *César* depuis 1959, rue Chabanais, tenu par

³⁵⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163399, rapport du 22 février 1949.

³⁵⁸ A titre d'exemples, Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163584, rapport du 25 janvier 1949 ; dossier n° 142392, rapport du 29 mars 1949v; dossier n° 142351, rapport du 14 novembre 1942.

³⁵⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 165654, rapport du 27 février 1952.

³⁶⁰ Certaines personnes allaient parfois arpenter le quartier pour faire de la publicité de leur établissement dans les autres établissements. Cf Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163247, rapports du 31 décembre 1948 et du 5 janvier 1949.

³⁶¹ Quelques jeunes intellectuels du FHAR dans le numéro de *Recherches* de mars 1973 firent référence à Saint-Germain-des-Près comme un quartier toujours très en vogue pour les homosexuels, p. 22-23.

³⁶² Témoignage recueilli le dimanche 24 octobre 2010 d'un homme arrivé à Paris en 1973.

deux lesbiennes et fréquenté par des travestis³⁶³. Cependant, ce fut l'ouverture du *Pimm's* en 1964 par Fabrice Emaer, ancien styliste et maquilleur, au 3 de la rue Sainte-Anne, qui poussa de plus en plus d'homosexuels à se déplacer de la rive gauche à la rive droite. Mais les carrefours commerciaux des homosexuels pendant les années 1960 restèrent Saint-Germain-des-Près, les Champs-Élysées, Saint-Lazare et Montmartre. Le *Pimm's* n'était pas aussi couru que le *Fiacre*. Il fallut attendre les années 1970 pour que cette rue, surnommée la "rue bleue" ou la "rue des mecs", connût la gloire des homosexuels du monde artistique parisien et international, car la rue Sainte-Anne était réservée à une clientèle aisée voire très aisée.

Le *Pimm's* était un petit restaurant-discothèque de 50 m² sur deux niveaux décoré façon club anglais, "de tissu à motif écossais et de tableaux représentant des scènes de chasse". Bien qu'il ne fut pas aussi couru que le *Fiacre*, "l'affluence [était] souvent telle que les verres circul[ai]ent au-dessus des têtes des clients, dans une atmosphère bon enfant"³⁶⁴. Vers la fin des années 1960, Fabrice Emaer souhaita agrandir le *Pimm's*. Il racheta alors un restaurant quatre fois plus grand (200m²) sur deux niveaux (rez-de-chaussée et sous-sol comme le *Pimm's*) au 7 rue Sainte-Anne. Le *Sept* ouvrit en décembre 1968. Au début, le restaurant fonctionnait très bien, mais la salle du sous-sol restait vide. Il décida alors de la transformer en discothèque avec des banquettes, piste de danse, projecteurs, miroirs et musique. Le *Sept* connut depuis lors un succès immédiat pendant dix ans, jusqu'à l'ouverture du *Palace*, rue du faubourg Montmartre, en 1978.

Cette boîte *Sept* fut fréquentée par des célébrités, des riches et des hommes jeunes et attractifs. Le *Sept* attira le Tout-Paris : mannequins, vedettes, artistes (Francis Bacon, Diana Ross, Andy Warhol, Yves Saint-Laurent, Mick Jagger, etc.). Comme au *Fiacre*, Emaer trouva une formule pour accueillir tous ses clients : "Bonjour bébé de rêve". Ce fut à cette période que la rue Sainte-Anne était en train de se démocratiser. Il s'agissait d'une des premières discothèques à privilégier de nouvelles musiques. Le "disquaire" Guy Cuevas était reconnu comme une "vedette" de la profession. Les garçons dansaient entre eux et les filles aussi. Une des intimes de Fabrice Emaer était également intime avec le Chef de la Mondaine, le commissaire Ottavioli, ce qui lui permit d'entretenir de très bons rapports avec lui. Ottavioli

³⁶³ La rue sainte-Anne était déjà avant la guerre une rue où les lieux dits du vice existaient. Un rapport de la Brigade Mondaine du 4 février 1950, dossier n° 165040, affirma qu'une lesbienne travailla de 1934 à 1939 dans le cabaret "Chez Susy Solidor", célèbre cabaret lesbien, dans cette rue.

³⁶⁴ Daniel Garcia, *Les années Palace, op. cit.*, p. 19.

l'aurait protégé d'après plusieurs témoins³⁶⁵. Il était également ami avec le ministre de la culture de Giscard d'Estaing, Michel Guy, ce qui lui laissait une plus grande tolérance de la Brigade Mondaine.

En 1970 il ouvrit le *Théâtre du Sept* en face du *Sept*, et en 1972 il ouvrit également un *Sept* à Saint-Tropez pour l'été mais ils ne fonctionnèrent pas. Cependant, le succès du *Sept* pour le public homosexuel permit le développement et l'ouverture d'autres lieux spécialisés rue Sainte-Anne. Emaer y était seul entre 1964 et 1973, mais à partir de cette date, Gérard Nanty, qui tenait à Saint-Germain-des-Près le *Prélude* dans les années 1960 et le *Nuage* en 1969, décida de s'associer avec l'écrivain Roger Peyrefitte pour ouvrir une boîte de nuit dans cette rue. Le *Colony* ouvrit ses portes le 17 mai 1973 au 13 de la rue Sainte-Anne. Ils achetèrent aussi peu de temps après le *Bronx*, qui devint une des premières backrooms de Paris et un lieu interdit aux femmes, après avoir vu à New York ce type de bar qui existait déjà³⁶⁶. D'autres ouvrirent ensuite en province.

Le *Colony* avait la même géographie que le *Sept* : un restaurant au rez-de-chaussée et une discothèque au sous-sol. La piste de danse était composée d'un assemblage de dalles transparentes éclairées par en dessous. La clientèle était plus jeune et moins bourgeoise que celle du *Sept*, ce qui n'empêchait pas les stars d'y aller. Gérard Nanty affirma que "le soir où la Fabrice recevait Michèle Morgan et Sophia Loren, moi j'avais Dalida et Ursula Andress"³⁶⁷. L'ambiance y fut cependant moins cosmopolite qu'au *Sept* : "En haut, c'était la tradition chic, ouverte d'esprit, en bas la mixité totale" se souvint l'écrivain Patrick Mauriès³⁶⁸. "Manouche, Jean-Marie Rivière, Jacques Chazot, Alice Sapritch, Annabel et Bernard Buffet compteront parmi les clients les plus fidèles de Nanty"³⁶⁹. Ce fut également la mode de la cocaïne et des amphétamines pour les "beautiful people". Néanmoins, dès l'ouverture du *Palace* en 1978 et le succès qu'il rencontra, le *Bronx* et le *Colony* se virent obligés de fermer en 1979.

Au même moment, deux nouvelles discothèques ouvrirent dans le quartier : le *Club 18* et le *Scaramouche*. La première était destinée aux clients aisés alors que la seconde était plus

³⁶⁵ Daniel Garcia, *ibid.*, p. 33.

³⁶⁶ Témoignage de Gérard Nanty dans Elisabeth Quin, *Bel de nuit, op. cit.*, p. 215.

³⁶⁷ Témoignage de Gérard Nanty dans Elisabeth Quin, *Bel de nuit, ibid.*, p. 39.

³⁶⁸ Témoignage de Patrick Mauriès dans Elisabeth Quin, *ibid.*, p. 39.

³⁶⁹ Elisabeth Quin, *ibid.*, p. 39.

populaire. Enfin, toujours dans cette même rue, un sauna ouvrit ses portes. Il devint alors impossible d'y circuler la nuit en voiture pendant le week-end. Les prostitués y firent leur apparition en 1975 et conduisaient leurs michetons dans les quelques petits hôtels bon marché de la rue, "reconvertis en hôtels de passe"³⁷⁰.

Toutefois, si certains quartiers étaient connus pour leurs nombreux lieux homosexuels regroupés dans quelques rues très proches les unes des autres, d'autres endroits isolés dans Paris attiraient une clientèle homosexuelle, car bien souvent ils étaient tenus par des homosexuels. Il y avait des lieux spécialisés dans presque tous les arrondissements. Le bar le *Christopher-Club* par exemple, 11 rue Beautreillis dans le Marais, était réputé parmi "les disciples du Baron de Charlus" selon un guide du Paris nocturne, principalement pour ses spectacles "dans le style travesti-burlesque de l'ex-*Bouff'Broc* et de *Chez Michou*"³⁷¹. Puis à partir des années 1980, un nouveau quartier gai se dessina. Le Marais devint la zone qui rassemblait le plus de commerces spécialement ouverts aux gays, sans être pour autant fermés aux hétérosexuels.

Cette "commercialisation" des plaisirs, aussi appelée "ghetto commercial", fut critiquée par les Groupes de Libération Homosexuelle (GLH), notamment par Jackie Fougeray qui trouvait cette vision commerciale "pourrie, bourgeoise et axée sur le fric". Ses militants considéraient que le sexe était commercialisé par la société capitaliste selon la terminologie gauchiste alors en vogue. Fougeray affirma qu'avec les GLH "[ils avaient] une vision très négative de la rue Sainte-Anne [...]. Les tapins sont des opprimés et les patrons de boîte [des] complices de cette oppression". Il reprochait aussi aux commerces de cette rue une vision honteuse de l'homosexualité. "La nuit, la rue était bouchée, mais le jour, c'était l'invisibilité totale", ce qui n'empêchait pas les membres de ce mouvement de s'y rendre régulièrement³⁷². Daniel Guérin, un militant historique pour la libération sexuelle depuis les années 1930, affirma lui aussi, en 1983, que

l'émancipation récente, la commercialisation de l'homosexualité, la poursuite superficielle du plaisir pour le plaisir ont engendré toute une génération d'éphèbes "gays", foncièrement apolitiques, raffolant de gadgets stimulants, frivoles, inconsistants, inaptes à toute réflexion profonde, incultes, tout juste bons pour une "drague" au jours le

³⁷⁰ Daniel Garcia, *ibid.*, p. 37.

³⁷¹ Jacques-Louis Delpal, *Ultra-guide*, *op. cit.*, p. 55.

³⁷² Témoignage de Jackie Fougeray dans Elisabeth Quin, *Bel de nuit*, *op. cit.*, p. 38.

jour, pourris par une presse spécialisée et la multiplicité des lieux de rencontre, des petites annonces libidineuses, en un mot à cent lieux de toute lutte de classes - même si leur bourse est dégarnie. Lors d'une algarade toute récente entre journalistes de cet acabit, les moins pollués par cette récupération capitaliste de l'homosexualité ont été injurieusement traités de " gauchistes " par leurs adversaires³⁷³.

Le gauchisme des mouvements homosexuels était au départ une idéologie libératrice. Cependant, elle devint très vite dogmatique et culpabilisait les gens qui cherchaient simplement du plaisir, comme dans tous les lieux où les homosexuels étaient les bienvenus. La "commercialisation" du plaisir n'a pas attendu les années 1970 et la rue Sainte-Anne ! Si en effet les backrooms n'existaient pas avant cette date, le sexe dans les toilettes des boîtes ou des cinémas de Saint-Germain, Montmartre ou ailleurs était très présent. Si l'entrée était payante dans les boîtes de la rue Sainte-Anne, celle des boîtes de Saint-Germain-des-Près ou ailleurs l'était également. La "commercialisation" n'était pas un phénomène datant des années 1970. Là encore, la "rupture" instaurée par les mouvements homosexuels fut largement artificielle et la "vision honteuse" est tout à fait réductrice, car s'il est vrai que la rue Sainte-Anne n'accueillait pas le jour les homosexuels, ce fut principalement parce que les boîtes étaient des lieux de vie nocturne. Beaucoup préféraient cette obscurité. En outre, ceux qui s'y rendaient avaient pour la plupart une activité professionnelle pendant la journée. Et si ce n'était pas le cas, les bars habituels restaient ouverts.

Il y eut pendant les années 1970 une sorte de tension autour du "ghetto". Deux définitions s'affrontèrent entre les homosexuels de la génération pré-libération et ceux de la génération post-libération (alors que le mot "ghetto" n'apparaît à peine dans les textes du FHAR). En effet, la génération antérieure aux GLH concevait le ghetto comme un lieu où la vie homosexuelle pouvait être vécue plus librement que dans les lieux de sociabilité hétérosexiste. Le monde hétérosexiste était considéré comme un placard où les homosexuels ne pouvaient pas vivre librement leur homosexualité car ils devaient contrôler leur attitude, leurs gestes, leur conversation. Tandis qu'à partir de la "libération homosexuelle" puis surtout des GLH, c'était le ghetto homosexuel qui était considéré comme le placard duquel il fallait sortir. Si le FHAR voulut rompre les effets stigmatisants de la catégorisation, le discours des homosexuels militants après le FHAR stigmatisa à son tour le ghetto homosexuel. L'injonction à la sortie du placard eut un effet pervers puisqu'elle avait un effet culpabilisateur, alors que le projet du FHAR consistait précisément à sortir de la culpabilité, à ne plus avoir honte, à sortir des espaces cloisonnés entre homosexuels et hétérosexuels.

³⁷³ Daniel Guérin, *Homosexualité et révolution*, Paris, Le vent du ch'min, 1983.

Cependant, la parenthèse utopiste du projet du FHAR fut bien vite refermée et il n'y eut à peu près aucun effet de rupture entre les lieux de sociabilité homosexuels avant et après la "libération". Seul un discours minoritaire parmi les minoritaires laissa libre cours à ses idées révolutionnaires vers lesquelles la société devait tendre, dans laquelle l'homophobie serait déinstitutionnalisée. Le bonheur dans le ghetto était une solution provisoire au bonheur dans une société non-homophobe pour certains militants.

2. La "visibilité" est-elle née avec la "libération" ?

La révolution du FHAR mit également l'accent sur la "visibilité" des homosexuels. Ils devaient sortir du placard, devaient se dire, être vus au grand jour. Le FHAR voulait donner une visibilité politique aux homosexuels. Cette injonction à la "visibilité" était considérée comme une rupture avec les différentes façons de vivre l'homosexualité avant les années 1970 dont les homophiles d'Arcadie étaient la cible. Or, bien qu'Arcadie fut le mouvement homophile le plus important de France pendant près de trente ans, la vie homosexuelle pendant les Trente Glorieuses n'était pas limitée à la revue et aux activités organisées par André Baudry. De nombreux homosexuels étaient bien loin de "raser les murs" comme l'affirmait le FHAR et la visibilité ne se limitait pas aux débits de boisson ou aux cabarets spécialisés³⁷⁴. Certains ne cachaient rien de leurs moeurs ni dans la rue ni sur leur lieu de travail ou encore face au voisinage et des publications y faisaient référence en adoptant un ton alarmiste afin de critiquer cette visibilité.

Les homosexuels qui allaient à Saint-Germain-des-Près pouvaient se retrouver sur le Boulevard, au *Royal*, à la *Reine Blanche* ou à la *Pergola*³⁷⁵. Ces lieux ouverts aux homosexuels permettaient à chacun de paraître tel qu'il était sans qu'il y ait des insultes ou des bagarres. Réunis en nombre dans certains débits de boisson, ils se sentaient protégés et plus forts pour résister à l'ordre sexuel dominant comme le souligna un témoin : "c'est un hérisson dans la gorge de nos Tartufes militants"³⁷⁶. On est cependant loin de "l'envahissement" auquel fit référence la presse, toujours prompte à penser que la société était dominée par le "troisième

³⁷⁴ FHAR, *Rapport contre la normalité*, Paris, Champ Libre, 1971, p. .

³⁷⁵ "Saint-Germain-des-Près, capitale du non-conformisme", *Futur*, n° 1, octobre 1952.

³⁷⁶ *Ibid.*

sexe³⁷⁷. Cette "franc-maçonnerie" homosexuelle fut d'ailleurs soulignée à de nombreuses reprises dans les journaux³⁷⁸.

Mais les homosexuels ne se montraient pas seulement dans certains débits de boisson. À Saint-Germain-des-Près, on pouvait également les rencontrer dans les rues, en couple "étroitement enlacés"³⁷⁹, et même s'embrassant sur la bouche, en 1961, ou s'envoyant des baisers bien avant la "libération" et la "sortie du placard"³⁸⁰. Tous les homosexuels étaient donc loin de se "cacher" ou de "raser les murs". On pouvait apercevoir au *Flore*, entre autres, Genet "vêtu en planteur pastel, pantalon blanc, pull-over bleu ciel, veste rose" telle une folle qui a "le courage de ses opinions"³⁸¹. L'homosexualité n'apparut donc pas seulement à visage découvert dans la littérature ou au théâtre (Peyrefitte³⁸², Du Dognon³⁸³, Roussin³⁸⁴) comme certains clichés tendaient à le faire penser. Certains homosexuels se montraient en tant que tels dans la rue.

Ce fut également le cas à Pigalle/Montmartre. Ce quartier était connu des homosexuels pour ses tasses, ses prostitués et ses nombreux bars. La prostitution s'y déroulait principalement sur les trois places du quartier : Pigalle, Clichy, Blanche et leurs alentours, notamment le boulevard de Clichy. Les opérations de police pour la réprimer y furent fréquentes. Il y eut par exemple une rafle le 8 février 1949 sur ces trois places et sur le boulevard. La Brigade Mondaine bloquait la rue Pigalle avec des cars de Police et intervenait en général dans plusieurs établissements. Si les premiers étaient surpris, ils prévenaient ensuite les tenanciers des autres établissements un peu plus haut dans la rue, et très vite,

³⁷⁷ "Le troisième sexe envahit Saint-Germain-des-Près", *France Dimanche*, n° 787, du 21 au 27 septembre 1961, p. 8.

³⁷⁸ Yvan Audouard, "Yvan Audouard vous présente le troisième sexe comme si vous en étiez", *France Dimanche*, n° 120, 19 décembre 1948, p. 7. Les exemples sont nombreux avant-guerre également, Edmund White, *Jean Genet, op. cit.*, pp. 168-169 et "Les Pourvoyeurs", *Détective*, 14 avril 1932.

³⁷⁹ *Ibid.*

³⁸⁰ Témoignage de l'inspecteur de la Brigade Mondaine Maurice Vincent dans Gérard de Villiers, *Brigade Mondaine, dossiers secrets, op. cit.*, p. 157.

³⁸¹ Matthieu Galey, *Journal, op. cit.*, p. 54 (29 avril 1954).

³⁸² Roger Peyrefitte, *Les amitiés particulières*, Paris, Vigneau, 1945.

³⁸³ André Du Dognon, *Les amours buissonnières*, Paris, éditions du Scorpion, 1948.

³⁸⁴ André Roussin, *Les oeufs de l'autruche*, théâtre de la Michodière, 1948.

l'alerte était donnée dans le quartier³⁸⁵. Ainsi, un mineur de 19 ans et son client furent interpellés. Le premier déclara "qu'il n'était pas homosexuel mais que "l'ambiance" du boulevard de Clichy lui plaisait". Le rapport de la Brigade Mondaine souligna qu'une boîte contenant de la poudre de riz a été trouvée sur lui ce qui délatait les moeurs de la personne puisque cela servait à l'époque de maquillage³⁸⁶. Le 28 mars de la même année, un autre homme fut interpellé sur ce même boulevard, à la hauteur du café "Dupont Blanche". D'après le rapport de la Brigade Mondaine, il était mineur, âgé de 19 ans, et semblait attendre un "client"³⁸⁷. D'autres allaient jusqu'à se travestir en femme en pleine rue ou dans les cafés pour "racoler" des clients. Ainsi, un homme de 35 ans en 1951 reconnut lors d'une interpellation par la Brigade Mondaine place Mazas, près des quais, qu'il avait "des moeurs spéciales puisqu'il est vrai que j'ai été interpellé il y a une dizaine de jours au même endroit alors que j'étais travesti en femme". Il a été également vu dans cette tenue "consommant dans des cafés et un bal voisins"³⁸⁸.

La classe sociale n'était pas souvent liée à la visibilité. Il fut ainsi noté dans un rapport de la Brigade Mondaine "pédéraste affirmé" pour un homme de 50 ans en 1949, célibataire et marchand de tableaux. Signalons d'ailleurs le condensé de clichés dans le rapport relatif à l'homosexualité et les milieux artistiques :

Il se montr[ait] plus généreux avec les artistes partageant ses tendances qu'avec les normaux. Il est d'ailleurs à noter que dans les milieux artistiques, les anormaux pass[ai]ent pour avoir une plus grande sensibilité, une plus grande facilité d'expression que les autres. Dans la peinture et la sculpture, être pédéraste c'est l'assurance d'avoir gravi la première marche de la montée vers le succès [...]. On le vo[yait] parfois venir seul ou avec un artiste dans un restaurant de Montmartre où on y expos[ait] des tableaux et dont la clientèle [était] presque entièrement composée d'homosexuels ayant une situation sociale assez élevée³⁸⁹.

³⁸⁵ Maurice Vincent, *Les dossiers du vice, op. cit.*, p. 36. L'auteur parle de "téléphone arabe".

³⁸⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163320, rapport du 29 mars 1949. Un autre dossier concerne également cette raflé : n° dossier 163319.

³⁸⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163588, rapport du 29 mars 1949.

³⁸⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 166897, rapport du 25 mai 1951. Il fut finalement inculpé d'infraction à l'Ordonnance préfectorale du 1 février 1949 sur les travestis. Il a travaillé pendant deux mois à la Maison de la Santé comme garçon de service. "Mais il avait été licencié car sa conduite et sa moralité laissaient à désirer".

³⁸⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163502, rapport du 23 février 1949.

D'autres se montrèrent homosexuels, c'est-à-dire avec un genre efféminé ou maniéré (un rapport parla même du "genre d'"homosexuels"³⁹⁰), dans leur entourage quotidien. Un rapport de la Brigade Mondaine déclara d'un artiste de music hall travesti interpellé au cabaret "La vie en rose" à Montmartre (rue Pigalle) - un haut lieu de la vie homosexuelle après-guerre³⁹¹ - qu'il "ne met[tait] aucune discrétion concernant ses moeurs spéciales, prenant un réel plaisir à faire sa petite folle". Le rapport, après enquête, signala d'ailleurs une anecdote qui montre bien quelle était la visibilité de certains homosexuels avant la "libération" :

C'est ainsi qu'à l'hôtel de la rue Davy [Montmartre] où il a demeuré un an, ses réflexions provoquaient l'hilarité des locataires. Pendant un certain temps, il eut en garde un petit chien "pékinois" qui se refusait obstinément à gravir les premières marches de l'escalier. Cette obstination continuelle mettait L. en colère, qui se mettait à crier : "Veux-tu monter entêté, tu me fais mal aux seins (sic)". Cette phrase est restée célèbre parmi les locataires³⁹².

Nombreux étaient ceux "qui ne cachaient pas leur vice"³⁹³ en dehors des milieux interlopes³⁹⁴. Certains hommes se montraient comme homosexuels, selon "l'aspect, cheveux longs, parler et gestes féminins"³⁹⁵ ou "extérieurement caractérisés"³⁹⁶, d'autres allaient même jusqu'à se dire homosexuels tout en critiquant la théorie de l'homosexualité comme "vice". Un

³⁹⁰ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163119, rapport du 17 novembre 1948.

³⁹¹ Ce cabaret connu d'ailleurs plusieurs rafles de la BM : dossier n° 163164, rapport du 11 janvier 1949 ; dossier n° 159695, rapport du 5 mars 1947. D'autres cabarets interlopes de Montmartre et des Champs-Élysées subissaient aussi des "rafles". Cf. dossier n° 163638, rapport du 1 février 1949, intervention de la Police au "Betty Bar" à Montmartre.

³⁹² Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 159732, rapport du 3 février 1948. C'est moi qui souligne ; dossier n° 142351, rapports du 14 novembre 1942 et du 29 janvier 1943 ; dossier n° 165754, rapport du 17 juillet 1950 ; dossier n° 165654, rapport du 27 février 1952 ; dossier n° 163494, rapport du 21 mars 1949 ; dossier n° 163399, rapports du 13 janvier et du 22 février 1949 ou un "Boy" travaillant au Casino de Paris, dossier n° 166892, rapport du 23 mai 1951. Il y avait également des "chanteuses garçonnes". Un dossier fit référence à une de ces femmes, dossier n° 164902, rapport du 9 janvier 1950. Elle travaillait au Carroll's rue de Ponthieu (8^e). D'autres cabarets existaient d'ailleurs dans cette rue à la même période.

³⁹³ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163247, rapport du 31 décembre 1948 ; n° dossier 163769, rapport du 3 mai 1949, etc.

³⁹⁴ Cela est aussi vrai, dans une moindre mesure, pour certaines lesbiennes. Dans un rapport de la BM, n° 165040, daté du 4 février 1950, il fut dit d'une femme : "Elle [était] fréquemment vue en compagnie de femmes. Elle ne se gên[ait] d'ailleurs pas pour déclarer qu'elle [était] une adepte de Lesbos [...]. En résumé, la nommée C. [pouvait] être notée comme une lesbienne. En effet, non seulement elle recherch[ait] uniquement la compagnie des femmes, mais tout dans sa démarche et dans sa tenue vestimentaire en [faisaient] foi".

³⁹⁵ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 157615, rapport du 25 mars 1946.

³⁹⁶ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 156746, rapport du 17 décembre 1945.

mineur de 18 ans, probablement un prostitué de l'avenue Gabriel, déclara ainsi en 1947 : "Je ne trouve pas anormal de s'embrasser entre garçons". Il fallait un certain courage pour s'exposer ainsi devant des policiers. Il expliqua même "ne jamais avoir eu de rapports sexuels avec une femme. J'ai des tendances à l'homosexualité. Au lycée j'ai eu des attouchements avec des camarades"³⁹⁷. Un autre homme affirma après une interpellation "qu'il était homosexuel depuis sa plus tendre enfance"³⁹⁸. D'autres, encore, ne cachaient rien de leurs moeurs spéciales sur leur lieu de travail. Par exemple, un haut fonctionnaire, qualifié "d'homosexuel notoire" par les autorités de la brigade, "a[vait] déjà attiré l'attention pour ses moeurs d'un genre particulier" dans l'institution internationale pour laquelle il travaill[ait]³⁹⁹. Il fut dit d'un autre homme, marié et père de deux enfants, que "ce n'[était] un secret pour personne, même au Palais, que le nommé B. a[vait] une tendance à l'homosexualité"⁴⁰⁰. Un autre homme travaillant au Palais, célibataire et avocat, âgé de 50 ans en 1949 était également "un homosexuel notoire" dont "les moeurs [étaient] connues de tout le Palais". Il n'a[vait] même "jamais caché son aversion pour le beau sexe"⁴⁰¹. Cette "visibilité" et cette affirmation n'était pas seulement présente à Paris. On en trouvait quelques exemples à Lyon également. Les "folles" de la place Bellecour cherchaient à "se faire remarquer du commun des autres [...] voulant imiter la femme". On sait également qu'ils "se croyaient d'une essence supérieure aux autres hommes". Un témoin lyonnais de l'époque déclara même que "pédé, tante, voire même pédale, [étaient] les noms courants que nos jeunes folles [étaient] ravies d'entendre par ceux qui les mépris[ai]ent. Plus le scandale [était] grand, plus ces jeunes folles en [étaient] heureuses"⁴⁰².

³⁹⁷ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 160805, rapport du 11 octobre 1947.

³⁹⁸ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 165639, rapport du 25 juin 1950. Cet exemple était fréquent : cf. Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163209, rapport du 18 janvier 1949.

³⁹⁹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163214, rapport du 22 décembre 1948.

⁴⁰⁰ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 161383, rapport du 22 janvier 1948.

⁴⁰¹ Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 163243, rapport du 18 janvier 1949.

⁴⁰² Germaine Mortemart, *Les passions acquises*, *op. cit.*, pp. 87-96, cité par Michel Chomarat, *Mémoire gaie*, *art. cit.*, p. 3.

Conclusion

Ainsi, il y eut une vie homosexuelle très développée, tout à fait tolérée et visible aux autorités qui menèrent contre le vice et la débauche certaines actions dans le but de protéger la moralité de la jeunesse d'abord, puis de la société en générale. Cette visibilité n'était pas réservée aux homosexuels appartenant à la bourgeoisie intellectuelle ou artistique et tous les homosexuels ne rassaient pas les murs comme tendent à le laisser penser les interprétations des mouvements de libération. Cela montre que la visibilité et le courage des invertis n'ont pas attendu les années 1970 pour apparaître. Ils se manifestaient déjà bien avant sous d'autres formes.

Outre ces particularités de la subculture gay, la diversité du monde gay s'exprimait également dans de nombreux textes et discours. L'oeuvre littéraire de Genet fut à ce propos un exemple paradigmatique, ce qui n'échappa d'ailleurs pas à plusieurs participants au projet du FHAR. En effet, l'oeuvre de Genet fut une source d'inspiration importante pour plusieurs intellectuels de ce mouvement, grâce notamment au *Saint-Genet*⁴⁰³ de Sartre, qui influença grandement le mouvement homosexuel révolutionnaire grâce à sa philosophie de "l'engagement" et de "l'authenticité". Certains homosexuels n'ont donc pas attendu le mouvement révolutionnaire pour lutter contre l'ordre sexuel. La littérature, le journalisme et les mouvements homophiles avaient engagé ce travail depuis bien longtemps.

⁴⁰³ Jean Paul Sartre, *Saint-Genet, comédien et martyr*, Paris, Gallimard, 1952.

TROISIÈME PARTIE

"LA CONCEPTION HOMOSEXUELLE DU MONDE"

Chapitre 6

Les manifestations pour l'égalité sexuelle : lutter contre les discriminations dans les années 1950-1960

1. La littérature contre l'ordre hétérosexiste

Si Proust, Gide et Cocteau, écrivains de renommée mondiale, furent les fervents défenseurs de la cause homosexuelle pendant la première moitié du vingtième siècle en France et dans le monde⁴⁰⁴, ce fut au tour de Genet principalement, puis de Sartre de s'engager contre l'ordre sexuel après la seconde guerre mondiale. Genet publia plusieurs "romans pornographiques" dès 1945 où l'homosexualité glorifiée est un des thèmes centraux. Quant à l'oeuvre romanesque de Sartre, elle est peuplée de personnages homosexuels. Mais surtout, il publia en 1952 une étude monumentale sur Jean Genet, qui à l'époque, n'était encore qu'un écrivain doté d'un public limité à certains cercles privilégiés. Néanmoins, cette étude de psychanalyse existentielle sartrienne participa de sa canonisation et donna, par la même occasion, une certaine légitimité publique aux relations homosexuelles.

Mais à côté de ces écrivains célèbres, de nombreux écrivains moins connus et anonymes essayèrent également de lutter contre l'ordre sexuel dominant. Outre certaines publications d'auteurs engagés contre l'ordre sexuel qui rythmaient avec un écho assez relatif la vie culturelle française⁴⁰⁵, deux publications d'importance inégale apparurent dans les années 1950. La revue *Futur*, qui dura presque quatre ans, et la revue *Arcadie*, soutenue par l'association du même nom, qui apparut à partir de 1954 jusqu'en 1982.

Il nous faut également citer comme exemple de lutte pour l'égalité sexuelle avant la libération le travail réalisé par l'écrivain et militant anarchiste Daniel Guérin, celui du

⁴⁰⁴ Florence Tamagne, *Histoire de l'homosexualité en Europe, op. cit.*, pp. 138-160.

⁴⁰⁵ Citons à titre d'exemple : Donald CORY, *L'homosexuel en Amérique*, Paris, Pierre Horay-Éditions de Flore, 1952 ; Marc ORAISON, *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité*, Paris, Lethielleux, 1952 ; Daniel GUERIN, *Shakespeare et Gide en correctionnelle. Essais*, Paris, Éditions du scorpion, 1959 ; Edouard RODITI, *De l'homosexualité*, Paris, Sédimo, 1962 ; Raymond de BECKER, *L'érotisme d'en face*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1964 ; Dominique DALLAYRAC, *Dossier homosexualité*, Paris, Robert Laffont, 1968 ; Pierre DEMERON, *Lettre ouverte aux hétérosexuels*, Paris, Albin Michel, mars 1969 et bien d'autres. On retrouve à ce propos dans le journal *Futur* une rubrique intitulée : "Quelques livres qui disent non au conformisme", *Futur*, n° 1, octobre 1952, p. 4.

journaliste Pierre Hahn et celui de l'écrivaine Françoise d'Eaubonne. Il n'y eut donc pas de véritable coupure entre la période antérieure aux mouvements de libération des années 1970 et après. L'année 1970 ne fut pas véritablement l'année de la libération. Ce furent les formes de contestation qui changèrent, car des critiques existaient depuis des décennies. La littérature fut donc, pratiquement de façon continue au cours du XX siècle, une des armes pour défendre l'homosexualité face à tous les discours infériorisants⁴⁰⁶.

2. Le "manifeste pour la vérité et le progrès en matière sexologique" d'Abel Clarté, 1951

Parmi les célèbres ou moins célèbres écrivains et les mouvements les plus connus contre l'ordre sexuel, nous pouvons mentionner le "manifeste pour la vérité et le progrès en matière sexologique" d'Abel Clarté. Nous ne disposons que de très brèves informations. Néanmoins, nous savons que ce manifeste apparut en 1951 et qu'il recueillit de nombreuses signatures de personnalités diverses. J'en donne ici quelques lignes :

Il y a moins de cent cinquante ans on emprisonnait les déments. C'est un prêtre de l'Ardèche qui a eu le premier le courage de les traiter en malades, à ses risques et périls. Il a proprement "inventé" la psychiatrie. Passant presque d'un excès à l'autre, on tend presque aujourd'hui à abolir toute responsabilité sociale et toute punition chez le criminel dément, alors que pendant des millénaires on a imputé à crime ce qui était authentiquement du formulaire de la morbidité.

Il y a moins de trente ans, les méthodes, les idées, et les recommandations de la psychanalyse ne soulevaient chez les gens sérieux qu'ironie ou indignation. Aujourd'hui même les professeurs sont entraînés dans le mouvement qui fait des prospections dans le subconscient et du dépistage systématique de la maladie les premières démarches de la médecine éducative.

Mais il reste un domaine où la tradition hypocrite et novice est invaincue, où Tartuffe est Monsieur Tout-le-Monde, où les particularités demeurent honteuses, où les intellectuels sont en arrêt devant les mêmes tabous qui font reculer les plus stupides des hommes : c'est le domaine du sexe. L'homme pour quoi l'alcôve conjugale est le réceptacle des passions les plus nauséuses, s'indigne ou croit devoir s'indigner dès qu'on parle devant lui des tendances sexuelles généralement secondaires.

Pourtant quelques signes sont patents (dont le succès du rapport Kinsey, léger comme un dictionnaire et aussi pornographique qu'une table de logarithmes) qui attestent que le temps est venu de traiter également les choses égales et d'annexer à l'intelligence la zone rebelle. Son importance ne saurait échapper à personne, c'est sur le terrain du sexe que les existences particulières trouvent les éléments essentiels de leur épanouissement ou de leur stérilité, et les grands raz de marée ethniques aspects sexologiques. Les relations du sexe

⁴⁰⁶ Ces auteurs ont fait l'objet de nombreuses études sur cette question. A titre d'exemple, je renvoie à Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., pp. 155-201.

au patrimoine chromosomique des traits héréditaires ne sont guère niés. Celles du sexe avec la santé, la morale, la joie de vivre, l'art, la fécondité sont évidentes. Or pour ne prendre qu'un exemple entre autres, les lycées continuent à étudier l'anatomie et la physiologie d'humains asexués, l'éducation dévoile tout mais voile le sexuel. Il est temps de parler sérieusement des choses sérieuses. C'est à l'étude et à la propagation de la vérité sexuelle que les écrivains, artistes, médecins, prêtres et professeurs soussignés convient l'élite intellectuelle de l'Occident⁴⁰⁷.

Futur revendiqua d'ailleurs expressément la filiation entre ce manifeste et son activité contestataire. Outre ce manifeste, *Futur* fit également référence à une autre revue publiée en France, *L'Unique*, comme une des revues de la "presse d'avant-garde pour la libération inconditionnelle de la personne humaine"⁴⁰⁸. D'autres existèrent dans presque toute l'Europe. Il y en eut par exemple de nombreuses à Hambourg après-guerre et les différentes associations européennes et américaines étaient tenues au courant⁴⁰⁹. Une importante solidarité homophile internationale structurait les mouvements. Il exista ainsi un "comité international pour l'égalité sexuelle" qui célébra en 1952 son deuxième congrès international.

La lutte "pour l'égalité sexuelle" ne se limita donc pas à quelques écrivains célèbres ou encore à un ou deux mouvements homosexuels connus. Il n'y a pas eu de période creuse et des périodes flamboyantes comme si certaines luttes apparaissaient au hasard de l'histoire. Ce fut plutôt l'importance donnée par les contemporains à certains événements qui reconstruisirent le passé et qui se construisirent eux-mêmes sur ce passé réinventé.

3. Daniel Guérin, "lutter pour la conquête de la liberté amoureuse"

Daniel Guérin, militant libertaire et écrivain, est né à Paris en 1904 et est mort en 1988. Il était issu d'une famille libérale et dreyfusarde de la haute bourgeoisie "capitaliste" de la capitale et dont le père partageait ses penchants pour les jeunes garçons⁴¹⁰. Sa famille était propriétaire des librairies Hachette. Après des études à l'École libre des sciences politiques et la rupture avec son milieu d'origine, il choisit de s'expatrier en 1927 pendant plus de deux ans au Levant, alors sous protectorat français, afin de devenir libraire. Sa solidarité avec les colonisés - sans faille jusqu'à la fin de sa vie - date de cette époque.

⁴⁰⁷ "Un manifeste qui est toujours d'actualité", *Futur*, n° 4, janvier 1953, p. 1.

⁴⁰⁸ "La presse d'avant-garde pour la libération inconditionnelle de la personne humaine", *Futur*, n° 4, janvier 1953, p. 1.

⁴⁰⁹ Bernhard Rosenkranz et Gottfried Lorenz, *Hamburg auf anderen Wegen. Die Geschichte des Schwulen in der Hansestadt*, Hambourg, Lambda, 2005, p. 80-88.

⁴¹⁰ Daniel Guérin, *Le feu du sang. Autobiographie politique et charnelle*, Paris, Grasset, 1977, p. 11.

Très tôt, ses attirances sexuelles pour les jeunes prolétaires le firent rejoindre le camp des opprimés. Il affirma à ce propos dans un de ses volumes autobiographiques : "ma mue en direction du socialisme n'a pas été objective, d'ordre intellectuel, mais bien plutôt subjective, physique, issue des sens et du coeur"⁴¹¹. Ce qui ne l'empêcha pas, comme il était fréquent à l'époque, de commencer en 1934 une vie conjugale avec sa future femme, Marie, et avec laquelle il eut une fille. Il devint ensuite militant à la SFIO. Puis il fut farouche opposant à la montée du fascisme en Allemagne. Il publia en 1936 *Fascisme et grand capital* parallèlement à des activités de journaliste et de correcteur d'imprimerie.

Exilé en Norvège pendant la deuxième guerre mondiale, il vécut en étant serveur dans un restaurant et essaya en même temps d'animer une Internationale ouvrière révolutionnaire, mais il fut fait prisonnier par les Allemands en Allemagne. Il fut rapatrié en France en 1942 et mena une activité clandestine dans la section française de la IV internationale trotskiste. Il travailla au Comité du livre et mena parallèlement des recherches sur la Révolution française à la Bibliothèque Nationale qui donnèrent lieu par la suite à plusieurs ouvrages : *La lutte des classes sous la première République (1793-1797)* en 1946, *Bourgeois et bras nus (1793-1795)* en 1973, puis *La Révolution française et nous* publié en 1976 mais écrit en 1944⁴¹².

Après la guerre, il entreprit un long séjour aux États-Unis. Il dénonça alors le sort réservé aux minorités ethniques comme les noirs dans son livre : *Où va le peuple américain ?* (1949) qui lui valut une longue interdiction de séjour de la part du Maccarthysme (dont il parle dans *Décolonisation du noir américain* (1963)⁴¹³). Il décida ensuite de sillonner le Maghreb et critiqua le colonialisme dans de nombreux ouvrages : *Au service des colonisés* (1954) et *Les Antilles décolonisées* (1956)⁴¹⁴. Il signa en 1960 le *Manifeste des 121* et son engagement contre le colonialisme se poursuivit dans plusieurs livres jusqu'à la fin des années 1970.

Entre ses désirs sexuels pour les jeunes issus des classes populaires et ses engagements politiques pour défendre les opprimés, ce fut donc tout naturellement que Daniel Guérin s'engagea également pour la "liberté amoureuse" car, comme il le souligna lui-même dans un

⁴¹¹ Daniel Guérin, *ibid.*, p. 13.

⁴¹² Daniel Guérin, *La lutte des classes sous la première République (1793-1797)*, Paris, Gallimard, deux tomes, 1946 et 1968 ; *Bourgeois et bras nus (1793-1795)*, Paris, Gallimard, 1973 ; *La révolution française et nous*, Paris, Maspéro, 1976.

⁴¹³ Daniel Guérin, *Où va le peuple américain ?*, deux tomes, Paris, Julliard, 1950 et 1951 ; *Décolonisation du noir américain*, Paris, Minuit, 1963.

⁴¹⁴ Daniel Guérin, *Au service des colonisés*, Paris, Minuit, 1954 ; *Les Antilles décolonisées*, Paris, Présence africaine, 1956.

ouvrage autobiographique, l'amour qu'il portait aux garçons et ses engagements militants ne devaient pas être dissociés⁴¹⁵. Il lutta toute sa vie contre les "préjugés", les "réglementations" et les "interdits de la société", qu'ils concernent aussi bien la sexualité, le colonialisme ou encore le capitalisme. Il critiqua donc sa vie durant la "société de classe, étatique et policière, grevée du lourd héritage judéo-chrétien, empressée à élaborer et utiliser une éthique destinée à affermir sa domination"⁴¹⁶ et se proposa de lutter pour "toutes les variantes de l'amour, y compris les plus minoritaires"⁴¹⁷.

Se définissant lui-même "socialiste et phalliste", "cuiromane", "masochiste" et "homosexuel", Daniel Guérin n'attendit pas la libération sexuelle des années 1970 pour vivre une sexualité épanouie. Il prit conscience très tôt des "méfaits du puritanisme", mais cela ne l'empêcha pas de réaliser ses désirs avec des garçons dès son plus jeune âge⁴¹⁸. Il parla également très tôt dans son oeuvre de la sexualité en général et de l'homosexualité en particulier, notamment dans son premier roman, *La vie selon la chair*⁴¹⁹, publié en 1929 alors qu'il était âgé de 25 ans. Il déclara que "ce fut à cette époque une véritable rupture dans [sa] vie et même un scandale : [sa] famille a poussé des cris d'orfraie"⁴²⁰. Il fallut ensuite attendre la publication en 1955 de son livre *Kinsey et la sexualité*⁴²¹ pour que la sexualité apparaisse à nouveau dans son travail. Il écrivit parallèlement quelques articles dans la revue homophile *Arcadie*⁴²². Écrire sur la sexualité représentait pour lui une nouvelle fois une "rupture", non pas avec la famille mais avec "les militants avec lesquels [il] luttait" car ces derniers n'étaient pas "accoutumés" à ce qu'il écrivît de cette façon sur ce thème⁴²³.

⁴¹⁵ Daniel Guérin, *Son testament*, Paris, Encre, 1979, p. 7.

⁴¹⁶ Daniel Guérin, *ibid.*, p. 7.

⁴¹⁷ Daniel Guérin, *ibid.*, p. 8. Pour une analyse détaillée de l'homosexualité dans l'oeuvre de Daniel Guérin, je renvoie au mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine d'Alexandre Marchant, *Le discours militant sur l'homosexualité masculine en France, 1952-1982. De la discrétion à la politisation*, ENS Cachan/Université de Paris X Nanterre, sous la direction d'Annette Becker, 2004-2005. On peut également lire les deux dossiers lui étant consacrés dans la revue *Gai Pied* : "Daniel Guérin : les garçons et la liberté", *Gai Pied Hebdo*, n° 317, 21 avril 1988 et Lionel Povert, "Daniel Guérin, l'amour de la liberté", *Gai Pied Hebdo*, n° 383, 31 août 1989.

⁴¹⁸ Cf. Daniel Guérin, *Son testament*, *ibid.*

⁴¹⁹ Daniel Guérin, *La vie selon la chair*, Paris, Albin Michel, 1929.

⁴²⁰ Daniel Guérin, *Son testament*, *op. cit.*, p. 97.

⁴²¹ Daniel Guérin, *Kinsey et la sexualité*, Paris, Julliard, 1955.

⁴²² Par exemple, "Wilhelm Reich aujourd'hui", *Arcadie*, n° 182, février 1969, pp. 85-92.

⁴²³ Daniel Guérin, *Son testament*, *op. cit.*, p. 97.

En effet, lors de la réception de cet ouvrage et de ses livres autobiographiques, le problème ne concernait pas son "aveu" de quelques expériences homosexuelles, mais plutôt le fait de lier ses engagements "révolutionnaires" à la sexualité avec des ouvriers. C'est-à-dire que ce fut la sexualité avec des prolétaires qui l'amena à s'engager politiquement auprès d'eux, et non les lectures théoriques de Marx comme il était "normal" à l'époque. Son engagement ne passa pas d'abord par les idées "révolutionnaires" mais par la sexualité avec des "révolutionnaires". On ne parlait pas alors de "politisation de la sexualité" comme dans les mouvements des années 1970, mais il s'agissait bien de ça pour lui, c'est-à-dire de sexualisation de la politique. Il offrit ainsi une autre approche de la politique et du militantisme traditionnel. Il rapporta à ce propos que

ce qui a choqué profondément et amené des gens à dire beaucoup de mal de mon livre - et certains à en organiser le boycott systématique comme Jean Daniel du *Nouvel Observateur* -, c'est que cela "compromettait" les idées de gauche, qui auraient, paraît-il, tant besoin d'être défendues contre les calomnies de journaux comme *Minute*. Dire carrément : voilà, c'est par et à travers l'homosexualité que je suis arrivé à m'insérer dans le prolétariat, c'était un péché mortel, une démarche qui risquait de discréditer la Gauche⁴²⁴.

Au cours des années 1950 et 1960, de nombreux ouvrages sur la sexualité en général et sur la sexualité de l'auteur en particulier parurent : *Shakespeare et Gide en correctionnelle ?* en 1959, *Essai sur la révolution sexuelle après Reich et Kinsey* en 1969, puis plusieurs livres autobiographiques : *Eux et lui* (1962) ; *Un jeune homme excentrique, essai d'autobiographie* (1965) ; *Autobiographie de jeunesse, d'une dissidence sexuelle au socialisme* (1972)⁴²⁵. Son engagement politique pour la "liberté sexuelle" se fit dès lors plus marqué à partir de 1960 et continua jusqu'à la fin de sa vie.

En 1969, la même année que les événements du Stonewall à New York et deux ans avant la libération homosexuelle en France, Daniel Guérin publia un essai sur la "révolution sexuelle"⁴²⁶. Il revint dans cet ouvrage sur les révolutions sexuelles successives que représentaient à ses yeux l'oeuvre de Reich et le Rapport Kinsey pour en souligner les points positifs, mais également pour en souligner les faiblesses, et appeler de ses voeux une nouvelle révolution sexuelle.

⁴²⁴ Daniel Guérin, *ibid.*, p. 99.

⁴²⁵ Daniel Guérin, *Shakespeare et Gide en correctionnelle ?*, Paris, Scorpion, 1959 ; *Essai sur la révolution sexuelle après Reich et Kinsey*, Paris, Belfond, 1969 ; *Eux et lui*, Monaco, Rocher, 1962 ; *Un jeune homme excentrique, essai d'autobiographie*, Paris, Julliard, 1965 ; *Autobiographie de jeunesse, d'une dissidence sexuelle au socialisme*, Paris, Belfond, 1972.

⁴²⁶ Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle*, *op. cit.*

Réservé à un public d'initiés, Wilhelm Reich était relativement peu connu en France avant les événements de Mai 68. Seulement quelques-uns de ses ouvrages furent traduits en français avant cette date : *La crise sexuelle* en 1934 et *La fonction de l'orgasme* en 1952. Guérin montra que si les idées sur la sexualité de Reich semblèrent en avance sur son temps dans les années 1930 et 1940, des critiques devaient être réalisées à la fin des années 1960 car ses opinions sur l'homosexualité parurent "dépassées et même contestables" au militant "marxiste libertaire"⁴²⁷. En effet, Reich affirma dans son ouvrage *La révolution sexuelle* qu'"on croit gagner des forces en éliminant totalement la vie sexuelle. C'est une erreur, une lourde erreur que d'exclure la sexualité comme quelque chose de "bourgeois"". Il s'agit au contraire de "transformer la rébellion sexuelle de la jeunesse en une lutte révolutionnaire contre l'ordre capitaliste"⁴²⁸. Cela semblait bien révolutionnaire à Guérin mais il souligna aussi "les prétendus aberrations sexuelles" que l'on trouve dans l'oeuvre du sexologue autrichien⁴²⁹. "Pour Reich, affirma Guérin, l'homosexualité serait un "égarement" qui aurait des causes extérieures et qui, par conséquent, pourrait être "guéri" et niait "naïvement" l'homosexualité dans les peuples primitifs comme s'il s'agissait d'un vice bourgeois ou d'un phénomène dû à la répression de la sexualité dans la société bourgeoise⁴³⁰. Reich souhaitait également interdire la pornographie, entre autres, car elle génèrerait selon lui de "l'anxiété sexuelle" et condamnait sans appel "la séduction des enfants par les adultes"⁴³¹.

À propos du Rapport Kinsey, il comblait, selon Guérin, une lacune importante quant aux statistiques apportées concernant la sexualité. Il s'agissait en effet de la première enquête d'envergure sur la sexualité des Américains qui remis en cause les idéologies "puritaines". Il offrait même, d'après Guérin, "l'ébauche d'une théorie nouvelle de la sexualité"⁴³². Il parla d'une "oeuvre révolutionnaire" car l'enquête qu'il mena mit principalement en lumière que la sexualité n'avait pas de "finalité" pour lui. Son enquête démontrait également la précocité de la sexualité, sa force, le besoin de variété, le polymorphisme sexuel et la fréquence de

⁴²⁷ Daniel Guérin, *ibid.*, p. 24.

⁴²⁸ Wilhelm Reich, *La révolution sexuelle*, cité par Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle*, *op. cit.*, pp. 23-24.

⁴²⁹ Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle*, *ibid.*, p. 25.

⁴³⁰ Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle*, *ibid.*, p. 26.

⁴³¹ Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle*, *ibid.*, p. 27.

⁴³² Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle*, *ibid.*, p. 35.

l'homosexualité alors que les discours puritains essayaient d'affirmer le contraire. Son oeuvre fut donc, d'après Daniel Guérin, un "procès contre le puritanisme" dont l'Église, la Famille et l'École représentaient la trilogie des institutions morales "antisexuelles"⁴³³.

Néanmoins, la pensée de Kinsey avait des limites pour Daniel Guérin et elles devaient être dépassées. En 1969, Guérin se proposait de continuer la lutte contre "le racisme anti-homosexuel" et de "rendre aux homosexuels le goût de vivre"⁴³⁴. Ce racisme pour Guérin était dû à la "réprobation" légale et sociale, ce qui condamnait l'homosexuel à "se cacher", à "souffrir en silence" et à "vivre plus ou moins retranché du reste du monde, dans une sorte de franc-maçonnerie d'initiés, semi-clandestine, avec ses rites, son jargon, ses mots de passe"⁴³⁵. Pour échapper à cette "ségrégation", "l'homosexuel, pour pleinement se réaliser, [devait] s'engager dans la Révolution. Seule une authentique révolution sociale, du type marxiste libertaire, [pouvait] lui garantir le droit à l'existence"⁴³⁶. Daniel Guérin prônait donc, quelques mois après les événements de Mai 68 et deux ans avant la libération homosexuelle, la révolution "libertaire" pour que l'homosexuel puisse exister librement. La répression des homosexuels serait liée, selon lui, au capitalisme. C'est pourquoi ils devaient lutter "dès maintenant". En lisant ces quelques lignes, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi il participa activement au projet "révolutionnaire" du FHAR, mais aussi et surtout, il est aisé de comprendre pourquoi de nombreux jeunes contestataires utilisèrent l'oeuvre de ce militant "marxiste libertaire". Ses engagements et ses idées "révolutionnaires" ouvraient la voie à un nouveau projet de société socialiste comme le souhaitaient certains participants du FHAR.

4. Pierre Hahn, journaliste, militant et chercheur homosexuel

Pierre Hahn est né à Paris en 1936 et se donna la mort en 1981 suite à une douloureuse rupture amoureuse. Il écrivit lorsqu'il était âgé de 19 ans au directeur de la revue *Arcadie* : "Monsieur Baudry, est-ce que je peux venir regarder *Arcadie* ?" André Baudry lui répondit alors : "Monsieur, on ne regarde pas *Arcadie*. On y participe !" ⁴³⁷. Dès lors, il écrivit souvent

⁴³³ Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle, ibid.*, pp. 87-110.

⁴³⁴ Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle, ibid.*, pp. 235-247.

⁴³⁵ Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle, ibid.*, p. 239.

⁴³⁶ Daniel Guérin, *Essai sur la révolution sexuelle, ibid.*, p. 244.

⁴³⁷ Jacques Girard, "La grandeur exubérante", *Gai Pied*, n °26, mai 1981, p. 39.

des articles pour la revue sous le pseudonyme d'André Clair. Un an plus tard il dut faire un séjour en hôpital psychiatrique forcé par son père pour "guérir" son homosexualité.

Il commença une carrière de journaliste au milieu des années 1960. D'abord journaliste littéraire, il travailla beaucoup sur le phénomène du racisme dans la revue *Jeune Afrique*. Puis la publication de l'enquête sur l'homosexualité dans *Le nouveau Candide* lui donna envie "d'associer la discrimination homosexuelle à celle dont sont victimes par exemple les Nord-Africains"⁴³⁸. Il donna d'ailleurs une conférence sur ce thème à Arcadie et affirma par la suite qu'"à l'époque, le public des homosexuels avait été un peu choqué qu' [il] compare si facilement l'homosexuel et le Nord-Africain parce que, pour eux être homosexuel, c'était quand même supérieur à être Nord-Africain !"⁴³⁹.

En 1966, lors de la commémoration du dixième anniversaire de la mort de Kinsey, une revue lui demanda d'interroger des gens dans la rue pour savoir s'ils le connaissaient. D'après Pierre Hahn, le directeur de la revue André Parinot, "un homme d'extrême-droite", refusa finalement de publier le dossier malgré les entretiens recueillis de Foucault, Lacan et Guérin. Il fallut attendre 1969 pour qu'il parut dans la revue *Plexus*, enrichi de plusieurs entretiens : Michel Butor, Marc Oraison, André Baudry, Roger Bastide et Claude Dumézil, mais sans les entretiens de Foucault et Lacan⁴⁴⁰. Cette revue publiait déjà depuis plusieurs mois des articles sur la "révolution sexuelle" à travers le monde. Pierre Hahn essaya alors de donner la parole aux homosexuels. Outre les très nombreuses publications sur le sujet, d'autres personnes probablement homosexuelles prenaient la parole dans certaines publications pour signaler le gouffre qu'il existait sur la description de l'homosexualité entre ces deux types de publications : "enquête" et témoignage. Je pense par exemple à Pierre Démeron et à sa *Lettre ouverte aux hétérosexuels*⁴⁴¹.

Dans le dossier coordonné par Pierre Hahn, qui se voulait comme une réponse aux différentes théories médicales sur l'homosexualité, les quelques personnes interrogées soulignèrent toutes un point fondamental : à leurs yeux, il ne fallait pas se tourner vers la psychologie de l'individu, mais vers l'attitude de la société envers les homosexuels. Michel

⁴³⁸ Pierre Hahn, "La tendresse et l'histoire", octobre 1979, repris dans Jean Le Bitoux, *Entretiens sur la question gay*, Paris, H&O, 2005, p. 94.

⁴³⁹ Pierre Hahn, *ibid.*, p. 94.

⁴⁴⁰ Pierre Hahn, "Le dossier de l'homosexualité", *Plexus*, n° 26, juillet 1969, pp. 106-130.

⁴⁴¹ Pierre Démeron, *Lettre ouverte aux hétérosexuels*, Paris, Albin Michel, 1969.

Butor insistait par exemple sur le caractère normatif de la psychanalyse⁴⁴², Daniel Guérin sur "l'opprobre sociale" comme "principal facteur de déséquilibre pour l'homosexuel" et non un "complexe de castration" ou autre complexe d'Oedipe⁴⁴³. Il appela même de ses propres vœux une "lutte en matière de répression des homosexuels [...], une lutte qui doit être engagée dès maintenant"⁴⁴⁴. Quant à Baudry, il pensait qu'"il [fallait] aider les homosexuels à sortir du ghetto où la société les enferme", la même idée que défendirent ensuite les mouvements gays révolutionnaires, seule la méthode pour y arriver était différente⁴⁴⁵. Tout comme Guérin, il affirma que les conditions de vie des homosexuels n'étaient pas le fruit de l'homosexualité mais de la société :

Il est évident pour nous que si l'homophile vit comme cela c'est à cause de la société, uniquement responsable de son déséquilibre, et non pas du fait de son homophilie. Il est trop facile de parler de névrose, d'instabilité, d'inadaptation, comme si le seul fait d'être homophile pouvait en être la cause, alors que tous les rouages de la société - famille, école, profession, Églises, morale établie - condamnent à la clandestinité la plupart des garçons et des filles qui se découvrent homophiles⁴⁴⁶.

Le dossier composé par Pierre Hahn dans la revue *Plexus* publié en 1969 servit ainsi à souligner les "discriminations" dont souffraient les homosexuel-le-s face aux multiples théories médicales qui parlaient toujours de l'homosexualité comme quelque chose d'"anormal".

En 1967, Guy Hocquenghem se souvint avoir rencontré Pierre Hahn pour la première fois lorsqu'il faisait partie de la rédaction d'un journal trotskiste, *Avant-Garde* :

Il est entré dans la cave humide, et pendant une heure il nous a parlé de la libération des homosexuels. C'était la première fois que je voyais un militant homosexuel. Et pour cause, il était strictement le seul, à Paris, à cette époque. Je ne devais pas cesser de voir Pierre Hahn se faire éconduire, moquer à mi-voix, et s'en foutre, continuer, revenir à la charge⁴⁴⁷.

⁴⁴² Michel Butor, "La société est en train de changer de codes et de normes", *Plexus*, n° 26, juillet 1969, p. 116.

⁴⁴³ Daniel Guérin, "Le principal facteur de déséquilibre pour l'homosexuel c'est l'opprobre sociale", *Plexus*, n° 26, juillet 1969, p. 123.

⁴⁴⁴ Daniel Guérin, *ibid.*, p. 123.

⁴⁴⁵ André Baudry, "Il faut aider les homosexuels à sortir du ghetto où la société les enferme", *Plexus*, n° 26, juillet 1969, p. 129.

⁴⁴⁶ André Baudry, *ibid.*, p. 130.

⁴⁴⁷ Guy Hocquenghem, "La décadence orchestrée", *Gai Pied*, n° 26, mai 1981, p. 39.

En Mai 68, Pierre Hahn "étai[t] du côté des gens du 22 mars"⁴⁴⁸. Il réalisa à ce propos une interview de Daniel Cohn-Bendit pour *Le Magazine littéraire* et avait vu et recopié le texte d'une affiche du Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire sur les murs de la Sorbonne.

Un an plus tard, il édita pour Jérôme Martineau une sorte de "petit livre rouge de l'homosexualité"⁴⁴⁹, une anthologie de textes sur l'homosexualité de l'Antiquité jusqu'en 1970 intitulée : *Français, encore un effort. L'homosexualité et sa répression*⁴⁵⁰. On y retrouve par exemple des textes de Mai 68 sur la sexualité "minoritaire" et la "pédérastie" puis également la "déclaration en faveur de la juste lutte des homosexuels et des femmes" prononcée le 5 août 1970 par H. P. Newton, alors Ministre de la Défense du Black Panther Party, et qui fut ensuite citée comme exemple par le FHAR.

Ce fut à ce moment-là qu'il rencontra le groupe maoïste "Vive la Révolution". Il fréquentait Guy Hocquenghem à *L'Idiot International* chez Jean-Edern Hallier tout en écrivant pour *Union, Lui*, et en continuant de participer à Arcadie. Ce fut là-bas, d'ailleurs, qu'il rencontra un groupe de femmes et qu'ils proposèrent un groupe de réflexion qui déboucha sur la création du FHAR. Guy Hocquenghem se rappela en 1981, en hommage au "militant et chercheur" qui venait de se suicider à l'âge de 43 ans, qu "'il était le pont entre nous tous ; par Arcadie, où il militait en sous-marin, il assurait la liaison avec le groupe lesbien qui forma le FHAR" auquel participa, entre autres, Françoise d'Eaubonne⁴⁵¹.

5. Françoise d'Eaubonne, défendre "l'Eros minoritaire"

Françoise d'Eaubonne (Paris, 1920-2005) s'était "toujours intéressée au problème de l'homosexualité depuis l'âge de seize ans"⁴⁵². Avant de participer à la création du FHAR, elle participa dans les années 1950 et 1960 à Arcadie "à l'invitation d'André Baudry qui [la] fit entrer [...] - en déroulant pratiquement un tapis rouge [...] -, en tant qu'"écrivain

⁴⁴⁸ Pierre Hahn, *op. cit.*, p. 95.

⁴⁴⁹ Pierre Hahn, *ibid.*, p. 96.

⁴⁵⁰ Pierre Hahn, *Français, encore un effort. L'homosexualité et sa répression*, Paris, Martineau, 1970.

⁴⁵¹ Guy Hocquenghem, "La décadence orchestrée", *art. cit.*, p. 39.

⁴⁵² Alain Sanzio, "Rencontre : Françoise d'Eaubonne", *Masques*, n° 9/10, été 1981, p. 20.

hétérosexuel"⁴⁵³. Ce fut à Arcadie qu'elle noua "de bonnes et solides amitiés" avec Pierre Hahn et André Piana, "célèbre fleuriste-décorateur de l'évêché", et qui participèrent tous deux aux débuts du FHAR⁴⁵⁴. Outre des conférences et des articles, d'Eaubonne y dansait le samedi et le dimanche, "quasiment la seule femme, les quelques lesbiennes qui y paraissaient ne revenant guère qu'au banquet annuel"⁴⁵⁵.

En 1970, alors âgé de cinquante ans et écrivaine qui avait déjà écrit de très nombreux romans, essais, biographies, mémoires et poésie, Françoise d'Eaubonne publia un livre sur l'homosexualité écrit entre 1966 et 1969 : *Eros minoritaire*⁴⁵⁶. Elle analysait dans cet ouvrage comment fut "regardée" et "expliquée" l'homosexualité au cours des siècles, tout en critiquant les "théories" de la morphologie, l'endocrinologie, la génétique et la psychanalyse au vingtième siècle. Puis elle souhaitait également montrer comment "l'éros minoritaire" fut "vécu" jusqu'en 1970. Elle avançait à ce propos une idée assez originale pour l'époque car elle essayait de penser l'homosexualité au-delà du débat étiologique alors en vigueur que certains voulaient "innée" et d'autres "acquise". L'homosexualité était pour elle, avant tout, un fait, une expérience⁴⁵⁷. Il s'agissait donc d'un ouvrage qui s'engageait contre "la normalité" érotique et qui put donner de l'espoir à certains homosexuels, surtout venant de la part d'une femme hétérosexuelle, et qui souhaitait voir aboutir une "émancipation" des relations homosexuelles entre hommes et entre femmes⁴⁵⁸. On comprend dès lors pourquoi Françoise d'Eaubonne fit partie des pionnières qui luttèrent pour la libération sexuelle aux côtés des femmes et des homosexuel-le-s puisqu'elle offrait à certaines personnes stigmatisées la possibilité de repousser les frontières de la normalité et d'ouvrir la société à d'autres formes de sexualité que celle dite reproductrice. Outre ces quelques auteurs qui, de façon isolée, revendiquaient une plus grande liberté sexuelle, il existait également un journal qui se proposait de lutter "pour l'égalité et la liberté sexuelles".

⁴⁵³ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *Revue h*, n° 2, automne 1996, p. 18. Pour plus de détails sur la vie de Françoise d'Eaubonne, je renvoie au portrait qu'en a dressé Eric Lamien, "Compagne de route : Françoise d'Eaubonne", *Ex aequo*, n° 16, mars 1998, pp. 40-41 ; et à ses mémoires : *L'indicateur du réseau*, Paris, Encre, 1980 ; *Mémoires irréductibles*, Paris, Dagorno Lezard, 2001.

⁴⁵⁴ Françoise d'Eaubonne, *ibid.*, p. 18.

⁴⁵⁵ Françoise d'Eaubonne, *ibid.*, pp. 18-19.

⁴⁵⁶ Françoise d'Eaubonne, *Eros minoritaire*, Paris, Balland, 1970.

⁴⁵⁷ Françoise d'Eaubonne, *Eros minoritaire, ibid.*, p. 290.

⁴⁵⁸ Françoise d'Eaubonne, *Eros minoritaire, ibid.*, p. 308.

6. *Futur*, "pour l'égalité et la liberté sexuelles", 1952-1956

Le journal *Futur* parut pour la première fois en octobre 1952. Son fondateur, Jean Thibault, dont on ne possède presque aucune information, était alors âgé de 22 ans. *Futur* comptait quatre pages et eut une périodicité mensuel pendant près de quatre années, excepté lorsque Thibault et un de ses amis furent condamnés pour attentat à la pudeur. Après leur emprisonnement, le journal parut par intermittence entre juin et novembre 1955. Dès le premier numéro, ce journal fut interdit aux mineurs et à l'affichage d'après la loi sur la protection de la jeunesse de 1949. Le dix-neuvième et dernier numéro parut en avril 1956, puis les éditeurs furent à nouveau condamnés pour "outrage aux bonnes moeurs"⁴⁵⁹.

Toutes ces difficultés ne facilitèrent pas la tâche des éditeurs, d'autant que le contenu de ce journal était tout à fait critique de la morale sexuelle dominante. En effet, ce journal avait pour sous-titre dès le numéro de juin 1954 "organe de combat et d'information pour l'égalité et la liberté sexuelles et pour le respect absolu de la personne humaine". Les critiques de livres sur l'homosexualité étaient fréquentes, tout comme des nouvelles de France et de l'étranger, puis quelques histoires. Mais ce fut surtout un espace pour critiquer les positions à leur yeux moralisatrices et puritaines du parti politique démocrate-chrétien, le Mouvement Républicain Populaire (MRP), rebaptisé par la rédaction Mouvement des Refoulés Praticants. Leur ennemie publique était la "moralité publique", surtout celle ayant trait aux rapports homosexuels. Mais toutes les difficultés légales que connurent ce journal et leurs éditeurs à cause du ton et des thèmes abordés conduisirent le fondateur d'*Arcadie*, André Baudry, à prendre un maximum de précautions quant à son association et à la revue du même nom qu'il fonda à la fin de l'année 1953 pour la première et en 1954 pour la seconde. Car face à ces différentes publications qui luttèrent pour l'égalité sexuelle, les mouvements de virilisation de la nation furent très puissants. Mais à partir des années 1960, les nouvelles générations d'étudiant-e-s intervinrent avec de nouvelles méthodes militantes en raison d'un contexte

⁴⁵⁹ Ce journal a déjà été étudié par plusieurs historiens, c'est pourquoi je ne fais ici que reprendre quelques informations succinctes. Je renvoie à ces études pour plus d'informations : Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*, pp. 59-60 ; et surtout Olivier Jablonski, "The Birth of the French Homosexual Press in the 1950s", dans Jeffrey Merrick et Michael Sibal (dir.), *Homosexuality in French History and Culture*, Binghamton (New York), Harrington Park Press, 2001, p. 235-237 ; et Jacques Girard, *Le mouvement homosexuel*, Paris, Syros, 1981, pp. 30-38.

international qui représentait selon eux "le vieux monde" et contre lequel il fallait lutter pour "changer la vie".

7. La presse et l'abbé Oraison : une lueur d'espoir pour les homosexuels

Pendant l'après-guerre, les critiques à l'ordre hétérosexiste furent nombreuses dans la revue *Arcadie*, principalement sous la plume de Serge Talbot et Lucien Farre⁴⁶⁰. Dans la presse, tous les médecins ne partageaient pas la conception pathologisante de l'homosexualité. En particulier le Professeur René Guyon, auteur d'une série d'ouvrages de sexologie. Guyon était un sexologue important, connu pour ses écrits sur l'éthique sexuelle. Il fut également juriste et eut un rôle fondamental dans la rédaction du code pénal de Siam (aujourd'hui la Thaïlande), où il fut président de la Cour de Cassation pendant plusieurs décennies. En France, il demanda un ajout à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme en 1952 à propos de la "liberté sexuelle"! L'être humain [devait], selon lui, disposer de son corps comme bon lui semble⁴⁶¹. Cela n'empêcha pourtant pas la France d'adopter en 1968 la classification de l'Organisation Mondiale de la Santé dans laquelle on comptait l'homosexualité parmi les maladies mentales depuis 1965⁴⁶². Il fallut attendre la circulaire Deferre du 12 juin 1981 pour que la France rejetât cette classification.

À propos de la conception religieuse de l'homosexualité, tous les moralistes chrétiens ne partageaient pas la vision rigide des autorités ecclésiastiques, en témoigne l'ouvrage de l'abbé Marc Oraison qui publia en 1952 *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité*⁴⁶³. Dans ce livre,

⁴⁶⁰ Citons à titre d'exemple : Serge Talbot : "Psychiatrie et catholicisme de J. H. Vanderveldt et R. P. Odenwald", *Arcadie*, n° 27, mars 1956, p. 36-39 ; ou encore, Serge Talbot, Du désespoir à la répétition", *Arcadie*, n° 29, mai 1956, p. 10-14 ; Lucien Farre, "L'homosexualité est-elle une maladie ?", *Arcadie*, n° 50, février 1958, p. 5-13 et n° 51, p. 16-21 ; Lucien Farre, "Enfance et homosexualité", *Arcadie*, n° 87, mars 1961, p. 125-134, entre autres. Les articles critiquant les théories scientifiques de l'homosexualité se multiplièrent depuis la création d'*Arcadie* en 1954 et ce tout au long des années 1960.

⁴⁶¹ René Gayon, cité dans "Le professeur René Gayon demande qu'un additif soit fait à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme", *Futur*, n° 2, novembre 1952, p. 4.

⁴⁶² En revanche, en 1974, l'association américaine de psychiatrie décida de ne plus considérer l'homosexualité comme un "trouble mental" suite aux multiples manifestations des mouvements gais dans la plupart des pays occidentaux.

⁴⁶³ Marc Oraison, *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité*, Paris, Lethielleux, 1952. D'autres chrétiens critiquèrent la vision de l'Eglise au sujet de l'homosexualité, notamment dans le journal *Futur* : "Carlo Coccioli, s'adressant à l'Eglise : - "Qu'avez-vous fait pour les homosexuels ? - Peut-on condamner des hommes qui aiment selon la nature que Dieu leur a donnée ?", n° 1, octobre 1952, p. 4.

Oraison se proposait de concilier foi chrétienne et sexualité. Il écrivit tout un chapitre sur l'homosexualité⁴⁶⁴.

Oraison, théologien et chirurgien de formation⁴⁶⁵, s'appuya sur sa formation médicale pour établir plusieurs diagnostics en se basant sur l'observation de cas. Il réfléchit pour l'essentiel sur les aspects psychologique et moral de l'homosexualité. Sa conception de l'homosexualité reprenait les préjugés traditionnels circulant à cette époque, principalement dans le discours médical et psychanalytique. L'homosexualité était une maladie car elle ne conduisait pas à la reproduction de la vie entre un homme et une femme unis par l'amour. Elle était due, selon lui, à des problèmes dans le milieu familial, d'où le rôle de l'entourage pour l'éviter. "Blocage", "régression", "manifestation pathologique" furent quelques-uns des mots qui caractérisaient l'homosexualité pour Oraison comme pour les autorités catholiques⁴⁶⁶.

Mais là où l'interprétation de l'auteur était novatrice par rapport au discours officiel de l'Église catholique fut lorsqu'il affirma qu'il ne fallait pas condamner l'homosexuel mais plutôt le soigner et lui témoigner de la compassion car c'était un "malade". L'Église devait donc, selon Oraison, s'inspirer des théories psychiatriques pour que l'homosexuel tente un "traitement" et qu'il soit aidé dans sa "souffrance" car c'était une "victime" de son instinct⁴⁶⁷. Ce discours, qui pour un lecteur d'aujourd'hui semble des plus homophobes, est à replacer dans son contexte, car il fut considéré comme une lueur d'espoir par de nombreux homophiles catholiques essayant de concilier foi et homosexualité. Les homosexuels étaient des victimes de l'homosexualité, et en tant que tel, il fallait les soigner par la foi. On voit ainsi que le discours médical pouvait être utilisé comme un argument contre l'homosexualité, mais qu'il pouvait également être utilisé pour affaiblir le poids moral qui pesait sur celle-ci. Chacun essayait de s'en arranger pour condamner ou déculpabiliser l'homosexuel.

Oraison voulut faire preuve de compréhension en se basant sur la charité chrétienne alors que l'Église condamnait les homosexuels sans retenue. Selon lui, il fallait condamner l'homosexualité, mais l'Église devait soigner les homosexuels : "Autre chose est de condamner l'homosexualité, et cela sans restriction ni complaisance, autre chose est de

⁴⁶⁴ Marc Oraison, "Quelques remarques sur l'homosexualité", *ibid.*, troisième partie, chapitre 3, pp. 229-251.

⁴⁶⁵ Pour des détails biographiques, je renvoie à son autobiographie *Tête dure*, Paris, Seuil, 1969.

⁴⁶⁶ Marc Oraison, *op. cit.*, p. 240.

⁴⁶⁷ Marc Oraison, *ibid.*, pp. 250-251.

condamner ses victimes"⁴⁶⁸. La réponse religieuse d'Oraison à l'homosexualité semble ainsi une manière de protéger les homosexuels chrétiens de la condamnation de l'Église, ou en tout cas d'offrir un discours un peu plus ouvert. Mais ce discours religieux plus ouvert fut vite condamné par la hiérarchie ecclésiastique car son livre fut mis à l'index l'année suivante, ce qui stoppa net la carrière d'Oraison. Ce qui, toutefois, ne l'empêcha pas de travailler officieusement "pour conseiller des séminaristes ayant des problèmes d'ordre sexuel"⁴⁶⁹.

D'autres homosexuels se moquaient plutôt des "P.D." qui essayaient de concilier foi et homosexualité. On trouve ainsi dans les archives de la Brigade Mondaine un texte sur "les dix commandements du P.D. chrétien" :

1. Un seul noeud tu adoreras et aimeras parfaitement.
2. P. D., en vain tu n'enculeras, ni autre chose pareillement.
3. Les beaux manches tu branleras, en servant Dieu dévotement.
4. Les pafs et miches honoreras, afin de vivre longuement.
5. Homocide point ne sera, de fait ni volontairement.
6. Luxurieux tu seras, de corps et consentement.
7. Le vit d'autrui tu prendras, et retiendras dans ton séant.
8. Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement.
9. L'oeuvre de chair ne désireras, qu'en arrière, pas par devant.
10. Un bel anus tu convoiteras, avec un gland pour mettre dedans"⁴⁷⁰.

Au-delà de certaines moqueries, l'exemple de l'abbé Marc Oraison reste tout à fait significatif car il offrait une lueur d'espoir aux homophiles catholiques⁴⁷¹. Nous en avons des

⁴⁶⁸ Marc Oraison, *ibid.*, p. 250.

⁴⁶⁹ Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*, p. 53.

⁴⁷⁰ "Les dix commandements du P. D. chrétien", Archives de la Préfecture de Police, Paris, fonds de la Brigade Mondaine, dossier n° 163209, un homme est interpellé au cabaret "La vie en rose" lors d'une descente de police le 17 janvier 1949. Il portait ce document.

⁴⁷¹ E. D., "Un lecteur nous écrit : Prière après une mise à l'index", *Arcadie*, n° 3, mars 1955, p. 55.

exemples dans la revue *Arcadie*⁴⁷². Il participa ainsi de ce vent de libéralisation qui souffla depuis l'après-guerre contre les forces conservatrices. Mais la hiérarchie ecclésiastique montra par la suite que les propos d'Oraison étaient très minoritaires dans l'Église catholique et que cette libéralisation des mœurs n'était pas voulue par les autorités ecclésiastiques. Il fallut attendre les mouvements de contestation, et surtout ceux liés à Mai 68, pour que la morale sexuelle soit contestée par toute une génération. Dès janvier 1972, une nouvelle association homosexuelle vit ainsi le jour pour essayer de concilier vie chrétienne et vie homosexuelle : David et Jonathan. Une association qui attend toujours, près de 40 ans après sa création, son historien ou historienne.

⁴⁷² Boris Orliouk, "Catholicisme et homophilie, lettre d'un homophile catholique à son directeur de conscience", *Arcadie*, n° 34, octobre 1956, p. 59-61.

Chapitre 7

De nouvelles formes de militantisme

La prise de parole pour la "libération sexuelle", 1960-1970

1. 1960 : La génération des mouvements contestataires

a) Les mouvements contestataires dans le monde

Les années 1960 furent caractérisées par une expansion économique importante, un processus d'industrialisation et le développement du tourisme. De plus, les enfants du baby boom, devenus adolescents, provoquèrent une "explosion scolaire" dans un système éducatif devenu complètement inadapté. Tout cela provoqua une série de protestations par une génération marquée par un fort activisme politique afin de critiquer la culture dominante et de saper les fondements de l'ordre ancien. Il s'agissait d'une nouvelle culture protestataire. Pour la plupart, ce furent de jeunes insatisfaits issus des minorités : le Black Power aux États-Unis, les hippies, les beatniks et les étudiants. Cette diversité des dissidents de l'ordre établi, aussi bien aux États-Unis, qu'à "l'Est" ou en Europe, dessina les contours d'une "contre-culture" attirée vers les mystiques orientales, les drogues psychédéliques et les expériences communautaires⁴⁷³. Mais cette contre-culture fut surtout caractérisée par ses engagements politiques contre la société technocratique de l'après-guerre. Theodore Roszak, théoricien de la contre-culture, souligna dans un ouvrage sur ce thème, le "Grand Refus" de la technocratie par la jeunesse⁴⁷⁴. Il y eut donc véritablement une dichotomie des générations entre les personnes représentant l'ordre ancien et cette jeunesse contestataire qui voulait faire voler en éclat l'inégale répartition des richesses et l'injustice qui caractérisait les sociétés occidentales. Cette jeunesse se proposait alors de lutter contre cette "logique de la domination" dont parla Marcuse, un des théoriciens dont l'oeuvre fut énormément utilisée par ces mouvements dissidents.

⁴⁷³ Guy Hocquenghem donna de nombreux exemples de cette vie en communauté et de l'usage des drogues dans son autobiographie posthume publiée en 1994, Guy Hocquenghem, *L'amphithéâtre des morts*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 100-108.

⁴⁷⁴ Theodore Roszak, *Vers une contre-culture*, Paris, Stock, 1970 [1968], p. 58.

Si les mouvements furent au départ surtout américains, ce modèle fut européenisé en transitant par la Grande Bretagne⁴⁷⁵. Mais il s'agit bien d'un "soulèvement mondial de la jeunesse" avec ses particularités géographiques⁴⁷⁶. En France, plusieurs actions caractérisèrent les engagements de cette jeunesse contestataire. À Paris, un des leitmotiv les plus diffusés fut : "transformer le monde pour changer la vie". Ces mouvements ne touchaient pas seulement la jeunesse. D'autres catégories de personnes revendiquaient aussi une plus grande justice sociale comme les ouvriers par exemple. Néanmoins, il ne s'agit pas de revenir ici sur tous les mouvements contestataires, mais plutôt de souligner quelques éléments significatifs qui permirent par la suite aux différents mouvements de libération sexuelle de prendre forme grâce aux nouveaux outils militants inventés pendant la décennie.

Tout d'abord, l'opposition à la guerre d'Algérie et contre l'empire colonial de la France. En 1962, l'indépendance de l'Algérie fut proclamée après une guerre de huit ans et un bilan humain très lourd. Les chiffres divergent selon les sources, mais il est possible de parler de dizaines de milliers de morts. La jeunesse contestataire soutint l'indépendance et critiqua le colonialisme français. Cette guerre laissa des marques durables dans les mémoires des nouvelles générations. Je pense également à la lutte contre la guerre du Vietnam ; aux manifestations ouvrières pour une justice sociale ; et enfin les manifestations étudiantes contre le système universitaire dépassé. Tous ces éléments de contestation débouchèrent sur Mai 68. Ils s'initièrent également à de nouvelles pratiques politiques : colloques, projections de films, cercles de discussions, diffusions, manifestations publiques. Ces nouvelles pratiques furent par la suite caractéristiques du mouvement de Mai et des autres mouvements dans son sillage jusqu'à la fin de la période révolutionnaire, aux alentours de 1974.

Tous ces éléments de protestation apportèrent de nouvelles façons de penser certains thèmes qui n'avaient pas encore vraiment de place dans l'espace public, comme la sexualité des jeunes, l'homosexualité, et d'agir contre certaines conceptions de la sexualité jugées trop archaïques et éloignées des désirs et des pratiques réelles. Bien qu'au départ, les questions sexuelles ne furent pas souvent abordées ou n'occupèrent pas une place significative dans les débats, les nouvelles formes de militantisme poussèrent certain-e-s militant-e-s à aborder ces

⁴⁷⁵ Michelle Zancarini-Fournel, "1962-1968 : le champ des possibles" dans Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *68, Une histoire collective, 1962-1981*, Paris, La découverte, 2008, p. 25.

⁴⁷⁶ George Paloczi-Harvath, *Le soulèvement mondial de la jeunesse. Naissance d'un pouvoir (1955-1970)*, Paris, Robert Laffont, 2000 [1971].

questions, à Nanterre notamment, à la Sorbonne, et puis surtout, dans les assemblées du MLF et du FHAR au début des années 1970.

b) Mai 68

Ces nombreuses luttes pour "transformer le monde" qui eurent lieu tout au long des années 1960 configurèrent les manifestations étudiantes, ouvrières et culturelles qui se cristallisèrent en mai-juin 1968. Ces nouvelles formes de militantisme et le bouillonnement intellectuel alimentèrent par la suite de nombreux autres mouvements jusqu'au milieu de la décennie suivante, dont le Centre expérimental de Vincennes et la clinique La Borde furent peut-être les lieux les plus novateurs et inventifs. Les événements de Mai ont fait et font toujours couler beaucoup d'encre au gré des commémorations qui se succèdent régulièrement depuis maintenant cinquante ans. C'est pourquoi je ne reviendrai que sur quelques éléments principaux pour montrer que les mouvements de libération sexuelle n'apparurent pas de façon isolée, mais qu'ils sont plutôt à resituer dans un contexte contestataire beaucoup plus large. Les historiens et historiennes actuels distinguent plusieurs événements qui cristallisèrent le mouvement de Mai⁴⁷⁷ : l'opposition à la guerre du Vietnam ; l'affaire Langlois le 9 février 1968 et les manifestations à l'Université de Nanterre en mars 1968. Il s'agit de quelques exemples significatifs des mobilisations contestataires qui ne firent que s'amplifier les semaines suivantes et qui touchèrent de plus en plus de catégories de la société, comme les ouvriers ou le monde culturel. Les milliers de pages sur ce mouvement l'attestent depuis des décennies.

c) De nouvelles formes politiques

Néanmoins, si le mouvement de Mai reste aujourd'hui dans les mémoires malgré des effets limités, c'est bien parce que les nouvelles générations des années 1960 créèrent de nouvelles formes de militantisme et propagèrent un vent d'espoir subversif et révolutionnaire. En effet, des formes d'organisation inédites apparurent avec les comités d'action (on comptait par exemple 400 comités d'action (comptant en général entre 10 et 30 membres) à Paris à la fin du

⁴⁷⁷ Je renvoie par exemple à l'ouvrage d'Emmanuelle Loyer, *Mai 68 dans le texte*, Paris, Complexe, 2008 et à celui de Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *68, une histoire collective, 1962-1981*, Paris, La découverte, 2008.

mois de mai 1968) et les assemblées générales. Il y eut également de nouveaux modes d'action revendicatifs : l'action exemplaire et l'action symbolique. Le symbolique fut une référence capitale pendant la période ; et la prise de parole considérée comme une émancipation immédiate étaient les nouveaux outils militants qui servirent d'une part à élargir la définition étroite de la politique qui avait cours jusqu'alors et qui se limitait pour l'essentiel à la fonction parti, et d'autre part, à ouvrir les débats politiques à de nouveaux questionnements qui n'avaient pas encore droit à la légitimité de l'espace public⁴⁷⁸. Comme l'affirma Guy Hocquenghem, leur "principe de fonctionnement était de parvenir à l'universel révolutionnaire en partant des expériences particulières"⁴⁷⁹.

D'après Emmanuelle Loyer, "en 1968, c'est l'articulation base/élite qui est radicalement repensée dans la critique de toutes les médiations sociales [...]. Penser en son nom propre implique que la base - jusqu'alors réceptacle d'idées conçues en haut lieu - reprend la parole"⁴⁸⁰. Cette nouvelle façon de penser la politique supposait une rupture tout à fait radicale par rapport aux anciennes normes militantes et politiques : meetings, tracts, marches, programmes, mots d'ordre. Néanmoins, celles-ci ne disparurent pas totalement.

2. Les mouvements contestataires et la sexualité

Tous les nouveaux modes d'actions des mouvements contestataires des années 1960 furent non seulement les outils utilisés lors des événements de Mai, mais surtout, ils furent repris par la plupart des autres mouvements contestataires postérieurs comme le MLF et le FHAR au début des années 1970 et pour lesquels n'importe quel thème pouvait être "politique". Ce fut le cas de la famille et de la sexualité. Avant les mouvements contestataires des années 1960, la plupart des questions sexuelles étaient confinées dans ce qu'il était convenu d'appeler la "vie privée". Nous avons vu que ces questions furent très souvent abordées dans la presse, dans les discours religieux ou politiques, les publications scientifiques, mais dans des termes tout à fait

⁴⁷⁸ Pour une étude détaillée de tous ces éléments, je renvoie à l'ouvrage d'Emmanuelle Loyer, *Mai 68 dans le texte, op. cit.*

⁴⁷⁹ Guy Hocquenghem, "Aux pédérastes incompréhensibles", *Partisans*, Mars-décembre 1972, p. 157.

⁴⁸⁰ Emmanuelle Loyer, *op. cit.*, p. 259.

moralisateurs. Ces discours intervenaient toujours pour critiquer des mœurs jugées "contre-nature". En revanche, lors des manifestations contestataires au cours des années 1960, les questions sexuelles prirent de plus en plus d'importance et furent abordées de manière radicalement différente.

La loi concernant le libre accès à la pilule en France fut votée en 1967. La sexualité, d'abord limitée à la vie privée, pris place sur la scène politique au fil des mouvements. Elle ne concernait pas seulement la "cellule familiale", il s'agissait de l'affaire de tous, comme le savoir, les salaires et les inégalités. La sexualité devint donc "politique". Mais les questions sexuelles n'apparurent pas seulement dans le milieu étudiant.

À la fin des années 1960, une nouvelle génération d'écrivain-e-s français bouleversa les traditions littéraires en créant de nouveaux discours sur la sexualité : Tony Duvert publia *Récidive* en 1967, Pierre Guyotat : *Tombeau pour cinq cent mille soldats* la même année puis dans le sillage de mai 68, Monique Wittig fit paraître *Les guérillères* en 1969, Christiane Rochefort publia *Printemps au parking*. Mais pour l'heure, les liens entre mouvements contestataires et sexualité en France apparaissaient de façon collective chez les étudiant-e-s car les partis politiques traditionnels aussi bien de gauche que d'extrême-gauche n'abordaient pas ces questions considérées comme privées.

a) Nanterre et la politisation des questions sexuelles

Certains problèmes liés à la sexualité furent abordés par les militant-e-s du 22 mars 1968 à Nanterre. L'année précédente, *La lutte sexuelle des jeunes* de Reich avait été diffusée sans nom d'éditeur. Certains proviseurs de lycée en avaient même interdit la diffusion. La politisation des questions sexuelles pour les nouvelles générations commença dans les milieux étudiants contestataires sous la bannière de Wilhelm Reich. Ce fut à Nanterre que les questions sexuelles réussirent à être politisées. Des inégalités de traitement concernaient notamment la libre circulation des garçons et des filles dans les résidences universitaires, c'est pourquoi la révolte étudiante commença par l'occupation du bâtiment des filles qui était alors interdit aux garçons.

Mais déjà en janvier 1968 Daniel Cohn Bendit interpella le ministre de la Jeunesse et des Sports d'alors, François Missoffe, lors de l'inauguration de la piscine du campus à propos des

problèmes sexuels des jeunes. Les militant-e-s revendiquaient une "sexualité majeur" pour critiquer "le chaos sexuel" et rompre avec les préceptes moraux antérieurs, jugés "hypocrites" et "bourgeois". "À bas la sexualité de papa" fut par exemple un des nombreux slogans proclamés lors de cette période révolutionnaire.

On trouve également des traces de cette "misère sexuelle" dans un célèbre tract de l'UNEF de l'Université de Strasbourg en 1966 et ayant pour titre : "De la misère en milieu étudiant : considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuelle, et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier". On peut y lire notamment que l'étudiant, "de part sa situation économique d'extrême pauvreté, est condamné à un certain mode de *survie* très peu enviable. [...] [Les étudiants] continuent à avoir les comportements érotico-amoureux les plus traditionnels, reproduisant les rapports généraux de la société de classes dans leurs rapports intersexuels". Il s'agissait en effet de mettre l'ordre "en question". Ils souhaitaient critiquer "tous les aspects du mode de vie", notamment le modèle sexuel "hypocrite et bourgeois" de "l'ordre ancien". Cependant, ce discours révolutionnaire n'impliquait pas nécessairement toutes les formes de la sexualité, malgré un slogan sur les murs de la cafétéria : "Inventons de nouvelles perversions sexuelles"⁴⁸¹. Certains révolutionnaires ne voyaient en effet aucune place pour l'homosexualité par exemple. Ce fut le cas de la plupart des partis de gauche et d'extrême-gauche.

b) L' "Appel aux hommes et aux femmes de ce jour", mai-juin 68

Certaines questions sexuelles furent également abordées à la Sorbonne. On trouve par exemple dans les archives des événements un texte intitulé : "Appel aux hommes et aux femmes de ce jour" daté de mai-juin 1968 :

[...] 7. [...] Abolissons toutes ces divisions perpétuées volontairement de l'homme normal et de l'homme pathologique, du social et de l'asocial, du droit et du gauche, du sain et du bizarre, du viril et du féminin, du droit chemin et des chemins de traverse.

[...] 12. Ne nous laissons pas scinder de ceux que l'on appelle les "minorités sexuelles", pour mieux cacher que, mises ensemble, elles ont la majorité absolue. Ne laissons pas s'instaurer une société de bordels spécialisés.

[...] 14. Ne laissons pas les damnés de la terre se recroqueviller sous le regard voyeuriste et le bistouri sadique des sections spécialisées des bordels hospitaliers. Allons les délivrer.

⁴⁸¹ FHAR, "Encore l'idée de péché", *Tout*, n° 12, p. 9.

Nous en avons le droit. Nous sommes leur seule famille : névrosés comme eux, et comme eux massacrés. Ils vivront parmi nous, nous enseignant, et nous, les enseignants.

[...] 19. IL Y A UN CAPITALISME DANS L'ÉQUILIBRE "PSYCHOSEXUEL" : Le pervers et le névrosé sont les boucs émissaires sur lesquels les "normaux" déchargent le fardeau de leur propre perversion, de leur propre névrose. "Pathologie" et "perversion" recouvrent totalement l'ancienne obsession du "péché". Que chacun prenne à son compte sa perversion et sa névrose, et il n'y aura plus de spécialiste de la perversion, plus de spécialiste de la névrose.

[...] Il n'y a pas de sexualité *humaine*. La sexualité est toute à inventer. Ne nous laissons pas abuser par les maîtres à penser de la littérature ou de la science. Les personnalités sont complices de la société de consommation-oppression. Nos personnalités seules, dans l'enchevêtrement multiple d'une contestation permanente, produiront la science de la sexualité humaine.

Maturité, Virilité, Féminité, Maternité : notions idéologiques qui visent notre intégration dans une société en voie de désintégration ; notions qui permettent de séparer les hommes des femmes, les doux des violents, les conquérants des méditants, les jeunes des adultes, les initiés des non-initiés, de les opposer les uns aux autres pour faire triompher partout, à chaque seconde et jusque dans l'intimité du corps, un rapport de dépendance, de violence et d'oppression⁴⁸².

Le texte se proposait d'ouvrir les réflexions "révolutionnaires" aux sexualités dites "minoritaires". Il s'agissait de critiquer "l'oppression" de l'ordre "capitaliste" "viril" et médical. Il s'agissait d'un texte tout à fait précurseur des luttes féministes et gays à venir. Les auteurs participèrent-ils par la suite aux différents mouvements de libération sexuelle aux débuts des années 1970 ? C'est fort probable.

c) Le Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire à la Sorbonne

La "pédérastie" fut aussi abordée directement lors des événements de Mai. Le FHAR et l'historien du mouvement homosexuel Jacques Girard firent référence à un "Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire en Mai 68 dans la Sorbonne occupée"⁴⁸³. Deux militants, Guy Chevalier, alors âgé de 27 ans, étudiant à la Sorbonne et surveillant dans un lycée, et un ami, se dirent à la mi-mai : "c'est bien joli tout ça, on arrive maintenant à dégueuler toutes nos frustrations universitaires et intellectuelles dans cette espèce de révolution estudiantine mais

⁴⁸² "Appel aux hommes et aux femmes de ce jour", mai-juin 1968, reproduit dans Pierre Hahn, *Français, encore un effort. L'homosexualité et sa répression*, op. cit., pp. 194-195.

⁴⁸³ FHAR, *Rapport contre la normalité*, Paris, Champ Libre, 1971 ; Jacques Girard, *Le mouvement homosexuel en France, 1945-1980*, op. cit., 1981.

notre problème de fond, c'est l'homosexualité"⁴⁸⁴. Il existait bien quelques comités de libération sexuelle, mais aucun n'était explicitement homosexuel. Ils restaient donc "frustrés". Ils décidèrent alors au café de l'Écritoire de commencer à faire des affiches et rédigèrent un "texte-affiche" signé par ce Comité. Voici le texte-affiche que l'on pouvait trouver sur les murs de la Sorbonne :

Émus et profondément bouleversés par la répression civile et policière qui s'exerce à l'endroit de toutes les minorités érotiques (homosexuels, voyeurs, maso., partouzes), le Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire dénonce la restriction des possibilités amoureuses qui sévit en Occident depuis l'avènement du judéo-christianisme. Les exemples de cette répression odieuse ne manquent pas ; vous les avez sous les yeux à chaque instant ; les inscriptions et les dessins dans les chiottes de la Sorbonne et autres ; les passages à tabac d'homosexuels par la police ou par des civils rétrogrades ; la mise en fiche policière, en général, l'attitude de soumission, les yeux de chiens battus, le genre rase-les-murs de l'homosexuel type ; les carrières brisées, l'isolement et la mise au secret qui sont le lot de toutes les minorités érotiques. Pour un glorieux Jean Genet, cent mille pédérastes honteux, condamnés au malheur.

Le CAPR lance un appel pour que vous, pédérastes, lesbiennes, etc..., preniez conscience de votre droit à exprimer en toute liberté vos options ou vos particularités amoureuses et à promouvoir par votre exemple une véritable libération sexuelle dont les prétendues majorités sexuelles ont tout autant besoin que nous [...]

(Un homme sur 20 est pd ; sur 4 milliards de la population mondiale, ça fait 200 millions de pd). NON PAS L'AMOUR ET LA MORT. MAIS L'AMOUR ET LA LIBERTÉ⁴⁸⁵.

Le document cité est celui recopié à l'époque par le journaliste Pierre Hahn car l'original n'a pu être retrouvé. Cependant, Pierre Hahn ne le recopia pas en entier. Guy Chevalier affirma dans un entretien que l'affiche attaquait "les vieilles marquise réacs du mouvement d'Arcadie, ce vieux club homosexuel, "homophile", qui sévissait depuis 15 ans. Pierre Hahn ne voulut pas reproduire ces passages car lui-même était arcadien et ne partageait absolument pas cette analyse, comme il le déclara d'ailleurs à Guy Chevalier : "Vous exagérez, parce qu'Arcadie a beaucoup fait pour les homosexuels, vous les descendez en flèche. Vous ne devriez pas"⁴⁸⁶.

⁴⁸⁴ Guy Chevalier, "De la Sorbonne occupée au FHAR", février 1988, entretien réalisé par Jean Le Bitoux, repris dans Jean Le Bitoux, *Entretien sur la question gay*, Béziers, H&O éditions, 2005, pp. 81-92. Cet entretien a paru pour la première fois sous le titre : "Mai 68 dans la Sorbonne occupée", propos recueillis par Jacques Vandemborghe, *Mec Magazine*, nouvelle série n° 1, mars 1988, pp. 30-33.

⁴⁸⁵ Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire, Texte-affiche sur les murs de la Sorbonne, mai 68, repris dans Pierre Hahn, *Français, encore un effort. L'homosexualité et sa répression*, Paris, Martineau, 1970, pp. 197-198.

⁴⁸⁶ Entretien de Guy Chevalier avec Jean Le Bitoux, *op. cit.*, p. 86.

Ils utilisèrent le mot "pédérastique" plutôt que celui d'"homosexuel" car tous deux étaient "fascinés par ce qu'on appelait à l'époque les "biquets", les jeunes adolescents étaient [leurs] grands objets de désir". De plus, "pédérastie" et "homosexualité" étaient deux mots similaires à l'époque. Huit affiches furent collées sur l'amphithéâtre Guizot de la Sorbonne tout en donnant rendez-vous aux gens dans cet amphithéâtre. Mais dès le lendemain, six furent arrachées par le comité d'occupation "très puritain"⁴⁸⁷ de la Sorbonne "dont faisait peut-être partie Guy Hocquenghem" d'après Guy Chevalier, le groupe de Krivine et la Ligue Communiste⁴⁸⁸. À propos de Guy Hocquenghem, Guy Chevalier m'affirma lors d'un entretien : "Est-ce qu'il a vu nos affiches ? Je ne pense pas. J'en sais rien. [...] Hélène Hazéra m'a dit : "Guy savait bien qu'on arrachait nos affiches"⁴⁸⁹. D'après Guy Chevalier, le comité d'occupation laissa seulement les deux affiches qui étaient à côté de l'amphithéâtre, "comme pour [les] reléguer du côté des tasses". Pierre Hahn affirma lors d'un entretien que "les membres du CAPR ignoraient par qui [les affiches avaient été arrachées] : le comité d'occupation ? un simple passant ?"⁴⁹⁰. On ne sait donc pas qui a véritablement retiré ces affiches. Guy Hocquenghem souligna lui aussi que "le comité d'occupation de la Sorbonne s'inquiétait de la présence d'homosexuels autour des W.C. Cela risquait de "déconsidérer" le mouvement : au moment où l'on se croyait au sommet de la libération de tous les possibles, il y avait encore des aspects de notre vie qu'il n'était pas permis de faire apparaître". C'est pourquoi Hocquenghem considéra que Mai 68 fut un "échec" pour les homosexuels⁴⁹¹.

Toutefois, quelques personnes allèrent au rendez-vous donné par le Comité Pédérastique d'Action Révolutionnaire, mais les deux amis étaient "très timides, voire impressionnés par [leur] propre entreprise". Ils développèrent alors quelques analyses hésitantes et se limitèrent à soutenir leur affiche. Beaucoup furent sidérés voire "terrifiés" par ce genre de discours. Guy Chevalier rapporta que "lors d'une distribution, [il a approché] un copain agrégatif qui a fait

⁴⁸⁷ Pierre Hahn, "La tendresse et l'histoire", octobre 1979, entretien réalisé par Jean Le Bitoux, repris dans Jean Le Bitoux, *Entretien sur la question gay, op. cit.*, pp. 93-100. Cet entretien a d'abord paru dans *Gai Pied*, n° 26, mai 1981, pp. 38-39.

⁴⁸⁸ Guy Chevalier, "De la Sorbonne occupée au FHAR", février 1988, entretien réalisé par Jean Le Bitoux, repris dans Jean Le Bitoux, *Entretien sur la question gay, op. cit.*, 2005, pp. 81-92.

⁴⁸⁹ Entretien avec Guy Chevalier, 26 octobre 2009.

⁴⁹⁰ Pierre Hahn, "La tendresse et l'histoire", octobre 1979, entretien réalisé par Jean Le Bitoux, repris dans Jean Le Bitoux, *Entretien sur la question gay, op. cit.*, p. 96.

⁴⁹¹ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *Le nouvel observateur*, n° 374, lundi 10 janvier 1972, p. 34.

semblant de ne pas [le] reconnaître, qui était effrayé qu'on puisse distribuer un truc comme ça"⁴⁹². D'autres, en revanche, comme Pierre Hahn, eurent le sourire "comme tout le monde". Il déclara même : "Mais quel spectacle étrange que tous ces gens qui riaient tout en prenant des notes fébrilement !" "⁴⁹³. Guy Chevalier et son ami décidèrent alors de la distribuer pendant la journée devant l'Odéon et le soir à la tasse de Maubert car elle était très fréquentée. D'après Pierre Hahn, "un garçon [lui] a raconté qu'un soir à l'Odéon, où les gens s'engueulaient beaucoup, un jour que deux orateurs se traitaient comme d'habitude mutuellement d'"enculés", un garçon a sauté sur la scène et a dit : "J'en ai assez de l'utilisation de ce mot comme injure, parce que moi, je suis homosexuel". Il a alors parlé pendant presque une heure et personne ne l'a interrompu, et quand il a eu fini, ça a été un concert d'applaudissements"⁴⁹⁴. Mille tracts furent ainsi distribués d'après le FHAR⁴⁹⁵.

Ces quelques textes de Mai ne doivent toutefois pas faire penser que la question des "minorités sexuelles" eut une place prépondérante lors des événements. On ne retrouve aucune trace du premier document dans les mouvements de libération postérieurs et le CAPR n'organisa qu'une seule "assemblée" à la Sorbonne face à l'hostilité du comité d'occupation. En outre, seule une petite poignée de personnes s'intéressa à leurs idées. Il s'agit donc de textes tout à fait marginaux et sans un engagement militant collectif fort. Deux personnes furent à l'initiative du texte-affiche du CAPR ! Il est alors aisé d'affirmer que seule la sexualité dite "normale" pouvait "jouir sans entraves". Les autres types de sexualité ne correspondant pas à la norme morale durent attendre plusieurs années avant de pouvoir essayer de faire de même. Car ce fut seulement à la suite de ces épisodes que l'effervescence des questions sexuelles donna lieu à une multiplicité de publications et à divers comités spécialement ouverts sur ces sujets. Ce fut notamment le cas du Mouvement de Libération des Femmes en France en 1970 et où il fut notamment question du lesbianisme.

d) Le Mouvement de Libération des Femmes

⁴⁹² *Ibid.*, p. 85.

⁴⁹³ Pierre Hahn, "La tendresse et l'histoire", octobre 1979, entretien réalisé par Jean Le Bitoux, repris dans Jean Le Bitoux, *Entretien sur la question gay, op. cit.*, pp. 93-100.

⁴⁹⁴ Pierre Hahn, entretien avec Jean Le Bitoux, *op. cit.*, p. 96.

⁴⁹⁵ FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, p. 16.

Un groupe de femmes proposa à la Sorbonne en mai 68 une réunion sur "La femme et la révolution"⁴⁹⁶. En octobre un groupe d'une vingtaine de femmes se réunit au Centre expérimental de Vincennes pour réfléchir à une lutte spécifique des femmes. Puis en mai 1970 ce groupe organisa un débat public sur "l'oppression des femmes". Mais ce fut le numéro spécial de juillet-octobre 1970 de la revue *Partisans* consacrée à "La libération des femmes : année zéro" qui déclencha un mouvement féministe d'une ampleur sans précédent⁴⁹⁷.

Le MLF, influencé par le Women's Lib américain, rejeta dès le départ l'organisation militante traditionnelle. Pas de hiérarchie, pas d'inscription pour les militantes ni de cotisation, car tout ce qui touchait à l'organisation militante traditionnelle était considéré comme une prise de pouvoir par une minorité. "Le terme "organisation" appartient strictement à la panoplie bourgeoise, société de classes, société de domination, société de concurrence..."⁴⁹⁸. Outre les assemblées générales hebdomadaires célébrées aux Beaux-Arts et le refus de l'organisation formelle, le travail se réalisa principalement en petits groupes non mixtes alors appelés des "groupes de conscience" ou de "parole" pour "libérer" les femmes de l'oppression des hommes. Les priorités thématiques concernaient la "question sexuelle", la revendication d'"identité" et la constitution d'un "Nous" des femmes.

Les débats sur les questions sexuelles furent multiples et variés. De nombreuses tendances y exposèrent leurs opinions divergentes. Au début des années 1970, les groupes "Politique et psychanalyse", "Féministes révolutionnaires", les "Groupes de quartier", les "Groupes de province", le "Cercle Elisabeth Dimitriev" et les "Gouines rouges" n'étaient pas d'accord sur la manière d'articuler les luttes politico-sexuelles. À propos de l'homosexualité, de nombreuses lesbiennes appartenaient à toutes ces tendances, mais la question du lesbianisme devint central seulement pour les Gouines rouges à partir de 1971. Si les nouvelles organisations militantes et le bouillonnement intellectuel de ces divers mouvements étaient dû pour l'essentiel au contexte français avec les événements de Mai, la question homosexuelle se posa surtout grâce à l'influence anglo-saxonne de mouvements comme le Gay Liberation Front à partir de 1969.

⁴⁹⁶ Pour une étude détaillée du Mouvement de Libération des Femmes je renvoie aux ouvrages de Naty García Guadilla, *Libération des femmes, le MLF*, Paris, PUF, 1981 ; Françoise Picq, *Libération des femmes, les années-mouvement*, Paris, Seuil, 1993 ; et Annie de Pisan et Anne Tristan, *Histoires du MLF*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

⁴⁹⁷ "Libération des femmes : année zéro", *Partisans*, n° 54-55, juillet-octobre 1970.

⁴⁹⁸ *Le torchon brûle*, n° 2, juillet 1971, p. 3.

e) Stonewall, le Gay Liberation Front et leur influence en France

La rébellion de quelques travestis et homosexuels le 28 juin 1969 dans un bar gay de New York, le Stonewall Inn, contre une descente de police, est considérée depuis cette date comme l'événement qui donna naissance au mouvement gay. Néanmoins d'autres révoltes existèrent avant 1969, comme celles de la cafétéria Campton à San Francisco en 1966 par exemple. Des travestis et des prostitués se plaignaient de l'attitude de la police à leur égard. Mais l'histoire récente retient comme date fondamentale du mouvement gay contemporain la révolte de Stonewall. Ces événements et ceux qui suivirent dans la plupart des métropoles occidentales sont bien connus aujourd'hui⁴⁹⁹. En revanche l'influence du mouvement gay anglo-saxon sur les mouvements gays français n'a pas été étudiée. Les différents Gay Liberation Front ne se voulaient pas comme la plupart des mouvements des autres minorités qui revendiquaient des droits civils particuliers. Ils défendaient une vision "révolutionnaire" pour "libérer" les homosexuel-le-s des conventions selon lesquelles la sexualité se limitait aux relations monogames dans le cadre de la famille hétérosexuelle. Comme l'affirma un groupe d'étudiants en 1968 lors d'un forum médical à l'Université de Columbia : "il est temps que ce débat sur nous s'arrête et qu'il commence avec nous"⁵⁰⁰. John D'Emilio parlait du "droit à l'auto-détermination"⁵⁰¹.

Quelques mois après les événements du Stonewall, de nombreux "groupes de conscience" animés par quelques "gays" virent le jour avec une fréquence assez régulière. Un thème était choisi pour chaque session et chacun pouvait parler de son expérience personnelle. Les

⁴⁹⁹ Il existe une immense bibliographie sur ces événements. Je me permets de mentionner ici les quelques ouvrages qui m'ont été utiles et j'invite l@ lecteur soucieux-se de ces questions à se reporter à ces études détaillées : Martin Duberman, *Stonewall*, New York, Plume, 1993 ; David Carter, *Stonewall. The Riots that Sparked the Gay Revolution*, New York, St Martin Press, 2004 ; Barry D. Adam, *The Rise of a Gay and Lesbian Movement*, Boston, Twayne, 1987 ; Dennis Altman, *Coming Out in the Seventies*, Boston, Alyson, 1981 ; *Homosexuel(le). Oppression et libération*, Paris, Fayard, 1976 [1971], traduction de Claude Elsen ; Arthur Bell, *Dancing the Gay Lib Blues. A Year in the Homosexual Liberation Movement*, New York, Simon and Schuster, 1971 ; Mark Blasius et Shane Phelan, *We Are Everywhere. A Historical Sourcebook of Gay and Lesbian Politics*, New York et Londres, Routledge, 1997 ; John D'Emilio, *Sexual Politics, Sexual Communities. The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1983 ; Donn Teal, *The Gays Militants*, New York, Stain and Day, 1971 ; Jeffrey Weeks, *Coming Out. Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*, Londres et New York, Quartet Books, 1977. Il existe également en français un dossier de la revue *Ex aequo* consacré aux événements de Stonewall : Dossier Stonewall, *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, pp. 7-15.

⁵⁰⁰ Barry D. Adam, *The Rise of Gay and Lesbian Movement*, *op. cit.*, p. 81.

⁵⁰¹ John D'Emilio, *Sexual Politics*, *op. cit.*, p. 226.

groupes de conscience du GLF de Londres discutaient par exemple des pratiques anti-homosexuelles de la psychiatrie, de l'Église et du gouvernement. Ils rejetaient également les valeurs du "ghetto" à cause de l'importance donnée au visage, au corps et aux vêtements. Ils considéraient ce commerce comme un reflet du "matérialisme occidental". Mais les traits caractéristiques des mouvements gays anglo-saxons furent surtout le "coming out" et les confrontations publics avec leurs antagonistes⁵⁰² afin de lutter contre l'"oppression des personnes homosexuelles"⁵⁰³.

En outre, les gays établirent divers collaborations avec d'autres forces de la société considérées comme marginales : le mouvement féministe, les noirs, les chicanos et les mouvements homophiles (contrairement au FHAR). La solidarité du mouvement des Blacks Panthers envers le mouvement gay à travers le discours de son porte-parole Huey Newton en 1972 est un exemple significatif. Néanmoins, l'effervescence révolutionnaire ne dura que jusqu'en 1972 car les tensions entre les hommes et les femmes, les travestis ou les folles et les "machos", les socialistes et ceux et celles qui défendaient des idées contre-culturelles devinrent insolubles. Les tendances et les mouvements "réformistes" occupèrent alors l'espace public pour améliorer la situation des homosexuel-le-s mais l'esprit d'utopie qui caractérisa ces quelques années marqua pour longtemps les esprits et la mémoire des luttes contestataires.

Cependant, au début des années 1970, l'organisation, les actions et l'idéologie influencèrent directement le mouvement homosexuel français. Au moins trois des participants au projet du FHAR voyagèrent aux États-Unis à la fin des années 1960 et au début des années 1970, et connurent de près les revendications gays du Gay Liberation Front⁵⁰⁴. Margaret Stephenson, une américaine lesbienne qui participa à la création du FHAR et au MLF, connaissait parfaitement la situation de son pays. Guy Chevalier arriva à New York en juin 1969 et resta dans le pays quinze mois pour enseigner le français. Il m'affirma lors d'un entretien "qu' [il] était devant le Stonewall" lors des événements. Puis il a "participé surtout à San Francisco et Los Angeles au démarrage des groupes là-bas"⁵⁰⁵. Et dès qu'il rentra à Paris, il se dit : "On

⁵⁰² Cf. Jeffrey Weeks, *Coming Out, op. cit.*, p. 192.

⁵⁰³ "London GLF Manifesto", 1971, cité dans Jeffrey Weeks, *ibid.*, p. 196.

⁵⁰⁴ Daniel Guérin, qui participa un temps au projet du FHAR, voyagea également aux États-Unis, mais beaucoup plus tôt. Il y séjourna entre 1947 et 1949 et eut de nombreuses relations homosexuelles, mais ce fut avant tout son expérience du racisme envers les noirs dans ce pays qu'il le poussa à s'engager contre le racisme.

⁵⁰⁵ Entretien de l'auteur avec Guy Chevalier, 26 octobre 2009.

peut faire la même chose". Il rencontra alors Jean-Edern Hallier, directeur de *L'idiot international*, et lui proposa un dossier sur le Gay Liberation Front aux États-Unis. Il prit contact avec ce journal car celui-ci avait déjà publié un premier numéro sur le Mouvement de Libération des Femmes à l'instar du Women's Lib américain. Hallier le mit en contact avec "trois ou quatre personnes, dont Françoise D'Eaubonne". Il dit également dans un autre entretien que le directeur du journal lui "avait donné l'adresse de Pierre Hahn" et qu'il "avait pris contact en particulier avec une lesbienne américaine, Margaret" [Stephenson ?]⁵⁰⁶. À ce moment-là, "deux copines avaient décidé de faire une réunion. On s'est retrouvé avec Françoise d'Eaubonne, Boris Fraenkel et quelques autres"⁵⁰⁷ "à la fin du quatrième trimestre 70 et au premier trimestre 71"⁵⁰⁸. Il raconta ainsi ce début de mouvement : "À l'époque, je m'inspirais de l'expérience américaine. Après deux réunions chez des particuliers, puis dans un petit restaurant, nous avons décidé d'aller aux Beaux-Arts pour y organiser des meetings restreints. Une fois par semaine, on parlait de choses et d'autres, autour d'un désir de militer pour la libération de nos frères et de nos soeurs homosexuels, en attaquant Arcadie, les hétéros, la société hétéro-flic, etc."⁵⁰⁹. "Ça a abouti à "Ménie Grégoire"⁵¹⁰.

Gilles Châtelet (1944-1999), futur professeur de mathématiques à l'Université de Paris 8, fit également un séjour aux États-Unis à l'Université de Berkeley en 1970 et y rencontra les principaux protagonistes de la Beat Generation (William Burroughs, Allen Ginsberg). Il apprit ainsi à devenir un véritable activiste gay et milita au FHAR à son retour en France. Mais ce fut pour l'essentiel Guy Hocquenghem qui fit profiter le FHAR de son expérience américaine. Il est allé aux États-Unis, en Californie, entre 1969 et 1970 vraisemblablement. Il vit l'existence du mouvement homosexuel et, d'après son ami René Schérer, il pensa : "On va faire la même chose en France". Mais Guy Hocquenghem et Guy Chevalier n'allèrent pas aux États-Unis ensemble, bien qu'ils semblent y être allés à peu près au même moment. En effet Guy Chevalier affirma lors d'un entretien avoir fait la connaissance d'Hocquenghem après

⁵⁰⁶ "De la Sorbonne occupée au FHAR", Entretien avec Jean Le Bitoux, février 1988, dans Jean Le Bitoux, *Entretiens sur la question gay*, op. cit., p. 87.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 87.

⁵⁰⁸ Entretien de l'auteur avec Guy Chevalier, 26 octobre 2009.

⁵⁰⁹ "De la Sorbonne occupée au FHAR", op. cit., p. 87.

⁵¹⁰ Entretien de l'auteur avec Guy Chevalier, 26 octobre 2009.

Entretien de l'auteur avec René Schérer, 15 septembre 2008.

"Ménie Grégoire", le 10 mars 1971 : "Puis on a décidé d'aller aux Beaux-Arts, de trouver un local plus grand. Ce soir-là, Hocquenghem est venu. J'avais essayé de prendre contact avec lui à *Tout* où j'étais allé passer mon dossier sur l'homosexualité et sur le Gay Revolution Front. On m'a orienté sur Guy Hocquenghem. Je lui avais laissé un mot en signant : "Say it aloud, we are gay and proud!" C'était un slogan américain : "Dites-le bien fort, on est pédé et on en est fiers !" Ça l'avait beaucoup impressionné"⁵¹¹. Hocquenghem revint dix ans plus tard sur cet épisode. Il affirma à ce propos lors d'un entretien que "le premier copain qui m'ait contacté pour fonder le mouvement m'avait laissé un mot du style "Be gay, be proud" six mois avant le FHAR"⁵¹². Le mouvement homosexuel américain influença donc énormément l'organisation et les actions du FHAR. Guy Chevalier déclara à ce propos dans un entretien qu' [ils] "se défoulaient sur des modalités déjà conditionnées, sur des schémas d'émancipation inventés aux États-Unis : "Gay is beautiful" par exemple"⁵¹³.

Mais tous les militants ne reconnaisèrent pas l'influence des événements de Stonewall sur le mouvement homosexuel français. Par exemple, Gérard Vappereau, âgé de 18 ans en 1969, militant gay et un des futurs fondateurs de *Gai Pied*, indiqua que "Stonewall, nous avons commencé à en parler vers 1971 mais c'est bien plus tard que c'est venu dans les discussions dans les Groupes de Libération Homosexuelle (GLH), ce n'était pas vraiment perçu comme quelque chose d'important"⁵¹⁴. Malgré ce témoignage discordant, il semble néanmoins que ce fut grâce à cette expérience américaine de Gilles Châtelet, Guy Chevalier et Guy Hocquenghem que certains rêvèrent de "faire la même chose en France"⁵¹⁵.

⁵¹¹ "De la Sorbonne occupée au FHAR", *op. cit.*, p. 89.

⁵¹² "Guy Hocquenghem", entretien réalisé par Jean-Pierre Joecker et Alain Sanzio, *Masques, revue des homosexualités*, n° 9/10, été 1981, p. 10.

⁵¹³ *Ibid.*, p. 91.

⁵¹⁴ Gérard Vappereau, propos recueillis par Jean-François Laguarderie, "France : que doit-on à Stonewall ?", *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, pp. 13-14.

⁵¹⁵ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*, p. 34.

Chapitre 8

Le "Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire", 1971-1974

Introduction

Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR, 1971-1974) fut un mouvement contestataire parisien issu du bouillonnement intellectuel des années 1968. En 1971, quelques jeunes étudiants homosexuels publièrent un dossier intitulé "Libre disposition de notre corps" dans le journal gauchiste *Tout* car ils souhaitaient subvertir la société capitaliste à partir de la situation particulière que subissaient les homosexuel-le-s. Ce groupuscule spontané se proposait au départ de critiquer non seulement les conceptions hétérosexistes de la sexualité, de la famille et du couple, mais surtout de souligner la contradiction des partis gauchistes qui, d'une part, défendaient la libération sexuelle, alors que d'autre part, ils considéraient que l'homosexualité ne faisait pas partie de la révolution car il s'agissait d'un vice bourgeois qu'ils renvoyaient à la vie privée. C'est cette contradiction que les militant-e-s du FHAR ont voulu signaler en politisant l'homosexualité. Le succès inattendu de ce numéro fut à l'origine du mouvement gay contemporain en France.

Les idées révolutionnaires du FHAR ont marqué durablement la mémoire gay. Depuis les années 1970, la presse gay commémore régulièrement la naissance de ce mouvement, ses idées "révolutionnaires" ou ses actions symboliques⁵¹⁶. Quelques ouvrages ou articles font

⁵¹⁶ Guy Hocquenghem, "1970-1980, dix ans qui valent vingt siècles", *Libération*, 29 juillet 1980 ; "Les quarante insolences du FHAR : quelques dates héroïques", *Gai pied*, n° 25, avril 1981 ; Marc Roy, "Fhar, le coup d'éclat", *Gai Pied*, avril 1981 ; Jean Boyer, "Le mouvement homosexuel dix ans après", *Rouge*, n° 976, 3/9 juillet 1981 ; "Il était une fois la révolution gay", *Illico*, avril 1991, p. 14-18 ; Laurent Dispot, "Aventuriers de la liberté", *Gai Pied Hebdo*, n° 460, 7 mars 1991 ; Francis Lacombe, "Les années lumière", *Gai pied hebdo*, n° 460, 7 mars 1991 ; Jean Le Bitoux, "Le FHAR était en lui-même révolutionnaire", entretien avec Eric Lamien, *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, p. 41 ; Gérard Bach, "L'homosexualité : la sortie du placard", *Panoramiques*, n° 10, 1993 ; Laurent Mulheisen et Sophie Sensier, "Le FHAR, la fin d'un mouvement", *La revue h*, n°3, hiver 1996/1997, p. 23-25 ; Dossier sur le FHAR, *Têtu*, 2001, etc.

également référence à ce mouvement ou à la figure emblématique de Guy Hocquenghem⁵¹⁷ jusqu'à ce que certain-e-s revendiquent lors des débats sur le Pacs et le mariage pour tous, l'héritage subversif de ce mouvement pour s'opposer à l'égalité des droits. Indépendamment du fondement de ces idées, toutes ces études ont participé de la mythification de ce mouvement et ont inscrit dans nos mémoires l'année 1971 comme l'année de la libération homosexuelle en France⁵¹⁸. Puis ce bref mouvement "révolutionnaire" aurait prit fin en raison de la drague qui prit le dessus aux débats en assemblées générales. Or, il semble que cela ne soit pas tout à fait exact. La drague était présente dès le début. D'après les textes et témoignages des personnes ayant participé au projet du FHAR, il semble plutôt que ce mouvement n'arriva pas à s'organiser car il était partagé par de nombreuses tendances très diverses. L'histoire de ce mouvement est donc biaisée et traversée par des enjeux d'autorité et de mémoire, en raison notamment de l'importance symbolique qu'il acquit par la suite.

Mais alors pourquoi un mouvement si bref obtint-il une importance si grande alors que d'autres mouvements plus nombreux, plus organisés et qui durèrent plus longtemps existaient bien avant et après cette période ? Il semble qu'un élément de réponse peut être le fait que plusieurs jeunes militant-e-s révolutionnaires du FHAR ou d'autres mouvements homosexuels postérieurs occupèrent par la suite des postes clés dans le journalisme culturel et diffusèrent largement cette vision mythique en construisant une mémoire gay partielle au détriment d'autres interprétations défendant l'homosexualité à la même période.

C'est pourquoi, à partir d'une analyse serrée de la totalité des études sur ce mouvement publiées entre 1979 et 2009 et des témoignages publiés lors de sa période d'activité entre 1971 et 1974, je souhaite restituer l'origine, la multiplicité des discours et les enjeux du FHAR, en particulier les critiques aux mouvements gauchistes qui défendaient la révolution sexuelle mais rejetaient les homosexuel-le-s de cette révolution.

⁵¹⁷ Jacques Girard, *Le mouvement homosexuel en France, 1945-1980*, Paris, Syros, 1981 ; Alexandre Marchant, *Le discours militant sur l'homosexualité masculine en France (1952-1982) : de la discrétion à la politisation*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université Paris X Nanterre, 2005 ; Scott Gunther, *The Elastic Closet: a History of Homosexuality in France, 1942-present*, Palgrave-Macmillan, 2009 ; Michael Sibal, "Gay Liberation comes to France, The FHAR", in *French History and Civilization*, 2005, reproduit dans la revue *Genre, sexualité et société*, n° 3, printemps 2010, "Révolution/libération", traduit en français : "L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR)" ; Bill Marshall, *Guy Hocquenghem, Beyond Gay Identity*, Londres/Durham, Duke University Press, 1996.

⁵¹⁸ Seul l'historien Julian Jackson a commencé de critiquer cette idée, Julian Jackson, *Arcadie*, *op. cit.* Dans un contexte différent, je renvoie à l'éblouissante étude de George Chauncey, *Gay New York*, *op. cit.*

1. "Regrouper les lesbiennes"

Depuis Mai 68, plusieurs étudiant-e-s homosexuel-le-s et quelques autres personnes pensaient à la manière de "libérer" les homosexuel-le-s. Les lesbiennes d'Arcadie contactèrent le MLF en tant que lesbiennes pendant l'hiver 1970 et se réunirent avec quelques garçons pour parler de questions sexuelles et d'un "engagement féministe"⁵¹⁹. L'écrivaine Françoise D'Eaubonne, arcadienne, signala que ces femmes d'Arcadie "trouvaient que leur parole n'était absolument pas entendue"⁵²⁰. Elle lança alors avec Anne-Marie Grélois (qui écrivait sous le pseudonyme d'Anne-Marie Fauret) (1946-2001) un appel pour regrouper les lesbiennes à Arcadie. Fauret écrivait parfois dans la revue *Arcadie*, sur la "libération des femmes" notamment⁵²¹. Elle était membre de l'association depuis au moins 1968. Elle faisait à ce moment-là du secrétariat. A la rentrée 1970 Baudry lui communiqua les adresses des "400 femmes abonnées à la revue"⁵²². Elles connurent les thèses du MLF en lisant le numéro de la revue *Partisans* de décembre 1970 sur la libération des femmes, puis elles prirent contact en tant que lesbiennes avec des militantes le mois suivant sans savoir que "beaucoup de filles du MLF étaient comme [elles]" alors que le sujet était "plus ou moins tabou"⁵²³. Lors de la réunion qu'Anne-Marie Fauret organisa avec Françoise d'Eaubonne à Arcadie, elle pensa qu'une demi-douzaine de femmes seulement répondrait à leur appel, mais "il en débarqua cinquante"⁵²⁴ et elles se constituèrent en "groupe"⁵²⁵.

Elles proposèrent alors de s'engager pour les droits de toutes les femmes et "la reconnaissance sociale de leur érotisme minoritaire". Puis à la fin de la réunion, un couple de garçons amis d'Anne-Marie Fauret arriva et "ce fut eux qui, pour la première fois, parlèrent d'une possibilité de mouvement mixte se donnant pour but la libération des

⁵¹⁹ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, p. 19.

⁵²⁰ Christiane Jouve, "Rencontre avec Françoise d'Eaubonne", *Lesbia*, n° 10, septembre 1983, p. 2.

⁵²¹ Anne-Marie Fauret, "Libération des femmes, année zéro", *Arcadie*, n° 207, mars 1971, pp. 142-146.

⁵²² Anne-Marie Fauret, "A l'origine, des femmes, le témoignage d'Anne-Marie Fauret", propos recueillis par Frank Arnal, *Gai Pied*, n° 25, avril 1981, p. 36.

⁵²³ Anne-Marie Fauret, *ibid.*, p. 36.

⁵²⁴ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, p. 19.

⁵²⁵ Anne-Marie Fauret, "A l'origine, des femmes, le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36.

homosexualités"⁵²⁶. Françoise d'Eaubonne insista, quant à elle, sur l'idéologie bourgeoise et la morale de l'Église comme "les pires ennemis de cette reconnaissance" et qu'il fallait que ce mouvement soit "révolutionnaire". Elles furent rapidement "mal vues" par les arcadiens car elles parlaient "politique" et surtout, elles disaient : "l'oppression de la femme et la haine des pédés sont liées" ou encore "on reproche avant tout - même si c'est faux - aux pédés leur côté féminin car le féminin pour la société c'est mal"⁵²⁷. D'après Jacques Girard, Françoise d'Eaubonne interpella le directeur d'Arcadie, André Baudry : "Vous dites que la société doit intégrer les homosexuels, moi je dis que les homosexuels doivent désintégrer la société !" Elle fut dès lors exclue, selon lui, et un groupe de femmes décida de la suivre à cause de la "misogynie ambiante"⁵²⁸. Mais selon un témoignage de d'Eaubonne datant de 1981, Baudry fit savoir à Anne-Marie Fauret "qu'il fallait mieux [qu'elles] aillent ailleurs"⁵²⁹. Et d'après son article de 1996 revenant sur les origines du FHAR, elle déclara que ces propos "politiques" poussèrent Baudry à lui écrire "courtoisement" pour lui demander de tenir ce type de discours en dehors d'Arcadie car il s'agissait d'une association privée qui se voulait "plus que jamais, apolitique"⁵³⁰. Elles se réunirent alors au domicile d'un jeune homosexuel, André Piala, où elles furent rapidement rejointes par Pierre Hahn et Alain Fleig, tous deux journalistes, puis rejoignirent les Assemblées Générales du MLF aux Beaux-Arts et décidèrent de mener avec lui quelques actions significatives.

Le 10 février 1971, à l'Université Catholique de Paris, elles jetèrent un "mou de veau" sur la table du Professeur Lejeune lors d'une conférence de ce médecin connu pour ses positions anti-avortement. Ce mou de veau était censé représenter un fœtus afin de protester contre ses propos jugés liberticides ; un mois plus tard, le 5 mars 1971, à la Mutualité, elles récidivèrent avec le "commando saucisson", une action pour saboter le meeting contre l'avortement de l'association "Laissez-les vivre" dirigée par Lejeune. D'après d'Eaubonne, une seule clameur monta des militantes MLF : "Avortement libre et gratuit !"⁵³¹. Elle-même se souvient avoir

⁵²⁶ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, p. 19.

⁵²⁷ Anne-Marie Fauret, "A l'origine des femmes, le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36.

⁵²⁸ Jacques Girard, *Le mouvement homosexuel en France, 1945-1980*, Paris, Syros, p. 81.

⁵²⁹ Alain Sanzio, "Rencontre : Françoise d'Eaubonne", *art. cit.*, p. 21.

⁵³⁰ Marc Daniel, "Les femmes... et nous", *Arcadie*, n° 211-212, juillet-août 1971, p. 328.

⁵³¹ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, p. 20.

crié au professeur Lejeune : "La planète va déborder ! La planète va déborder !" ⁵³². Ce meeting se termina par des affrontements entre le service d'ordre et les militant-e-s pro-avortement ⁵³³.

2. La création du FHAR

Après le sabotage de ce meeting anti-avortement le 5 mars 1971, ces quelques ami-e-s se retrouvèrent le lendemain chez Margaret Stephenson, "l'Américaine venue nous apporter la bonne parole du Women's Lib" ⁵³⁴, pour parler de leur engagement envers les femmes. Il y avait également Pierre Hahn, Marie-Jo Bonnet, la photographe brésilienne Maritza et d'autres jeunes homosexuel-le-s comme Guy Chevalier. Un beau jour, Margaret Stephenson lui dit : "Ménie Grégoire fait une émission en direct sur "L'homosexualité, ce douloureux problème..." Nous y sommes allés avec un copain et une fille. Il y avait déjà pas mal de jeunes pédés" ⁵³⁵. Les arcadiennes avaient appris la nouvelle "par l'intermédiaire d'Arcadie". Il s'agit de l'émission de la célèbre animatrice de radio Ménie Grégoire sur RTL, en direct de la salle Pleyel, le 10 mars 1971, qui due finalement être interrompue car "la foule a[vait] envahi la tribune" et que des cris de la salle ne permettaient plus d'entendre les invités ⁵³⁶. Cet événement fut considéré comme la "deuxième date fondatrice" du FHAR ⁵³⁷. Guy Chevalier, une des rares personnes à avoir fait partie du public, considérait que la présentatrice faisait un "discours misérabiliste" :

Tout d'un coup, j'ai pris le micro et j'ai tenté de faire une sorte d'appel aux homosexuels de France : "Nous nous organisons, nous faisons des réunions hebdomadaires pour organiser un mouvement de libération homosexuel ; essayez de prendre contact avec

⁵³² Eric Lamien, "Compagne de route : Françoise d'Eaubonne", *Ex aequo*, n° 16, mars 1998, p. 40.

⁵³³ Françoise d'Eaubonne raconta cette épisode dans son article intitulé : "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, pp. 20-21.

⁵³⁴ Françoise d'Eaubonne, *ibid.*, p. 21.

⁵³⁵ Guy Chevalier, "De la Sorbonne occupée au FHAR" dans Jean Le Bitoux, *Entretiens sur la question gay*, *op. cit.*, p. 87.

⁵³⁶ Emission de Ménie Grégoire en direct de la salle Pleyel, 10 mars 1971. Je remercie Michael Sibalis de m'avoir donné une copie de cette émission. D'après les recherches d'Hélène Hazéra, cette émission ne s'appelait pas "L'homosexualité, ce douloureux problème" comme l'affirme la légende, mais "Ménie Grégoire". Cf. Lilian, "Quelques questions à Hélène Hazéra", *Magazette, La revue du MAG*, n° 54, mai 2008.

⁵³⁷ Une émission sur l'homosexualité avait déjà eu lieu le 18 mars 1970 dans le programme *Campus*, une émission de radio pour les jeunes de Michel Lancelot sur Europe 1.

nous". Sans adresse, on était un peu pris de court. Elle a coupé le micro ! Ils ont repris leurs discours pendant que l'on plaisantait dans la salle. Finalement, nous sommes montés sur l'estrade, mon copain a pris les tables et les a renversées. Ménie Grégoire s'est enfuie dans les coulisses après avoir crié au micro : "Ciel, les homosexuels nous attaquent !" Puis sur l'antenne ils ont passé de la musique. Dans la salle, les techniciens essayaient de nous ceinturer, Baudry avait déjà foutu le camp. Puis on est revenus sur le devant de la scène, j'ai brandi le poing comme c'était la mode à l'époque, en criant : "A bas les hétéro-flics !" (Rires). Dans la salle un jeune criait : "Moi, je veux détourner les majeurs, je suis mineur !" On s'est éclipsé avant l'arrivée des flics. A la réunion, le soir même, on était un peu les héros de l'affaire, les gens nous avaient entendus⁵³⁸.

D'Eaubonne n'était pas présente lors de l'émission, ce qui ne l'empêcha pas de glorifier cet événement comme la plupart des participant-e-s :

[...] Une voix bien timbrée éclata dans le public : "C'est pas vrai ! On ne souffre pas !" L'auteur de ce cri, Laurent Dispot, se leva avec les perturbatrices de la Mutualité, et tous montèrent à la tribune, renversant au passage les chaises et les micros. Anne-Marie s'empara de l'un d'eux et y cria : "Liberté !". Laurent continuait à hurler ses déclarations de guerre dans un brouhaha indescriptible ; Ménie Grégoire, affolée, récupéra l'antenne : "Il se passe une chose incroyable ! Les homosexuels envahissent la scène ! Coupez ! Coupez !" ⁵³⁹.

L'émission de Grégoire était suivie par de très nombreux auditeurs. La mythification de cet événement symbolique pour les quelques homosexuel-le-s révolutionnaires commença ce jour-là puis fut reprise jusqu'à une date récente. Par exemple, Jacques Girard, auteur du premier livre sur le mouvement homosexuel en France entre 1945 et 1980, relata dans son ouvrage un article de *France Soir* daté du lendemain de l'émission dans ces termes :

[...] Alors que vers 15h35 un prêtre, le curé Guinchat, déclarait au micro : "J'accueille beaucoup d'homosexuels qui viennent me parler de leurs souffrances", un brouhaha incroyable couvrit ses paroles, ponctuées de slogans repris en chœur : "Ce n'est pas vrai, on ne souffre pas", "Liberté sexuelle", "A bas l'homosexualité de papa", "Les travestis avec nous"... Une trentaine de personnes montèrent à l'assaut de l'estrade, bousculant tables, chaises et orateurs. Une jeune femme habillée à la garçonne cognait la tête du pauvre curé sur la table. Ménie Grégoire devait s'accrocher tant bien que mal à son micro, cependant qu'une "furie" la traitait par les vêtements en hurlant "Liberté, liberté"... ⁵⁴⁰.

Girard parla même de cet événement comme d'un "cri primal". Tous les comptes-rendus de cette émission furent passionnés et les adjectifs n'étaient jamais assez forts pour transmettre ce que ressentirent les divers-e-s participant-e-s. Toutefois, après avoir écouté l'enregistrement, il semble plutôt que les fameuses invectives du public furent plus timides que les descriptions

⁵³⁸ Guy Chevalier, "De la Sorbonne occupée au FHAR" dans Jean Le Bitoux, *Entretien sur la question gay*, *op. cit.*, p. 88.

⁵³⁹ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, p. 22.

⁵⁴⁰ Jacques Girard, *Le mouvement homosexuel en France*, *op. cit.*, p. 82.

données par les différents acteurs. En effet, il fut question de "problèmes extrêmement graves", de "souffrances", de "suicide" et d'un lot de concepts psychanalytiques, notamment "accident", "immaturité", "impossibilité de dépasser", "hésitation", "rôle féminin". En somme, un condensé des idées médicales de l'époque sur l'homosexualité. Assurément le public réagit à plusieurs reprises. Il y eut des rires, de l'énervement, des interventions marquées par le trac, mais pendant les quelques trente minutes que dure l'enregistrement, on a du mal à imaginer la violence des événements qui suivirent l'émission. Françoise d'Eaubonne affirma par exemple que Ménie Grégoire interpella une femme lorsqu'elle saisit le col de l'abbé Guinchard : "Finissez donc, sale gouine !" ⁵⁴¹. Lorsqu'on écoute la tranquillité de Ménie Grégoire à l'antenne, il est difficile de suivre certains témoignages, d'autant plus que d'Eaubonne n'était pas présente. Une fois les micros coupés lors de l'intervention du public sur l'estrade, nous n'avons aucun moyen de vérifier la certitude des témoignages épiques des quelques acteurs et actrices. Il est en tout cas sûr, comme l'affirma l'article de *France Soir*, que "des homosexuels en colère interromp[ir]ent une émission publique sur leurs problèmes" ⁵⁴². Ménie Grégoire souligna à ce propos : "Je ne me suis pas trompée, le sujet est brûlant. Je referai la même émission, mais en studio" ⁵⁴³.

L'animatrice écrivit par la suite à André Baudry sans toutefois faire mention au sabotage ayant eu lieu à la fin de l'émission : "Vous penserez peut-être que la discussion n'a pas été très loin, mais le courrier que nous dépouillons me prouve que cette émission a beaucoup intéressé, posé les questions, et fait réfléchir" ⁵⁴⁴. Baudry donna aussi son opinion sur le déroulement de cette émission trente-cinq ans après les faits :

Si des types de l'extrême droite étaient venus nous interdire la parole, [...] je l'aurais compris. Mais que ce soient des homosexuels, perdus par une idéologie stupide et ridicule et inadmissible, [...] qui se soient permis de monter sur la scène, de saccager le matériel et de nous attaquer même physiquement, c'est absolument in-to-lé-vable, inadmissible. Je

⁵⁴¹ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, p. 22.

⁵⁴² "Des homosexuels en colère interrompent une émission publique sur leurs problèmes", *France Soir*, 12 mars 1971.

⁵⁴³ *Ibid.*

⁵⁴⁴ Lettre de Ménie Grégoire à André Baudry reproduite dans *Arcadie, La lettre personnelle*, mai 1971, citée par Michael Sibalis, "L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°3, Printemps 2010.

l'ai dit et je le répéterai jusqu'à mon dernier souffle. Ce sont des misérables petits individus qui ont porté un tort considérable à la cause homosexuelle⁵⁴⁵.

Le témoignage de Baudry doit toutefois être analysé avec précaution. En effet, d'après Guy Chevalier, dès que l'émission fut interrompue et que les techniciens mirent le générique de fin, "Baudry avait déjà foutu le camp"⁵⁴⁶. Il semble donc qu'il se soit fié aux descriptions journalistiques. De plus, Laurent Dispot, qui lui était présent, déclara "n'avoir bousculé que les micros" alors que la presse affirma qu'il s'en était pris physiquement à l'animatrice⁵⁴⁷.

La décision du nom "Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire" pose également problème car plusieurs personnes en revendiquent l'origine. D'après le témoignage de d'Eaubonne en 1981, ils se réunirent le 6 mars, "où [ils décidèrent] de s'appeler FHAR"⁵⁴⁸. Elle affirma néanmoins à la mort d'Hocquenghem en 1988 que le FHAR fut fondé le 12 mars 1971 "par un groupe de femmes chassées d'Arcadie, dont [elle-même], au domicile d'André Piana"⁵⁴⁹. Mais d'après un autre témoignage de d'Eaubonne quinze ans plus tard, la création du nom du mouvement lui revenait à elle seule et cela le soir même du sabotage du meeting de "Laissez-les vivre" le 5 mars 1971. En effet, elle déclara que ce fut ce même jour, à la hauteur de la place Maubert, qu'elle confia à son ami arcadien Yves : "Si on s'appelait Front homosexuel d'action révolutionnaire ?"⁵⁵⁰. D'après certain-e-s homosexuel-le-s ayant participé au sabotage de l'émission de Méné Grégoire, ce fut lors de la réunion de ce même jour, le 10 mars 1971, qu'ils et elles décidèrent de "se structurer et se donner un nom". Guy Chevalier, qui "avai[t] le modèle américain en tête", semble avoir proposé à ses quelques ami-e-s réuni-e-s : "Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire : le FHAR était né"⁵⁵¹. Laurent Dispot indiqua non sans humour qu'ils avaient d'abord pensé à :

MHAR (mouvement) : "L'hétéro-flicage, y'en a MHAR !" Puis à CHAR (Comité), mais René Char avait été tellement anti-pédés... Et j'ai plaidé pour FHAR (Front), à cause de farfouriller et se farcir, farniente et farandoles, farceurs et farfalets, faramineux pharynx et

⁵⁴⁵ André Baudry, "En terre d'Arcadie : entretien avec André Baudry", *Triangul'ère*, n° 6, 2006, p. 134.

⁵⁴⁶ Guy Chevalier, "De la Sorbonne occupée au FHAR", *op. cit.*, p. 88.

⁵⁴⁷ Laurent Dispot, "Aventuriers de la liberté", *Gai Pied Hebdo*, n° 460, 7 mars 1991, p. 59.

⁵⁴⁸ Alain Sanzio, "Rencontre : Françoise d'Eaubonne", *art. cit.*, p. 21.

⁵⁴⁹ Françoise d'Eaubonne, "Bonne nuit, cher prince", *Gai Pied Hebdo*, n° 334, 10 septembre 1988, p. 54.

⁵⁵⁰ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, p. 21.

⁵⁵¹ Guy Chevalier, "De la Sorbonne occupée au FHAR", *op. cit.*, p. 88.

pharmacies farinacées, phares à paupières et fard de pharaons, fariboles de farauds devant les pharisiens. En avant pour... la vie fharisienne !⁵⁵².

Le témoignage de Margaret Stephenson est quelque peu discordant. Elle affirme en effet dans un entretien qu'elle découvrit à Arcadie

une association de gens conservateurs, non politisés, dans le "placard". Je compte là huit femmes, bien différentes de la plupart des hommes présents. Deux d'entre elles deviennent presque immédiatement mes amies : Anne-Marie et Maryse. Elles m'invitent chez elles ; nous partageons le même désir d'agir dans ce milieu, de nous rendre visibles. Anne-Marie est une femme active et volontaire ; Maryse est plus secrète mais tout aussi déterminée. Nous croyons en la démocratie et nous voulons rendre toutes les luttes sociales publiques. Alors nous, les huit, nous créons le FHAR, Le Front homosexuel d'action révolutionnaire. Quelques gays nous rejoignent aussitôt⁵⁵³.

Ainsi, le sigle FHAR fut inventé puis ils et elles déposèrent à la préfecture une association de loi 1901 "sous le nom de la FHAR : Fédération Humanitaire Anti-Raciste"⁵⁵⁴. Mais la naissance du FHAR tout comme la création du nom sont difficiles à restituer car plusieurs personnes s'en attribuèrent le mérite. Il semble néanmoins que ce fut avant tout une initiative de lesbiennes d'Arcadie qui souhaitaient se regrouper, à la manière des femmes du MLF ("l'inspirateur de [leur] mouvement" selon Hocquenghem⁵⁵⁵), pour s'engager dans des combats féministes et homosexuels.

3. "Se voir et se parler"

Le petit groupe de lesbiennes d'Arcadie et sympathisants homosexuels firent alors plusieurs réunions chez des particuliers et dans un restaurant avant et après l'interruption de l'émission de Mémie Grégoire au début de l'année 1971 pour se réunir et parler pour l'essentiel de leurs désirs et expériences homosexuels, tout comme les femmes du MLF quelques mois plus tôt sur des thèmes spécifiquement féministes. Guy Hocquenghem n'y participa pas dès les premières réunions. Il déclara en effet qu'

à trois ou quatre reprises, les filles d' "Arcadie" ont cherché à me faire venir à leurs réunions. D'abord j'ai pensé : "Encore du folklore !" Et puis je me suis décidé à y aller.

⁵⁵² Laurent Dispot, "Aventuriers de la liberté", *art. cit.*, pp. 59-60.

⁵⁵³ Entretien de Namascar Shaktini [Margaret Stephenson] dans Françoise Flamant, *A titre d'elles. Itinéraires de féministes radicales des années 1970*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, pp. 154-155.

⁵⁵⁴ Anne-Marie Fauret, "A l'origine, des femmes, le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36.

⁵⁵⁵ Guy Hocquenghem, "Aux pédérastes incompréhensibles", *Partisans*, Mars-décembre 1972, p. 155.

J'ai débarqué dans une petite chambre où il y avait une trentaine de personnes. La réunion avait commencé. Il y avait là des homosexuels assez âgés, un peu "folles", comme je n'aimais pas en fréquenter, et des lesbiennes. C'était la première fois que j'en rencontrais. Tout le monde racontait sa vie, ses rêves, ses désirs, avec qui, comment et pourquoi il couchait. Et comment il le vivait. Je ne connaissais personne : j'ai commencé à faire comme les autres. Souvent j'avais été dans les boîtes de pédérastes pour me faire draguer. Je n'avais jamais osé en discuter. Là, brusquement, j'étais de plain-pied, et le raconter ne tirait plus à conséquence⁵⁵⁶.

Ils se réunirent ensuite le jeudi soir en assemblée aux Beaux-Arts, le même jour que le MLF, qui se trouvait dans l'amphithéâtre d'à côté. D'après Anne-Marie Fauret, ils étaient au départ une trentaine, "autant de filles que de garçons"⁵⁵⁷. Le but de ces réunions fut au départ de "se raconter", sans parler dès le départ de "libération". L'essentiel reposait sur le fait de "se voir et de se parler" : "échanger des informations" et "écouter les témoignages" afin de "dévoiler ces désirs que tout [les] oblige à cacher"⁵⁵⁸. Puis après le succès médiatique et politique de ce mouvement, le FHAR fut, d'après un tract du groupe de la Cité Universitaire en 1972, "un lieu de rencontre, de confrontation et d'action, destiné à rassembler tous les homosexuels, hommes et femmes, ayant pris conscience de la nécessité de participer à une transformation révolutionnaire de la société"⁵⁵⁹.

L'organisation fonctionnelle se réduisait au minimum. Outre ces réunions hebdomadaires et le désir de se regrouper et de se raconter, le FHAR ne fonctionnait pas comme un parti politique ou une organisation militante au sens classique du terme. "Le FHAR n'a rien d'un groupe ou d'un parti révolutionnaire traditionnel" affirma le groupe ⁵⁶⁰. Tout d'abord il n'y avait aucune hiérarchie : "pas de chefs" malgré le goût du pouvoir de certains selon certains témoignages. Ils souhaitaient détruire toutes les formes d'oppression, dont le leadership faisait partie. Ceux qui tenaient ces discours étaient tout de suite chahutés ou alors les gens partaient dans les salles voisines, car les idées de hiérarchie et de représentation leur étaient insupportables. Pas de président donc, ni de carte de "membre", de représentant, pas de

⁵⁵⁶ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", propos recueillis par François Paul-Boncour, *Le Nouvel Observateur*, n° 374, lundi 10 janvier 1972, p. 34.

⁵⁵⁷ Anne-Marie Fauret, "A l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *ibid.*, p. 36.

⁵⁵⁸ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*, p. 35.

⁵⁵⁹ Groupe de la Cité Internationale du FHAR, "Y a-t-il une misère sexuelle à la Cité Internationale ?", Tract du printemps 1972, conservé à la Bibliothèque nationale de France, 4° Wz 10 838.

⁵⁶⁰ Groupe 5 du FHAR, "A propos des AG", dans *Le Fléau Social*, n° 1, juin 1972, p. 4.

centralisation non plus. Ainsi, le FHAR n'était "pas à l'image des groupes gauchistes"⁵⁶¹. D'Eaubonne déclara que "l'originalité du FHAR, comme du MLF, c'est que pour la première fois on sortait du vedettariat, du nominalisme, des structures centralisées"⁵⁶². Pas besoin non plus de revendiquer les sigles du FHAR pour participer au projet de ce mouvement consistant à "détruire les oppressions". Il s'agissait d'un mouvement spontanéiste qui développa une idéologie "éro-libertaire" selon la belle expression d'Hélène Hazéra⁵⁶³.

Par ailleurs, lorsqu'ils étaient nombreux dans l'amphithéâtre, il était fort difficile de prendre des décisions. C'est pourquoi les assemblées générales hebdomadaires servaient principalement à discuter de leurs expériences homosexuelles. Pour mener des actions concrètes, ils se retrouvaient plutôt en petits groupes selon les affinités, comme en témoignent différentes publications : le célèbre numéro 12 de *Tout, Le rapport contre la normalité*, un numéro de *Partisans, Le fléau social, L'antinorm*, l'ouvrage *Sexe en prison*, le numéro 13 de la revue *Recherches* intitulé : *Trois milliards de pervers* et divers ronéotypés comme "Les amis du FHAR", "Appelle-moi salope", les nombreux tracts, les manifestations et les actions particulières, menées en groupe ou aussi de façon individuelle.

4. "Libre disposition de notre corps"

Après l'interruption de l'émission de Mémie Grégoire et les quelques réunions en petit groupe, Guy Hocquenghem leur proposa d'écrire des articles pour l'organe de presse du groupuscule gauchiste Vive La Révolution (VLR) : le "quinzomadaire" *Tout ! Ce que nous voulons : tout*. Hocquenghem (1946-1988) était alors un "petit chef gauchiste"⁵⁶⁴ qui militait à VLR, un groupuscule gauchiste mao-spontanéiste et libertaire issu de Mai 68 et dirigé par Roland Castro. Issu d'une famille aisée de gauche (son père était professeur de mathématiques et sa mère enseignait les lettres), Guy Hocquenghem fit de brillantes études au lycée Lakanal de Sceaux et au lycée Henri IV. Ce fut là qu'il rencontra René Schérer, son professeur de

⁵⁶¹ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*, p. 35.

⁵⁶² Alain Sanzio, "Rencontre : Françoise d'Eaubonne", *art. cit.*, p. 22.

⁵⁶³ Hélène Hazéra, "Mai 68 et après... Le désespoir et le cynisme", *Le Monde Libertaire*, juin 2008.

⁵⁶⁴ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *ibid.*, p. 35.

philosophie, et avec lequel il eut une "liaison"⁵⁶⁵. Puis il intégra l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1966⁵⁶⁶. Il entra alors "en politique" et n'en sortira plus. Comme l'indiqua par la suite son ami René Schérer, "Guy Hocquenghem n'a jamais cessé de s'affirmer *militant* homosexuel"⁵⁶⁷. Mais avant 1971 Hocquenghem était "condamné à une vie de dédoublé, une vie de schizophrène. D'un côté la vie militante, la révolution. De l'autre la vie affective, l'homosexualité"⁵⁶⁸.

Au début des années 1960, il fut militant aux Jeunesses Communistes et quitta le Parti Communiste lorsqu'il devint normalien. À "l'École", il vivait en couple avec un acteur, mais "la seule personne au courant était la femme de ménage"⁵⁶⁹. Il était un des responsables de l'UNEF et écrivait des articles pour *Avant-Garde Jeunesse*, le journal de la Jeunesse Communiste Révolutionnaire (JCR), un groupe trotskiste dirigé par Alain Krivine. Car à l'époque, même les partis d'extrême-gauche n'acceptaient pas l'homosexualité, considérée alors comme un "vice bourgeois". Un militant du FHAR affirma en 1972 qu' "avant le FHAR, [il] ne pouvait pas appartenir à un groupe politique, aucun ne donnait sa place à la sexualité et ne [l]'aurait accepté"⁵⁷⁰. Hocquenghem fut d'ailleurs attaqué publiquement lors d'une réunion de l'UNEF : "La JCR est une organisation petite-bourgeoise : il y a des homosexuels dans ses rangs. Tu sais bien ce dont on parle Guy Hocquenghem !". Hocquenghem dut répondre par la négative, "parce qu'en public, naturellement, il fallait dire : "Non"⁵⁷¹.

Puis vint Mai 68. Hocquenghem, alors en couple, faisait partie du Comité d'Occupation, mais il ne participa pas au Comité d'Action Pédérastique Révolutionnaire. "Il y avait encore des aspects de [sa] vie qu'il n'était pas permis de faire apparaître", malgré les discours sur la

⁵⁶⁵ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *ibid.*, p. 32.

⁵⁶⁶ Guy Hocquenghem affirma avoir intégré l'ens en 1965. Mais d'après les recherches de son biographe Antoine Idier, il intégra la rue d'Ulm en 1966. Je le remercie pour cette information.

⁵⁶⁷ René Schérer, "L'homosexualité en relief", *Ex aequo*, n° 23, novembre 1998, p. 30.

⁵⁶⁸ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*, p. 33.

⁵⁶⁹ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *ibid.*, p. 34.

⁵⁷⁰ Témoignage de Rémi, 25 ans, employé, cité dans Françoise Travelet, "Prolétaires de tous les pays, caressez-vous !", *Gulliver*, n° 1, novembre 1972.

⁵⁷¹ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*, p. 34. L'auteur cita également cet événement dans son autobiographie rédigée en 1988 et publiée en 1994 : Guy Hocquenghem, *L'amphithéâtre des morts*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 89-92.

libération de tous les possibles qui se cristallisèrent sur les barricades⁵⁷². Mai 68 fut donc un "échec" pour les homosexuel-le-s et il fallut attendre encore trois ans, pour voir apparaître le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire en 1971.

Lors de la création de ce mouvement, Hocquenghem habitait dans une grande maison à Asnières, "en commune", comme il était fréquent à l'époque, grâce à la grande vague de contestation qui parcourut les années 1960 et 1970. Il s'agissait pour eux de vivre sans règles et d'évoluer ainsi vers le "communisme sexuel" qui était parfois difficile à atteindre et était aussi un discours stratégique (la critique de la "relation exclusive") pour coucher avec des hétérosexuels⁵⁷³. Il militait à ce moment-là à VLR car il avait été exclu de la JCR à la rentrée 1968 à cause de son homosexualité⁵⁷⁴. L'homosexualité semblait incompatible avec la lutte révolutionnaire.

En 1971, il participait depuis peu aux réunions du FHAR. Grâce à son militantisme à VLR, il proposa à ses ami-e-s homosexuel-le-s du FHAR d'écrire quelques textes pour le journal *Tout*. Il leur dit :

Faisons une série de textes pour raconter ce que nous avons vécu. Je travaille à un journal gauchiste qui s'appelle "Tout", ce sont des types assez ouverts, je les connais bien, je pense qu'ils accepteraient de les publier⁵⁷⁵.

Ils purent ainsi joindre leur militantisme politique et leur sexualité. L'homosexualité pouvait enfin devenir un sujet politique. Mais la politisation de l'homosexualité mise en avant par les textes du FHAR dans *Tout* ne fut au départ pas facile à défendre, même si les amis d'Hocquenghem à VLR qui dirigeaient le journal lui semblaient "ouverts" car ils avaient publié dans le premier numéro un texte du leader du Black Panther, Huey Newton, qui

⁵⁷² Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *ibid.*, p. 34.

⁵⁷³ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *ibid.*, p. 34.

⁵⁷⁴ Son ami René Schérer fut lui aussi exclu du Parti Communiste quelques années plus tôt, en 1954, à cause d'une "relation un peu imprudente avec un membre des Jeunesses Communistes" qui "a suscité des rumeurs, des ragots. Il fut à partir de ce moment mis en demeure et il dû quitter le parti. Témoignage de René Schérer dans René Schérer et Geoffroy de Lagasnerie, *Après tout, entretiens sur une vie intellectuelle*, Paris, Cartouche, 2007, pp. 40-41.

⁵⁷⁵ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*, p. 35.

défendait politiquement les mouvements gays américains⁵⁷⁶. En effet, bien qu'ils avaient envie de "crier publiquement ce qu' [ils] étai[en]t", Hocquenghem dut d'abord faire face seul aux regards des membres du comité de rédaction :

Lorsque que je les ai lus au comité de rédaction, j'étais nerveux, sur la défensive, je regardais les visages autour de moi. J'avais l'impression de me déshabiller devant les autres, tout en me demandant : "Est-ce que, politiquement, je vais être bien ?"⁵⁷⁷.

Il n'y eut finalement pratiquement aucun débat et le numéro 12 de *Tout* intitulé : "Libre disposition de notre corps" parut le 23 avril 1971⁵⁷⁸. Sur douze pages du quinzomadaire, sept furent consacrées au "droit à toutes les sexualités", à l'avortement, à la contraception et "au droit des mineurs à la liberté du désir et à son accomplissement"⁵⁷⁹. Cependant, le combat du FHAR ne se limitait pas seulement à la liberté sexuelle. Il portait de nombreuses revendications de plusieurs groupes marginalisés comme la lutte contre le racisme par exemple.

La poignée de militant-e-s du FHAR qui participa à ce numéro du journal *Tout* mirent en évidence trois problèmes principaux : la vie quotidienne des homosexuel-le-s dans la société "normale" ; les théories qui prétendaient expliquer l'homosexualité ; et surtout, souligner la contradiction inhérente aux gauchistes révolutionnaires qui se proposaient de libérer la sexualité sans pourtant inclure les homosexuel-le-s puisqu'ils continuaient de les opprimer.

a) "*Vie quotidienne chez les pédés*"

Si les premières réunions du FHAR servirent à prendre la parole en petit groupe à propos de l'homosexualité, la publication du dossier dans le journal *Tout* permit aux homosexuel-le-s

⁵⁷⁶ "Déclaration du camarade H. P. Newton, Ministre de la défense du Black Panther Party, pour soutenir la juste lutte des homosexuels et des femmes pour leur libération", *Tout*, n° 1, 23 septembre 1970, p. 7. Il déclara notamment : "Nous n'avons pas dit grand chose jusqu'à présent sur les homosexuels, mais maintenant, il nous faut nous lier avec le mouvement des homosexuels, car c'est un mouvement réel. Mes lectures et mon expérience concrète m'ont appris que nul dans cette société ne reconnaît le droit des homosexuels à être libres. Ils sont peut-être la couche la plus opprimée au sein de cette société". Cet article suscita d'ailleurs une lettre d'un "camarade" dans le numéro suivant dans laquelle il invita les homosexuels "à prendre le pouvoir sur leur vie" et à "dire merde aux puristes de la société abstraite", "Homosexuels", *Courrier critiques diffusion*, *Tout*, n° 2, 8 septembre 1970, p. 2.

⁵⁷⁷ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *ibid.*, p. 35.

⁵⁷⁸ FHAR, "Libre disposition de notre corps", *Tout*, n° 12, 23 avril 1971.

⁵⁷⁹ FHAR, "Libre disposition de notre corps", *ibid.*, p. 1.

de prendre la parole publiquement. Cette politisation de la question homosexuelle décrivait la vie quotidienne des "pédés". Ces différents textes étaient des moyens politiques pour y remédier et ainsi "détruire l'oppression des hommes et réaliser [leurs] désirs". Ils et elles affirmèrent à ce propos : "on ne veut plus qu'ils parlent de nous, qu'ils proposent à notre place et on veut pas non plus parler comme eux ou devenir nous-mêmes des chefs"⁵⁸⁰ ou encore : "je veux baiser, est-ce un crime que de ressentir ce désir ?"⁵⁸¹.

Ils et elles critiquèrent pour l'essentiel la morale sexuelle du système capitaliste. En effet, la lutte pour la libération homosexuelle, pour l'avortement "libre et gratuit", contre le racisme dont souffraient les "arabes" en France, était liée selon le FHAR au système socio-économique alors en vigueur. La libération des homosexuel-le-s ne pouvait avoir lieu s'ils ne détruisaient pas en même temps le régime capitaliste. L'ennemi principal du FHAR était ce système socio-économique, coupable des pires "oppressions", notamment de la sexualité dite "normale" sur les sexualités "déviées". Ils et elles rejetèrent donc tour à tour, avec le vocabulaire gauchiste caractéristique des années 1970, "les valeurs masculines opprimantes", la "morale hétéro-flic", "l'idéologie bourgeoise", "le chauvinisme mâle", "l'aliénation dans le couple", "la société hétéro-flicarde", celle "qui [les] vire de [leurs] boulots, [les] cogne, [les] fiche, [les] fout en taule, dans le seul but avoué par leur mot d'ordre : "les homos, on va les soigner"⁵⁸². Ces quelques textes dans le journal *Tout* leur permirent dès lors de commencer à démonter un à un les rouages du "système des valeurs masculines" pour pouvoir enfin "se réaliser".

Ils et elles montrèrent ainsi la situation légale de l'homosexualité en France. Contrairement à l'opinion générale qui semblait penser qu'une libéralisation des mœurs avait lieu depuis les années 1960, les militant-e-s du FHAR montraient, en citant différentes lois - la célèbre ordonnance de Pétain reprise à la Libération par de Gaulle et le sous-amendement Mirguet - que l'homosexualité n'était pas concernée par le vent de libération sexuelle qui soufflait alors. "Oui, on condamne pour homosexualité !"⁵⁸³, notamment dans les lieux de drague en plein air,

⁵⁸⁰ FHAR, "Libre disposition de notre corps", *ibid.*, p. 4.

⁵⁸¹ FHAR, "Sur les murs des chiottes de Vincennes", *ibid.*, p. 9.

⁵⁸² FHAR, "Libre disposition de notre corps", *ibid.*, p. 6.

⁵⁸³ FHAR, "Les lois", *ibid.*, p. 6.

comme les tasses ou les bois, où les "pédés" allaient toujours avec "la peur du flic ou de l'hétéro-flic"⁵⁸⁴.

Mais cette répression ne fut pas seulement légale. Pour les militant-e-s du FHAR la répression contre les homosexuel-le-s était le fruit de tout un système historique et moral : "matraquage moral des parents, des éducateurs, de l'entourage hétéro qui fait pression pour que le monstre réintègre le bercail de la sexualité normale", "le bourrage de crâne de la propagande hétéro"⁵⁸⁵. La répression envers les homosexuel-le-s passait également par un système d'opposition binaire et hiérarchisé : masculin/féminin ; sujet/objet ; actif/passif et aussi : hétérosexualité/homosexualité. Ce qui était "privilège" pour l'un, était "aliénation" pour l'autre. L'éducation que recevait les femmes "tend[ait] à les rabaisser. On [leur] appren[ait] à se taire, à [se] rendre désirables pour piéger un mari, à faire la cuisine pour le retenir, et à coudre pour repriser ses chaussettes"⁵⁸⁶.

Cette répression eut des conséquences directes sur les homosexuel-le-s : "le fichage, la prison, la proscription, les insultes, les casse-gueules, les sourires narquois, les regards commiséreux"⁵⁸⁷. Ils devaient alors s'enfermer dans "le ghetto des boîtes de nuit de tantes" pour vivre l'espace d'un instant dans un lieu un peu plus protégé que la rue ou les lieux de drague extérieurs. Ils et elles ne souhaitèrent pas, cependant, que l'on s'apitoie sur leur sort. "Parler n'est pas se plaindre, ni solliciter servilement"⁵⁸⁸. Ils et elles désiraient simplement décrire leur situation, et à partir de là, lutter pour détruire la "société fric des hétéro-flics" et "la sexualité réduite à la famille procréatrice". Plutôt que de subir cette situation, il fallait la combattre en arrêtant tout d'abord de "raser les murs", en sortant des "boîtes et des pissotières dans la rue" pour donner un visage à l'homosexualité et montrer qu'elle ne se limitait pas seulement à quelques espaces marginaux. Ils distribuèrent à ce propos un tract où il était écrit : "La personne qui vous remet ce tract est homosexuelle"⁵⁸⁹. Ils proposaient également

⁵⁸⁴ FHAR, "Vie quotidienne chez les pédés", *ibid.*, p. 6.

⁵⁸⁵ FHAR, "Vie quotidienne chez les pédés", *ibid.*, p. 6.

⁵⁸⁶ FHAR, "Elles sont puissantes les filles qui s'embrassent !", *ibid.*, p. 6.

⁵⁸⁷ FHAR, "A ceux qui sont comme nous", *ibid.*, pp. 6-7.

⁵⁸⁸ FHAR, "Elles sont puissantes les filles qui s'embrassent !", *ibid.*, p. 6.

⁵⁸⁹ Tract du FHAR distribué probablement en septembre 1974 conservé à la BnF : 4-WZ-10838.

de former des "groupes d'auto-défense qui s'opposeraient par la force au racisme sexuel des hétéro-flics"⁵⁹⁰.

b) Les théoriciens de la "révolution sexuelle" et l'homosexualité

Cette prise de parole des militant-e-s du FHAR servit également à souligner les contradictions inhérentes aux différents discours sur la libération sexuelle. Les années 1960 connurent une vague de libéralisation des moeurs sans précédent, dont Freud et Reich furent considérés comme les théoriciens. Cependant, d'après les militant-e-s du FHAR, ces mêmes théoriciens ouverts à la libération sexuelle ne l'étaient pas du tout au sujet de l'homosexualité. En effet, selon eux, la psychiatrie et la psychanalyse, fussent-elles qualifiées de "science", n'étaient que les héritières des temps obscurantistes où l'on brûlait les homosexuels sur le bûcher.

Pour la psychiatrie classique nous étions simplement des dégénérés, au même titre que les idiots, les assassins et divers sortes de fous. C'était un peu simpliste et la génétique ayant fait des progrès il a fallu trouver autre chose. Autre chose ça a été le marxisme et la psychanalyse. D'abord nous souffrons d'un arrêt du développement normal de notre sexualité à un stade infantile.

Ensuite nous avons peur des femmes, toute femme représentant notre mère, et comme c'est interdit de baiser sa mère...

Enfin on est castré, on a perdu le phallus et on aime les hommes pour leur rendre le phallus qu'on a pas. [...]

Au cas où vous ne seriez pas d'accord, si vous êtes par exemple militant du FHAR, c'est que vous êtes au stade de la "revendication agressive", régressé à la phase sadique anale, un pervers incurable, un cas désespéré, un danger public. Là, la psychanalyse ne peut plus rien, il faut appeler les flics. En langage technique, si vous êtes malheureux, vous êtes névrosé[s], donc curable[s], si vous êtes heureux vous êtes pervers, donc incurable[s]. Problème, comment rendre les pervers névrosés ? Condition essentielle à la bonne tenue du compte en banque du psychanalyste⁵⁹¹.

Tous ces discours sur l'homosexualité, ces théories médicales qui prétendaient l'expliquer, et qui proliféraient depuis plusieurs décennies, étaient considérées comme "une insulte" et "une agression" envers les homosexuel-le-s. Ils et elles se revendiquaient comme étant "ni pervers ni déviés"⁵⁹². Ils citèrent à ce propos plusieurs extraits des oeuvres de Freud et de

⁵⁹⁰ FHAR, "A ceux qui sont comme nous", *art. cit.*, pp. 6-7.

⁵⁹¹ FHAR, "Malades dans leur tête ?", *ibid.*, p. 7.

⁵⁹² FHAR, "Ni "pervers" ni "déviés"", *ibid.*, p. 5.

Reich. Le père de la psychanalyse affirma notamment que l'homosexualité était une "perversion" bien que le terme n'exprimait pas, selon lui, de jugement de valeur⁵⁹³. Des propos qui semblèrent aux militant-e-s du FHAR bien plus opprimants que révolutionnaires. Reich n'était pas en reste non plus. Il déclara que "les connaissances acquises dans le domaine de l'économie sexuelle nous permettent de considérer l'homosexualité comme l'effet d'une inhibition très ancienne de l'amour hétérosexuel". D'autre part, il indiqua que :

L'homosexualité des adultes n'est pas un crime social, elle ne nuit à personne. On ne peut la réduire qu'en réalisant toutes les conditions nécessaires à une vie amoureuse naturelle des masses. En attendant, on doit la considérer comme une forme de satisfaction sexuelle parallèle à la forme hétérosexuelle qui, à l'exception de la séduction d'adolescents ou d'enfants, ne doit pas être punie⁵⁹⁴.

Bien que ce discours semblait plus ouvert que les théories médicales classiques, le fait que le théoricien de la révolution sexuelle veuille "réduire" l'homosexualité inspira au FHAR la plus grande méfiance et les incita à construire leur propre discours à partir de leur vie et de leur lutte, sans intermédiaire. Ils rejetèrent donc complètement tous les discours *sur* l'homosexualité pour leur opposer leur parole, la parole des homosexuel-le-s.

c) *Les "pédés" et les gauchistes : "Comment peut-on mêler le cul et la politique ?"*⁵⁹⁵

Enfin, le troisième point fondamental et le plus important sur lequel insista le FHAR fut la contradiction des discours gauchistes "révolutionnaires" à propos de la "révolution sexuelle". Ils défendaient en effet la révolution sexuelle mais les homosexuel-le-s n'en faisaient pas partie. Les gauchistes parlaient de révolution sexuelle tout en continuant cependant d'opprimer les homosexuel-le-s puisque l'homosexualité était considérée par les gauchistes comme un "vice bourgeois". Le FHAR interpella alors les gauchistes dans les textes de *Tout* pour montrer que l'homosexualité n'était pas contradictoire avec la révolution, mais que, bien au contraire, la révolution culturelle ne pouvait être accomplie sans la lutte homosexuelle. Un des slogans du MLF correspondait d'ailleurs tout à fait à certaines idées du FHAR car ils

⁵⁹³ Sigmund Freud, *Trois essais sur la sexualité*, note 13, cité par le FHAR, "Ni "pervers" ni "déviés"", *ibid.*, p. 5.

⁵⁹⁴ Wilhem Reich, cité par le FHAR, "Ni "pervers" ni "déviés"", *ibid.*, p. 5.

⁵⁹⁵ FHAR, *"Au dehors !"*, n° 2, fin du premier trimestre 1972, p. 5. Journal ronéotypé conservé à l'IMEC dans le fonds Françoise d'Eaubonne.

luttaient tous deux, en tant qu'"alliés naturels"⁵⁹⁶, contre la société patriarcale : "Votre libération sexuelle n'est pas la nôtre"⁵⁹⁷. C'est pourquoi certains textes du journal de VLR peuvent être considérés comme une lettre ouverte aux gauchistes hétérosexuels. Les homosexuel-le-s s'exprimèrent dans leur journal pour réfuter la plupart des objections à propos de l'incompatibilité des "pédés et la révolution"⁵⁹⁸.

L'homosexualité n'était ni un "problème" ni "marginale", pas plus qu'une perversion ou une maladie. Elle était considérée par le FHAR avant tout comme un "état". Contrairement aux affirmations des gauchistes traditionnels, elle concernait les masses, mais pas officiellement, car "des centaines de milliers" étaient "refoulés" et "s'autocensur[ai]ent" sous le poids de l'idéologie morale bourgeoise⁵⁹⁹. Affirmer que l'homosexualité ne concernait pas les masses correspondait, pour les militant-e-s du FHAR, à se situer du côté du "vieux monde" de la bourgeoisie, inspiré par la honte et l'autorépression dues à "l'environnement culturel". Les homosexuel-le-s du FHAR invitaient donc les gauchistes traditionnels à critiquer la cause de la marginalité de l'homosexualité, l'environnement culturel, plutôt que la marginalité elle-même, qui était un effet de l'idéologie capitaliste. Ils essayèrent de diffuser cette idée à travers des slogans sur des tracts tels que : "les homosexuels, ça n'existe pas qu'au cinéma !" ⁶⁰⁰.

La lutte pour la liberté homosexuelle fut, d'après les gauchistes traditionnels, "récupérée" par la bourgeoisie et n'appartenait donc plus au combat révolutionnaire. Lorsque la révolution parlait de "corps", "désir", "jouissance", "pénétration", "amour" pour atteindre un certain communisme sexuel, tous ces mots synonymes de liberté sexuelle étaient transformés par l'idéologie capitaliste en : "marchandise", "objet", "consommation", "propriété du corps", "mariage", "famille" et "éducation". La sexualité libérée revendiquée par les gauchistes était réintégrée à l'idéologie bourgeoise puritaine en terme de commerce et prostitution. C'est pourquoi le FHAR chercha à montrer l'"aliénation" dont souffraient les gauchistes traditionnels et certains homosexuels bourgeois (ceux qui revendiquaient l'intégration aux

⁵⁹⁶ Un du FHAR et de *Tout*, "Réponse au texte des femmes", *Tout*, n° 15, 30 juin 1971, p. 9.

⁵⁹⁷ MLF, "Votre libération sexuelle n'est pas la nôtre", *Tout*, n° 15, 30 juin 1971, p. 1.

⁵⁹⁸ FHAR, "Les pédés et la révolution", *ibid.*, pp. 8-9.

⁵⁹⁹ FHAR, "Les pédés et la révolution", *ibid.*, p. 8.

⁶⁰⁰ Tract distribué rue du dragon le premier juin 1971 à la sortie de "Mort à Venise" et conservé à la BnF : 4-WZ-10838.

institutions bourgeoises (mariage, droit à l'adoption)⁶⁰¹. Selon les militant-e-s du FHAR, la lutte contre l'exploitation socio-économique était inséparable de la lutte "contre la sexualité et la culture bourgeoises". Comme certains l'affirmèrent, "repenser les rapports économiques est inutile si on ne repense pas en même temps les rapports sociaux et les rapports sexuels"⁶⁰². Ainsi, ce fut grâce au discours homosexuel révolutionnaire que les gauchistes traditionnels purent comprendre certains fondements capitalistes de leur discours. La vision homosexuelle du monde n'était pas parcellaire comme l'affirmèrent les gauchistes traditionnels. D'après le FHAR c'était grâce à l'association des différentes luttes que le combat contre le capitalisme pouvait aboutir. Ils et elles déclarèrent à ce propos : "La lutte pour la libération de l'homosexualité est subordonnée à la lutte pour la libération de la femme et du couple en général"⁶⁰³. La lutte pour la liberté homosexuelle participait donc de la révolution culturelle. Les discours gauchistes traditionnels étaient ainsi dépassés par leur gauche par les discours gauchistes homosexuels.

En effet, le FHAR chercha à montrer comment les discours gauchistes étaient imprégnés de l'idéologie capitaliste qu'ils prétendaient combattre et les invita à s'en défaire.

La mentalité gauchiste apparaît comme encore collée au vieux monde, à la vieille gauche politique, [dans] le domaine de la sexualité. La misère du corps, la censure et l'auto-censure du désir, le flic dans la tête, donc partout, l'interdiction de jouir [...] qui caractérisent les sociétés capitalistes sont, à chaque instant, reproduites dans les activités gauchistes comme elles l'étaient déjà dans la tactique électoraliste des partis prétendus communistes⁶⁰⁴.

Si la lutte homosexuelle semblait parcellaire à certains gauchistes, le FHAR était là pour rappeler que la revendication homosexuelle remettait en cause le culte de la virilité, et par là-même, ce que la société bourgeoise appelait la "loi de nature". Cette mise en cause de la virilité remettait également en cause tout le système mâle sur lequel reposait l'idéologie bourgeoise : la "famille", le "patriarcat monogamique", "les conduites masculines d'autorité, de puissance, d'agressivité et d'hystérie"⁶⁰⁵. La sodomie aussi, associée à l'homosexualité, remettait en cause le tabou de "la merde et du trou du cul" de la société bourgeoise, tout

⁶⁰¹ FHAR, "Pas d'accord ! Une lettre", *ibid.*, p. 6.

⁶⁰² "Cours camarade le vieux monde est derrière toi", *Le Fléau Social*, n° 1, p. 2.

⁶⁰³ FHAR, "Elles sont puissantes les filles qui s'embrassent !", *ibid.*, p. 6.

⁶⁰⁴ FHAR, "Les pédés et la révolution", *ibid.*, p. 9.

⁶⁰⁵ FHAR, "Les pédés et la révolution", *ibid.*, p. 8.

comme les injures d'"enculé" ou de "merdeux" prouvaient que la lutte homosexuelle était loin d'être parcellaire, mais bien "l'obsession fondamentale [de la psychologie bourgeoise] : celle de perdre sa virilité et de se salir". Selon le FHAR, le culte de la virilité de la société capitaliste était le fruit du "refoulement homosexuel", c'est pourquoi il valait mieux "pratiquer avec amour l'acte tabou de la sodomie entre hommes [...] que d'en rêver dans la haine"⁶⁰⁶. Grâce à la lutte homosexuelle, les militant-e-s du FHAR mettaient ainsi en évidence certains aspects de la domination qui n'étaient jusqu'alors pas remis en cause par les gauchistes. "L'homosexuel fai[sai]t éclater les stéréotypes bourgeois de la virilité et de la féminité"⁶⁰⁷.

Par conséquent, le combat homosexuel souligna d'autant plus que les gauchistes traditionnels "l'illégitimité des structures bourgeoises". Il critiquait non seulement l'exploitation socio-économique, mais aussi toute la culture sexuelle bourgeoise puritaine imprégnée dans les esprits jusqu'au point de ne susciter aucune remise en question parmi les gauchistes hétérosexuels. Ce fut le combat homosexuel réputé "marginal" et "parcellaire" qui permit d'ouvrir les luttes gauchistes à une vision homosexuelle du monde. Cela ne veut bien évidemment pas dire que tout le monde devait devenir homosexuel, mais que les valeurs de "déculpabilisation", de liberté, de non domination, d'égalité défendues par les militant-e-s du FHAR étaient l'horizon indépassable d'un "monde nouveau" qu'ils et elles défendaient, d'une société où le désir pourrait s'élargir sans la contrainte du couple et de la famille bourgeoise comme destin.

Les interlocuteurs privilégiés des militant-e-s du FHAR lorsque ils et elles publièrent ces quelques textes dans *Tout* furent donc les gauchistes. Certain-e-s menèrent ce combat au nom de "l'égalité", d'autres le menèrent pour "déculpabiliser" le désir, mais tous et toutes luttèrent contre l'idéologie bourgeoise du vieux monde capitaliste imprégnée jusque dans les partis gauchistes traditionnels. La prise de parole du FHAR dans le journal de VLR permit ainsi d'ouvrir les partis gauchistes à la question homosexuelle en politisant l'homosexualité, tout en montrant qu'une position particulière, l'homosexualité réprimée, pouvait donner lieu à une vision universelle d'un monde communiste sans répression. Le FHAR, comme ils et elles l'indiquèrent, jeta "le pavé de l'homosexualité dans la mare gauchiste"⁶⁰⁸. De plus, lors de la

⁶⁰⁶ FHAR, "Les pédés et la révolution", *ibid.*, p. 8.

⁶⁰⁷ FHAR, "Les pédés et la révolution", *ibid.*, p. 8.

⁶⁰⁸ FHAR, "Le pavé de l'homosexualité dans la mare gauchiste", *Tout*, n° 13, 17 mai 1971, p. 2.

publication de ce fameux numéro 12 de *Tout*, le FHAR annonçait "comment se rencontrer" : ils et elles se réunissaient tous les jeudi de 18h à 20h aux Beaux-Arts. L'entrée de l'homosexualité sur la scène politique marqua le véritable point de départ du mouvement homosexuel révolutionnaire et suscita de très nombreuses réactions.

5. La politisation de l'homosexualité et la croisade morale contre *Tout*

À la première [réunion], nous étions une trentaine. Le jeudi suivant une centaine, et, au moment des départs en vacances, un millier. On est venus nous trouver. On a reçu des centaines de lettres. On en reçoit encore. Nous nous retrouvions, sans l'avoir voulu, à la tête d'un mouvement. C'était le succès inattendu, l'explosion⁶⁰⁹.

Ces quelques mots d'Hocquenghem montre à quel point le FHAR s'est pensé comme un véritable mouvement homosexuel à partir du succès "inattendu" du numéro 12 de *Tout*. Avant la publication, il s'agissait plutôt d'un petit groupe d'ami-e-s qui voulait simplement "se voir et se parler" à propos de l'homosexualité. Ils et elles se décidèrent alors à préparer pour l'essentiel la manifestation du 1^o mai 1971.

Cet événement fut, d'après le FHAR, la première manifestation en Europe, où "pédés et gouines" défilèrent en tant qu'homosexuel-le-s sous la banderole du FHAR, "derrière le MLF et devant les lycéens" (auxquels *Tout* avait également ouvert ses colonnes) pour éviter les reproches des gauchistes⁶¹⁰. On put y entendre divers slogans : "À bas la dictature des normaux", "Libérez Charles Trenet", "Libérez les homosexuels de Cuba". Devant le cimetière du Père Lachaise, certain-e-s cueillirent des tulipes pour les offrir, afin, peut-être, de symboliser l'amour et la non-violence, ou pour attirer les regards et sensibiliser ainsi les passant-e-s à leur cause. D'après Anne-Marie Fauret, leur cortège passa de 200 à 500 et fut vécu comme un éveil pour de nombreux homosexuel-le-s :

Premier mai 1971 à Paris. Les mouvements gauchistes défilent seuls le matin. Je suis venu en spectateur car les cortèges incantatoires m'emmerdent. Tout à coup, dans le moutonnement groupusculaire, l'irruption de la vraie vie : un groupe d'une centaine de jeunes gens et de quelques jeunes femmes, chantant, criant, affirme, danse et rit son homosexualité. Sur les trottoirs, c'est la stupeur. À mes côtés, un couple dans la trentaine cache sa gêne derrière un sourire amusé. Un jeune homme se détache du cortège et vient embrasser un garçon de quinze ans, qu'il connaît, qui se tient près de ce couple. Le couple libéral ne rit plus, la distance s'est rétrécie.

⁶⁰⁹ Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*, p. 35.

⁶¹⁰ Frank Arnal, "A l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36.

Je me joins au groupe. Pouvoir enfin participer à un défilé politique en étant "rassemblé" et en associant revendications politiques, économiques et sexuelles, quel pied ! Tout le long du chemin qui conduit au Père Lachaise, comme dans Hans, le joueur de flûte, des grands enfants s'éveillent à la vie et le cortège enfle⁶¹¹.

Leur action consistait aussi à distribuer un tract avec le jour et l'adresse de l'Assemblée Générale. De nombreux journaux parlèrent de cette manifestation du FHAR, ce qui leur permit d'être "un millier" dans l'amphithéâtre lors de l'A. G. suivante⁶¹². Le succès fut donc total puisqu'il s'agissait d'abord de se montrer en groupe dans une manifestation politique afin de politiser l'homosexualité. Peu importait si les descriptions journalistiques se faisaient en termes négatifs car l'important était en premier lieu d'être vu, d'être présent en tant qu'homosexuel-le. *Minute* souligna par exemple que les "membres du FHAR (très peu virils) ont participé, derrière les banderoles revendicatives, au défilé du 1^o mai dans le cortège de la CFDT"⁶¹³.

Entre temps, le numéro de *Tout* consacré à la "libre disposition de notre corps" se vendit à près de 50 000 exemplaires⁶¹⁴. Les pouvoirs publics, en la personne du Ministre de l'Intérieur Raymond Marcellin, s'émurent alors de cette large diffusion et décidèrent de saisir le numéro. Dès lors, une campagne contre ce numéro commença à la mi-mai jusqu'à la fin du mois et elle fut accompagnée d'une vague d'interpellations et d'arrestations.

Dès le 13 mai, le député Caldaguès (UDR) posa une question écrite à l'Assemblée Nationale à propos de la diffusion du numéro 12 au lycée Buffon, un périodique "largement consacré à l'apologie de diverses déviations sexuelles". Il demanda en effet au Ministre de l'Éducation Nationale "si le fait qu'une publication ordurière ait pour directeur un grand écrivain suffit à la mettre à l'abri des dispositions que devraient prendre les autorités"⁶¹⁵.

⁶¹¹ Marc Roy, "La provocation comme un des Beaux-Arts. L'itinéraire indigne", *Gai Pied*, n° 25, avril 1981, p. 33.

⁶¹² Frank Arnal, "A l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *ibid.*, p. 36.

⁶¹³ "Le front rose se met au FHAR rouge", *Minute*, 19 au 25 mai 1971, cité dans FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, pp. 20-22.

⁶¹⁴ Marie-Jo Bonnet, *Les relations amoureuses entre les femmes du XVI^e au XX^e siècle*, Odile Jacob, Paris, 1995, p. 333. Ce chiffre est repris par Jean Le Bitoux, Hervé Chevaux et Bruno Broth, *Citoyen de seconde zone. Trente ans de lutte pour la reconnaissance de l'homosexualité en France (1971-2002)*, Paris, Hachette, 2003, p. 88.

⁶¹⁵ FHAR, "M. Cadaguès s'en prend à "Tout", *Tout*, n° 13, 17 mai 1971, p. 2. Article publié d'abord dans *Le Monde* du 15 mai 1971. Il exista également un "Front de Libération des Jeunes". Cf. *Tout*, n° 9, 18 février 1971.

Quelques jours plus tard, le député-maire de Tours, Jean Royer, non-inscrit, mais "apparenté à la majorité", lança une campagne contre "l'apologie des déviations homosexuelles dans *Tout*" au nom de "la morale naturelle" à savoir : "le respect dû aux parents, à la famille, à la propriété, aux rapports de commandements". Cet homme, père de cinq enfants, ancien instituteur, comme il le souligna lui-même, déclara : "Je suis décidé à mener une lutte vigoureuse, violente au besoin, contre la perversion morale sous toutes ses formes et contre la pornographie". "L'apologie des déviations homosexuelles dans le journal *Tout* [...] est une honte"⁶¹⁶.

Puis il porta plainte contre le directeur de la publication Jean-Paul Sartre pour "outrage aux bonnes moeurs"⁶¹⁷. Il affirma avoir "porté plainte contre Jean-Paul Sartre [car] il incit[ait] à toutes les libertés sexuelles". Royer déclara qu'il était "révolté par certaines images", et qu'en tant que maire de Tours, "[il dépensait] des milliards pour le développement et la purification. Maintenant, [il voulait] lutter contre la pollution des esprits"⁶¹⁸. 10 000 exemplaires furent alors saisis dans toute la France. La Brigade Mondaine saisit également 200 exemplaires dans le local du journal et 200 autres à la librairie "La commune". Fin mai, un homme fut arrêté à Grenoble alors qu'il vendait le numéro 12 et début juin, trois membres du FHAR furent interpellés à Tours parce qu'ils collaient des pages de *Tout* sur les murs de la mairie. Certains camarades du FHAR furent aussi arrêtés lors d'une tentative d'incendie de nuit au local du journal⁶¹⁹. Mais les participant-e-s du FHAR s'étaient préparé-e-s à se défendre contre "le chantage moral à la famille de la bourgeoisie" car la famille était pour eux et elles "le premier couvercle à l'ébullition de [leurs] désirs". "S'il a lieu, ce procès contre *Tout*, on expliquera publiquement tout ça, nous profiterons de cette occasion"⁶²⁰. Finalement, le 16 juillet 1971, la plainte du maire de Tours fut invalidée par le Conseil Constitutionnel car il estima qu'elle portait atteinte aux libertés d'expression et d'association dont le directeur fictif de la publication constituait le symbole⁶²¹.

⁶¹⁶ Jean Royer dans *Le Nouvel Observateur*, cité dans "La famille, c'est porno", *Tout*, n° 14, 7 juin 1971, p. 1.

⁶¹⁷ FHAR, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 19.

⁶¹⁸ Michel Menet, "Le maire de Tours s'en va-t-en guerre contre la pornographie", *Tout*, n° 13, 17 mai 1971, p. 3. Article initialement paru dans *France-Soir* le 13 juin 1971.

⁶¹⁹ FHAR, *Rapport contre la normalité*, *ibid.*, p. 19.

⁶²⁰ FHAR, "La famille, c'est porno", *Tout*, n° 14, 7 juin 1971, p. 1.

⁶²¹ Jean Le Bitoux, Hervé Chevaux et Bruno Proth, *Citoyen de seconde zone*, op. cit., p. 88.

Le combat de Royer contre "la pollution des esprits" obtint cependant quelque victoire. En effet, les sex-shops furent interdits à la même période car, d'après un camarade du FHAR, des mineurs y furent aperçus. Le maire de Tours se targua lui-même qu'il n'y avait aucun sex-shop dans sa ville et qu'en outre, les images érotiques ou pornographiques des films "pour adultes" n'étaient pas affichées dans la rue⁶²². Un militant du FHAR exprima à ce propos sa colère dans les colonnes de *Tout* :

Combien de fois faudra-t-il répéter que les citoyens en ont marre d'être pris pour des débiles mentaux incapables de décider par eux-mêmes de ce qui leur convient et que les mineurs en ont foutrement ras le bol d'être "protégés" (comme Al Capone "protégeait" les petits commerçants de Chicago) et qu'ils revendiquent leur droit à être pervertis et détournés si le coeur leur chante⁶²³.

Les réactions des pouvoirs publics après la publication du numéro 12 furent également accompagnées des réactions de la plupart des partis gauchistes, comme Lutte Ouvrière qui fit part de ses critiques dans le numéro suivant de *Tout*. Les militant-e-s révolutionnaires du FHAR furent tour à tour accusé-e-s de "petits-bourgeois", "d'individualistes petits-bourgeois", et les textes furent comparés à des "graffitis de pissotières". Quant au véritable problème que supposa le FHAR à Lutte Ouvrière, ce ne fut pas la répression des homosexuel-le-s, qu'ils rejetaient également, mais que les homosexuel-le-s "mêl[assent] l'activité politique [au droit à l'homosexualité et à toutes les sexualités]"⁶²⁴. La sexualité devait être une affaire privée, privée d'existence publique aux yeux de la plupart des gauchistes. Cette article de Lutte Ouvrière suscita une "profonde indignation" de la part des participant-e-s du FHAR car, outre les "plaisanteries éculées", des gens qui se revendiquaient gauchistes refusaient cependant de s'attaquer à l'idéologie sexuelle bourgeoise :

Si vous êtes marxistes, vous devriez savoir que la mise en question du capitalisme passe aussi par l'abolition de la famille bourgeoise, du couple hétérosexuel bourgeois, par la fin des idéologies. Si vous êtes trotskistes, vous devriez vous souvenir que Trotsky a écrit : "Fourier, le gran utopiste français, érigea ses phalanstères sur l'utilisation et la combinaison rationnelle des instincts et des passions humaines, afin de faire contrepoids à l'ascétisme chrétien et à sa répression de la nature humaine. [...] Il est tout de même assez paradoxal que des gens qui ont prétendu et continuent à prétendre lutter contre le stalinisme se conduisent à l'égard de la sexualité en général et de l'homosexualité en particulier comme des stalinien⁶²⁵.

⁶²² Cf. Jean Royer, INA.

⁶²³ Alain, "Sex-shop", *Tout*, n° 16, 29 juillet 1971, p. 8.

⁶²⁴ Lutte Ouvrière, "Tout ou rien", *Tout*, n° 13, 17 mai 1971, p. 2.

⁶²⁵ FHAR, "Réponse à Lutte Ouvrière", dans *Rapport contre la normalité, op. cit.*, pp. 25-26.

Le Parti Communiste ne demeura pas en reste. Leur organe de presse, *L'Humanité*, qualifia de "mascarade" le défilé gauchiste du premier mai. Puis lors d'un rassemblement à la Mutualité le 21 janvier 1972, plusieurs homosexuels questionnèrent un des membres dirigeant, Jacques Duclos, sur le point de vue du Parti Communiste à propos de l'homosexualité. Celui-ci, pris de colère, déclara : "Vous êtes tous des malades, des anormaux, vous les gens du troisième sexe"⁶²⁶. Pierre Juquin, alors membre du Parti, affirma pour sa part que "l'homosexualité, glorifiée dans le cortège gauchiste, [était] une position particulièrement révolutionnaire. [...] La couverture de l'homosexualité ou de la drogue n'a jamais rien eu à voir avec le mouvement ouvrier. L'une et l'autre représentent même le contraire du mouvement ouvrier"⁶²⁷.

Le FHAR signala que de tels propos publics du Parti Communiste ne pouvaient être le fruit que d'un "stalinisme sexuel" qui pensait que l'homosexualité se réduisait à la bourgeoisie et au "Tout-Paris du spectacle"⁶²⁸. En outre, ce parti reprenait à son compte les termes de "perversion", "normalité", qui étaient des concepts de l'idéologie bourgeoise et capitaliste. Le FHAR souligna ainsi que le Parti Communiste était imprégné de cette idéologie sans le savoir alors qu'il prétendait la combattre.

Le Monde Libertaire se démarqua cependant des autres partis gauchistes qui critiquaient la politisation de l'homosexualité. En effet, dans un article du journal de la Fédération Anarchiste, l'auteur, peut-être un des participants au projet du FHAR, se demanda où était la fonction "antinaturelle" de l'homosexualité. Il souligna aussi, comme le FHAR, que l'homosexualité était une des formes libérées de la sexualité, "en tant qu'elle détrui[sait] le culte du phallus et la société mâle". De plus, la condamnation de l'homosexualité était également liée au système capitaliste, à partir du moment où il y avait "des conditions économiques d'échange et de profit"⁶²⁹. Les anarchistes défendaient donc clairement les revendications du FHAR.

⁶²⁶ Jacques Duclos, cité dans FHAR, "Vous ne nous normaliserez pas", *L'Antinorm*, n° 1, décembre 1972-janvier 1973, p. 12.

⁶²⁷ Propos de Pierre Juquin recueillis par Marcelle Padovani, *Le Nouvel Observateur*, 15 mai 1972, cité par le FHAR, "Vous ne nous normaliserez pas", *L'Antinorm*, n° 1, décembre 1972-janvier 1973, p. 12.

⁶²⁸ FHAR, "Vous ne nous normaliserez pas", *L'Antinorm*, n° 1, décembre 1972-janvier 1973, p. 12.

⁶²⁹ Arthur Mira-Milos, "Le c.. des autres !", *Le Monde Libertaire*, n° 173, juillet-août 1971, p. 13.

D'autres journaux, dont certains "bourgeois" et "libéraux", firent aussi référence à "un mouvement d'homosexuels" mais surtout pour souligner de l'étonnement devant leurs manifestations publiques : "la manifestation la plus insolite : celle des homosexuels" titra *France-Soir*⁶³⁰ ; "des participations [à la manifestation du 1er mai] au moins hétéroclites... (l'un des tracts distribués émanait d'un mouvement d'homosexuels)" souligna *L'Humanité*⁶³¹. D'autres journaux parlèrent également du FHAR après la publication du numéro de *Tout* et la manifestation du 1er mai : *Minute*, *Le Canard Enchaîné*, *Combat*, *Paris-Match*, *Rouge*⁶³². La politisation de l'homosexualité était donc un véritable succès pour le FHAR.

L'irruption de l'homosexualité "révolutionnaire" sur la scène publique suscita également une très importante quantité de lettres de jeunes homosexuel-le-s, de province pour l'essentiel, pour exprimer leur solidarité avec le FHAR, car le fait de s'unir en groupe ou "front" donna du courage à de nombreux homosexuels "isolés" pour combattre "le vieux monde" :

Que je vous dise d'abord la joie, la joie fraternelle que nous a donnée la lecture de « Tout ». Je dis « nous », parce que lorsqu'on sent la force des camarades, « je » devient pluriel. Et une prise de parole aussi inspirée galvanise la révolte des solitaires. Les homosexuels de toute race, de tout poil, de tout sexe et de toute classe doivent sortir du ghetto où les a enfermés la bourgeoisie, quand ce n'est pas dans les asiles, la dérision ou la honte. Ceux qui nous persécutent pour la seule raison que nous profanons les valeurs de la virilité, c'est leur aveu d'impuissance qu'ils signent car ils ont converti leur sexualité dans la morale et dans l'argent. Ils ont peur en ouvrant les fesses de se faire pénétrer et déposséder. Déposséder de quoi ? Qu'ils le disent ! Ils transforment la femme en usine et en capital. Nous autres, homosexuels, nous devons assimiler notre combat révolutionnaire à celui de toutes les femmes. Tous les hommes sont des femmes et toutes les femmes sont des hommes. Quant aux anormaux, c'est les autres !

*P.R. (Grenoble)*⁶³³.

D'autres, comme l'écrivain Tony Duvert, voulaient aller plus loin dans la libération des désirs, notamment pour les mineurs, à qui il souhaitait donner la parole :

Je ne connais rien de votre mouvement et je ne sais pas à quoi ces articles pourront réellement servir, mais je suis frappé de leurs efforts pour éviter nombre de stupidités que

⁶³⁰ "La manifestation la plus insolite : celle des homosexuels", *France-Soir*, 28 juin 1971, cité dans FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, p. 23.

⁶³¹ *L'Humanité*, 2 mai 1971, cité dans FHAR, *Rapport contre la normalité, ibid.*, p. 22. Daniel Guérin apostropha également le Parti Communiste dans une "Lettre à "L'Huma"" lors de la deuxième manifestation du premier mai du FHAR en 1972, Cf. Daniel Guérin, "Lettre à "L'Huma"", dans *Le fléau social*, n° 1, juin 1972, p. 10.

⁶³² Cf. FHAR, "La presse et nous", *Rapport contre la normalité, ibid.*, pp. 20-25.

⁶³³ Courrier de P. R, Grenoble, dans "Courrier critiques diffusion, spécial n° 12", *Tout*, n° 13, 17 mai 1971, p. 2.

les homosexuels ont l'habitude de penser sur eux-mêmes. Dommage que le problème de la pédérastie, difficile et crucial dans une critique de la société, de la famille et de l'éducation, n'ait guère été abordé, d'autant que vous étiez, il me semble, en état de faire parler ceux qu'on doit entendre : non pas les pédérastes, mais leurs possibles « victimes » mineures.

*Tony Duvert (Paris)*⁶³⁴

Ces manifestations firent scandale dans la plupart des partis gauchistes, mais aussi à l'intérieur du FHAR. Il fut difficile de prendre la parole, et après la publication du numéro 12, certain-e-s refusaient de distribuer le journal aux ouvriers, car bien qu'il y ait des ouvriers homosexuels, parler de l'homosexualité dans ce milieu était toujours motif de plaisanteries graveleuses, moqueries, accompagnées des sempiternelles insultes du type "enculé", c'est pourquoi, d'après le FHAR :

c'[était] vachement dur de se pointer devant une boîte en vendant « *Tout* » à la criée : « Demandez le n° 12 de *TOUT*, lisez notre article : Les pédés et la révolution », « Je me suis fait enculer par un Arabe ! », et cela [pouvait] attirer des ennuis...⁶³⁵.

Néanmoins, ce numéro 12 de *Tout* et la manifestation du 1er mai 1971 furent vécus par une partie des jeunes homosexuel-le-s de France comme une "sacrée bouffée d'oxygène" afin de libérer la parole et les désirs de ces personnes face à la parole des "spécialistes"⁶³⁶. Dès lors, l'homosexualité n'était plus seulement une perversion ou une maladie comme l'affirmait la plupart des médecins, ni un objet pour la création littéraire, ni même une affaire privée, mais un "état" que revendiquaient les participant-e-s du FHAR sur la place publique, non comme un "mouvement" mais comme une "explosion" avec des slogans tels que : "Nous en sommes, et fiers !" ⁶³⁷. Ce succès inattendu du FHAR en quelques mois poussa les militant-e-s à préparer "un livre noir de la répression" dès le mois de juin 1971 pour dénoncer le "racisme antihomosexuel" comme on disait alors, car le mot "homophobie" n'avait pas encore été inventé⁶³⁸. Cela n'empêcha pas la disparition du journal *Tout* après le seizième numéro en juillet 1971. Pendant l'été les réunions se déplacèrent des Beaux-Arts à la Cité Universitaire, boulevard Jourdan, tous les jeudis à 20h30 et reprirent aux Beaux-Arts à la fin septembre. Ce

⁶³⁴ Tony Duvert, "Courrier critiques diffusion spécial n° 12", *Tout*, n° 13, *ibid.*, p. 2.

⁶³⁵ FHAR, "Notre dernier numéro est-il anti-ouvrier ?", *Tout*, n° 13, p. 3.

⁶³⁶ Courrier de L. C., "Courrier critiques diffusion spécial n° 12", *Tout*, n° 13, *ibid.*, p. 2.

⁶³⁷ "Nous en sommes, et fiers !", Tract du FHAR conservé à l'IMEC dans le Fonds Françoise d'Eaubonne.

⁶³⁸ FHAR, encadré, *Tout*, n° 15, 30 juin 1971, p. 8.

livre sur la répression des homosexuel-le-s vit finalement le jour en novembre 1971 grâce à Françoise d'Eaubonne, Pierre Hahn et Guy Hocquenghem, sous le titre *Rapport contre la normalité*⁶³⁹. Il fut interdit à la vente aux mineurs sur intervention du Ministre de l'Intérieur, Raymond Marcellin. Il contenait la plupart des textes du numéro 12 de *Tout* concernant la "libre disposition de notre corps" qui prenait pour cible la famille patriarcale capitaliste. Il rassemblait également les réactions dans la presse et une importante quantité de lettres reçues de province pour l'essentiel. Mais depuis quelques mois déjà, des divergences entre les lesbiennes et les homosexuels se faisaient ressentir.

6. Lesbiennes et homosexuels révolutionnaires, même combat ?

Si la volonté de se regrouper en tant qu'homosexuel-le-s fut au départ une initiative de lesbiennes, très vite les garçons devinrent majoritaires une fois le FHAR constitué, grâce au succès médiatique du numéro 12 de *Tout* et de la manifestation du 1er mai 1971. Anne-Marie Fauret déclara à ce propos que l'annonce des réunions du FHAR dans *Tout* fit augmenter significativement le nombre de participants. Leur nombre "a doublé mais surtout des garçons. Les filles se sont alors absentes de plus en plus pour aller à l'amphi d'à côté, uniquement MLF"⁶⁴⁰.

En effet, bien que le FHAR et le MLF étaient deux "alliés naturels", très vite, au cours des débats, des divergences apparurent. Deux mois après la publication du numéro 12 de *Tout*, des militantes du MLF critiquèrent certaines positions du FHAR qu'elles jugeaient erronées dans un texte intitulé : "Votre libération sexuelle n'est pas la nôtre !" ⁶⁴¹. Elles affirmaient que la révolution sexuelle des homosexuel-le-s prétendant les libérer de l'oppression pouvait cacher d'autres formes d'oppression. D'après elles, la définition du FHAR de la "révolution sexuelle"

⁶³⁹ FHAR, *Rapport contre la normalité. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire rassemble les pièces de son dossier d'accusation. Simple révolte ou début d'une révolution ?*, Paris, Champ Libre, 1971.

⁶⁴⁰ Le nombre de participant-e-s pose problème car il est très aléatoire selon les différentes sources. Frank Arnal, "À l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36. D'autres sources signalèrent que la publication du n° 12 de *Tout* fit augmenter les participant-e-s de trente à trois-cents. Cf. Yves Frémion et Daniel Riche (propos recueillis par), "La parole au fléau social groupe n° 5 du FHAR", *Actuel*, n° 25, novembre 1972, pp. 8-9 ; Guy Reynaerts souligna que "L'assemblée générale du FHAR du jeudi 10 juin 71 comptait environ 600 personnes", Cf. Guy Reynaerts, document ronéotypé conservé à l'IMEC dans le fonds Françoise d'Eaubonne ; Françoise Travelet parla de "4000 militants" et de "trois cents à quatre cents garçons" et "quelques dizaines de filles" dans les AG. Cf. Françoise Travelet, "Prolétaires de tous les pays, caressez-vous !", *Gulliver*, n° 1, novembre 1972.

⁶⁴¹ Des militantes du MLF, "Votre libération sexuelle n'est pas la nôtre !", *Tout*, n° 15, 30 juin 1971, p. 4.

basée sur la "jouissance", le "plus de jouir" était une révolution d'hommes "qui v[enait] à renforcer leur oppression sur [les femmes]" car la jouissance était considérée par certaines militantes du MLF comme "l'expression des structures économiques, sociales et culturelles". Il s'agissait là d'une jouissance "sado-masochiste", d'une "conception aliénée de la jouissance" selon ces militantes du MLF, c'est-à-dire traversée par les rapports de pouvoir de la société capitaliste⁶⁴². Les rapports sexuels étaient considérés par le MLF comme des relations de pouvoir. "Toute relation entre un homme et une femme est un rapport de force dans lequel la femme a nécessairement le dessous"⁶⁴³. Elles étaient considérées comme un attribut de l'homme, en tant qu'épouse, en tant que mère, jamais en tant qu'"individu Femme", sujet autonome. "Nous ne vivons que par procuration", affirmaient-elles, les rôles imposés par la société des hommes.

Elles allèrent jusqu'à souligner que l'image de la femme libérée, telle qu'une femme du MLF, fut récupérée par le pouvoir mâle car les hommes se servaient de cette image pour leur imposer leur vision des rapports sexuels, notamment à travers la critique de la "jalousie", une idée du vieux monde pour les hommes, qu'ils utilisaient auprès des femmes pour éviter des relations monogamiques et obéir ainsi à leur seul désir : "Tu ne veux pas coucher avec Untel mon copain, ou Untelle avec qui moi je couche, tu n'es pas libérée... ; Tu es jalouse, tu n'es pas libérée". La jalousie consistait en effet en une "volonté de posséder l'autre", ce que critiquaient également les militantes du MLF. Mais pour ce mouvement, la jalousie était aussi leur "seul moyen d'exister" auprès des hommes. Si l'homme était jaloux, cela voulait dire qu'il reconnaissait l'existence de la femme. La question que se posèrent alors ces femmes était : comment aller plus loin dans la libération des femmes ? Elles proposaient pour cela non pas de renverser le pouvoir mais de "déconstruire le pouvoir à tous les niveaux, économique, politique, idéologique, social, affectif, sexuel..." afin de devenir un sujet plus autonome et d'établir, non pas des relations de pouvoir, mais de véritables relations "d'amour". D'après elles, ce processus vers la libération, un processus de désaliénation du pouvoir mâle, avait déjà commencé entre elles au MLF.

⁶⁴² Des militantes du MLF, "Votre libération sexuelle n'est pas la nôtre !", *Tout, ibid.*, p. 4.

⁶⁴³ Des militantes du MLF, "Votre libération sexuelle n'est pas la nôtre !", *Tout, ibid.*, p. 4.

Les hommes du FHAR répondirent à ce texte des femmes dans le même numéro de *Tout*, le numéro 15⁶⁴⁴. Pour eux, s'il est vrai que l'idéologie du "plus jouir" était un phénomène d'oppression pour les femmes, ce n'était pas le cas pour les homosexuels car cela leur permettait de "briser un tabou social" et donc que cette idéologie impliquait pour eux une part de libération. Ils conclurent ainsi que l'idéologie du FHAR était assez différente de celle du MLF car "la sexualité occup[ait] dans la révolte des homosexuels la place principale", alors que les femmes souhaitaient aussi parler d'amour. Ils se rendirent alors compte très vite de plusieurs divergences et étaient assez autocritiques : "les bases de la révolte des filles homosexuelles et des garçons, leurs sensibilités, [étaient] franchement différentes et nous avons un peu trop vite crié à l'unité"⁶⁴⁵. Il y eut donc très rapidement "un énorme problème avec les filles : il y a[vait] un malaise certain dans les AG, puisque les filles ont éprouvé le besoin de faire leur réunion à part le mardi"⁶⁴⁶. Ainsi, deux mois seulement après l'irruption du mouvement, dès le mois de septembre 1971, les camarades du FHAR envisagèrent "que le FHAR soit composé de deux mouvements distincts, celui des pédés, celui des lesbiennes".

Certaines lesbiennes restèrent au FHAR, comme Anne-Marie Fauret, et cherchèrent à se faire entendre de leurs "frères homosexuels" afin de souligner le "phallocratisme"⁶⁴⁷ dont étaient imprégnés les hommes du mouvement, alors que ces derniers se proposaient de lutter contre "la phallocratie oppressive" des "hétéro-flics". Les lesbiennes voulurent montrer cependant que les discours des homosexuels évoquaient "à chaque instant la domination et la violence", notamment lorsqu'ils disaient vouloir "desserrer les fesses" des mâles. Pour les lesbiennes, les homosexuels acceptaient, tout comme les "hétéro-flics", que le pouvoir se trouve au bout du pénis. "Le pénis symbolise tour à tour le spectre et la matraque. [...] LE sexe, c'est le pénis"⁶⁴⁸. Elles les invitaient alors à se "déphallocratiser" pour ne pas opprimer les femmes comme la société mâle où "l'homme est le seul système de référence"⁶⁴⁹.

⁶⁴⁴ Un du FHAR et de *Tout*, "Réponse au texte des femmes", *Tout*, n° 15, 30 juin 1971, p. 9.

⁶⁴⁵ Quelques-uns du FHAR, "Bilan", *Tout*, n° 15, *Ibid.*, p. 9.

⁶⁴⁶ Quelques-uns du FHAR, "Bilan", *Tout*, n° 15, *Ibid.*, p. 9.

⁶⁴⁷ Ce terme fut inventé à cette époque par Françoise d'Eaubonne. Cf. Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR : origine et illustrations", *art. cit.*, pp. 20-21.

⁶⁴⁸ FHAR, "Réponse des lesbiennes à leurs frères homosexuels", dans FHAR, *Rapport contre la normalité*, *op. cit.*, p. 80.

⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 80.

L'amour était un élément important pour les lesbiennes du FHAR alors que les hommes de ce mouvement ne parlaient que de sexe selon elles. "Nous, lesbiennes, nous voulons parler de notre *amour*, car nous en avons assez de voir l'homme étaler le sexe et lui seul"⁶⁵⁰, ce sexe qui les opprimait en tant que femmes et en tant que lesbiennes. Elles souhaitèrent parler de leur expérience, de leur vécu, pour que la "Réalité" des femmes apparaissent au grand jour. Les femmes, d'après l'idéologie du mouvement, appartenaient au peuple opprimé, mais elles devaient poser leur problème particulier pour le résoudre, sinon celui-ci survivrait à l'oppression des ouvriers. Il ne s'agissait pas d'un problème de masse, le prolétariat, mais de plusieurs problèmes du prolétariat : celui des femmes, celui des lesbiennes, celui des homosexuels. Ce problème pour les lesbiennes du FHAR "[était] celui de [leur] place dans le monde, *et* il [était] en même temps celui de [leur] sexe"⁶⁵¹. D'après les quelques lesbiennes du FHAR, les discours de ce mouvement devaient donc s'ouvrir plus spécifiquement aux problèmes des femmes homosexuelles doublement opprimées. Ainsi, les lesbiennes se revendiquaient encore plus révolutionnaires que les hommes révolutionnaires du FHAR car elles niaient complètement les "rapports sociaux constitutifs du capitalisme *et/ou* du patriarcat" alors que les hommes de ce mouvement en acceptaient certaines prémisses sans s'en rendre compte⁶⁵². C'est pourquoi les lesbiennes du FHAR invitèrent les homosexuels à s'unir politiquement "dans une stratégie révolutionnaire" afin de combattre "l'ensemble des fonctions de la famille bourgeoise et patriarcale"⁶⁵³. Elles proposèrent alors une sorte de manifeste révolutionnaire mais qui eut une application très limitée :

1. Nions la cellule familiale en vivant en communauté.
2. Nions la notion idéologique que la femme est la propriété du mari, les enfants la propriété des parents, en établissant des rapports non possessifs, où chaque individu soit autonome, où la communauté soit responsable pour tous ses membres. Il faut que nous (des non-parents) prenions en charge des enfants dans des crèches sauvages ou dans des communautés.
3. Nions la division du travail, et surtout dans sa forme primitive - celle entre les sexes.
4. Nions l'autoritarisme et l'individualisme en élevant les enfants sans répression et dans l'amour communautaire.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 81.

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 82.

⁶⁵² FHAR, "Quelques réflexions sur le lesbianisme comme position révolutionnaire", dans FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, p. 83.

⁶⁵³ *Ibid.*, p. 87.

5. Que cette stratégie révolutionnaire soit liée aux luttes qui mèneraient à un changement qualitatif de la sexualité. (Nous luttons contre la répression sexuelle avec les jeunes, avec le front pour l'avortement et la contraception gratuits et libres, avec les pédérastes, avec les travestis, avec les refoulés. Nous luttons contre la récupération de la sexualité par le capitalisme au masque "sexy" surtout dans les "média" de masse.)⁶⁵⁴

Ils et elles luttèrent alors contre ce système mâle en participant à la "fête des mères" organisée par le MLF à la pelouse de Reuilly le 21 juin 1971. Ils et elles distribuèrent quelques tracts avec quelques slogans du type : "Aujourd'hui, on t'offre des fleurs, mais demain n'oublie pas de retourner à tes casseroles !" Ou encore : "La fête des Mères est une création du régime de Vichy pour renforcer l'institution familiale" ; "Une famille qui perpétue les idées fausses de l'homme viril et supérieur, de la femme soumise et faible [...] Les HOMOSEXUELS sont la négation vivante de ces fausses valeurs"⁶⁵⁵.

Mais ces quelques textes et actions des lesbiennes du FHAR n'empêchèrent pas la scission entre les hommes et les femmes de ce mouvement car celles-ci étaient devenues "ultra-minoritaires" d'après le témoignage d'Anne-Marie Fauret⁶⁵⁶. D'autres parlèrent d'une cinquantaine de femmes "entre 20 et 35 ans" face à plusieurs centaines d'hommes lors des AG⁶⁵⁷. En outre, leurs discours ne pouvaient plus y être entendus. C'est pourquoi la plupart d'entre elles décidèrent de créer un groupe de lesbiennes autonomes entre le mois de mai et le mois de juillet 1971⁶⁵⁸. Elles se dénommèrent elles-mêmes les "Gouines Rouges", une insulte que des passants leur avaient lancée en les voyant lors d'une manifestation et qu'elles décidèrent de se réapproprier.

⁶⁵⁴ *Ibid.*, pp. 87-88.

⁶⁵⁵ Comité du XI^e du FHAR, "Bonne fête maman !", distribué le 5 juin 1971 devant le lycée Voltaire à midi pour soutenir l'action du MLF le dimanche 6 juin sur la pelouse de Reuilly, dans FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, pp. 89-90. Ils et elles distribuèrent également quelques tracts le 24 juin 1971 aux Halles intitulés : "Folle fête des femmes". Ce tract est conservé à la Bibliothèque nationale de France : 4^o Wz 10 838.

⁶⁵⁶ Frank Arnal, "À l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36. Anne-Marie Fauret parla d'une "trentaine" de femmes.

⁶⁵⁷ Marie-Jo Bonnet, "Les Gouines Rouges", *Ex aequo*, n^o 11, octobre 1997, p. 33 ; Guy Hocquenghem estima qu'il y avait "huit cents" personnes lors des AG, "un millier" avant les vacances d'été. Cf. Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*, p. 35 ; D'autres du FHAR estimèrent qu'ils étaient "700" après la publication du n^o 12 de *Tout* et la manifestation du premier mai. Cf. Quelques-uns du FHAR, "Bilan", *Tout*, n^o 15, p. 9.

⁶⁵⁸ Marie-Jo Bonnet, une des Gouines Rouges, déclara que le groupe fut créé en mai 1971. Cf. Marie-Jo Bonnet, *Les relations amoureuses entre les femmes*, Paris, Odile Jacob, 1995, p. 338 ; alors qu'Anne-Marie Fauret dit avoir participé à la création de ce groupe en juillet 1971 : "En juillet 71 on a créé les Gouines Rouges". Cf. Frank Arnal, "À l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36. Cette date fut d'ailleurs reprise par les journalistes de *Gai Pied*. Cf. "Les quarante insolences du FHAR", *Gai Pied*, n^o 25, avril 1981, p. 34.

Ce groupe faisait la jonction entre le MLF et le FHAR d'après Marie-Jo Bonnet. Selon Anne-Marie Fauret, elles voulaient "contrer les filles du MLF qui ne voulaient ni entendre ni prononcer le mot lesbienne"⁶⁵⁹. Mais il n'a jamais fonctionné comme un mouvement autonome, malgré l'influence du mouvement lesbien américain⁶⁶⁰. Il s'agissait plutôt d'un groupe informel, comme il était fréquent à l'époque, qui se réunissait chez les unes ou chez les autres pour discuter d'un sujet particulier, par exemple : "Les lesbiennes sont-elles des femmes ?" ; "Notre problème est aussi le vôtre " ou encore : "En récupérant notre amour (publicité "lesbienne", etc.) c'est aussi vous qu'ils récupèrent. Vous, les femmes"⁶⁶¹ ; pour préparer une action ou encore pour réfléchir "aux motivations profondes de notre révolte"⁶⁶².

Elles participèrent à quelques actions au cours de leur existence éphémère. Elles distribuèrent des tracts à l'entrée des boîtes lesbiennes, "Chez Moon", à Pigalle par exemple. Elles participèrent à la fête aux Halles organisée par le MLF en juin 1971. D'après un tract cité par Marie-Jo Bonnet, elles voulaient "fêter dans la joie le commencement de [leur] révolte, sortir de [leurs] ghettos, vivre enfin [leur] amour au grand jour"⁶⁶³. Puis elles participèrent aussi aux "Journées de dénonciations des crimes contre les femmes" à la Mutualité les 13 et 14 mai 1972 comme "un acte de visibilité collective" pour sensibiliser les gens sur la question lesbienne, leur oppression particulière, la "souffrance", le "silence". Il y fut question d'homosexualité. D'après un témoignage, il y avait "un bon paquet de lesbiennes sur la scène, autant dans la salle"⁶⁶⁴. Bonnet, en tant que témoin, décrit l'action spontanée des Gouines Rouges lors de ces journées :

Quand ce fut au tour des Gouines Rouges de parler, elles avaient seulement écrit un tract... ! Elles ne pouvaient tenir une heure avec un tract ! Que faire ? On lut le tract au micro, on chanta une chanson accompagnée à la guitare et... dans un acte de pure spontanéité, l'une d'entre elles demanda aux homosexuelles de monter sur scène. Tolé, refus, gêne. On se regarda dans la salle... Qui allait avoir le courage de se désigner publiquement aux regards des autres ? Quelques-unes se décident, montent sur la scène,

⁶⁵⁹ Frank Arnal, "À l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36.

⁶⁶⁰ Catherine Deudon, "De quelques identifications (article en hommage à une lesbienne BARBUE rencontrée à la Lesbian Food Conspiracy de New York), 1971, dossier Marie-Jo Bonnet, Bibliothèque Marguerite Durand.

⁶⁶¹ Je, Gouine Rouge, femme homosexuelle, "Il y a comme ça", *Le torchon brûle*, n° 5, 1971-1973, p. 22.

⁶⁶² Marie-Jo Bonnet, "Les Gouines Rouges", *art. cit.*, p. 33.

⁶⁶³ Marie-Jo Bonnet, *ibid.*, p. 33.

⁶⁶⁴ Françoise, "13 et 14 mai 1972 à la mutualité. La grande colère des femmes", dans Groupe 5 du FHAR, *Le Fléau Social*, n° 1, juin 1972, p. 7.

s'y assoient en tailleur. D'autres les suivent et bientôt un débat comme il n'y en avait jamais eu dans le mouvement s'engagea entre la salle et la scène sur l'homosexualité qui déboucha sur une fête improvisée aux sons des chants et des danses⁶⁶⁵.

Les actions de visibilité symbolique furent les manifestations principales des Gouines Rouges. Puis, peu à peu, les réunions s'espacèrent car elles ne réussirent pas à "définir les bases d'une identité lesbienne qui eût donné l'impulsion à un militantisme spécifique" selon Bonnet. En effet, ces quelques jeunes femmes voulaient donner une certaine visibilité aux lesbiennes et aux problèmes qu'elles subissaient. Mais outre les quelques tracts et actions basés sur le modèle du FHAR et du MLF, les Gouines Rouges ne parvinrent pas à construire un véritable mouvement. Anne-Marie Fauret alla même jusqu'à affirmer que ce groupe "n'a jamais rien fait"⁶⁶⁶. Marie-Jo Bonnet fut quant à elle quelque peu plus poétique à propos de l'impact de ce groupuscule. En effet, elle déclara que les groupes ont la liberté de "s'autodissoudre quand ils ont rempli leur tâche d'éveilleurs"⁶⁶⁷.

Ainsi, les Gouines Rouges disparurent, comme de nombreux groupuscules éphémères pendant ces années d'ébullition intellectuelle, après une petite année d'existence. Néanmoins, les réflexions sur le lesbianisme initiées au sein du MLF continuèrent dans ce mouvement en oscillant, comme au début, entre la séparation et l'ouverture⁶⁶⁸. C'est-à-dire, pour reprendre les termes de l'époque, les lesbiennes du MLF étaient partagées entre le "ghetto" et "nous sommes toutes soeurs"⁶⁶⁹. Les Gouines Rouges permirent de rompre avec "l'isolement" auquel étaient confrontées les lesbiennes, mais elles n'arrivèrent pas à dépasser les réflexions antagoniques sur le lesbianisme. Elles essayèrent par la suite de fonder un autre groupe de lesbiennes solidaires, "le péril mauve", mais nous ne connaissons aujourd'hui qu'un seul manifeste de ce groupuscule⁶⁷⁰.

⁶⁶⁵ Marie-Jo Bonnet, *Les relations amoureuses entre les femmes*, op. cit., p. 339. Je renvoie également aux annexes où je cite leur tract. Je remercie Marie-Jo Bonnet pour ces informations.

⁶⁶⁶ Frank Arnal, "À l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36.

⁶⁶⁷ Marie-Jo Bonnet, *Les relations amoureuses entre les femmes*, op. cit., p. 339.

⁶⁶⁸ Un exemple de cette réflexion sur le lesbianisme au sein du MLF : "Révolte - Garçon Manquée - Subversion", 1973, texte conservé dans le dossier Marie-Jo Bonnet à la Bibliothèque Marguerite Durand.

⁶⁶⁹ Je, Gouine Rouge, femme homosexuelle, "Il y a comme ça...", *Le torchon brûle*, n° 5, 1971-1973, p. 22 ; Nous pouvons citer aussi : Les homosexuelles, "Du fond du silence", *Les Temps Modernes*, n° 309, avril 1972, pp. 1695-1701.

⁶⁷⁰ "Manifeste pour un autre groupe de lesbiennes : le péril mauve (les gouines rouges métamorphosées)", 1973 ?, texte conservé dans le dossier Marie-Jo Bonnet à la Bibliothèque Marguerite Durand.

7. La solidarité homosexuelle révolutionnaire européenne

Cette solidarité s'exprima aussi envers des groupes homosexuels révolutionnaires étrangers, en particulier le mouvement homosexuel révolutionnaire italien FUORI⁶⁷¹, l'Internationale Homosexuelle Révolutionnaire en Belgique et d'autres mouvements européens lors de la fête d'Aarhus au tout début des années 1970. Cette solidarité se manifesta par diverses actions : la plus célèbre fut sans aucun doute le sabotage du Congrès international de sexologie à San Remo le 5, 6 et 7 avril 1972 et dont le thème était "les déviations sexuelles et leur thérapeutique"⁶⁷². Cette action symbolique restée aujourd'hui dans les mémoires fut l'une des actions mises en oeuvre par le FHAR pour faire autre chose que "parloter en AG" d'après certains militants⁶⁷³ ou mener des "discussions stériles"⁶⁷⁴.

Le FHAR était en contact avec un membre du mouvement homosexuel révolutionnaire italien, le FUORI, Angelo, et ce fut grâce à lui qu'ils apprirent la tenue de ce congrès, lié à l'extrême droite italienne, qui souhaitait déposer un projet de loi pour "contraindre les homosexuels à se "soigner""⁶⁷⁵. Les personnes du FHAR s'y rendirent "en train, en stop, en bagnole louée..." et préparèrent avec les Gouines Rouges, le mouvement féministe italien Rivolta Femminile, des Norvégiens, des Anglais et des Espagnols, des pancartes où il était inscrit : "No a la normalità", "Nous n'avons pas besoin de psychiatres, nous avons besoin de révolution", "Omosesualità è gioia", "Gay is proud, gay is freedom", "No etero ne omo, amore è uno". Parmi les quelques médecins et prêtres réunis, on y retrouva entre autres le célèbre docteur Eck, "auteur d'un pet qui s'appelle "Sodome" qui est une des plus belles ordures qu'on puisse lire sur la question si toutefois on a le coeur suffisamment accroché pour aller jusqu'au

⁶⁷¹ Pour un aperçu de quelques textes du FUORI en français, je renvoie à Corrado Levi, "Méthodes et contenus des premières réunions du groupe FUORI ! de Milan : une histoire palpitante et violente", *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°3 | Printemps 2010.

⁶⁷² Françoise d'Eaubonne donna vingt ans plus tard un autre titre à cet événement : "Sexualité normale et sexualité déviée", dans Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, p. 29.

⁶⁷³ Groupe 5 du FHAR, "Les tribulations d'un fhariste à San Remo ou le congrès s'amuse", *Le Fléau Social*, n° 1, juin 1972, pp. 8-9.

⁶⁷⁴ *Ibid.*, p. 8.

⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 8.

bout"⁶⁷⁶ ; le médecin italien Trabucchi, "un salaud fasciste qui fait partie d'un mouvement nazi international" et les docteurs espagnols Juan Obiols et López-Ibor. Ce dernier affirma que son dernier patient, "un déviant, est un cas très intéressant. Après intervention chirurgicale sur le lobe inférieur du cerveau, il présente, certes des troubles de mémoire et de vision, mais se montre tout de même légèrement attiré par les femmes"⁶⁷⁷. Ce fut contre de telles déclarations et de tels gestes qu'ils et elles décidèrent d'interrompre ce congrès "bidon". D'après le témoignage de Françoise d'Eaubonne, "Marie-Jo Bonnet bondissait à l'homélie d'un vieux gâteux qui chevrotait avec l'élocution du maréchal Pétain, l'imitait "Gaga ! Maboul !". Je la faisais rasseoir à chaque fois, mais ne pouvais m'empêcher d'ajouter : "Vas-y mon vieux, crève en scène comme Molière"⁶⁷⁸. Ils lurent une déclaration du FUORI et de l'IHR : "Avis aux flickiatres et aux hétéro-flics" devant des journalistes et la télévision italienne puis chantèrent l'hymne du FHAR avant que la police n'intervienne. Pour lire cette déclaration, ils durent cependant payer les organisateurs. Françoise d'Eaubonne intervint également pendant quatre minutes et là encore ils durent déboursier 20 000 liras avant d'être chassés en dansant "avec délice en répétant l'air des P'tit' femm' de Paris : Ah, les psychiâtr', les psychiâtr' de Paris..."⁶⁷⁹.

Cet événement eut une certaine répercussion dans la presse, aussi bien nationale qu'internationale⁶⁸⁰. La presse espagnole rapporta qu'il y eut en effet de nombreuses manifestations d'homosexuels des deux sexes dans les rues de San Remo, avec des pancartes, des cris de protestation et des "gestes d'inconformisme", tout en "réclamant la liberté sexuelle dans un sens absolu" comme les manifestant-e-s du FHAR ont pu le raconter par la suite⁶⁸¹. Mais la presse espagnole signala qu'il y eut également des représentants des organisations d'homosexuels de plusieurs pays qui débattirent "avec le sérieux et le formalisme qu'il se doit". Le journaliste déclara à ce propos qu'"ils manifestèrent avec une fermeté surprenante,

⁶⁷⁶ *Ibid.*, p. 8.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 8.

⁶⁷⁸ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, p. 29.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 29.

⁶⁸⁰ D'après Françoise d'Eaubonne, "Toute la presse italienne en parla ; les échos se prolongèrent jusqu'en Allemagne et en Belgique. En France, quelques lignes dans Le Monde !" dans Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *ibid.*, p. 29.

⁶⁸¹ Andrés Merce Varela, "La homosexualidad, tema de congreso. La otra condición humana", *Tele-Exprés*, 25 avril 1972, p. 7, repris dans le bulletin homophile espagnol *AGHOIS*, n° 6, juin 1972, pp. 3-5.

en exposant leurs arguments de façon rigoureuse, en soutenant leurs points de vue totalement opposés au caractère pathologique de leur sexualité qu'ils estiment normale et logique, comme pour le reste des mortels"⁶⁸². Selon le psychiatre Juan Obiols interrogé dans la presse, il y eut deux types de protestations : le "brouhaha dans les rues" et les répliques lors du Congrès prononcées par une délégation composée "d'architectes, d'avocats, d'étudiants en médecine". Il affirma que cette délégation fut "écoutée attentivement" car "le ton de leurs expositions fut toujours académique, intellectuel et correct"⁶⁸³. Mais ce psychiatre espagnol fut cependant surpris que le point de vue des homosexuels fût accepté par les participants du congrès. En effet, c'était pour lui quelque chose "d'inespéré". Il reconnaissait l'évolution de l'opinion générale sur l'homosexualité, mais il se maintint ferme dans son propre point de vue : "l'homosexualité [...] constitue une déviation de la sexualité normale humaine" car "la physiologie nous apprend [...] que la vie sexuelle est justifiée essentiellement par la procréation"⁶⁸⁴. Il semble donc que ce congrès ne fit pas changer d'opinion les psychiatres les plus intransigeants qui étaient rémunérés par leurs consultations avec des homosexuels. Toutefois, d'autres médecins furent plus ouverts aux revendications des "invertis" et leur pouvoir discursif sur l'homosexualité perdit de plus en plus de crédibilité face à une opinion publique qui acceptait petit à petit "la possibilité de cette condition"⁶⁸⁵.

Cette action du FHAR et des autres mouvements homosexuels révolutionnaires se termina par une touche d'humour entre Françoise d'Eaubonne et le directeur du Casino où le congrès avait eu lieu et résume assez bien le déroulement du colloque : "L'an prochain, si vous voulez tous venir faire un congrès sur l'homosexualité, les portes vous sont ouvertes ! - Merci beaucoup. Pour que les psychiatres viennent nous casser la baraque !"⁶⁸⁶.

D'autres actions solidaires européennes eurent lieu pendant cette période. Par exemple, en juin 1972, le FHAR et le MHAR, Mouvement Homosexuel d'Action Révolutionnaire belge, participèrent ensemble à une manifestation sur la Grande Place de Bruxelles pour protester contre la circulation automobile. D'après certains témoignages, cette manifestation fut tout à

⁶⁸² *Ibid.*

⁶⁸³ *Ibid.*

⁶⁸⁴ *Ibid.*

⁶⁸⁵ *Ibid.*

⁶⁸⁶ Françoise d'Eaubonne, "Le FHAR, origines et illustrations", *art. cit.*, pp. 29-30.

fait festive car certains se maquillèrent, d'autres chantèrent ou dansèrent. Ils firent même participer les enfants à des farandoles. Ils en profitèrent également pour vendre leurs journaux⁶⁸⁷. D'autres actions eurent lieu également avec l'Internationale Homosexuelle Révolutionnaire (IHR) dont le siège se trouvait en Belgique⁶⁸⁸. Le FHAR participa aussi à la rencontre internationale d'Aarhus les 9, 10 et 11 septembre 1972⁶⁸⁹. Cette fête locale se transforma en réunion des minorités politico-sexuelles présentes de façon assez improvisée. Ils décidèrent de créer une sorte de secrétariat de l'IHR pour regrouper les informations et de se retrouver plus régulièrement. Mais entre la fête, le sexe et les réunions, il y eut peu d'avancées notables concernant les homosexuels. Puis lors d'une rencontre européenne à Milan le 15 octobre 1972 avec les mouvements de libération de la femme, les tendances révolutionnaires (IHR, FHAR, MHAR, FUORI) et les réformistes (ou "intégrationnistes") n'arrivèrent pas à tomber d'accord. À cause du manque de moyens de la plupart de ces étudiants, la solidarité homosexuelle révolutionnaire s'exprima surtout dans les différents journaux du FHAR, d'une part pour informer les lecteurs et lectrices et, d'autre part, pour soutenir les actions dans d'autres villes et d'autres pays.

Par ailleurs, outre ces quelques actions, la solidarité homosexuelle révolutionnaire ne fut pas très organisée car elle était aussi trop partagée par des tendances contradictoires et irréconciliables. Au demeurant, cette brève solidarité du FHAR avec d'autres mouvements homosexuels révolutionnaires d'Europe ne concernait que le FHAR de Paris. Les FHARs de province peinaient beaucoup à s'organiser car ils ne réunissaient parfois que quelques personnes.

8. "Paris n'est pas la France" : les FHARs de province

L'originalité du mouvement homosexuel révolutionnaire est née à Paris dans les cercles gauchistes étudiants et homophiles. Néanmoins, dès la publication du numéro 12 de *Tout*, de nombreux jeunes homosexuels de province écrivirent au journal et certains essayèrent de

⁶⁸⁷ Groupe 5 du FHAR, "Bruxelles", *Le Fléau Social*, n° 2, octobre-novembre 1972, p. 3.

⁶⁸⁸ Il y eut également une certaine solidarité avec un mouvement à Liège. Cf, Groupe 5 du FHAR, "Liège : les bonnes soeurs de la récupération", *Le Fléau Social*, n° 2, octobre-novembre 1972, p. 10.

⁶⁸⁹ Groupe 5 du FHAR, "La rencontre internationale d'Aarhus", *Le Fléau Social*, n° 2, octobre-novembre 1972, pp. 8-9.

créer un groupe similaire dans leur ville ou leur université⁶⁹⁰. Certains révolutionnaires parisiens comptèrent 18 FHARs en dehors de Paris : à Nice, à Aix-Marseille, Grenoble, Lyon, Strasbourg, Nancy, Charleville, Lille, Amiens, Rouen, Caen, Brest, Nantes, La Rochelle, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Toulouse et Mont-de-Marsan. "La liste n'[était] pas exhaustive" selon le groupe 5 du FHAR⁶⁹¹. Bien que cette liste donne l'impression que les idées révolutionnaires du FHAR étaient diffusées sur tout le territoire, il suffisait qu'une ou deux personnes de la même ville écrivent au "Paris-super-FHAR" en leur faisant part de leur volonté de créer un FHAR pour que celui-ci soit décrit comme le FHAR de la ville en question. Par exemple, ce fut le cas à Caen : "Yann et Renée s'emmerdent vachement tout seuls, faut les soutenir, écrivez au canard on transmettra". À Brest également : "Là non plus y en a pas l'herbe, alors quoi les Bretons démerdez-vous ! Ce pauvre Alain n'en peut plus de solitude"⁶⁹².

Cependant, certains semblaient assez actifs et s'organisaient de la même façon que le FHAR parisien : assemblées générales, tracts, actions. Le FHAR universitaire d'Aix-Marseille se réunissait par exemple assez nombreux en AG, tout comme à Lille où ils faisaient de nombreux bombages et de multiples distributions de tracts. D'après un fhariste parisien ayant assisté à une AG de cette ville, les difficultés d'organisation étaient plus criantes en province. Ils avaient des problèmes pour trouver des lieux pour se réunir, ils subissaient des pressions⁶⁹³. On sait grâce aux témoignages de Jean Le Bitoux et Pierre de Ségovia qu'ils étaient également assez actifs à Nice. Le Bitoux écrivit au FHAR de Paris et Alain Fleig lui répondit en le mettant en contact avec les quelques homosexuels niçois qu'il connaissait ou qui avaient écrit au FHAR de Paris. Le Bitoux rencontra ainsi Claude Dugelay-Renaud et Pierre de Ségovia. Ils eurent quelques réunions chez le premier et décidèrent "d'adopter une stratégie de visibilité : petites annonces dans *Actuel*, ouverture

⁶⁹⁰ Michael Sibalis cite de nombreuses lettres dans son article : "L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), *Genre, sexualité et société*, n° 3, printemps 2010.

⁶⁹¹ Groupe 5 du FHAR, "Et en province comment on se porte ?", *Le Fléau Social*, n° 1, juin 1972, p. 3. Les interpellations aux FHARS de province étaient fréquentes. Cf. le slogan : "Province, manifestez-vous ! Le FHAR n'est pas que Paris !" dans *L'Antinorm*, n° 1, décembre 1972/janvier 1973, p. 10. Cela montre que les FHARS de province étaient très peu actifs ou qu'ils n'étaient pas en contact avec celui de Paris.

⁶⁹² *Ibid.*, p. 3.

⁶⁹³ Pierre-Michel, "Paris n'est pas la France", *Le Fléau Social*, n° 1, juin 1972, p. 5.

d'une boîte postale et collages nocturnes sur les vespasiennes"⁶⁹⁴. Le futur directeur de *Gai Pied* m'affirma lors d'un entretien :

D'abord, on était sept, huit, et on a foutu une merde pas possible. D'abord, on était très liés, pas avec les trotskystes, avec les anarchistes de Nice. Qu'est-ce qu'on a fait comme action ? On distribuait des tracts tout le temps, à la fac. À la fac de droit on nous attendait avec des matraques, et puis notre grande action formidable c'était..., parce qu'on détestait les curés qui étaient la source de beaucoup de nos malheurs. Alors moi je faisais des commandos de nuit et on bombait toutes les boîtes privées cathos de Nice, on écrivait : "Dieu est mort", j'avais fait une affiche contre toutes les honteuses du conservatoire. "Vous n'êtes pas homosexuels ? Non je ne suis pas homosexuel. Mais vous cachez votre homosexualité ? Alors libérez vous". Il y a eu un procès du directeur du Conservatoire, et le maire de Nice, Jacques Médecin, qui est un gros bourgeois merdeux, mafieux, au lieu de nous faire un procès, comme les situs, on détournait les photos des journaux et on lui avait mis une petite moustache hitlérienne alors dans une conférence de presse il avait sorti *Le doigt au cul*, c'était vachement bien. Il y a eu quatre, cinq numéros de ce *Doigt au cul*.

Une autre action, c'est que, au bout d'un moment, il ne fallait plus chier, il fallait chier dans un sac plastique et quand il était relativement, correctement rempli, avec un détonateur et une petite boîte d'allumettes pour l'allumage, on avait quelques copines très chics, qui étaient des déclassées de la bourgeoisie comme moi, qui arrivaient au moment de la messe dans des églises de Nice, pour déposer ce gros sac plastique à l'entrée de l'église et puis, on s'installait dans le café d'en face pour regarder l'explosion avec tous les fidèles qui sortaient de l'église en hurlant, pleins de merde. Ils ont fini par en parler dans les journaux.

Au festival de Cannes on faisait du théâtre de rue⁶⁹⁵.

Pour Pierre de Ségovia, le FHAR était lié aux mouvements gauchistes de l'époque, pour l'essentiel le mouvement situationniste et aux expériences communautaires et festives des années 1968 :

À l'époque, j'habitais Antibes. Je me suis mis à lire toute la presse underground, à chercher des contacts. Je me suis rapproché du PSU. C'est alors que je suis tombé sur le numéro 12 de *Tout*, que j'achetais régulièrement. Je tombe sur le FHAR, la révolution des homosexuels. Je fus enthousiaste. J'ai décidé de leur écrire, leur disant que j'étais prêt à faire quelque chose sur la Côte. Vous avez fait de même. C'est ainsi que l'on s'est connu, et que nous avons lancé le FHAR sur Nice. Ce fut très "dérive" alors, ce que l'on a vécu. Il n'y avait aucun repère. On se laissait porter par les événements, par les gens, par la défonce, par les fêtes, par les voyages. Ce fut très agréable jusqu'à l'été 1973.

Comme j'avais une situation assez privilégiée, j'ai pris un appartement de luxe juste en face de la fac de lettres de Nice, dans un immeuble avec piscine et vue sur la mer. On en a fait une espèce de lieu ouvert à tous, une communauté informelle où vivaient ensemble

⁶⁹⁴ Jean Le Bitoux, *Citoyen de seconde zone*, op. cit., p. 93.

⁶⁹⁵ Jean Le Bitoux, entretien avec l'auteur, 20 septembre 2008. À propos du journal *Le doigt au cul*, j'ai pu consulté un exemplaire conservé à la bibliothèque de l'Université Yale. Je remercie Michael Sibalis et Gerard Koskovich pour leur aide. Jean Le Bitoux en donna aussi une description dans son livre *Citoyen de seconde zone*, op. cit., pp. 97-100.

entre 10 et 15 personnes : des paumés, des mineurs en fugue, des marginaux de tout acabit, des défoncés... Nous vécûmes au quotidien la critique sociale de notre contestation politique. Notre journal underground *Le doigt au cul* intégrait aussi le groupe anarchiste Rouge et Noir et faisait la critique du conformisme de la gauche officielle. C'était une idéologie finalement plus situationniste européenne qu'inspirée de la contre-culture américaine telle que la donnaient à lire les premiers numéros d'*Actuel* et dont nous avons intégré certains aspects que plus tard. Dans cet appartement sont ainsi nés le FHAR, mais aussi le MLF, et le FLJ, le Front de Libération des Jeunes, plus éphémère⁶⁹⁶.

Mais ces quelques actions en province par une poignée de jeunes étudiants homosexuels révolutionnaires ne furent pas vues d'un bon œil par les autres homosexuels plus âgés déjà installés dans la culture gay de leur région. Jean Le Bitoux affirma en effet que "si quelques étudiants nous ont rejoints, nous sommes néanmoins incompris, ignorés, voire méprisés par les autres homosexuels qui se satisfaisaient de leur sort, installés dans une marge tranquille mais fragile. Ils avaient leurs habitudes, leurs lieux de drague et leurs boîtes spécialisées, à Nice ou à Cannes"⁶⁹⁷. Toutefois, ces FHARs de province furent encore plus éphémères que le FHAR parisien car ils étaient animés par une poignée d'étudiants sans moyen, ils se basaient sur les idées du FHAR de Paris et puis, surtout, ils devaient faire face aux difficultés de toutes sortes pour s'exprimer.

Le FHAR parisien, quant à lui, fut presque dès le départ rongé par son succès médiatique et surtout par les nombreuses contradictions des participant-e-s. Les AG furent presque dès le début un lieu où s'exprimait seulement des violences verbales qui n'aboutissaient à aucune action. Un témoin déclara que lors des AG, "pendant deux heures, et parfois plus, il ne se passe rien"⁶⁹⁸. Le projet révolutionnaire des participant-e-s se développa donc par la suite en dehors des AG, dans des petits groupes et dans certains journaux. Ces différents petits groupes se revendiquaient comme étant le FHAR (ou une tendance du FHAR) et permirent de faire vivre son esprit révolutionnaire jusqu'à l'arrivée des "années d'hiver"⁶⁹⁹.

9. Les différentes tendances théoriques

⁶⁹⁶ Pierre de Ségovia, entretien avec Jean Le Bitoux, mai 1978, dans Jean Le Bitoux, *Entretiens sur la question gay*, op. cit., pp. 102-103.

⁶⁹⁷ Jean Le Bitoux, *Citoyen de seconde zone*, op. cit., p 94.

⁶⁹⁸ Françoise Travelet, "Prolétaires de tous les pays, caressez-vous !", *Gulliver*, n° 1, novembre 1972.

⁶⁹⁹ Félix Guattari, *Les années d'hiver*, Paris, Les prairies ordinaires, 2009 [1986].

La scission des hommes et des femmes du FHAR dès les deux premiers mois du mouvement ne fut pas le seul conflit ouvert pendant les AG. Très rapidement, de nombreuses divergences virent le jour car des homosexuels de tous les milieux allaient aux assemblées générales pour des raisons très diverses : "des curieux, des dragueurs, des non-politisés, des gens de droite, [...] des bourgeois"⁷⁰⁰. Il n'y avait pas seulement des homosexuels "révolutionnaires". Le FHAR était "ouvert à tous les homosexuels". Il fut même, d'après les témoins, "débordé" par le succès du numéro 12 de *Tout* et la manifestation du 1er mai 1971. Il ne s'agissait donc pas d'un mouvement "révolutionnaire" unitaire. Il était partagé par trois tendances principales : "d'un côté ceux qui voulaient un style Arcadie mais ouvert et sympa, de l'autre les politiques qui voulaient réfléchir, élaborer une théorie et enfin les folles qui voulaient faire la fête"⁷⁰¹. Et nombreux furent ceux qui soulignèrent rapidement certaines faiblesses du mouvement. Le groupe 5 déclara par exemple que :

Nous étions en train de découvrir quelque chose de fantastique : la sortie de la clandestinité. Il y avait des tas de mecs honteux qui osaient tout d'un coup s'avouer homosexuels. Déjà, on s'engueulait un peu, mais sans y attacher d'importance ; cinq minutes après on se sautait au cou. Puis les vacances nous ont séparés, et l'euphorie était complètement retombée à la rentrée... Nous avons éclaté, mais pas nos problèmes. On a mis trois ou quatre mois avant de relancer une action, des comités, etc. Et puis, avec le printemps, c'est devenu complètement bordélique. Les attaques personnelles ont commencé contre le petit groupe qui prenait les décisions, les tendances se sont dessinées plus fortement et les folles sont devenues complètement délirantes. Travesties, provocatrices, révolutionnaires et irrécupérables, elles parodiaient agressivement le pédé de vaudeville...⁷⁰².

Par ailleurs, le manque d'engagement "révolutionnaire" de la plupart des participants fut souligné dès les débuts du mouvement. Il est souvent dit que le FHAR s'est éteint car les gens allaient seulement aux AG pour draguer. Or, dès les premiers mois "la plupart des gens du FHAR [...] [venaient] uniquement pour draguer" comme le rapporta un témoin⁷⁰³. La drague était même parfois très organisée. En 1973, le groupe "Les amis du FHAR" se proposait de se réunir pour discuter et surtout pour faire "ce qu'ils désir[ai]ent". Le FHAR n'était donc pas seulement constitué de groupes politisés. De nombreuses personnes se rendaient aux

⁷⁰⁰ Quelques-uns du FHAR, "Bilan", *Tout*, n° 15, *art. cit.*, p. 9.

⁷⁰¹ Frank Arnal, "À l'origine, des femmes. Le témoignage d'Anne-Marie Fauret", *art. cit.*, p. 36.

⁷⁰² Yves Frémion et Daniel Riche (propos recueillis par), "La parole au fléau social groupe n° 5 du FHAR", *art. cit.*, pp. 8-9.

⁷⁰³ Quelques-uns du FHAR, "Bilan", *Tout*, n° 15, *art. cit.*, p. 9.

assemblées pour rencontrer d'autres homosexuels et aussi pour avoir des relations sexuelles. Ce petit groupe édita même un journal éphémère composé du courrier des lecteurs où chacun devait exprimer ses désirs avec "une liberté totale" et "une seule règle impérative : ne jamais mentir"⁷⁰⁴ :

J'ai dessiné la première partie de la série ; les détails que tu m'as donnés m'ont beaucoup aidé. Tu aurais peut-être pu me spécifier si tu préférerais des garçons avec des poils au pubis ou imberbes (rasés) et avec prépuces ou sans⁷⁰⁵.

Ceux qui lisaient et adhéraient à ce journal savaient comment ils pouvaient se rencontrer : tous les jours dans la rue grâce à de petits insignes envoyés par le directeur de publication A. Victor. Malgré les discours révolutionnaires, certains homosexuels qui envoyaient du courrier à ce petit journal étaient loin d'être aussi libérés dans la pratique :

Je ne sais plus très bien où j'en suis ; Il y a pas mal de gens que j'aime bien, même si je n'ai pas eu souvent de vrais contacts ; je sens qu'ils me sont proches, qu'ils sont aussi emmerdés que moi, et malgré cela je n'arrive pas à établir le contact ; soit ils ne peuvent pas répondre (trop bloqués) soit ils ne veulent pas répondre. Mais pourquoi ? Parce que je leur paraît [sic] trop con pour comprendre ? Parce qu'ils ont peur de me paraître idiot ? J'en ai marre de tous ces gens qui me parlent de libération alors qu'ils ne sont pas capables de me parler d'eux-mêmes. Au point de vue théorique, la libération c'est chouette, contacts et tout et tout, mais de là à la faire, quel fossé !⁷⁰⁶

Cet énorme décalage entre les discours et les pratiques a été souligné à plusieurs reprises. L'idéologie subversive du FHAR se proposait de déconstruire, par l'intermédiaire de nombreux textes, la société mâle où régnaient "l'exploitation capitaliste" et "l'oppression patriarcale", mais les actions furent assez limitées et ne concernaient que quelques homosexuels parisiens. Leurs échanges avec "le pédé opprimé de province" ne se limitaient qu'à quelques lettres. Ils souhaitaient tout d'abord un "éclaircissement idéologique" pour qu'ils tombent tous d'accord sur les bases politiques du mouvement. Ils proposèrent alors aux homosexuels révolutionnaires d'être "porteur à l'extérieur de [leur] homosexualité révolutionnaire". "Nous devons tous pouvoir dire tout haut notre homosexualité, nous devons tous pouvoir discuter avec les pédés des tasses ou des boîtes au lieu de nous contenter de les draguer comme avant"⁷⁰⁷. La volonté de libération de l'homosexuel devait, selon plusieurs

⁷⁰⁴ "Les amis du FHAR", 1973, n° 0 et 1, conservés à la Bibliothèque nationale de France, 4° JO. 28216.

⁷⁰⁵ *Ibid.*, n° 1, p. 4.

⁷⁰⁶ *Ibid.*, n° 1, p. 1.

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 9.

d'entre eux, dépasser les espaces relativement protégés de Saint-Germain-des-Près et les "discussions stériles" des AG⁷⁰⁸.

L'impact des théories révolutionnaires n'allait donc pas souvent au-delà des amphithéâtres des Beaux-Arts ou de quelques cafés où se réunissaient les étudiants homosexuels les plus politisés. C'est pourquoi certains voulaient dépasser les "discussions à l'infini avec les habitués du Flore" pour mener, comme les mouvements gays anglo-saxons, des "luttres concrètes" et s'engager dans la voie du "réformisme". Une des propositions soumises au débat était de lutter contre la loi Pétain/De Gaulle ; lutter également contre les hôpitaux psychiatriques qui soignaient les homosexuels ; lutter contre la répression de la sexualité des mineurs ; défendre la communauté homosexuelle des "attaques de flics ou des truands dans les tasses, les boîtes ou les parcs". Grâce au modèle américain, ils cherchaient des buts précis pour améliorer les conditions de vie de tous les homosexuels. Suite à l'explosion de discours et d'affluence qui suivirent les premiers pas du FHAR, il était temps pour certains de s'organiser afin de dépasser les balbutiements des premiers mois. Cette tendance réformiste était souvent qualifiée de "bourgeoise" lors des AG, mais elle leur semblait en même temps plus fructifère que les discours subversifs aussitôt élaborés aussitôt oubliés.

Hocquenghem reconnut dès 1972 que le FHAR était à bout de souffle. Le système de pensée instauré au FHAR "a fini par conduire à un ensemble de blocages et d'interdits ; [...] progressivement, vis-à-vis des femmes, de nous-mêmes, et des normaux, nous nous sommes presque définis comme une "contre-normalité" homosexuelle [...]. La pensée du FHAR s'est bloquée et est devenue bloqueuse, [...] elle est devenue normative"⁷⁰⁹ et perdit son pouvoir pour interpellier les esprits. En effet, si les premières actions du FHAR surprirent les milieux gauchistes traditionnels, elles étaient ensuite attendues comme le spectacle habituel des homosexuels. Ils perdaient "une partie de leur pouvoir d'inquiéter les autres"⁷¹⁰. Il invita alors ceux qui partageaient le projet du Front à dépasser les blocages et à inventer de nouvelles stratégies pour construire l'univers où pourrait se réaliser la liberté du désir⁷¹¹.

⁷⁰⁸ Groupe 5 du FHAR, "Les tribulations d'un fhariste à San Remo ou le congrès s'amuse", dans Groupe 5 du FHAR, *Le Fléau Social*, n° 1, juin 1972, p. 8.

⁷⁰⁹ Guy Hocquenghem, "Aux pédérastes incompréhensibles", *Partisans*, mars-décembre 1972, p. 154-157.

⁷¹⁰ Guy Hocquenghem, *ibid.*, p. 157.

⁷¹¹ Guy Hocquenghem, *ibid.*, p. 159.

D'autres homosexuels, en général les plus politisés, se réunissaient en petit groupe pour réfléchir à de nouvelles actions, car, comme le souligne Hocquenghem, "à huit cents, dans les assemblées générales, on ne peut pas prendre de décision"⁷¹². Pour le groupe 5, "les AG [étaient] devenues une espèce de monstre difforme. [...] Les AG sont maintenant transformées en un incommensurable bordel, le champ clos d'affrontements d'une violence inouïe où ceux qui ne veulent pas prendre parti sont condamnés. Cette ambiance est insupportable"⁷¹³. "AG tumultueuses, les clans qui s'opposent, motions, contre-motions, le groupe X qui conteste au groupe Y le droit de parler au nom du FHAR, les tracts que l'on élabore à toute vitesse pour les opposer à ceux qui viennent d'être tirés et distribués [...] : voilà comment parfois se présente le FHAR de Paris"⁷¹⁴. Toutes ces tendances constituaient le FHAR mais elles le plongeaient en même temps dans un chaos sans nom et des contradictions sans fin qui ne firent que réduire les AG à une violence verbale où des positions irréductibles ne conduisaient à aucune action de la totalité du Front. C'est pourquoi pour mener des actions concrètes, ils se retrouvaient plutôt à quelques-uns. Plusieurs comités de quartier virent le jour rapidement et eurent, selon les cas, une existence assez éphémère et un impact limité. On parlait de neuf comités : le 5 (Jussieu) avec *Le Fléau Social* ; le 6 (Odéon) ; le 11 (Bastille) ; le 14 (Porte d'Orléans) ; le 17 (Place Clichy) appelé groupe "antisexiste" ; la fac de Clignancourt ; la fac de Vincennes ; le 13 ; un groupe d'"homosexuels marxistes" ; les Gouines Rouges qui tenaient une permanence rue Buffon ; on parlait également d'un "cercle Wilhelm Reich"⁷¹⁵ et du "groupe de Montreuil" qui s'intéressait au tricot, "ouvrages d'aiguilles, maquillage, etc."⁷¹⁶. Les plus actifs et politisés créèrent quelques journaux afin de préciser leur manière de lutter contre la société patriarcale et capitaliste : le groupe situationniste, appelé "groupe 5 du FHAR" créa *Le Fléau Social* à partir de juin 1972 jusqu'en 1974 ; les gazolines créèrent *L'Antinorm* ; et le groupe de Vincennes publia le célèbre *3 milliards de pervers*.

⁷¹² Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*, p. 35.

⁷¹³ Groupe 5 du FHAR, "A propos des AG", dans *Le Fléau Social*, n° 1, juin 1972, p. 4.

⁷¹⁴ Groupe 5 du FHAR, "Paris n'est pas la France", *Le Fléau Social*, n° 1, juin 1972, p. 5.

⁷¹⁵ "FHAR : les comités de quartier à Paris", *L'Antinorm*, n° 1, décembre 1972-janvier 1973, p. 5 ; FHAR, "*Au dehors !*", n° 2, fin premier trimestre 1972, p. 4, journal ronéotypé conservé à l'IMEC dans le fonds Françoise d'Eaubonne.

⁷¹⁶ Anonyme, "Modes et travelos", *L'Antinorm*, *op. cit.*, p. 10.

a) *Le Fléau Social : pour une lutte globale*

Le Fléau Social, journal du groupe 5 du FHAR, dont le titre fait référence au sous-amendement Mirguet, parut pour la première fois en juin 1972, un an après l'explosion politique et médiatique du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire. Il publia six numéros de façon irrégulière jusqu'en 1974. Il était le fruit d'un petit groupe de personnes se définissant comme des "non-militants" situationnistes qui défendaient non pas une lutte sexuelle parcellaire et spécifique, mais une lutte globale pour mener au communisme⁷¹⁷.

Il s'agissait d'un groupe, bien qu'il se revendiquât comme appartenant "à ce qu'il reste" du FHAR, qui se démarqua dès le départ du mouvement révolutionnaire car ils en avaient "archi-marre de la pagaille et du bordel sciemment entretenus" et ils rejetaient l'idée de mouvement révolutionnaire compris comme des petits mouvements spécifiques tels que le MLF, le FHAR, le Mouvement de Libération de la Jeunesse, le Groupe d'Information sur les Prisons, etc. C'est pourquoi les personnes de ce groupe situationniste minoritaire parmi les minoritaires voulurent se donner les moyens de travailler ensemble et de diffuser leur travail⁷¹⁸. Ceux qui participaient au *Fléau Social* se proposaient d'imaginer une "solidarité des luttes". Il ne suffisait pas de créer des groupes spécifiques concernant la sexualité ou les prisons par exemple. Il fallait que la prise de conscience de l'oppression existentielle de chaque groupe les ouvre également aux modes de répression des autres groupes pour revendiquer de façon généralisée le "droit à la vraie vie". Tout cela devait avoir lieu à partir de leur expérience personnelle, et non au niveau "des états-majors fantoches" des partis traditionnels⁷¹⁹. D'après eux, ces luttes devaient être une "partie intégrante d'une marche plus longue vers la démocratie, l'amour et le socialisme enfin réalisés"⁷²⁰.

C'est pourquoi le FHAR, du moins ses membres, se sont sentis totalement solidaires de la lutte du peuple bengali pour sa libération, partout où il y a révolte c'est qu'il y a oppression et qu'importe alors les stratégies d'états-majors. C'est aussi pourquoi les homosexuels se sentent partie prenante dans la lutte du peuple vietnamien contre l'impérialisme, celui-ci ne revêt pas qu'une forme économique ou militaire, il commence au niveau des rapports personnels.

⁷¹⁷ Pour l'essentiel Alain Fleig qui reprit la plupart de ses articles dans un recueil publié en 1977 : Alain Fleig, *Lutte de con et piège à classe*, Paris, Stock, 1977.

⁷¹⁸ "Cours camarade le vieux monde est derrière toi", *Le Fléau Social*, n° 1, juin 1972, p. 2.

⁷¹⁹ "Les luttes existentielles comme prépolitisation", *Le Fléau Social*, n° 1, p. 3.

⁷²⁰ "Solidarité des luttes", *Le Fléau Social*, n° 2, octobre-novembre 1972, p. 7.

C'est pourquoi nous nous sommes sentis solidaires des travailleurs du Joint Français ou de ceux des usines Paris à Nantes, c'est pourquoi nous souhaitons la victoire des vendeuses des Nouvelles Galeries de Thionville.

C'est aussi pourquoi nous entendons marcher la main dans la main avec les femmes du MLF, c'est pourquoi nous apportons notre soutien (et ce n'est pas toujours facile à cause des préjugés des 2 côtés) aux travailleurs émigrés. C'est aussi pourquoi certains d'entre nous collaborent au groupe d'information sur les prisons ou au groupe d'information sur les asiles (là nous sommes vachement concernés)⁷²¹.

Cette solidarité envers toutes les sortes d'oppression s'exprima sous diverses formes. Le FHAR fut par exemple lié aux mouvements écologiques. Certains homosexuels participèrent à la manifestation à vélos contre la pollution des voitures à Paris au printemps 1972⁷²². Un tract fut également distribué par un groupe du FHAR lors d'une manifestation "pour soutenir la lutte révolutionnaire des peuples d'Indochine"⁷²³ car si les homosexuels étaient opprimés par la domination bourgeoise, les peuples d'Indochine étaient quant à eux opprimés par la domination impérialiste, c'est pourquoi tous les peuples opprimés devaient lutter contre "toute forme de domination : domination idéologique ; domination politique ; domination impérialiste ; domination de la femme ; domination sexuelle ; domination raciale ; etc." en solidarité avec toutes et tous les opprimé-e-s⁷²⁴. Cette solidarité avec les autres opprimé-e-s fut régulièrement soulignée dans *Le Fléau Social*. Les auteurs défendirent les Palestiniens⁷²⁵, les ouvriers et les ouvrières de LIP⁷²⁶, les Espagnols anti-franquistes⁷²⁷, les minorités

⁷²¹ "Les luttes existentielles comme prépolitisation", *Le Fléau Social*, n° 1, p. 3.

⁷²² Guy Hocquenghem, *Le désir homosexuel*, Paris, Fayard, 2000 [1972], pp. 111-112.

⁷²³ FHAR, "Pourquoi le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR) aujourd'hui dans la rue, pour soutenir la lutte révolutionnaire des peuples d'Indochine ????", Tract de 1972 conservé à la Bibliothèque nationale de France, 4° Wz 10 838. Ils distribuèrent aussi un tract du "comité offensive du printemps" qui stipule la "traite de peuple à peuple conclut entre les peuples des Etats-Unis, du Sud-Vietnam et du Nord-Vietnam". Tract conservé à l'IMEC dans les archives de Françoise d'Eaubonne.

⁷²⁴ *Ibid.*

⁷²⁵ Groupe 5 du FHAR, "L'an prochain à Jérusalem", *Le Fléau Social*, n° 4, pp. 14-17.

⁷²⁶ Groupe 5 du FHAR, "LIP l'heure de gloire", *Le Fléau Social*, n° 4, pp. 19-20.

⁷²⁷ Groupe 5 du FHAR, "Franco la muerte", *Le Fléau Social*, n° 4, p. 28-29 ; "In Memoriam Puig Antich", *Le Fléau Social*, n° 5-6, p. 4.

linguistiques⁷²⁸, le MLF et les lesbiennes contre la société bourgeoise et capitaliste, et les gauchistes traditionnels. D'après un slogan, ils voulaient "détruire ce qui nous détruit"⁷²⁹.

b) *L'Antinorm et les gazolines*

D'autres tendances s'exprimaient également au sein du FHAR. Beaucoup se souviennent aujourd'hui du journal trotskiste *L'antirnorm* fondé à la fin de l'année 1972 par le petit groupe XI, celui des folles spontanéistes⁷³⁰. A l'intérieur de ce groupe, il y avait également des positions tout à fait divergentes. Thierry Voeltzel, un des participants, déclara qu'on "y retrouvait aussi bien des gens de la Gauche Prolétarienne que des types qui n'auraient absolument pas fait de politique avant et qui, à partir de leurs problèmes spécifiques d'homosexuels, de tasses, etc., sont venus là et ont essayé de faire du travail ensemble"⁷³¹. Ce journal était fait par sept ou huit personnes qui se réunissaient dans des cafés ou chez des particuliers pour discuter de façon informelle, écrire et aussi s'embrasser et avoir des relations sexuelles⁷³². Les quelques participant-e-s, dont certains lycéens, allaient vendre leur journal au Quartier Latin, en face de chez Maspero, où il y avait beaucoup d'autres groupes politiques.

Le groupe d'*Antinorm* était symbolisé par les "gazolines", quelques jeunes folles d'une vingtaine d'années dont certaines commencèrent un processus de transition quelques années après. Ce nom était extrait d'un album pop *Gazoline Alley* d'un chanteur anglais d'après Hélène Hazéra, qui avait quant à elle proposé "Camping Gaz Girls" car elle voulait importer des "Radical Effeminists" du Gay Lib de Londres le fait de servir le thé pendant les réunions.

⁷²⁸ Groupe 5 du FHAR, "Solidarité des luttes", *Le Fléau Social*, n° 2, octobre-novembre 1972, p. 7 : Ils affirmèrent dénoncer "l'exploitation particulière dont ils sont victimes, la loi du plus nombreux, du plus fort, du plus riche, sa culture, sa langue, son système économique qui leur est imposé, en un mot et sous des formes toujours différentes le vieil impérialisme. Ils revendiquent eux aussi la prise en main de leur destin spécifique, la libre disposition de leur vie, de leur corps et de leurs moyens de production.

Ces gens, ce sont les Basques, les Bretons, les Occitans, les Flamands et tant d'autres qui découvrent leur identité alors qu'on avait voulu les rendre étrangers à leur propre terre, comme on avait voulu nous faire croire que nous n'étions pas normaux, étrangers à notre propre sexualité".

⁷²⁹ Groupe 5 du FHAR, "Détruire ce qui nous détruit", *Le Fléau Social*, n° 3, mai 1973, p. 1.

⁷³⁰ Il exista un petit groupe similaire à Aix en Provence appelé les Mirabelles. Cf. Eric Lamien, "L'homosexuel, à la pointe du combat révolutionnaire", *Ex aequo*, n° 23, janvier 1999, pp. 29-30.

⁷³¹ Thierry Voeltzel, *Vingt ans et après*, Paris, Grasset, 1978, p. 15.

⁷³² Thierry Voeltzel, *ibid.*, pp. 20, 21 et 25.

Elle choisit ce nom car il fallait faire chauffer l'eau sur un camping gaz. Cependant, ce petit groupe préféra le nom de "Gazolines" proposé par Zelda puisque son appartement servait de QG⁷³³. Il semble que le témoignage d'une journaliste ayant assisté à une AG en 1972 résume parfaitement l'attitude et les idées de ces spontanéistes :

Le maquillage est une manière de vivre. Refusant la "récupération" des groupes politiques, refusant toute hiérarchie et toute autorité à l'intérieur du FHAR, ayant le génie de la provocation, les gazolines (ou "folles" spontanéistes) du FHAR ne sont pas un groupe politique mais un groupe de "comportement". Pas de structure, pas de réunion, pas de journal⁷³⁴.

Il a été souvent reproché aux gazolines que le FHAR s'est éteint à cause de leur comportement, notamment lors de l'enterrement d'Overney, un militant maoïste tué par un vigile de chez Renault en 1972. Elles firent les "pleureuses" pour critiquer les rituels funéraires gauchistes tout en ayant peut-être en même temps un goût prononcé pour le scandale⁷³⁵. Le militant anarchiste Daniel Guérin décida de quitter le mouvement à partir de cet événement car il n'y vit que de la provocation gratuite.

La folitude caractéristique des gazolines était plutôt une nouvelle manière d'être à soi et d'imaginer de nouveaux rapports sociaux d'une manière radicalement anti-hiérarchique. L'une d'entre elles souligna à ce propos : "On ne fait la révolution que si on la vit en permanence, quotidiennement"⁷³⁶. Elles voulaient lutter pour l'essentiel contre "deux chapes de plomb selon Héléne Hazéra : celle du gaullisme, et contre une nouvelle, celle des gauchistes maos, trotskistes, etc."⁷³⁷. Leurs manières d'interpeller dans les AG furent interpréter au mieux comme un jeu ou alors comme une attitude pour éviter tout dialogue. Il s'agissait plutôt de montrer par leur manière de vivre comment éviter de répéter les structures hiérarchiques des

⁷³³ Héléne Hazéra, "Rouge à lèvres et slogans. Souvenirs gazogènes, *Gai Pied Hebdo*, n° 460, 7 mars 1991, pp. 57-58.

⁷³⁴ Françoise Travelet, "Prolétaires de tous les pays, caressez-vous !", *Gulliver*, n° 1, novembre 1972.

⁷³⁵ Héléne Hazéra, "Rouge à lèvres et slogans. Souvenirs gazogènes", *art. cit.*, p. 57. L'auteure souligna à nouveau cette idée dans un entretien pour *Magazette, la revue du Mag*, par Lilian en mai 2008 : "Peut-être le scandale de l'enterrement du maoïste Pierre Overney ou, par haine du culte gauchiste des martyrs (et peut être par pur exhibitionnisme) nous nous sommes mises à faire les pleureuses, en nous lacérant le visage et nous tirant les cheveux. Même Daniel Guérin a été horrifié !".

⁷³⁶ Marlène (Alain), 20 ans, étudiant, dans Françoise Travelet, "Prolétaires de tous les pays, caressez-vous !", *ibid.*

⁷³⁷ Héléne Hazéra, "Quelques questions à Héléne Hazéra", entretien avec Lilian, *Magazette, la revue du Mag*, mai 2008.

partis gauchistes et de la société dans son ensemble. Comme l'affirma l'une d'elles, "les rapports militants, ras le cul !" ⁷³⁸.

Par ailleurs, ce groupe spontanéiste chercha également à politiser ou à médiatiser une certaine image de l'homosexualité folle afin d'affirmer un mode de vie jusque-là réduit aux cabarets. Elles s'habillaient en effet de façon non conventionnelle. Hélène Hazéra déclara qu'elles s'habillaient "aux Puces (3 F un corsaire, 5 F une robe, 15 F les chaussures, à condition de vouloir ce dont personne ne veut c'est facile de faire impression avec peu d'argent)" ⁷³⁹. Plusieurs se maquillèrent de façon extravagante et avec des costumes lors de la manifestation du premier mai et lors des AG pour attirer l'attention des passant-e-s et des médias ⁷⁴⁰. Par exemple, l'une d'elles déclara que

la palme revient sans conteste à Daniel qui, il y a quelques semaines, se travestît en religieuse, avec coiffe noire et blanche, robe noire - très courte et fendue sur le côté -, portée sur un collant noir. À une autre AG, on a pu le voir, masqué et caché sous un ample voile [...]. À la même AG, Jean-Louis portait une ample jupe-culotte en madras écossais qui fut très remarqué ⁷⁴¹.

Anne Querrien m'affirma lors d'un entretien qu'Hélène Hazéra "s'habillait en vieille femme avec un fichu, un cabas de courses noir, voûtée comme ça elle arrivait comme une vieille de soixante-dix ans. Dans la rue elle était pliée" ⁷⁴². De plus,

ils dansent, ils chantent dans la rue, ils se maquillent. C'est le délire pour le délire, la rupture totale, ce qui n'est pas rien. [...] Il faut bien voir qu'il y a une grande différence entre les folles qu'on voit au Fhar et celles des boîtes. Au Fhar, quand ils se maquillent, ce n'est pas pour ressembler à une femme, c'est pour provoquer, agresser... ⁷⁴³.

Certaines d'entre elles s'exprimèrent dans l'éphémère journal *L'Antinorm*, dont le premier numéro parut en décembre 1972/janvier 1973 et dont les numéros suivants n'ont laissé presque aucune trace. Les participant-e-s du FHAR à cette nouvelle publication défendaient un "socialisme libérateur" face à "l'aliénation capitaliste" et à la répression sexuelle lié à ce

⁷³⁸ Marlène (Alain), 20 ans, étudiant, dans Françoise Travelet, "Prolétaires de tous les pays, caressez-vous !", *ibid.*

⁷³⁹ Hélène Hazéra, "Rouge à lèvres et slogans. Souvenirs gazogènes", *art. cit.*, p. 58.

⁷⁴⁰ Anonyme, "Modes et travelos", *L'Antinorm, op. cit.*, p. 10.

⁷⁴¹ Anonyme, "Modes et travelos", *L'Antinorm, ibid.*, p. 10.

⁷⁴² Anne Querrien, entretien avec l'auteur, 5 septembre 2008.

⁷⁴³ Yves Frémion et Daniel Riche (propos recueillis par), "La parole au Fléau Social groupe n° 5 du FHAR", *Actuel*, n° 25, novembre 1972, pp. 8-9.

système économique⁷⁴⁴. Mais face à ce gauchisme sérieux, on trouve également dans certains articles un style particulier pour inventer une nouvelle relation entre celui ou celle qui écrit et le lecteur. En effet, celui-ci est souvent appelé "chéri" et on l'embrasse régulièrement⁷⁴⁵. Puis on trouve aussi d'autres articles plus théoriques sur "la folle", notamment pour critiquer ceux qui ne les aiment pas au FHAR avec un ton tout à fait humoristique et provocateur :

Les folles ? La Révolution en dansant, en sautant, et je vous jette des marguerites, une à une, des confettis, je suis celle qui sème à tous vents, petit Larousse illustré, et pas la moindre retenue. C'est si bon de la faire, sa folle, de s'appeler soeur Charlotte des Grandes Augustines, soeur Marx des Kapitiaux décomposés, la Fille du Peuple, La Freudienne endormie, la bourbon des députés. Vous aimez pas, chéros gô-gôchistes ? Mais faites donc pas cette tête-là ! Vous perdriez votre rimmel ! Ah ! Vous en mettez jamais ? Oh ! Mille excuses, chéris, mille pardons : j'avais oublié. Oh ! Ces gôgôchistes, grandes constipées qu'elles sont !⁷⁴⁶.

Néanmoins, ce groupe ne se limita pas à quelques discours et une mode vestimentaire. Certaines vivaient cette révolution au-delà des AG et des manifestations du FHAR pour interpellé de façon radicale les gens dans la rue et pour transformer les rapports sociaux et humains. Une des gazolines allait par exemple à son travail avec "une rose sur l'oreille" et dit appeler ses collègues "chéri"⁷⁴⁷. L'important pour elles n'était donc pas de discuter sans fin dans les AG, mais d'abord de transformer leur vie et également d'agir pour transformer l'ordre établi. Selon un témoignage :

Au meeting de Duclos c'est une folle qui a réussi alors qu'on s'était fait jeter dehors par les gros bras du P.C., à demander à Duclos ce qu'il pensait de l'homosexualité. Une folle encore qui a pris le drapeau du P.S.U., le 1er mai, un drapeau de deux ou trois mètres de haut, pour se torcher le cul avec devant les militants du P.S.U...⁷⁴⁸.

Certains faisaient également les tasses pour "casser la gueule aux loulous qui cassaient la gueule aux pédés"⁷⁴⁹. Quelques folles réussirent à libérer d'autres gazolines en attaquant un

⁷⁴⁴ Guy Maës et Anne-Marie Fauret, "Homosexualité et socialisme", *L'Antinorm*, n° 1, décembre 1972/janvier 1973, p. 3 ; Alain Sanzio, "Une décennie mouvementée", *Masques*, n° 9/10, été 1981, p. 102.

⁷⁴⁵ Anonyme, "Misère de la psychanalyse", *L'Antinorm*, n° 1, *op. cit.*, pp. 4-5.

⁷⁴⁶ "Une" du FHAR, "La folle", *L'Antinorm*, n° 1, *op. cit.*, p. 6.

⁷⁴⁷ Témoignage de Daniel, dans Françoise Travelet, "Prolétaires de tous les pays, caressez-vous !", *art. cit.*

⁷⁴⁸ Yves Frémion et Daniel Riche (propos recueillis par), "La parole au Fléau Social groupe n° 5 du FHAR", *art. cit.* pp. 8-9.

⁷⁴⁹ Thierry Voeltzel, *Vingt ans et après*, *op. cit.*, p. 25.

car de police lors d'une soirée aux Halles⁷⁵⁰. Ces folles sont passées pour extravagantes et plutôt préoccupées par leur maquillage, mais elles ne manquèrent cependant pas de courage lors de nombreuses actions. Cela montre bien que maquillage et efféminement ne sont pas contradictoires avec le courage physique. Ce journal se transforma par la suite en *Antinorm-Sexpol* puis *Sexpol* lorsque les homosexuels ouvrirent leurs colonnes aux hétérosexuels et créèrent des comités sexuels et politiques. Il adopta alors une tendance reichienne défendue par les "hétérosexuels mecs" qui finalement prirent le dessus⁷⁵¹. Toutefois, les homosexuels révolutionnaires pouvaient s'exprimer ailleurs et de manière différente.

c) Vincennes et les théories du désir

Une des tendances les plus célèbres du FHAR de part son leader charismatique, le jeune Guy Hocquenghem, fut le groupe qui se réunissait au tout nouveau centre expérimental de Vincennes. Hocquenghem était déjà connu dans les cercles gauchistes intellectuels car il venait de publier son essai remarqué *Le désir homosexuel* en 1972, et par une partie du grand public car il avait participé à un entretien la même année pour *Le Nouvel Observateur* dans lequel ce jeune étudiant se déclarait homosexuel à visage découvert selon l'idéologie anglo-saxonne du comig out⁷⁵². Il lança ainsi l'idée que les homosexuels anonymes devaient se dire pour s'affirmer car cet acte de courage faisait sortir l'homosexualité d'un petit cercle d'écrivains reconnus.

Ce leadership poussa quelques-uns de ses amis du FHAR à se réunir à Vincennes ou à la clinique La Borde pour réfléchir à certains problèmes pour lesquels il était impossible de débattre lors des AG. Les départements de philosophie et de sciences de l'éducation furent particulièrement ouverts aux questions sexuelles, en particulier grâce à Georges Lapassade qui voulait introduire une sexologie active ; Gilles Deleuze avait préparé *L'Anti-Oedipe* ; Lyotard et ses études de tendance freudienne ; le département de psychanalyse lacanienne ; Gilles Châtelet et puis René Schérer et ses études sur la sexualité de l'enfant. C'est lui qui fit venir Guy Hocquenghem à Vincennes et il y eut des cours et des mouvements actifs autour du

⁷⁵⁰ Francis Lacombe, "Les années lumière", *Gai Pied Hebdo*, n° 460, 7 mars 1991, p. 55.

⁷⁵¹ Thierry Voeltzel, *Vingt ans et après*, *op. cit.*, p. 22.

⁷⁵² Guy Hocquenghem, *Le désir homosexuel*, Paris, Editions universitaires, 1972 ; Guy Hocquenghem, "La révolution des homosexuels", *art. cit.*

FHAR et de son essai *Le désir homosexuel*. François Châtelet dirigea la thèse de Guy Hocquenghem et Deleuze fut pour lui une véritable source intellectuelle⁷⁵³. En somme, d'après Schérer, il existait à Vincennes une sorte de communauté autour des politiques du désir⁷⁵⁴. Cette ouverture sur les questions sexuelles n'était toutefois pas sans limite malgré l'esprit d'utopie qui régnait dans ce nouveau centre expérimental. Le fait de faire venir des transexuel-le-s en tant que chargé-e-s de cours dans la filière de "sexologie critique" que souhaitaient installer Schérer et Hocquenghem suscita une certaine interrogation de la part de Gilles Châtelet par exemple⁷⁵⁵. Néanmoins, ce fut principalement à Vincennes, à la clinique La Borde et chez Hocquenghem que la *Grande encyclopédie des homosexualités* fut élaborée par le petit groupe fhariste et certains de Sex-Pol autour de Guy Hocquenghem⁷⁵⁶. Félix Guattari accueillit en effet plusieurs fois à La Borde un petit groupe de réflexion sur la masturbation⁷⁵⁷ qui donna lieu à plusieurs articles sur le sujet dans le numéro de *Recherches* publié en mars 1973⁷⁵⁸.

Ce petit groupe autour d'Hocquenghem souhaitait, avec ce numéro spécial, parler de la vie quotidienne des homosexuels : "Comment rencontrons-nous ceux avec qui nous faisons l'amour ? Par où ça passe ? [...] Comment on se branle, comment on drague, comment on baise ?"⁷⁵⁹. Ils voulaient parler eux-mêmes de leurs désirs, prendre la parole sur des désirs habituellement silencieux ou aux mains des psychiatres, des psychanalystes et des juges. Cette prise de parole servait à se "déculpabiliser". D'après eux, il n'existait pas de meilleurs "spécialistes" qu'eux-mêmes pour parler de sexualité à la marge d'une norme. Ce numéro était donc conçu selon les auteur-e-s comme un espace pour libérer les désirs de l'exploitation et de l'aliénation capitaliste. Mais il était également élaboré pour rompre avec les préjugés

⁷⁵³ Tout comme Deleuze par Guy Hocquenghem. En effet, Deleuze fut littéralement fasciné par le jeune Guy Hocquenghem. Il préfaça d'ailleurs son recueil d'articles *L'après-mai des faunes* publié en 1974. Cf *L'après-mai des faunes*, Paris, Grasset, 1974. Cf. également René Schérer et Geoffroy de Lagasnerie, *Après tout. Entretiens sur une vie intellectuelle*, Paris, Cartouche, 2007, p. 28.

⁷⁵⁴ René Schérer et Geoffroy de Lagasnerie, *ibid.*, p. 22.

⁷⁵⁵ René Schérer et Geoffroy de Lagasnerie, *ibid.*, p. 20.

⁷⁵⁶ "Trois milliards de pervers. Grande encyclopédie des homosexualités", *Recherches*, n° 12, mars 1973.

⁷⁵⁷ Anne Querrien, entretien avec l'auteur, 5 septembre 2008 à Paris.

⁷⁵⁸ "Masturbations", *Recherches*, *op. cit.*, pp. 64-98.

⁷⁵⁹ "Après la saisie du numéro spécial de *Recherches* : "Trois milliards de pervers"", archives du fonds Félix Guattari, GTR 58.29, p. 2, conservées à l'IMEC.

psychanalytiques, le militantisme homophile traditionnel d'Arcadie et, de façon plus générale, contre le "pseudo-objectivisme des enquêtes sociales"⁷⁶⁰. Outre l'expression sans détour des désirs et des pratiques de plusieurs homosexuels, deux thèmes novateurs furent abordés pour l'essentiel dans cette nouvelle publication d'un des groupes de jeunes intellectuels les plus actifs du FHAR : la sexualité entre "Arabes et pédés" et la pédérastie selon un point de vue "révolutionnaire".

La sexualité avec les Arabes a tantôt été abordée sous forme de discussion (et de désaccords) entre jeunes Français cultivés, tantôt sous forme de récit de drague dans un des quartiers d'immigrés de Paris, Belleville, ou encore sous forme d'ode à la beauté physique des Arabes, mais aussi des problèmes que supposait ce genre de relations. En effet, un des problèmes soulignés dans ce numéro fut le "racisme" et le "fascisme" (inconscients) de certains révolutionnaires du Front et de Sex-Pol alors qu'il s'agissait de groupes se disant anti-racistes et anti-fascistes.

Pour certains jeunes de ces différents groupes la sexualité arabe était considérée comme différente de celle des Européens. La question de l'identité sexuelle ne se posait pas. Les Arabes, selon eux, ne se considéraient pas homosexuels ni étaient considérés comme homosexuels par les homosexuels français. Il s'agissait de véritables hommes virils éloignés de la culture gay occidentale symbolisée par la vaseline, l'amour et les discussions. Pour ces jeunes intellectuels, l'Arabe était non-humain au sens où il ne participait pas de cette médiation culturelle occidentale. Les Arabes étaient considérés comme une simple machine, un simple "objet" de désir, "des bites qui bandent"⁷⁶¹. Une partie du FHAR estimait que les Arabes représentaient non seulement un objet de désir, mais surtout une sorte de conception idéale de la sexualité machinique telle qu'elle fut théorisée par Deleuze, Guattari et Hocquenghem, une sorte de bisexualité idéalisée, une conception éloignée des théories sexuelles capitalistes pour lesquelles la domination sexuelle impliquait également une domination sociale et politique. Selon ce groupe du FHAR, avec les Arabes la possession était seulement sexuelle. Ils symbolisèrent cette idée avec une expression quelque peu poétique : "se les mettre dans le cul, et c'est tout"⁷⁶².

⁷⁶⁰ "Trois milliards de pervers. Grande encyclopédie des homosexualités", *Recherches, op. cit.*, p. 2.

⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 15.

⁷⁶² *Ibid.*, p. 16.

Toutefois, cette conception sexuelle fut critiquée par d'autres jeunes intellectuels de ces mêmes groupes autour de la revue. En effet, certains soulignèrent qu'il était "quand même chiant d'en parler comme des objets"⁷⁶³. Du reste, certains montrèrent également des contradictions inhérentes au mouvement. Ils critiquaient les hétéros parce qu'ils étaient phalocrates, mais aimaient les Arabes qui eux aussi étaient phalocrates. Ils critiquaient donc l'idée de virilité comme domination du mâle, mais ils aimaient en même temps consommer cette virilité⁷⁶⁴. L'idée de domination était positive seulement si elle était acceptée sexuellement, mais elle devait être rejetée socialement et politiquement.

Cette théorisation de la sexualité arabe fut aussi critiquée car elle exprimait une certaine naïveté de certains étudiants parisiens du FHAR. Leur désir d'Arabes leur avait fait penser qu'il s'agissait de la concrétisation de la théorie deleuzo-guattarienne où des flux de désirs se branchent de façon machinique, alors que d'autres rappelèrent que "toute sexualité [...] est inséparable d'un investissement social et politique dont elle constitue précisément l'inconscient"⁷⁶⁵. En outre, ce désir d'Arabes de certains fut considéré comme du "racisme de désir" car les Arabes dominaient sexuellement les Français, mais ces derniers dominaient intellectuellement et socialement les Arabes parce qu'il s'agissait d'ouvriers. D'après eux, "il y a[va]it échange de racismes qui [était] vécu sexuellement"⁷⁶⁶. En somme, pour certains critiques, les Arabes de France couchaient avec les pédés français car ils vivaient une misère sexuelle et sociale. Eux aussi étaient condamnés aux ponts, aux parcs, aux tasses et aux dangers que cela impliquait. Ce qui ne voulait donc pas dire, comme le pensèrent plusieurs étudiants fharistes, que les Arabes importaient en France une soi-disant bisexualité arabo-islamique considérée comme la concrétisation des théories machiniques du désir de Deleuze, Guattari et Hocquenghem. Il s'agissait plutôt d'une idéalisation raciale de la sexualité.

L'autre thème novateur important de ce groupe du FHAR fut leurs idées révolutionnaires sur la pédophilie. Il s'agissait tout d'abord de donner la parole à un sujet peu abordé. D'autre

⁷⁶³ *Ibid.*, p. 17.

⁷⁶⁴ "Les Arabes et nous" dans "Trois milliards de pervers. Grande encyclopédie des homosexualités", *Recherches*, n° 12, mars 1973, p. 14.

⁷⁶⁵ "Sex-pol en acte (Sur le texte "Les Arabes et nous")", dans "Trois milliards de pervers. Grande encyclopédie des homosexualités", *p. cit.*, p. 30.

Ibid., p. 29.

⁷⁶⁶ "Les Arabes et nous", *art. cit.*, p. 20.

part, ils souhaitaient rompre avec la vision pédérastique "ancien style" d'auteurs comme Montherlant et Peyrefitte⁷⁶⁷. Rompre également avec le silence imposé à l'intérieur même du mouvement révolutionnaire pour souligner que le détournement de mineur était puni par la loi de façon beaucoup plus sévère que l'outrage public à la pudeur. Ce numéro de *Recherches* comportait de nombreuses photos et textes que l'on pourrait qualifier de pornographiques. Ce petit groupe du FHAR, dont la "commission de mineurs", voulut inclure aussi des photos qui montraient un jeune garçon et des enfants nus en train de se caresser, mais ils durent s'auto-censurer pour éviter la saisie immédiate du numéro. Les articles sur le sujet se partagèrent ainsi entre manifeste contre la morale bourgeoise anti-pédérastique, récits scouts et expériences de pédophiles sous couvert d'anonymat afin de rompre avec la pédagogie d'alors (la "ségrégation" entre les âges) et l'idée de non-autonomie des enfants pour exprimer leurs désirs. De manière générale, ces textes sur la pédophilie furent donc conçus pour souligner la réprobation sociale très importante dont souffraient les pédophiles.

Malgré certaines précautions, le numéro fut saisi le 4 avril, un mois après sa publication, et Félix Guattari, le directeur de la publication, fut inculpé pour "outrages aux bonnes moeurs". Le groupe de Guy Hocquenghem s'attendait à cette inculpation. C'est pour cette raison qu'ils avaient ajouté des signatures fictives d'intellectuels célèbres (Deleuze, Foucault, Genet, Sartre, etc.) afin qu'ils leur servent de protection. Toutefois, rien n'y put et ils durent préparer leur défense. Des réunions et des débats eurent lieu et une stratégie fut choisie par l'équipe et leurs avocats Marianne Merleau-Ponty, Kiejmann et Christian Revon pour souligner le caractère "politique" de l'inculpation⁷⁶⁸. Toute l'équipe soutint Guattari. Ils ne voulaient pas que la responsabilité pénale retombe seulement sur le directeur de publication et, par voie de conséquence, sur l'imprimeur et les libraires. Ils souhaitaient l'assumer collectivement et l'étendre au maximum. C'est pourquoi ils demandèrent au juge d'instruction Viossat leur coinculpation car "trois milliards de pervers sont en puissance responsables de ce numéro", mais cela leur fut refusé⁷⁶⁹.

⁷⁶⁷ "La pédophilie" dans "Trois milliards de pervers", *op. cit.*, p. 118.

⁷⁶⁸ Aux Beaux-Arts notamment. Cf. "Après la saisie du numéro spécial de *Recherches* : "Trois milliards de pervers", Archives du fonds Félix Guattari, GTR 58.29, p. 3, conservées à l'IMEC.

⁷⁶⁹ "*Recherches* : réunion juridique", Archives du fonds Félix Guattari, GTR 58.30, p. 1, conservées à l'IMEC.

Lors du procès, un an plus tard, le 30 mars 1974, Félix Guattari lut une lettre au tribunal⁷⁷⁰. Dans cette lettre, il signalait que le travail de la revue *Recherches* consistait à décloisonner les barrières entre les publications dites scientifiques et et les problèmes qu'elles abordent, souvent des discours d'autorité sur des personnes infériorisées, des discours "souvent éloignés de la pratique sur le terrain réel"⁷⁷¹. Les groupes de *Recherches* dans le domaine de la psychiatrie, de l'enfance aliénée par exemple, entendaient mener leurs travaux directement avec les groupes concernés. Il en fut de même avec le numéro sur l'homosexualité. Ce numéro fut pensé pour montrer l'évolution de la question dans la société actuelle grâce à des groupes comme le FHAR. Le fond et la forme du numéro montraient la rupture totale entre les analyses dites scientifiques des psychiatres, psychanalystes et juges qui opéraient jusqu'alors, et la parole et la politisation de l'homosexualité par les homosexuels révolutionnaires au début des années 1970. Selon Guattari, ce fut cette rupture et les questions politiques qui étaient mises en cause, non les images pornographiques ou le vocabulaire de ce numéro. Le groupe de *Recherches* n'avait aucune volonté de provocation pornographique, il désirait simplement participer au mouvement issu de 68 qui consistait à ce que "les gens puissent s'exprimer directement sur les problèmes qui les concernent"⁷⁷². Guattari semble finalement avoir été condamné à payer 600 francs d'amende, mais cela n'alla pas plus loin grâce aux soutiens de nombreux intellectuels⁷⁷³.

Ces quelques événements et publications peuvent être considérés comme l'éclatement final du FHAR. De plus, en février 1974, la police intervint aux Beaux-Arts à la demande de la direction pour faire évacuer les membres du Front. Le FHAR n'a pas disparu à cause de la drague omniprésente aux Beaux-Arts comme cela a été beaucoup répété. Il disparut surtout à cause des nombreuses divisions politiques qui poussèrent certains à réfléchir ailleurs et autrement. De nouveaux projets virent le jour : fin décembre 1973, un meeting de *l'Antinorm-Sexpol* fut célébré à l'université de Jussieu ; au même moment, la première petite annonce homosexuelle était publiée dans le tout jeune quotidien *Libération* ; le groupe de Vincennes boycotta le 13 juin 1974 la première conférence de la société française de sexologie clinique célébrée à Vincennes.

⁷⁷⁰ Félix Guattari, "Lettre au tribunal", 30 mars 1974, Supplément à *Recherches* n° 14.

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 1.

⁷⁷² *Ibid.*, p. 3.

⁷⁷³ Frank Arnal, "FHAR, le coup d'éclat", *art. cit.*, p. 35.

Toutefois, l'esprit révolutionnaire pour lutter contre un modèle de sexualité dominant, dont le FHAR fut un exemple parmi d'autres, continua d'exister. Non plus sous forme de groupes comme lors des assemblés ou des groupes de travail, mais sous forme de publications isolées. C'est-à-dire sous la forme traditionnelle d'engagement qui existait déjà depuis près d'un siècle. Les réflexions révolutionnaires postérieures au FHAR sous forme d'ouvrages ou de documentaires d'intellectuels essayèrent de faire vivre l'esprit d'ébullition et d'ouverture intellectuelle caractéristique des années 1970 en abordant de façon novatrice des thèmes tels que la pédophilie⁷⁷⁴. Cette parenthèse d'ouverture se referma cependant très vite car les débats sur les "mœurs" qui apparurent au début des années 1980 plongèrent la France dans une période obscurantiste⁷⁷⁵. Toutefois, les idées du FHAR influencèrent aussi le mouvement espagnol homophile et gay, mais seulement à partir de 1973. Ces idées révolutionnaires furent combinées aux idées réformistes d'Arcadie, l'association homophile qui aida énormément les homophiles espagnols pour créer un mouvement similaire en Espagne sous le franquisme.

⁷⁷⁴ À titre d'exemples : Tony Duvert, *Le bon sexe illustré*, Paris, Minuit, 1973 ; Gabriel Matzneff, *Les moins de seize ans*, Paris, Julliard, 1974 ; René Schérer, *Emile perversi ou des rapports entre l'éducation et la sexualité*, Paris, Laffont, 1974 ; René Schérer et Guy Hocquenghem, *Co-ire, album systématique de l'enfance*, Paris, Recherches, 1976 ; René Schérer, *Une érotique puérile*, Paris, Galilée, 1978. Je pense également à l'oeuvre cinématographique de Lionel Soukaz. D'autre part, le silence littéraire et public de Tony Duvert au début des années 1980 peut être considéré comme un des effets paradigmatiques de la fin de la parenthèse utopique ouverte dans les années 1960.

⁷⁷⁵ Antoine Idier, *Les alinéas au placard. L'abrogation du délit d'homosexualité (1977-1982)*, Paris, Cartouche, 2013.

Chapitre 9

La solidarité homophile franco-espagnole, 1970-1975⁷⁷⁶

Introduction

La politisation de l'homosexualité par les militant-e-s du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire entre 1971 et 1974 et leur interprétation de la sexualité en termes anti-capitaliste et libertaire apportèrent une bouffée d'oxygène à de nombreux homosexuels face aux préceptes moraux de la "sexualité bourgeoise". Mais les militant-e-s homosexuels "révolutionnaires" furent loin de représenter toutes les tendances politiques des homosexuelles. Les tendances réformistes comme les membres de l'association David et Jonathan à partir de 1972 ou les arcadiens entre 1954 et 1982 furent beaucoup plus nombreuses et durèrent beaucoup plus longtemps. Au début des années 1970, on comptait 11500 hommes à Arcadie et 350 femmes⁷⁷⁷. Julian Jackson, l'historien de cette association, parle de 20 000 à 30 000 membres⁷⁷⁸. La vision homophile du monde eut cours avant, pendant et après cette période dite "révolutionnaire". Et elle fut très active pour aider les "homophiles" et combattre "l'ignorance" comme disaient les arcadiens. À ce titre, l'influence du mouvement homophile français Arcadie sur le MELH, le mouvement homophile espagnol naissant au début des années 1970, fut fondamentale. André Baudry et son association apportèrent une aide capitale aux homophiles espagnols pour essayer de déjouer les lois franquistes et ainsi pouvoir diffuser des informations sur l'homosexualité dans l'État espagnol. Néanmoins, la vision homophile perdit de son influence au fil des années 1970 car la lutte "révolutionnaire" séduisit beaucoup plus la jeune génération homosexuelle et s'imposa dans la plupart des pays occidentaux alors que les homophiles et la vision du monde qu'ils partageaient depuis plus de vingt ans furent très méfiants de la radicalité des thèses et des actions des mouvements de libération.

⁷⁷⁶ Ce chapitre est paru dans Geoffroy Huard, *L'homosexualité dans la Barcelone franquiste. Discours, subcultures et revendications*, Villeurbanne, Orbis Tertius, 2015.

⁷⁷⁷ FHAR, "Quelques réflexions sur le lesbianisme comme position révolutionnaire", dans FHAR, *Rapport contre la normalité, op. cit.*, p. 86.

⁷⁷⁸ Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*

1. Arcadie, réformer les injustices, 1954-1982

Arcadie fut un mouvement et une revue "homophiles" réformistes qui dura près de trente ans, de l'après-guerre jusqu'à la dépenalisation des relations homosexuelles avec des mineurs de plus de quinze ans, après l'élection de Mitterrand en 1981. Les militants des années 1970 construisirent une légende noire autour d'Arcadie, souvent fausse et caricaturale. Les idées reçues sur ce mouvement leur semblèrent trop timorées, mais le contexte français - et également le contexte international - n'était pas favorable aux homosexuels. En effet, les États-Unis connurent une véritable chasse aux sorcières des homosexuels à la même époque, la France dû subir le tristement célèbre sous-amendement Mirguet en 1960 et l'Espagne fit inclure en 1954 les homosexuels dans la loi contre les "vagabonds et les délinquants", puis durcit la répression légale en 1970 avec la loi sur la "dangerosité et réhabilitation sociale". Certaines idées homophiles peuvent sembler timides aujourd'hui, mais Arcadie doit être replacée dans son contexte historique. Le mouvement homophile ne fut pas seulement français, de nombreux pays en Europe et les États-Unis eurent une "vision commune de l'homosexualité"⁷⁷⁹ : éduquer les élites pour faire changer les mentalités, une "révolution permanente et diffuse"⁷⁸⁰ qui se proposait de construire une éthique homosexuelle où "les relations entre individus de même sexe dépassent le seul aspect sexuel"⁷⁸¹ : "changer la perception qu'a le monde de l'homosexualité ; relier les homosexuels à leur histoire et à leur culture [...], les relier les uns aux autres"⁷⁸². Arcadie aborda des thèmes aussi polémiques que la pédophilie ou le sadomasochisme, ce ne fut donc pas une association "timide", comme l'ont cru les militant-e-s des années 1970. Simplement "Arcadie n'offrit aucune lecture *politique* de la situation de l'homosexualité en France" d'après Jackson⁷⁸³.

Arcadie fut dirigée par un seul homme, André Baudry, ancien séminariste et professeur de philosophie, mais diverses sensibilités pouvaient s'exprimer au sein du groupe si elles ne s'opposaient pas ouvertement à Baudry. Un des bras droit de Baudry, Marc Daniel [Michel

⁷⁷⁹ Je m'appuie sur l'ouvrage de Julian Jackson sur ce mouvement : Julian Jackson, *Arcadie, op. cit.*, p. 130.

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 140.

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 131.

⁷⁸² *Ibid.*, p. 158.

⁷⁸³ *Ibid.*, p. 146.

Duchain] était d'ailleurs athée et n'en faisait pas mystère dans ses nombreux articles dans la revue. Arcadie était donc loin d'être "catholique et conservatrice" comme tendent à le faire penser les idées reçues sur ce mouvement. En outre, de nombreux collaborateurs s'intéressaient à Marcuse, Reich, comme Daniel Guérin notamment.

Arcadie aurait été également élitiste, bourgeoise ou réservée aux intellectuels selon la légende. Cependant, les recherches de Julian Jackson montrent que rien n'est plus faux. Toutes les classes sociales y étaient représentées, dont beaucoup de jeunes, même pendant la révolution homosexuelle et beaucoup d'homosexuels issus des classes populaires. Il y avait une grande mixité, plus, d'ailleurs, que dans les groupes radicaux des années 1970. De plus, Arcadie ne se limitait pas simplement à la revue. Ce fut également un club à partir de 1957 qui organisait toutes sortes d'activités sociales et culturelles (conférences, danses, etc.) et il y avait un réseau régional de délégués. Elle s'intéressait beaucoup à la culture populaire contemporaine. Il y eut au tout début une conférence sur James Dean par exemple. Arcadie ne se référait donc pas seulement à la Grèce Antique. Elle n'était pas seulement tournée vers le passé, Arcadie se tournait également vers l'avenir et l'actualité des conditions de vie des homosexuels. Elle aborda des sujets aussi actuels et pragmatiques que l'adoption (en 1967 ! et lors du congrès de 1973) pour les homosexuels ou les couples de même sexe, les formes d'unions possibles, et l'on peut dire, d'après Jackson, que le PACS est un héritier direct des idées défendues par Arcadie car l'idée d'un pacte civil fut soulevée par les arcadiens bien avant le milieu des années 1980.

Par ailleurs, Arcadie était une association politique car elle faisait du lobbying auprès des politiciens pour abolir les lois discriminatoires frappant les homosexuels (âge de la majorité sexuelle différent pour les homosexuels et pour les hétérosexuels ; pénalisation plus sévère des attentats aux mœurs dès lors qu'ils concernaient les homosexuels ; interdiction faite aux hommes de danser ensemble). Baudry écrivit ainsi à Mirguet, mais également à Robert Badinter lorsqu'il était Garde des Sceaux⁷⁸⁴.

En outre, il a beaucoup été dit qu'Arcadie encourageait un modèle asexué, ce qui n'est pas tout à fait exact. Arcadie projeta en 1956 le film sans visa *Un chant d'amour* de Jean Genet ; il y eut une conférence sur "sodomasochisme et homosexualité" ; des films pornos américains y ont été projetés ; des informations sur l'hygiène et la santé sexuelles étaient constamment

⁷⁸⁴ Cf. *infra*.

données. Cependant, il est vrai que Baudry était assez moralisateur et qu'il insistait sur la "respectabilité" et critiquait la "promiscuité sexuelle". Un des messages de Baudry à ses adhérents en 1955 était : "Abstenez-vous". Il critiquait aussi la "drague", les "provocations" ("attention à votre tenue", 1955) et les manifestations de rue. Arcadie faisait en effet l'éloge des relations stables, mais à partir de ce discours encourageant à la « dignité » (notion récurrente chez André Baudry), chaque homosexuel organisait sa vie comme il le souhaitait. Une chose était le discours d'Arcadie, les modes de vie des homosexuels en étaient une autre.

De plus, loin d'être une organisation "dans le placard", Arcadie ne prêchait pas la clandestinité. Par exemple, Baudry ne s'est jamais caché derrière un pseudonyme contrairement à certains radicaux des années 1970. Au contraire, un des mots d'ordre du mouvement fut de "vivre à visage découvert" comme l'affirme la devise du congrès de 1973. Ce fut également un des leitmotiv du mouvement pendant la décennie 1970-1980. Baudry lui-même n'hésita pas à prendre la parole devant un public hostile et à affirmer son "homophilie" en 1955 lors d'un débat, ce qui montre le courage de cet homme qui était toujours enseignant à l'époque. Cela était risqué quand on était fonctionnaire, car on était astreint à un devoir de bonne moralité. On est loin de la "clandestinité" dont parlaient les radicaux pour définir l'attitude que - selon eux - défendait Baudry. Arcadie fit même paraître la deuxième année un article sur "la chance d'être homosexuel". Arcadie était donc loin de prôner "la haine de soi" ou de "raser les murs".

Malgré cela, les mouvements homophiles et les mouvements radicaux n'étaient pas si opposés. Ils présentaient de nombreux points communs : ils critiquaient tous le ghetto sauvage (lieu de drague en plein air, etc.) et le ghetto marchand (les établissements commerciaux gays). Le thème du congrès d'Arcadie de 1973 "vivre à visage découvert" - et ce jusqu'à la fin de la décennie - peut être considéré comme la "version homophile de l'idéologie gaie du coming out" selon Jackson. Par contre, ils étaient opposés concernant la critique des folles et des travestis. Le FHAR jugeait cette critique "réactionnaire" ou "conservatrice", mais à travers cette critique, Arcadie voulait simplement lutter contre les caricatures anti-homosexuelles relayées par la presse car les homosexuels étaient représentés surtout comme des folles ou des travestis.

Finalement, il semble, d'après Jackson, qu'Arcadie fut beaucoup plus organisée pendant près de trente ans que le FHAR entre 1971 et 1974. Malgré ses actions spectaculaires, le

FHAR fut un mouvement qui ne toucha que quelques centaines de jeunes homosexuels, alors qu'Arcadie comptait des dizaines de milliers d'abonnés dans les années 1970 et offrait une aide importante aux homosexuels espagnols pour diffuser leur bulletin qui ne pouvait être édité en Espagne à cause de la censure. De plus, l'engagement homophile d'Arcadie pour les homosexuels d'Espagne sous la dictature fut de toute première importance car il permit non seulement l'atténuation des lois contre les homosexuels, mais aussi la consolidation et le développement du mouvement espagnol.

2. Les homophiles espagnols et Arcadie contre la nouvelle loi franquiste

Le Ministère de la Justice espagnole nomma une commission chargée de réformer la loi de "vagabonds et de délinquants" le 4 octobre 1967. La nouvelle loi de "dangerosité et réhabilitation sociale" fut approuvée et ratifiée par le Chef de l'État le 4 août 1970. Mais pendant les trois années qui s'écoulèrent entre la nomination de la commission et la promulgation de la loi qui ne prétendait pas punir mais prévenir, les débats parlementaires des juristes et la pression du mouvement homophile espagnol naissant ne furent pas unanimes quant au type de répression de l'homosexualité. En effet, l'avant-projet de la loi de "dangerosité et réhabilitation sociale" rédigé par le juge catalan Antonio Sabater se proposait de déclarer "dangers sociaux" tous les homosexuels âgés de plus de 16 ans (alors que la majorité pénale était fixée à 21 ans)⁷⁸⁵.

À l'époque, presque aucun quotidien ne fit référence à ce projet, excepté *El Mundo*, et, curieusement, dans des termes assez défavorables :

Il semble qu'inclure "l'homosexuel", pour la simple et bonne raison de l'être, comme danger social, sans distinguer les cas qui correspondent à une tare psychosomatique de ceux qui ont d'autres origines plus nébuleuses, est une autre mesure malheureuse [de la réforme]. Un homme avec ce défaut, peut être tout à fait exemplaire s'il le domine et s'il respecte les normes morales de la vie en société⁷⁸⁶.

À la lecture de cet article plus compréhensif que le projet de loi face à l'homosexualité, Francesc Francino et Armand de Fluvià, deux homophiles catalans, décidèrent d'écrire sous pseudonyme au directeur du journal pour le féliciter de sa critique de la nouvelle loi de

⁷⁸⁵ *Boletín Oficial de las Cortes*, 16 janvier 1970.

⁷⁸⁶ *El Mundo*, 24 janvier 1970.

"dangerosité et réhabilitation sociale"⁷⁸⁷. Armand de Fluvià i Escorsa (1931 -), juriste et diplômé en héraldique et généalogie, appartenait à la haute bourgeoisie catalane. Il était alors monarchiste (il fut condamné pour propagande illégale et association illicite de caractère monarchique en 1956 et 1957) et marqué par l'idéologie de l'Action Espagnole, très à droite et ultra-catholique. Il signala d'ailleurs dans un article de la revue *Arcadie*, au moment de la publication du premier numéro du bulletin *AGHOIS*, que "[sa] foi en Dieu et dans les hommes est immense"⁷⁸⁸. D'autres journaux, comme *El Noticiero Universal* et *La Vanguardia Española*⁷⁸⁹, firent référence aux centres de réhabilitation et réadaptation des dangers sociaux que souhaitèrent certains procureurs aux Cortes. Face au danger que représentait ce projet de loi pour les homosexuels, Francesc Francino et Armand de Fluvià décidèrent de faire leur possible pour empêcher une telle loi d'être promulguée. Ils écrivirent d'abord une lettre le 20 février 1970 à tous les évêques de la Conférence Épiscopale Espagnole sous le pseudonyme "un groupe d'homophiles espagnols" pour essayer d'obtenir leur indulgence⁷⁹⁰.

Puis Armand de Fluvià écrivit à André Baudry, directeur de la revue homophile française à laquelle il était abonné, pour obtenir son aide. Ils se rencontrèrent à Paris en janvier 1970. Une longue et étroite collaboration commença à partir de cette date. Armand de Fluvià lui demanda de le mettre en contact avec la personne qui publiait déjà des articles sur l'Espagne dans la revue sous le pseudonyme de Juan ou Juan García. Baudry, dont la discrétion était reconnue de tous, lui dit qu'il allait d'abord demander à cette personne, pour des raisons de sécurité, s'il elle accepterait de le rencontrer. Il fit ainsi la connaissance de Rafael Rosillo y Herrero, membre de la haute société madrilène. De surcroît, Rosillo possédait tout un réseau de contact. Ce fut grâce à son réseau que Rafael Rosillo essaya d'intervenir auprès de hautes personnalités contre le projet de loi. Cependant, rien n'y pu et il conseilla en langage codé que

⁷⁸⁷ La lettre est publiée dans Armand de Fluvià, *El moviment gai a la clandestinitat del franquisme (1970-1975)*, Barcelone, Laertes, 2003, pp. 213-214. Je renvoie à ce recueil d'archives pour cette partie car il contient de nombreux documents personnels de l'auteur et il constitue surtout un formidable témoignage d'un des acteurs principaux du mouvement gay espagnol. **Les lecteurs pourraient me reprocher de ne citer pratiquement que cet ouvrage pour ce dernier chapitre. Il est vrai qu'il a une place toute particulière. Néanmoins, il ne s'agit pas seulement du témoignage de l'auteur -qui constitue une partie infime de l'ouvrage- mais de tout un recueil d'archives extrêmement diverses réunies par Armand de Fluvià. Il s'agit donc là d'un outil qui m'a considérablement facilité la tâche, mais ce n'est pas un livre-témoignage de l'auteur.**

⁷⁸⁸ Roger de Gaimon [pseudonyme d'Armand de Fluvià], "Nouvelles pour l'Espagne", *Arcadie*, n° 221, mai 1972, pp. 255-256.

⁷⁸⁹ *El Noticiero Universal* et *La Vanguardia Española*, 11 février 1970.

⁷⁹⁰ Armand de Fluvià, *El moviment gai*, op. cit., pp. 214-215.

les "éditeurs étrangers" influencent, c'est-à-dire que les mouvements homophiles étrangers alertés de ce projet de loi fassent pression auprès des autorités espagnoles⁷⁹¹.

Une semaine plus tard, Rafael Rosillo conseilla par lettre sous pseudonyme à Armand de Fluvià de faire aussi pression auprès des autorités catalanes en envoyant des lettres aux différents législateurs chargés de ce projet de loi⁷⁹². Lui-même affirma dans une autre lettre avoir envoyé plus de 250 lettres de protestation et plus de 50 écrites de façon personnelle à différentes personnalités selon leurs idées politiques, leurs réactions religieuses, leur profession⁷⁹³.

Dès le mois de février, Baudry publia un prologue intitulé "Espagne 1970" dans lequel il expliquait le projet de loi en cours dans le pays voisin et pour lequel il cria son "dégoût"⁷⁹⁴. Il interpella par la même occasion les élites françaises et "tous les Directeurs de journaux de Paris" afin d'alerter les autorités et pour qu'elles prennent position. Dans le numéro suivant, *Arcadie* publia le texte complet du projet de loi et le qualifia d'"atteinte la plus éhontée aux droits de l'Homme qu'un pays civilisé ait osé concevoir depuis la fin de l'Inquisition et la chute d'Hitler"⁷⁹⁵. L'ennemie déclarée était la morale religieuse de l'Opus Dei et le ton de l'article était tout à fait combatif. On est loin de la "timidité" et du "placard" dont parlaient les radicaux à propos d'*Arcadie* :

Nous crierons que *l'homosexualité n'est pas un danger social*. Que les homosexuels ne menacent personne. Que la majorité d'entre eux sont des êtres normaux, conscients de leurs devoirs envers la société, des travailleurs, des citoyens pleinement responsables et pleinement honorables.

Nous crierons que les assimiler à un danger social est ouvrir la porte à *tous les abus*, à l'arbitraire policier, au chantage, aux drames familiaux et personnels, aux suicides.

Le désespoir au coeur, nous verrons l'Espagne entrer dans l'ombre du Moyen Âge. Nous frémirons pour nos frères les homosexuels espagnols, devant qui s'ouvre un avenir de terreur et de honte.

⁷⁹¹ Cf. Lettre de Rafael Rosillo a Armand de Fluvià, 11 février 1970 à Madrid, écrite de façon codée et reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, p. 216.

⁷⁹² Lettre de Rafael Rosillo (sous le pseudonyme de Juan) à Armand de Fluvià, 20 février 1970, Madrid, reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, p. 216.

⁷⁹³ Lettre de Rafael Rosillo (sous le pseudonyme de Juan García) à Armand de Fluvià, 8 mars 1970, Madrid, reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, pp. 217-218.

⁷⁹⁴ André Baudry, "Espagne 1970", *Arcadie*, n° 194, février 1970, p. 56.

⁷⁹⁵ André Baudry, "Ombre sur l'Espagne", *Arcadie*, n° 195, mars 1970, p. 109.

Nous pleurerons sur l'Espagne. La grande, la fière Espagne. La patrie de García Lorca, qui serait aujourd'hui déclaré "danger social".

Nous cesserons d'aller en Espagne, où nous attendront désormais le péril et la menace.

Nous attendons que se lève sur l'Espagne un nouveau soleil de justice et d'humanité. Un soleil qui n'aura rien à voir avec la sombre nuit de *l'Opus Dei*.

Au revoir, Espagne, pour toi aussi, la lumière est au bout du chemin⁷⁹⁶.

Toutefois, la volonté d'Arcadie de défendre les homosexuels de tous les pays ne se limita pas à quelques slogans dans un article. En effet, les arcadiens alertèrent de façon répétée de nombreux journalistes ainsi que des personnalités françaises, y compris la Ligue des Droits de l'Homme. Il n'y eut pourtant presque aucun écho dans la presse française, excepté de la part du *Canard Enchaîné*. En revanche, une protestation notable eut lieu en Espagne, de la part du député Manuel Fanjul, qui qualifia le projet de loi de "fraude" et la presse madrilène y fit écho. Le journal *Codorniz* publia également quelques remarques satiriques sur la nouvelle loi : "au lieu d'être un progrès, c'est un retour au Deutéronome [et si elle avait existé auparavant] "le monde aurait été privé de Socrate, Shakespeare, Michel-Ange, etc."⁷⁹⁷ D'où la question sarcastique d'Arcadie : "L'Espagne serait-elle plus sensible au respect des droits de l'homme que la France ?"⁷⁹⁸ Car la France resta sourde aux interpellations d'Arcadie alors que c'était un pays qui se revendiquait comme celui des Droits de l'Homme. Comme le dit Marc Daniel dans un autre article : "C'est ainsi, en 1970, qu'on défend, en France, les droits de l'homme menacés"⁷⁹⁹.

D'autres membres d'Arcadie prirent leur plume pour signifier leur total désaccord avec ce qui se préparait en Espagne. Ce fut le cas en particulier de Françoise d'Eaubonne⁸⁰⁰ et de Marc Daniel⁸⁰¹. Outre les textes dans la revue qui dénonçaient la violation des droits de l'Homme, Arcadie envoya une circulaire à tous les dirigeants des mouvements homosexuels du monde ! D'après Marc Daniel, cela déclencha une "gigantesque campagne de protestations par lettres, télégrammes, et même par manifestations et défilés devant les ambassades et consulats

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 114.

⁷⁹⁷ *Codorniz*, 2 août 1970.

⁷⁹⁸ *Ibid.*, p. 114.

⁷⁹⁹ Marc Daniel, "Le péril homosexuel et la vertu espagnole", *Arcadie*, n° 203, novembre 1970, pp. 517-523.

⁸⁰⁰ Françoise d'Eaubonne, " ", *Arcadie*, n° 198, juin 1970, pp. 268-273.

⁸⁰¹ Marc Daniel, "Le péril homosexuel et la vertu espagnole", *art. cit.*, p.

d'Espagne (aux États-Unis)⁸⁰², tout cela en 1970, bien avant les premières manifestations du FHAR. À Paris, Baudry envoya de nombreuses lettres aux ambassades. "Celle de Paris en a reçues plus de mille, tout comme celle de Bruxelles et de Hollande"⁸⁰³. Le gouvernement de Madrid reçut également de très nombreuses lettres.

Outre ses précieuses informations dans la revue homophile française et la campagne qu'elle mena contre cette loi grâce aux informations d'Armand de Fluvià, celui-ci et André Baudry gardèrent un contact épistolaire⁸⁰⁴. Cette entraide homophile franco-espagnole eut des effets tout à fait importants en dehors des cercles qui luttèrent pour l'égalité sexuelle. En effet, la presse se fit écho de la pression des mouvements homophiles du monde entier contre le projet de loi espagnol. Le journal *Tele/Exprés* affirma que :

Il y eut hier des débats "houleux" au palais des Cortes. La discussion portait sur l'article second du projet de loi de Péril et Réhabilitation Sociale, lequel a commencé à être étudié lundi dernier à la Commission de Justice. Nous pouvons dire, pour faire honneur à la vérité que le thème a suscité plus d'intérêt hors d'Espagne qu'à l'intérieur de ses frontières. La revue française "Arcadie" a dédié au projet un numéro monographique. Un éditorial de ce numéro a pour titre "Ombre sur l'Espagne". Les homosexuels français expriment leur solidarité envers leurs "collègues" espagnols. Hier, monsieur Gómez de Aranda fit allusion à la barre à cette revue "spécialisée" du pays voisin. Il fit également référence aux nombreuses lettres que la commission a reçues : La Commission a été bombardée de lettres, télégrammes et écrits de protestation contre cette loi venant d'autres pays d'Europe et d'autres continents. Il y a même eu une lettre d'un Lord anglais, et nombreuses sont les revues "spécialisées" qui ont mené une campagne contre notre pays, qualifiant cette loi de retour à l'Inquisition et en profitant pour ressusciter toute une légende noire anti-espagnole⁸⁰⁵.

"C'est dire que l'action d'Arcadie n'est pas passée inaperçue Outre-Pyrénées !" ⁸⁰⁶ En effet, grâce à la pression homophile internationale, le texte de loi originel fut modifié. Ce n'était plus tous les homosexuels âgés de plus de 16 ans qui devaient être qualifiés de "dangers sociaux", mais ceux "qui réalis[ai]ent des actes d'homosexualité" de façon répétée. C'est-à-dire qu'une personne ayant réalisé un seul acte homosexuel avéré n'était pas condamné comme "danger social". Pour cela, il fallait qu'il ait commis au moins deux actes

⁸⁰² *Ibid.*, p. 518.

⁸⁰³ *Ibid.*, p. 217.

⁸⁰⁴ La lettre est reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, p. 218.

⁸⁰⁵ Lorenzo Contreras, "Debate con "rombos" en las Cortes", *Tele/Exprés*, 24 juin 1970. D'autres journaux firent également référence aux discussions relatives à ce projet de loi. Par exemple *El Diario de Barcelona*, 24 juin 1970.

⁸⁰⁶ Marc Daniel, "Le péril homosexuel et la vertu espagnole", *art. cit.*, p. 519.

homosexuels, ce qui était un progrès par rapport au projet de loi initial⁸⁰⁷. Car, comme le précisa le procureur Rafael Díaz Llanos, "ce ne sont pas tous les homosexuels, tous les vagabonds, toutes les prostituées, qui sont des périls sociaux. Il faut qu'il y ait un jugement pour les déclarer tels. Sinon il faudrait aménager d'immenses camps de concentration"⁸⁰⁸. La loi ne fut donc pas retirée comme le souhaitaient les mouvements homophiles du monde entier, mais la répression légale prévue au départ put être atténuée grâce à leur campagne⁸⁰⁹.

Enfin, Arcadie analysa le règlement d'application dans son numéro de septembre 1971⁸¹⁰, deux mois après la publication de celui-ci dans le *Boletín Oficial del Estado*⁸¹¹. Marc Daniel montra que cette réglementation n'avait rien de "préventif" comme elle le prétendait, bien au contraire, toutes les mesures prévues étaient restrictives et répressives. La "réhabilitation" était un leurre.

À défaut d'être enfermés dans des établissements-prisons, les homosexuels "dangers sociaux" pourront être, par mesure de justice, soumis à la surveillance d'un "délégué du juge" qui, comme il se doit, jouera le rôle d' "agent de l'Autorité". Ce délégué devra étudier les moeurs, le caractère et les tendances du sujet, suivre de près les progrès de son adaptation, favoriser ses bonnes inclinations et contrarier les mauvaises. Au-dessus du délégué, sorte d'ange gardien moral, le Juge gardera la faculté de convoquer le sujet déclaré "danger social" et de constater personnellement son état de réhabilitation. Des commissions spéciales seront chargées de renseigner les juges sur ces questions et l'on imagine leurs chants de victoire lorsqu'un malheureux homosexuel aura manifesté de l'intérêt pour une femme⁸¹².

Marc Daniel affirma qu'il s'agissait de la "résurrection de l'Inquisition et de l'Ordre Moral"⁸¹³. Mais cette réglementation pouvait également toucher les arcadiens, nombreux à se rendre en Espagne pour du tourisme ou autre. C'est pourquoi les articles de la revue ne servaient pas seulement à alerter les autorités nationales et internationales de la situation des

⁸⁰⁷ *Boletín Oficial del Estado*, "Loi n° 16-1970, du 4 août 1970, sur les périls sociaux et la réhabilitation sociale", 6 août 1970, pp. 12551-12557. Elle entra en vigueur le 4 juin 1970.

⁸⁰⁸ *La Vanguardia Española*, 24 juin 1970, p. 8 et *Tebe*, 29 juin 1970, p. 25.

⁸⁰⁹ Armand de Fluvià analysa cette loi dans un article d'*AGHOIS* : "El homófilo ante la ley (2)", *AGHOIS*, n° 4, Perpignan, avril 1972, pp. 1-2.

⁸¹⁰ Marc Daniel, "Nouvelles d'Espagne. La nouvelle loi entre en vigueur", *Arcadie*, n° 213, septembre 1971, pp. 369-373.

⁸¹¹ Règlement d'application, 13 mai 1971, *Boletín Oficial del Estado*, 3 juin 1971.

⁸¹² Marc Daniel, "Nouvelles d'Espagne, *art. cit.*", p. 371.

⁸¹³ *Ibid.*, p. 371.

homosexuels en Espagne. Ils servaient aussi à prévenir les arcadiens voulant aller au-delà des Pyrénées. Le bras droit de Baudry affirma dans son article que cette loi espagnole "s'appliqu[ait] aussi aux étrangers". L'article 13 stipulait à ce propos que : "Quand le juge prononcera l'expulsion du territoire national des étrangers déclarés "dangers sociaux", le gouverneur de la province exécutera la mesure d'expulsion"⁸¹⁴. Puis elles étaient inscrites sur un fichier de la Direction Générale de la Sûreté. Toutes ses mesures légales furent également accompagnées de l'approbation sans faille de l'Église espagnole, dont on connaît le pouvoir sous le régime franquiste : "Les doctrines traditionnelles du Magistère de l'Église sur la gravité des relations sexuelles hors mariage et du péché solitaire et sur le caractère contre-nature et peccamineux de l'homosexualité [est un] vice énergiquement condamné par saint Paul"⁸¹⁵. Cette alliance des législateurs et de la hiérarchie catholique laissa entrevoir le pire aux homophiles de France et d'Espagne. C'est pourquoi Marc Daniel parla d'une "ère de persécution et de misères sans égale dans l'Europe d'aujourd'hui" pour les homosexuels⁸¹⁶.

2. Le Mouvement Espagnol de Libération Homosexuelle (MELH), 1972-1975

De son côté, Armand de Fluvià voulut avoir les adresses des arcadiens espagnols pour commencer de former un mouvement et pouvoir se mobiliser. Baudry envoya un mot en dehors de la revue pour savoir s'ils acceptaient de donner leurs noms et adresses. De Fluvià fit la connaissance d'un jésuite catalan qui habitait Barcelone, le père A. R., et Antonio de la S. (qui écrivait dans la revue sous le pseudonyme d'Hugo Paris), qui travaillait dans une école de langues à Madrid et qui déménagea ensuite à Barcelone. Voici sa réponse à Armand de Fluvià :

Cher Monsieur Escorsa,

J'ai reçu un mot en espagnole de la revue *Arcadie* qu'ils m'envoient dans une lettre à part et dans laquelle je lis votre adresse et un désir de prendre contact.

Formidable. Cela faisait quelque temps que j'avais l'intention d'écrire à Paris et de leur demander de me mettre en contact avec quelqu'un qui reçoit *Arcadie* et qui a envie de réfléchir sérieusement et avec espoir sur les possibilités d'aider bon nombre de malheureux de ce côté des Pyrénées. Le mot de Paris avec leur proposition de contact

⁸¹⁴ *Ibid.*, p. 372.

⁸¹⁵ *ibid.*, p. 372.

⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 373.

comble mes désirs de commencer et ouvre une voie réservée pour lutter comme de véritables marins. Cette péninsule est très montagneuse, difficile à conquérir. Nous allons commencer. Si seulement on arrivait à libérer les esprits de certains, et même leurs corps, on pourrait se considérer des vainqueurs. Les corps sont aux mains des subalternes de la législation, même pas des législateurs. Il faut faire beaucoup de ce côté-là. Mais si l'individu est libéré intérieurement, son corps est, même s'il est important, quelque chose de secondaire. Car de quoi pourrait nous servir - aussi encourageant soit-il - d'être en dehors des catacombes si nous n'avions pas foi en nous ou, dans ce cas, de nous accepter, et j'irai même jusqu'à dire d'être content ? Il vaut mieux sentir une certaine chaleur en nous, parce que cette chaleur peut faire exploser un beau jour le noyau le plus rustre.

On reparlera plus tard. Comptez à partir de maintenant sur ma jeunesse, mon enthousiasme, ma réflexion, mon espoir, toute ma virilité, en somme, pour orienter tout cela vers la réalisation de la seule chose vraie, la satisfaction, la joie de l'autre ou des autres.

Affectueusement, Antonio

Mon adresse est ..., Madrid⁸¹⁷.

Armand de Fluvià adopta le pseudonyme Roger de Gaimon pour signer ses articles et sa correspondance, Francesc Francino celui de Mir Bellgai et le jésuite Mens. Joan. Ils formaient une toute petite équipe homophile à Barcelone. À Madrid, ils comptèrent au départ sur l'aide et le soutien financier important de Rafael Rosillo. Il fit lui-même de son côté du prosélytisme et organisa quelques réunions. Ce petit groupe de 4 personnes, aidé par Arcadie, prit à partir de là le nom de : "Regroupement Homophile pour l'Égalité Sexuelle" (AGHOIS) et peu de temps après : "Mouvement Espagnol de Libération Homosexuelle (MELH)"⁸¹⁸, un mouvement qui se voulait espagnol, mais qui, au départ, se limitait à la ville de Barcelone. Un des homophiles qui rejoignit le mouvement en 1973, Germà Pedra i Peñalver, déclara "que l'unique lieu où il y avait un mouvement gay actif, c'était à Barcelone"⁸¹⁹. Ils rentraient en contact avec de nombreuses personnes pour changer le regard que portait la société sur l'homophilie. Avec l'église par exemple, avec les capucins de Sarrià, en particulier l'abbé Jordi Llimona, les bénédictins de Montserrat, avec l'association de Défense des Droits Humains Homophiles entre 1973 et 1979, plus connue sous le nom d'Institut de Potentiel Humain ; avec l'abbé Salvador Guasch, ancien jésuite expulsé à cause de son homosexualité, avec le groupe religieux "Dignité" pour essayer de les sensibiliser à leur cause⁸²⁰.

⁸¹⁷ Lettre de Antonio de la S. a Armand de Fluvià, 21 juin 1971, Madrid, reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai*, op. cit., pp. 219-220.

⁸¹⁸ Armand de Fluvià, *El moviment gai*, op. cit., p. 50.

⁸¹⁹ Témoignage de Germà Pedra i Peñalver dans Armand de Fluvià, *El moviment gai*, op. cit., p. 63.

⁸²⁰ *Ibid*, p. 65.

Ce fut à nouveau grâce à la revue *Arcadie* que ce groupuscule catalan apprit la participation de quelques homosexuels aux événements de Mai 68 en France et la révolte du bar Stonewall Inn à New York. Campmajó et Rosillo depuis Madrid, Mir Bellgai, Hugo Paris et Armand de Fluvià depuis Barcelone, décidèrent alors d'organiser des réunions de façon régulière avec quelques personnes de confiance pour discuter de la marginalisation des homosexuels, "à la manière des Consciousness Raising Groups des États-Unis"⁸²¹. En effet, Armand de Fluvià et son ami Lluís avaient fait un séjour à New York pendant la semaine sainte 1972. Ils y rencontrèrent Rick Walden, le président de la Gay Activist Alliance au Lambda Club et celui-ci leur expliqua comment ils fonctionnaient.

Ils se réunissaient régulièrement dans différentes maisons particulières, tout en étant extrêmement prudents. Il fallait éviter d'attirer l'attention des *serenos* (les personnes qui surveillaient les rues d'un quartier la nuit), c'est pourquoi ils entraient et sortaient toujours des maisons un par un, car toute association nocturne pouvait être considérée suspecte.

Le groupe A, "leader", tint sa première réunion le 10 juillet 1972, rue Mallorca, entre les Ramblas et Balmes, à l'appartement de Javier R. S., un avocat, ami de Francesc Francino. Il était huit : Javier R. S., Lluís Cobas, Antonio de la S., Xavier, Jaume Lluís, Joan Ferrer i Sisquella, Antoni B. et Armand de Fluvià. Ils souhaitèrent créer un mouvement homosexuel tout en incluant les lesbiennes. Ils parlèrent également de la "folle". Ils n'étaient pas contre, mais ils critiquaient le fait de se comporter en public de façon efféminée. Ils voulaient aussi amener à leurs réunions des psychologues, des écrivains, des journalistes, des sociologues, des avocats, des prêtres. Ils souhaitaient mettre en place des services de relation publique, de presse, d'économie, d'histoire, d'idéologie. Ils essayèrent de mettre en relation leur groupe avec des groupes de végétariens, de naturistes, des congrégations religieuses, et avec l'Institut Genus car Armand de Fluvià connaissait le directeur. Puis ils cherchèrent surtout quelle idéologie ils souhaitaient adopter.

La deuxième et troisième réunion eurent lieu le même mois, le 27 et le 31 juillet 1972 dans le même appartement. Il y avait dix personnes et ils parlèrent de la "reconnaissance et de l'acceptation de sa propre homosexualité et de la religion"⁸²². Ils décidèrent de préparer un dossier pour le présenter aux évêques de la Conférence Épiscopale.

⁸²¹ Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, p. 56.

⁸²² *Ibid.*, p. 57.

La quatrième réunion de ce petit groupe eut lieu le 16 août. Le thème central qui les occupa ce jour-là fut la famille. Ce fut à ce moment-là que les deux premières lesbiennes commencèrent à faire partie du mouvement. Elles utilisèrent les pseudonymes de Marga et Amanda Klein. Klein était marxiste et ses positions politiques révolutionnèrent complètement les bases idéologiques du groupe, plutôt monarchiste, catholique et très à droite, mais au début ils ne mirent pas en avant une idéologie cohérente. Ils reçurent d'ailleurs à ce propos plusieurs critiques⁸²³. Bien que les idées d'Amanda Klein firent rapidement l'unanimité, elle fut accueillie avec une certaine méfiance. Armand de Fluvià et Francesc Francino pensèrent en effet qu'elle avait intégré le groupe pour leur faire rejoindre sa cause. Ils se pensèrent au départ comme des victimes de la famille, du travail et de l'Église. À partir du moment où Klein rejoignit le "mouvement", ils commencèrent à se penser comme des victimes de l'idéologie sexuelle dominante des systèmes aussi bien capitaliste que socialiste, et ils devaient donc analyser cette idéologie et la combattre.

Pour ce faire, dès la cinquième réunion qui eut lieu le 4 septembre 1972 chez David M., ils lirent et discutèrent plusieurs ouvrages comme *L'origine de la famille, La propriété privée et l'État* d'Engels, *L'origine des espèces* de Darwin, *L'évolutionnisme* de Farrington, plusieurs livres de l'anthropologue Margaret Mead, *Sexualité et féminité* de Bernard Muldolf et le *Rapport Kinsey*. Bien qu'ouvert d'esprit, cette idéologie était tout à fait contraire aux idées que ce groupe défendaient au départ. Mais peu à peu, ils pensèrent leur vie d'une façon complètement nouvelle et s'identifièrent aux thèses marxistes. Ce fut grâce à Amanda Klein, d'après Armand de Fluvià, que leur mouvement gay passa de réformiste à réformiste-révolutionnaire.

Mais aussi grâce à Jokin Armendariz y Tainta qui rejoignit en 1973 le groupe par l'intermédiaire d'une amie, Luz Elena, avec laquelle il vivait. Les réunions à ce moment-là concernaient plutôt des problématiques personnelles et familiales. Mais lorsque ces personnes plus engagées à gauche entrèrent au MELH, les orientations politiques des discussions et du bulletin changèrent. "Nous étions des personnes qui provenaient de la culture de Mai 68 et cela donna une orientation politique et idéologique du thème. [...] À ce moment-là, le mouvement avait deux choses intéressantes : d'une part, le fait que nous luttions contre la Loi de dangerosité et réhabilitation sociale, cela nous unissait à d'autres mouvements marginaux

⁸²³ Rapport de Francesc Francino, Barcelone, septembre 1972, reproduit dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, p. 237.

(les putes, les prostitués...) et d'autre part, les gens de gauche qui entrèrent - je parle de l'année 1973 - nous allions faire évoluer le mouvement vers des thèses plus gauchistes"⁸²⁴.

Jokin Armendariz y Tainta affirma également qu'"ils passèrent de l'essai de se justifier devant la société au début à la critiquer ensuite. Il faut savoir qu'il y avait des gens réellement bourgeois. La maison où on faisait les réunions pendant des années était celle de Francesc Francino, fils de la bourgeoisie barcelonaise typique et riche. Il y avait aussi des gens libéraux, qui venaient du mouvement d'opposition au franquisme, il y avait une dynamique d'unité qui faisait que nous nous entendions facilement et sans trop de problèmes. Ensuite, curieusement, ils adoptèrent les thèses gauchistes. De fait, Armand va passer de monarchiste à marxiste, et maintenant il est plus marxiste que n'importe qui"⁸²⁵. Et cela grâce aussi à Luz Elena qui venait du Parti Socialiste Unifié de Catalogne, le parti catalan communiste. De plus, elle avait été leader universitaire et sut politiser les débats au sein du groupe.

Les réunions suivantes eurent lieu le 18 septembre, les 2, 16 et 23 octobre de la même année dans des appartements différents. Une des réunions eut lieu dans l'appartement du futur réalisateur Ventura Pons i Sala. On pouvait y voir également Biel Moll i Blanes, Josep Anton Codina i Olivé i Fabià Puigserver. Puisque il y avait plus de participants, ils décidèrent de diviser le groupe en deux pour éviter d'être condamnés pour association illicite. Pour la même raison, le groupe B se divisa aussi à partir de la seconde réunion du 8 et du 22 novembre et ils formèrent également un groupe D.

Lors de la quatorzième réunion du groupe A, Pedro Moreno y Campos, de Madrid, exposa la situation homophile dans la capitale espagnole et aussi ce qu'il savait du FHAR français et du FUORI italien. Il devint à cet instant le délégué du MELH à Madrid et fut chargé d'y former un groupe. Les autres groupes se chargèrent d'élaborer le Programme des groupes du MELH basé sur leurs lectures marxistes : ils réfléchirent pour l'essentiel sur l'origine de la famille, l'instinct et les théories sur l'origine de l'homosexualité⁸²⁶. Ils établirent également trois plans pour s'associer avec le CLESPALA, "l'éditeur" de la revue *Arcadie*, et avec la

⁸²⁴ Témoignage de Jokin Armendariz y Tainta dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, p. 70.

⁸²⁵ Témoignage de Jokin Armendariz y Tainta dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, p. 70.

⁸²⁶ Programme des groupes de discussion du MELH, 1972, reproduit dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, p. 239-240.

Société Catalane de Sexologie pour obtenir une sorte de protection "scientifique" car ils connaissaient plusieurs psychiatres qui les soutenaient.

Le 25 mars 1973, lors de la 25^e réunion du groupe A, ils tombèrent d'accord pour participer au congrès international "L'homophilie à visage découvert", organisé à Paris par Arcadie du 1 au 4 novembre. Les représentants du MELH furent Francesc Francino, Antonio de la S., Amanda Klein et Armand de Fluvià.

Le 21 janvier 1974, le groupe A organisa à Barcelone une table ronde pour discuter, dans les termes réformistes arcadiens, de la typologie de l'homophile espagnol avec A. de la S. (Hugo Paris), Francesc Francino (Mir Bellgai), Edipo, Armand de Fluvià (Roger de Gaimon), J. Armendariz (Gorria), J. S. Martí (Bach) et Margarida T. (Marga)⁸²⁷. Il fut surtout question des lieux de rencontre, de la drague, de la sociabilité dans les bars et de la "folle". Mais dès le début de leur initiative après l'approbation de la loi de "dangerosité et réhabilitation sociale", ce groupe catalan chercha aussi à éditer un bulletin sur le modèle d'*Arcadie*.

3. Le bulletin du Regroupement Homophile pour l'Egalité Sexuelle (AGHOIS) et Arcadie, 1972-1974

a) La création du bulletin

Après la loi de dangerosité de 1970, Armand de Fluvià et quelques autres homophiles décidèrent de mettre en route, de façon clandestine, un projet d'édition, une circulaire ou un bulletin à envoyer à ceux qui oseraient s'inscrire. Cette activité était pourtant très dangereuse pour deux raisons : non seulement elle était clandestine, mais surtout, la grande majorité des intéressés étaient terrorisés à l'idée d'être découverts aussi bien par les autorités que par les membres de leur famille qui pouvait tomber sur leur courrier. Là encore, l'aide et l'influence d'*Arcadie* furent précieuses pour mener à bien ce projet. Armand de Fluvià le reconnut pleinement dans un article de la revue *Arcadie* lors de la publication du premier numéro d'*AGHOIS*⁸²⁸.

⁸²⁷ Le dialogue de cette table ronde est reproduit dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, pp. 244-251.

⁸²⁸ Roger de Gaimon, "Nouvelles pour l'Espagne", *Arcadie*, n° 221, mai 1972, p. 256.

Armand de Fluvià en parla à Baudry lors d'un voyage à Paris en avril 1971. Puis, après avoir discuté de différentes modalités avec Rafael Rosillo⁸²⁹, il se risqua à écrire à André Baudry pour lui demander les noms et adresses des abonnés d'Arcadie en Espagne, car il était en train d'organiser un groupe à Barcelone. Baudry lui parla de 13 abonnés en Espagne, dont un Italien et deux Français, mais il ne communiqua pas les adresses par discrétion⁸³⁰. Il envoya un courrier aux différents abonnés pour qu'ils répondent eux-mêmes à l'ami espagnol s'ils le souhaitaient. Pour Armand de Fluvià et Rafael Rosillo, le plus important était d'insister sur le fait que les informations resteraient en lieu sûr. Ce fut à partir de ce moment-là que Rosillo apporta une aide financière importante au projet des homophiles catalans sans laquelle rien n'aurait été possible⁸³¹.

Sans savoir véritablement quelle était la solution la moins risquée, Armand de Fluvià entreprit le 29 septembre 1971 d'ouvrir une boîte postale sous un faux nom, non pas en Espagne à cause des difficultés liées au régime, mais à Perpignan, puisque cette ville importante était à seulement deux heures de Barcelone. Cette boîte postale servirait à recevoir la correspondance des intéressés. Malheureusement il n'y en avait aucune de libre. Il réessaya le mois suivant mais il obtint le même résultat.

Grâce à l'aide financière et aux conseils de Rosillo, Armand de Fluvià et Francesc Francino décidèrent d'acheter une machine à photocopier après avoir visité le local de la Gay Activist Alliance à New York et rencontré les militants en 1971. Ce voyage aux États-Unis leur permit d'être en contact direct avec une fraction du "mouvement gay" américain et en informèrent quelques homophiles espagnols dès le deuxième numéro de la revue *AGHOIS* à travers une description des différentes associations et publications gays en Amérique du Nord : l'idéologie radicale de la libération gay, "principalement composée de jeunes [...] et partisans de l'action directe et extrémiste" ; l'idéologie "pacifiste" qui organisait des "manifestations pacifistes [...]" et qui cherchaient à contacter les autorités et les hommes politiques du pays pour obtenir une plus grande reconnaissance et plus de justice" ; enfin, l'idéologie homophile, qui cherchait à obtenir "la pleine intégration de l'homophile dans la société américaine, sans prétendre à

⁸²⁹ La lettre codée de Rafael Rosillo à Armand de Fluvià, Madrid, 21 mai 1971, est reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, pp. 218-218.

⁸³⁰ La lettre d'André Baudry à Armand de Fluvià, Paris, 4 juin 1971, est reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, p. 219.

⁸³¹ Cf. lettre de Rafael Rosillo à Armand de Fluvià, 17 novembre 1971, reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, p. 220.

aucun changement social et à force d'un constant effort de dignification"⁸³². D'après les commentaires d'*AGHOIS*, l'idéologie de la libération qui s'imposa au cours des années 1970 ne fut pas vue au départ avec un bon œil par les homophiles, bien qu'ils reconnurent l'importance de "l'affirmation publique homophile"⁸³³, cependant impossible en Espagne à cette période. Les associations, comme le MELH en Espagne et Arcadie en France, qui préexistaient à cette idéologie de la libération promue par de jeunes universitaires, craignirent que la "radicalité" des actions des différents "Gay Liberation Front" aux début des années 1970 réduise leurs multiples efforts pour "dignifier" et "intégrer" l'homophile dans la société. Des efforts qu'ils avaient engagés depuis presque une vingtaine d'années et avec d'importantes précautions pour mener à bien leur projet. Ils avaient organisé leur vie en relation avec leurs idées. Il semblerait donc que les idées homophiles paraissent plus appropriées à de nombreux homosexuels que les idées radicales de la "libération" lorsque celles-ci apparurent au début des années 1970.

À Barcelone, qui était considérée comme une ville moins conservatrice que les autres villes de l'État espagnol, l'achat d'une machine à photocopier prévu par Armand de Fluvià et Francesc Francino vers la fin de l'année 1971, était très risqué en raison des contrôles de police. Ils donnèrent un faux nom et ne furent pas ennuyés grâce à toutes les précautions qu'ils prirent. Ils durent éviter la surveillance du *sereno* et cachèrent cette machine à photocopier dans la cave d'Armand de Fluvià. "Nous étions bien conscients qu'à partir de cet instant, nous entrions dans l'illégalité du régime franquiste"⁸³⁴.

La revue *AGHOIS* signifiait : "Regroupement Homophile pour l'Égalité Sexuelle", un nom directement inspiré de l'association Arcadie, qui préférait utiliser le mot "homophile" plutôt que celui d'"homosexuel", car le premier ne faisait pas seulement référence au domaine sexuel, il semblait au contraire plus "complet". De plus, ce nom paraissait aux homophiles catalans proche de la Grèce antique et cherchèrent alors dans le dictionnaire si ce mot avait un sens. Il signifiait "sacrilège", "péché", "guide", "mouvement", ce qui leur sembla tout à fait adéquat puisque la société considérait les "homophiles" comme tels.

⁸³² *AGHOIS*, n° 2, Perpignan, février 1972, pp. 2-3.

⁸³³ *AGHOIS*, n° 6, Paris, juin 1972, p. 2. Les références aux mouvements gays américains dans le bulletin furent très fréquentes.

⁸³⁴ Pour tous les détails de cet achat, je renvoie au témoignage d'Armand de Fluvià dans Armand de Fluvià, *El moviment gai*, op. cit., p. 51.

Le premier numéro parut en janvier 1972, mais il était déjà prêt depuis novembre 1971. Il comptait six pages ronéotypées sous forme de lettre et reprenait certaines grandes rubriques de la revue *Arcadie* : la position de l'Église face à l'homophilie, certains articles de la déclaration des droits de l'Homme, une bibliographie et une filmographie en espagnol qui traitaient de près ou de loin de l'homophilie. Ce premier numéro se voulait également revendicatif. Il commençait en effet par une sorte de manifeste dans lequel le petit groupe d'homophiles catalans demandait une évolution des mœurs de la part de la société et critiquait le sentiment de culpabilité imposé par celle-ci. Il revendiquait le droit de vivre selon leur "nature" et d'être pleinement "intégrés" dans la société. *Arcadie* fit référence à ce premier numéro pour souligner que le groupe d'Armand de Fluvià souhaitait "créer un lien moral entre tous les homophiles espagnols" et "faire évoluer la société par rapport à notre problème, et la convaincre de nous accepter, en son sein, comme des hommes authentiques avec pleine égalité des droits et des devoirs"⁸³⁵.

Armand de Fluvià et Rafael Rosillo restèrent en contact tout au long de cette période bien que le Madrilène ne souhaitait pas participer activement à l'édition du bulletin. Il apporta néanmoins un soutien financier capital et donna de nombreux conseils quant à l'extrême prudence dont devaient faire preuve les éditeurs clandestins. Il précisa en effet dans une lettre à Armand de Fluvià que la liste des abonnés ne pouvait se trouver d'aucune façon en Espagne, que tout le matériel devait être en France, car sinon, non seulement le mouvement, mais surtout les abonnés risquaient d'être interpellés par les autorités et encourraient des amendes et de probables condamnations :

[...] J'espère vraiment que c'est vrai que tout le matériel est en France. Pense que leur tranquillité repose sur notre conscience. Tu peux disposer de ta liberté, mais tu ne sais rien d'eux, ni de leur situation familiale, de leur travail, de leur entourage ou de leur psychologie. On ne sait donc pas le bien ou le mal que l'on peut leur causer. Si tu leur dis que tout le matériel est en France⁸³⁶, il faut que ce soit le cas, qu'il est en France. Je te prie donc de prendre le maximum de précautions. Toutes les listes de noms "doivent être en France", il ne peut y avoir aucune copie ni rapport en Espagne. Ceci est fondamental et je te prie d'être scrupuleux à ce sujet [...]⁸³⁷.

⁸³⁵ Roger de Gaimon, "Nouvelles pour l'Espagne", *Arcadie*, n° 221, mai 1972, pp. 255-256. Ces idées apparurent également dans le numéro 1 d'*AGHOIS*, janvier 1972, n° 1, Perpignan, p. 1.

⁸³⁶ Cf. *AGHOIS*, n° 1, Perpignan, janvier 1972, p. 6.

⁸³⁷ Lettre de Rafael Rosillo à Armand de Fluvià, Madrid, 20 décembre 1971, reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai*, op. cit., p. 222.

Rosillo invitait également les éditeurs à développer leur bulletin, aussi bien concernant le contenu que le nombre d'abonnés, c'est pourquoi il donnait dans sa lettre les noms de six homophiles connus pour leur envoyer. Il conseilla dans une autre lettre de demander à Baudry une liste des abonnés à la revue *Arcadie* en Espagne et de leur joindre mensuellement un exemplaire d'*AGHOIS*, de cette façon, cela permettait une diffusion plus importante du bulletin homophile espagnol⁸³⁸. Il proposait aussi d'envoyer gratuitement un certain nombre d'exemplaires d'*AGHOIS* à des personnes qui leur semblaient ouvertes sur ces sujets : des personnes "pas forcément gays. Nous l'envoyions aussi à des gens importants ou que nous pensions qu'ils pourraient être importants pour la normalisation de ce pays [...]. Par exemple, des journalistes dits "progressistes", des personnes dont nous savions qu'elles avaient des activités politiques, des Canyellas d'Union Démocratique jusqu'au socialiste Joan Reventós, des intellectuels..."⁸³⁹. Rafael Rosillo écrivit à Marc Daniel pour que ce dernier soumette l'idée à Baudry⁸⁴⁰. Grâce à l'intervention d'*Arcadie*, un abonné résidant en Catalogne se proposa de les aider et d'ouvrir une boîte postale, mais cela ne put fonctionner car ils devaient donner le nom de l'un d'entre eux et ils devaient également donner le nom du directeur de la revue.

Après un échange de lettres codées entre Rafael Rosillo et Marc Daniel, le groupe homophile espagnol envoya alors différents "plans" possibles à *Arcadie* pour obtenir leur aide et décidèrent qu'en vue "de la législation française" il était plus sage de se rencontrer personnellement⁸⁴¹. L'occasion fut toute trouvée puisque les 8 et 9 avril 1972, les membres d'*Arcadie* célébraient leur réunion annuelle à Bordeaux. Lors de cette réunion, Rafael Rosillo, Armand de Fluvià et Lluís rencontrèrent Marc Daniel et tout se passa pour le mieux. *Arcadie* décida de servir d'éditeur officiel d'*AGHOIS* pour protéger les homophiles espagnols à partir du numéro 5. Les numéros 1 à 5 d'*AGHOIS* étaient officiellement rédigés et envoyés depuis Perpignan, mais ils étaient en réalité envoyés depuis Barcelone ou les environs et à des jours différents pour une plus grande précaution.

⁸³⁸ Lettre de Rafael Rosillo à Armand de Fluvià, Madrid, 12 janvier 1972, reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, pp. 222-223.

⁸³⁹ Témoignage de Germà Pedra i Peñalver dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, pp. 64-65.

⁸⁴⁰ La lettre de Rafael Rosillo à Armand de Fluvià pour l'informer de la réponse de Marc Daniel (23 janvier 1972) est reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, p. 223.

⁸⁴¹ La plupart des lettres sont reproduites en annexe dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*

Suite aux décisions prises par Baudry vers le mois de mars 1972 de servir d'éditeur officiel au bulletin homophile espagnol, la revue *Arcadie* inclut une note concernant *AGHOIS* :

AGHOIS

Nouvelle revue homophile espagnole

Revue mensuelle entièrement consacrée à l'homophilie

Publie des articles de fond de toutes disciplines et toutes les nouvelles touchant à l'homophilie en Espagne (droit-cinéma-théâtre-littérature-arts-presse-etc.)

Revue écrite entièrement en langue espagnole par des Espagnols

Revue éditée par *Arcadie*

Abonnement un an :

France : 20 F

Espagne et autres pays : 30 F

Toute correspondance, tous règlements :

AGHOIS-ARCADIE

61 rue du Château-d'Eau, 75010 Paris⁸⁴²

Et dès le numéro 5 de mai 1972, *AGHOIS* eut pour sous-titre : "Supplément d'*Arcadie* pour les amis d'Espagne"⁸⁴³ et à partir du numéro 15, de mai-juin 1973 : "Supplément d'*Arcadie* pour les amis de langue espagnole"⁸⁴⁴.

b) Réformer les esprits pour l'intégration des homophiles

Le but de cette revue était de créer une solidarité entre tous les homophiles espagnols, comme *Arcadie* en France, leur modèle, pour obtenir "tout le respect et l'acceptation totale de la majorité hétérophile"⁸⁴⁵. Ils affirmèrent en novembre 1972, pour répondre au courrier d'un lecteur, qu'*AGHOIS* "prétend[ait] faire prendre conscience aux homophiles, comme première

⁸⁴² *Arcadie*, n° 231, , p. 155.

⁸⁴³ *AGHOIS*, "*Supplément d'Arcadie pour les amis d'Espagne*", n° 5, Paris, mai 1972. L'équipe d'*AGHOIS* rendit d'ailleurs un hommage sincère à *Arcadie* ("la publication homophile la plus sérieuse et la plus réputée d'Europe", p. 2), à André Baudry et à Marc Daniel dans ce numéro.

⁸⁴⁴ *AGHOIS*, "*Supplément d'Arcadie pour les amis de langue espagnole*", Paris, n° 15, mai-juin 1973.

⁸⁴⁵ *AGHOIS*, n° 3, Perpignan, mars 1972, p. 1.

étape pour entreprendre une action efficace contre la lamentable situation dans laquelle nous nous trouvons"⁸⁴⁶.

Le contenu du bulletin mensuel, entre 5 et 10 pages en espagnol la première année, un peu plus la deuxième, évolua singulièrement pendant ses deux années d'existence. Les premiers numéros furent très influencés par *Arcadie* (ils la citaient régulièrement⁸⁴⁷), aussi bien au niveau de la forme que du contenu. Ils contenaient des articles "scientifiques" sur l'homophilie dans l'histoire, la religion, les médias, sur l'actualité homophile en Espagne, des critiques cinématographiques, de livres, de pièces de théâtre, des sections bibliographiques et filmographiques, des biographies "d'homophiles" célèbres, des traductions d'écrits étrangers importants (comme le Manifeste homosexuel de Carl Wittman par exemple), des coupures de presse relatives à l'homophilie, etc. Ces textes furent lus par quelques adhérents. En septembre 1972, Francesc Francino parlait d'environ quatre-vingts abonnés⁸⁴⁸. Peu osaient s'inscrire, non pas en raison du prix, somme toute assez modique (300 pesetas l'année), mais surtout à cause de la peur d'être découvert. Et puis aussi, tous les homosexuels n'étaient pas intéressés par les thématiques abordées par *AGHOIS*⁸⁴⁹, d'autres encore la trouvaient "trop timide, conformiste et naïve"⁸⁵⁰.

À partir de la deuxième année d'existence du bulletin (numéro 13 de janvier/février 1973), *AGHOIS* devint bimestriel, car les rédacteurs peu nombreux ne trouvaient plus assez de temps pour conjuguer leurs activités professionnelles avec leurs activités personnelles et clandestines. De plus, au fil des numéros, les articles se rapprochèrent de plus en plus des thèses des mouvements de libération, en particulier du Gay Liberation Front américain, et des idées marxistes. Par exemple un article s'intitulait : "Explication matérialiste de l'origine de la

⁸⁴⁶ *AGHOIS*, "Supplément d'*Arcadie* pour les amis d'Espagne", Paris, n° 11, novembre 1972, p. 4.

⁸⁴⁷ *AGHOIS*, n° 2, Perpignan, février 1972, p. 1 : Ils citèrent l'article de Michel Bon et Jacques Valli sur ce que signifiait qu'être homophile, publié dans le n° 214 de la revue homophile française ; n° 6, Paris, juin 1972, p. 2 ; "L'homophilie dans la France d'aujourd'hui", *Arcadie*, n° 202, repris partiellement dans *AGHOIS* sous le titre : "L'homophile et la famille", *AGHOIS*, "Supplément d'*Arcadie* pour les amis d'Espagne", Paris, n° 11, novembre 1972, pp. 3-4.

⁸⁴⁸ Rapport de Francesc Francino, Barcelone, septembre 1972, reproduit dans Armand de Fluvià, *El moviment gai*, op. cit., pp. 235-237.

⁸⁴⁹ Les rédacteurs y firent mention dans le numéro 3 : *AGHOIS*, n° 3, Perpignan, mars 1972, p. 1.

⁸⁵⁰ *AGHOIS*, "Supplément d'*Arcadie* pour les amis d'Espagne", Paris, n°6, juin 1972, p. 2.

répression sexuelle"⁸⁵¹. Ils allèrent même jusqu'à exiger des "réformes immédiates pour obtenir la libération sexuelle"⁸⁵². Puis de moins en moins d'articles concernaient le territoire espagnol. La plupart des textes étaient des traductions de textes gays importants venus d'outre-Atlantique. En à peine deux ans, les arcadiens espagnols réformistes devinrent des "homophiles révolutionnaires"⁸⁵³ sous l'influence grandissante des mouvements gays étrangers, en critiquant ouvertement les modalités d'actions d'Arcadie. Ils affirmèrent en effet, dans un texte à valeur de manifeste, que

les mouvements homophiles révolutionnaires ne peuvent pas être un simple club, ils doivent être avant tout un instrument de libération et de combat pour les homophiles réunis en leur sein. Ils doivent être un lieu d'échange où il faut établir de nouvelles relations humaines entre les homophiles des deux sexes, dépourvus de névrose, auto-censure, répression et barrière de classe. Ce nouveau type de relations sera la cause de nos futures changements dans une société désaliénée⁸⁵⁴.

À partir du numéro 18 (décembre-janvier 1974), le ton devint de plus en plus radical et *AGHOIS* prit pour sous-titre : "Organe du mouvement espagnol de libération homosexuelle", puis il n'y eut pas d'autres numéros du bulletin, ce qui n'empêcha pas le MELH de continuer à agir pour l'égalité sexuelle, mais sans l'aide éditoriale d'Arcadie.

4. Les autorités espagnoles et françaises contre la solidarité homophile

En effet, André Baudry envoya une lettre à Armand de Fluvià, datée du 14 février 1973, et ne lui annonça pas de bonnes nouvelles. Il avait été convoqué par le Ministère des Affaires Étrangères et avait rencontré des policiers pour lui communiquer qu'il ne pouvait plus envoyer le bulletin *AGHOIS* en Espagne. Il écrivit en lettres capitales : "IMPOSSIBLE DE CONTINUER"⁸⁵⁵. Et prévint Armand de Fluvià que les arcadiens français et espagnols étaient très certainement surveillés par la police. "À partir de maintenant, ils surveilleront très

⁸⁵¹ Amanda Klein, "Explication matérialiste de l'origine de la répression sexuelle", *AGHOIS*, "Supplément d'Arcadie pour les amis de langue espagnole", Paris, n° 15, mai-juin 1973, p. 1-6.

⁸⁵² *AGHOIS*, "Supplément d'Arcadie pour les amis de langue espagnole", Paris, n° 15, mai-juin 1973, pp. 14-18.

⁸⁵³ *AGHOIS*, "Supplément d'Arcadie pour les amis de langue espagnole", Paris, n° 17, septembre-octobre 1973, pp. 9-11.

⁸⁵⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁸⁵⁵ Lettre d'André Baudry à Armand de Fluvià, Paris, 14 février 1973, reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai*, op. cit., p. 241.

attentivement, à la frontière, les enveloppes qui peuvent contenir la revue"⁸⁵⁶. Le numéro en cours ne put donc être publié avec l'adresse Arcadie car cela aurait provoqué une "inobservance de la loi", ce qui aurait mis en péril l'association d'André Baudry. De plus, celui-ci avait été obligé de promettre aux autorités qu'il ne continuerait pas de publier *AGHOIS*.

Le groupe d'Armand de Fluvià souhaita néanmoins continuer ses activités et Baudry les y encouragea. Cependant, lors d'une réunion du groupe A du MELH chez de Fluvià, il reçut un appel d'un homme voulant savoir s'il était bien Armand de Fluvià et lui dit qu'il souhaitait s'abonner à *AGHOIS*. Par chance, de Fluvià reconnut la voix de l'inspecteur Juan Creix, le même inspecteur qui l'avait interrogé lors de son interpellation entre 1956 et 1957 pour activité monarchique. Il lui dit donc qu'il ne connaissait pas cette revue. De plus, bien qu'Armand de Fluvià ne se souvienne plus avec exactitude des faits, il se rappelle qu'un soldat qui faisait son service militaire à Saragosse avait parlé d'un groupe d'homosexuels qui menait des activités à Barcelone. Le Service d'Information Militaire (SIM) avait alors transmis cette information à la police de Barcelone. Tous ces faits poussèrent ce mouvement à dissoudre tous les groupes, excepté le groupe A.

Le numéro 14 de mars/avril 1973 ne contenait plus le bulletin d'adhésion et ne donnait plus l'adresse d'Arcadie pour des raisons de sécurité. À partir du numéro 16 de juillet/août 1973, la mention "supplément d'Arcadie pour les amis de langue espagnole" avait été retirée également. Puis, en décembre de la même année, Baudry parla à nouveau à Armand de Fluvià pour lui recommander d'être extrêmement prudent, car non seulement le Ministère espagnol des Affaires Etrangères, en la personne de López Rodo, était au courant de la publication clandestine d'*AGHOIS*, mais aussi Interpol⁸⁵⁷. C'est pourquoi les membres du mouvement espagnol se décidèrent à accepter la proposition de l'éditeur gay Michael Holm pour publier *AGHOIS* en Suède. Armand de Fluvià, Francesc Francino, Antonio de la S. et Amanda Klein avaient rencontré cet éditeur lors du congrès d'Arcadie à Paris, "L'homophilie à visage découvert", du 1 au 4 novembre 1973. Dès le numéro 18 de janvier/décembre 1974, *AGHOIS* ne fut donc plus publié par Arcadie à cause des menaces policières, mais par Michael Holm

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 241.

⁸⁵⁷ Lettre d'André Baudry à Armand de Fluvià, Paris, 19 décembre 1973. Elle est reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, p. 244. "[...] Pour l'instant, nous devons être très prudents, mais vous aussi surtout. Il faut attendre. Actuellement, vous êtes surveillés, et nous prendrions beaucoup de risques. Soyez prudents... C'est mieux. Je ne peux pas tout te dire dans cette lettre. Vous comprenez bien [...]".

chaque trimestre, avec pour sous-titre : "Organe du Mouvement Espagnol de Libération Homosexuelle". En outre, il donnait l'adresse du National Gay Task Force de New York. Le 21 janvier 1974, Marc Daniel informa Armand de Fluvià dans un langage parfois codé à propos d'un nouvel entretien entre André Baudry et les responsables du Ministère des Affaires Étrangères et un autre avec un service "encore plus important et plus puissant". Il en ressortit que leur collaboration éditoriale devait définitivement s'en tenir là⁸⁵⁸.

5. L'influence des mouvements gays internationaux à la fin du franquisme

Bien qu'ils restèrent en contact avec Baudry et Arcadie, les arcadiens espagnols reçurent surtout, à partir de là, d'autres influences internationales. Ils connaissaient d'autres mouvements français comme le FHAR, ils connaissaient le mouvement italien FUORI, et de nombreux mouvements anglo-saxons avec lesquels ils ne tardèrent pas à partager leurs idées "révolutionnaires". En effet, d'après Jokin Armendariz y Tainta, ils voulurent "les imiter"⁸⁵⁹. Puis dès le mois d'octobre 1973, les arcadiens espagnols envoyèrent une lettre d'adhésion au congrès du FUORI qui avait lieu à Rome et dans laquelle ils considéraient le mouvement italien comme un "exemple pour continuer tous unis pour la révolution sexuelle"⁸⁶⁰.

Le MELH apparut dès le début des années 1970 dans la liste des organisations gays de l'annuaire Gayellow Pages de la Gay Activist Alliance comme la seule organisation connue d'Espagne, et un de ses directeurs, un des premiers militants gays nord-américains, Robert Roth, leur écrivit pour obtenir plus d'information, mais aussi pour lui envoyer une liste de toutes les associations hispanophones connues afin de développer un réseau de solidarité gay⁸⁶¹. Armand de Fluvià avertit cependant Robert Roth qu'il ne devait publier ni son nom ni son adresse dans les Gayellow Pages. Puis après plusieurs échanges épistolaires⁸⁶², ils

⁸⁵⁸ Lettre de Marc Daniel à Armand de Fluvià, Paris, 21 janvier 1974. Elle est reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, p. 251.

⁸⁵⁹ Témoignage de Jokin Armendariz y Tainta dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, p. 70.

⁸⁶⁰ Lettre d'adhésion au congrès du FUORI à Rome, Barcelone, octobre 1973. Cette lettre est reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, pp. 242-243.

⁸⁶¹ La lettre de Robert Roth à Armand de Fluvià, New York, 11 novembre 1973, est reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, p. 243.

⁸⁶² Je renvoie au recueil d'archives d'Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, où celles-ci sont reproduites : pp. 251-253.

décidèrent qu'il était moins risqué d'envoyer toute la correspondance du MELH et d'*AGHOIS* à la National Gay Task Force de New York et qu'ensuite, ces derniers lui enverraient à son nom légèrement modifié, "C. Benagues de Escorza", le nom de sa grand-mère défunte.

Ce réseau de solidarité gay international et surtout hispanophone devint vite actif. Armand de Fluvià écrivit à Rafael Cruet, le leader de l'association gay porto-ricaine créée le 4 août 1974, "Communauté de la fierté gay", qui publiait également une revue, *Pa'Fuera*, et lui envoya un exemplaire d'*AGHOIS* dans le but d'échanger des informations et surtout, de rédiger un Manifeste de tous les groupes de langue espagnole pour "élaborer [leur] idéologie"⁸⁶³. Rafael Cruet écrivit de son côté à Héctor Anabitarte, leader du Front de Libération Homosexuelle d'Argentine, qui publiait la revue *Somos*. Cette revue publia d'ailleurs par la suite des articles d'*AGHOIS*. Ces contacts furent facilités grâce au soutien financier de la National Gay Task Force (NGTF) de New York car elle ne leur faisait pas payer leur correspondance, qui transitait dans leur association, en raison des difficultés similaires liées aux régimes politiques que subissaient l'Argentine et l'Espagne à peu près au même moment. Ils se rencontrèrent tous au I Congrès International pour les Droits des Gays à Édimbourg, du 18 au 22 décembre 1974 à l'Université⁸⁶⁴. Lors de ce congrès, le rapport du MELH sur la situation politico-légale des gays en Espagne fut lu, mais Armand de Fluvià et Germà Pedra i Peñalver, les homophiles catalans qui y participèrent, ne pouvaient apparaître sur les photos car Franco vivait encore et la loi de dangerosité et réhabilitation sociale était toujours en vigueur⁸⁶⁵. Les Argentins envoyèrent une brochure à De Fluvià intitulée : "Sexe et Révolution" et le leader de l'association gay mexicaine, Roberto Figueroa, lui répondit également pour l'informer de leurs activités. Puis ils commencèrent à réfléchir ensemble au prochain Congrès International qui était prévu à Puerto Rico. Il eut finalement lieu à Sheffield, au Royaume-Uni, du 22 au 25 août 1975 et le MELH lut lors de la cérémonie de clôture un rapport sur le traitement de l'homosexualité par la médecine et la psychiatrie espagnole⁸⁶⁶. Il fut, d'après Fluvià, très applaudi et la BBC les interviewa.

⁸⁶³ Armand de Fluvià, *El moviment gai, op. cit.*, p. 60.

⁸⁶⁴ La plupart de la correspondance entre ces associations se trouve reproduite dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, pp. 253-255.

⁸⁶⁵ Ce manifeste est reproduit dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, pp. 257-264. Cf. témoignage de Germà Pedra i Peñalver dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, pp. 63-69.

⁸⁶⁶ Ce rapport est reproduit dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, pp. 264-273.

En 1975, à l'occasion de la cinquième édition du guide *Spartacus*, le MELH apparut comme l'organisation gay du pays, puis le 28 juin, à New York, Armand de Fluvià défila lors de la Gay Pride, accompagné de Robert Roth et de ses amis gays porto-ricains, portant une pancarte où il était indiqué : "MELH (1971), Espagne présente, Gay Pride 1975"⁸⁶⁷. La solidarité gay internationale était donc forte et le MELH continua d'agir en Espagne et surtout en Catalogne. Puis, d'autres groupes ou mouvements virent le jour, parfois de manière assez brève, comme un groupuscule radical qui affirmait lutter pour la libération des homosexuels en 1974 lors de l'Université d'été catalane.

En juillet de la même année, le MELH élaborait un document intitulé : "Points de base du MELH pour une plateforme politico-sociale préalables à la Libération Sexuelle"⁸⁶⁸. Ils l'envoyèrent à des hommes politiques, des journalistes, des universitaires, des avocats, des médecins, des sociologues, connus pour être d'esprit ouvert et à des personnalités reconnues comme progressistes. Puis du 27 au 31 août, le MELH participa à l'Université d'été de Catalogne, et à la fin de l'année, le dix-huitième et dernier numéro d'*AGHOIS* fut publié. La publication s'arrêta, non pas à cause du manque de moyen financier ou du petit nombre d'abonnés, mais parce que les envois depuis Stockholm perdaient énormément de temps et étaient très compliqués selon Armand de Fluvià⁸⁶⁹. D'autre part, malgré les problèmes avec les autorités franco-espagnoles, Arcadie ne se désintéressa pas de la situation des homophiles d'Espagne. Elle y fit à nouveau référence dans les numéros 256 et 264 de 1975⁸⁷⁰, sous la plume de Rafael Rosillo qui continuait d'utiliser le pseudonyme de Juan García.

Franco est mort le 20 novembre 1975. Sa mort sonnait la fin de la dictature et ouvrit la voie à un long processus de transition vers la démocratie. Cependant, la mort du dictateur ne provoqua pas un changement radical pour les homosexuels. Ces changements intervinrent peu à peu grâce aux luttes toujours renouvelées des différents mouvements pro-homosexuels qui commencèrent à se multiplier dans tout l'État espagnol. La majorité des plus anciens membres du MELH créèrent le Front de Libération Gay de Catalogne (FAGC), influencé principalement, après de nombreuses lectures et discussions, par le Front de Libération

⁸⁶⁷ Cette photo est reproduite sur la couverture du livre d'Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*

⁸⁶⁸ Ce document est reproduit dans Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, pp. 273-274.

⁸⁶⁹ Armand de Fluvià, *El moviment gai, ibid.*, p. 61.

⁸⁷⁰ Juan García, "Echos d'Espagne", *Arcadie*, n° 256, avril 1975 ; et "Nouvelles d'Espagne", *Arcadie*, n° 264, novembre 1975.

Homosexuelle d'Argentine et le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire de France. Ce mouvement commença un long processus constituant et déboucha en 1977 sur l'approbation de leur Manifeste, qui, selon Armand de Fluvià, "fut un modèle pour le reste des organisations gays, qui, à partir de cette date, apparurent petit à petit dans l'État espagnol"⁸⁷¹.

La mémoire gay n'a retenu jusqu'à présent que la "révolution" des années 1970. Et les périodes antérieures et postérieures ont été interprétées dans les termes de cette révolution. Or, après l'intense plaisir du lent dépouillement de milliers d'archives et de longues années de travail, il m'a semblé qu'il était possible de considérer que tous les discours et actions antérieurs et postérieurs aux années 1970 qui défendaient les pédérastes, les invertis, les homosexuels, les homophiles, les gays, - comme on les appelait alors ou comme ils se définissaient eux-mêmes - étaient également révolutionnaires, même s'ils ne se revendiquaient pas toujours comme tels, car, comme j'ai essayé de le montrer au fil de ces pages, toutes et tous conduisirent à des changements importants selon le contexte. Je pense notamment aux différents livres, articles, manifestes, journaux, revues, attitudes, qui, depuis la Seconde Guerre Mondiale, ont marqué la vie des gays et ont lutté pour l'évolution de leur situation, une sorte de "révolution lente et diffuse" comme disait Arcadie. Il est temps aujourd'hui de penser l'histoire gay en termes de pluralité et de multiplicité des luttes révolutionnaires pour faire naître un nouvel esprit d'utopie.

⁸⁷¹ Armand de Fluvià, *El moviment gai*, *op. cit.*, p. 62.

Conclusion : les révolutions gays

Ce livre interroge donc le concept de "révolution" mis en avant par les revendications et actions les plus célèbres des gays du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire. Il montre également que ce concept peut en réalité être appliqué à des revendications antérieures et postérieures à celles du FHAR. Le FHAR n'a donc pas véritablement instauré de rupture dans l'histoire des revendications gays et lesbiennes. Il s'agissait d'un discours et d'actions révolutionnaires parmi d'autres même si les autres revendications ou actions ne se définissaient pas comme "révolutionnaires", un terme lié au bouillonnement intellectuel et culturel de Mai 68.

Pour le démontrer, j'ai tenté de replacer ces actions, revendications, pratiques et discours dans leur contexte d'apparition et dans le contexte plus large de l'après-guerre jusqu'à la fin des Trente Glorieuses. Ces multiples manières de combattre le "racisme sexuel" comme disait le FHAR s'opposaient parfois aux méthodes du FHAR comme j'ai essayé de le montrer au fil des pages. C'est cette multiplicité des pratiques et des revendications que j'ai essayée de restituer ici jusqu'au milieu des années 1970, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la période dite "révolutionnaire" avec la disparition du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire. Cela explique la place importante dans ce livre du chapitre sur le FHAR. Car aussi paradoxal que cela puisse paraître, il occupe une place centrale dans ce livre pour montrer qu'il n'occupa pas à l'époque une place aussi centrale que certains témoignages le laissent entendre. Cette place centrale du FHAR dans les mémoires aujourd'hui empêche de penser les revendications et actions gays en terme de multiplicité et de diversité. Elle les hiérarchise également : ce qui eut lieu avant le FHAR ne serait qu'une sorte de préhistoire gay. Il ne s'agit pas de nier l'importance du FHAR. Mais il ne s'agissait que d'un groupuscule parmi d'autres, très nombreux, souvent très différents également, opposés, à l'organisation variée, etc. Les chiffres donnés au fil des pages montrent bien que le groupuscule du FHAR était minoritaire parmi les minoritaires, ne serait-ce que par rapport à Arcadie, l'association de Baudry opposée aux méthodes du FHAR, mais qui souhaitait aussi une "révolution", néanmoins "lente et diffuse".

D'autre part, ce caractère "révolutionnaire" revendiqué par une partie du FHAR n'était qu'une tendance parmi d'autres, et ce Front n'a pas véritablement changé les pratiques des gays comme le montre la deuxième partie. Cette "révolution" du FHAR a certainement bouleversé les pratiques de certain-e-s étudiant-e-s qui y participèrent, mais pour la majorité des gays, le FHAR n'a pas instauré de rupture. Ce n'est qu'après la fin du "Front" que de

nombreux journalistes ont fait vivre dans les mémoires les discours du FHAR jusqu'à les transformer parfois en horizon indépassable des revendications gays, même 40 ans après leur existence éphémère et sans tenir compte du contexte. C'est ce décalage entre les textes du FHAR et les témoignages postérieurs sur ce mouvement que j'ai tenté de restituer ici. Il ne s'agit pas de nier le caractère novateur de certains discours et actions du FHAR mais de les contextualiser pour montrer la pluralité des discours, des pratiques et des actions sans tomber dans l'hagiographie qui ne permet pas de restituer cette diversité. Ce livre se veut donc un plaidoyer pour la multiplicité et la diversité des actions des homosexuel-le-s de l'après-guerre jusqu'à la fin des Trente Glorieuses afin de replacer le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire dans un contexte plus large. En d'autres termes, le FHAR ne fut qu'une révolution -et une révolution limitée- parmi d'autres.

Annexes

Note sur la législation américaine concernant l'homosexualité dans l'Armée établie par la Liaison franco-américaine de la direction de la Police Judiciaire

"L'homosexualité est connue dans le code des Etats-Unis sous la définition de Sodomie et est définie comme le contact sexuel entre un homme et un animal ou un autre homme, ce contact se produisant par la bouche ou le rectum.

Le code de l'Armée américaine punit ces actes mais non ceux qui se produisent à la suite de conditions pathologiques mentales. Les homosexuels sont généralement démobilisés avant un traitement psychiatrique. D'autres délinquants peuvent être soumis à la juridiction de la Cour Martiale mais seulement à la demande de l'accusé lui-même ou lorsque l'acte de perversion est accompagné d'autres actes de violences ou est entouré de circonstances spéciales tel que le détournement d'un mineur.

La juridiction du Code Militaire confond la Sodomie sous la dénomination générale de Félonie ainsi qu'il résulte de l'article 93 du Code de Justice Militaire. Le maximum de la peine appliquée en cas de conviction, d'après cet article, est le renvoi de l'Armée (avec deshonneur) et 5 ans d'emprisonnement aux travaux forcés.

Aux Etats-Unis la Sodomie et les actes similaires de perversion sexuelle sont traités différemment par chacun des 48 Etats, chacun de ceux-ci les considérant cependant sous la dénomination générale de félonie. Les définitions de sodomie, bestialité, etc. varient dans chacun des Etats ainsi d'ailleurs que le degré de la peine qui peut être infligée. En général cependant la procédure domestique est similaire à la procédure Militaire mais avant tout cette perversion est considérée principalement comme étant du ressort d'un traitement psychiatrique plutôt que d'une action judiciaire"⁸⁷².

⁸⁷² Archives de la Préfecture de Police, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 156746, datant probablement de l'année 1945 ou avant.

Lettre de dénonciation anonyme datée du 13 juin 1947

"Monsieur !

Je dois vous signaler ce cas. Un M. André F. habitant rue des petits champs n° ... est ce qu'on appelle une tappette. Il à enc. mon fils de 16 ans. Comme ma femme à honte de dire quelque chose. C'est un voisin qui nous à prévènu et mon fils à avoué qu'il viens toujours aux Palais-Royal chercher ses clients. Il pronait un revolvere pourquoi ? Enfin si Vous pouviez lui faire cesser ca. Je reste votre dévoué serviteur."⁸⁷³

⁸⁷³ Archives de la Préfecture de Police, fonds de la Brigade Mondaine, n° dossier 160371, lettre anonyme datée du 13 juin 1947. Les fautes d'orthographe sont originales.

**Statistiques concernant les outrages public à la pudeur dans le département de la Seine
entre 1950 et 1974**

1950 :

- outrages publics à la pudeur/actes impudiques/homosexualité/contre nature/outrages aux
bonnes moeurs: 463

- attentats aux moeurs/à la pudeur: 88

1960 :

- outrages publics à la pudeur, etc. :

entre hommes (majeur et majeur/majeur et mineur) : 368

Plusieurs condamnations de 6 à 8 personnes à la fois à plusieurs reprises.

entre hommes et femmes (l'homme s'exhibe et la femme dénonce) : 11

- attentats aux moeurs/à la pudeur/excitation de mineur à la débauche : 83

1970

- outrages : 406

attentats : 40

1974

outrages : 379

attentats : 30⁸⁷⁴

⁸⁷⁴ Archives de Paris, fonds du tribunal correctionnel du département de la Seine.

Chansons du FHAR⁸⁷⁵

Air d'un chant jociste

PERDUS DANS LA FOULE

Hier, perdus dans la foule,
Pauvres gouines et pédés,
Après quelques mois, c'est nous, la foule
Et demain nous serons des milliers !
Aujourd'hui, le flot qui roule
Avec notre force devra compter !

Plus jamais dans la foule,
Nous ne serons isolés !
L'amour est notre force qui roule
Nous nous appelons dans la forêt !
Aujourd'hui, le monde croule,
Nous bâtirons celui qui peut aimer !

⁸⁷⁵ Archives IMEC, Fonds Françoise d'Eaubonne.

NOËL POUR LES HOMOS DE BONNE VOLONTÉ

I

Il est né, le Mouv'ment du FHAR !
Chantez homos, et dansez tapettes,
Il est né le mouv'ment du FHAR
Et que l'hétéro devant nous s'effare !

II

Depuis 18 ans, Arcadie
Où Baudry jouait au prophète
Depuis 18 ans, Arcadie
Nous promettait le paradis !

III

Il est né, le mouv'ment du FHAR
Nous pouvons laisser tomber ces mauviettes,
Il est né, le mouv'ment du FHAR,
Et que l'hétéro devant nous s'effare !

IV

Car depuis bientôt 2000 ans
On avait interdit nos fêtes ;
Il fallait être bien prudents,
Il fallait s'aimer en cachette !

V

Mais il est né, notre Mouv'ment !
Viv' le FHAR, lui seul nous rachète ;
Pédés, gouin', tous en même temps

Nous pouvons relever la tête !

VI

Il est né, notre mouvement !

Comm' Sodom', Lesbos est en fête !

Il est né, notre mouvement

Viv' le FHAR, éternellement

3 du FHAR

LA FÊTE DU MAIRE

air : "Su' l'pont de Nantes"

Le mair' de Tours est un certain Royer (bis)

Qui n'a jamais pu se faire enculer ! (bis)

C'est pas l'envie qui lui en a manqué (bis)

Mais il avait-ah, c'est dur à compter (bis)

Des hémorroïdes très bien gonflées (bis)

Le basket-ball de Tours est arrivé (bis)

Avec tout l'arsenal des god'michets (bis)

Mais y'a qu'le FHAR qui pourra l'débourrer (bis)

Monsieur Royer, qu'est-ce que vous croyez ? (bis)

Ça s'ra seul'ment avec de grands coups d'pied (bis)

CONCLUSION :

Baisez, baisez, baisez, soyez baisés (bis)

Aimez l'amour comme vous le voudrez !

Le FHAR

REQUIEM POUR UN PEDE

air : "Le camarade tué"

I

Toi qui est tombé à Grenade,
(C'était cinq heures du matin)
Des lâch' t'ont donné l'estocade
Par un coup de feu dans les reins (bis)

II

Cette dérision qui t'honore
Ne peut flétrir que tes bourreaux ;
Un' ball' dans le cul, ça décore,
Quand le sang est d'un hidalgo (bis)

III

Au rouge oeillet de ta blessure,
Nous puiserons, nous, les homos,
Une certitude plus pure
D'être des tiens jusqu'au tombeau (bis)

IV

Ils ont pu voiler ta guitare,
C'est le tambour qui s'éveilla
Pour reprendre ton chant bizarre,
Federico Garcia Lorca (bis)

Le FHAR, 9 juin 1971

LA GOUINE ROUGE ET LA FOURMI

La goudou ayant tout l'été
manifesté
se trouva fort dépourvue
quand la bise fut venue.
Elle alla crier famine
chez une bourgeoise voisine
la priant de lui prêter
quelques francs anciens pour subsister.
"Je vous paierai, quittez une mine si triste",
lui promit la jeune fhariste.
Bourgeoise n'est pas prêteuse,
c'est là son moindre défaut.
"Que faisiez vous au temps chaud ?"
dit-elle à cette enquinieuse.
"- Nuit et jour et aux Beaux-Arts,
je militais pour le FHAR"
"- Vous militez !"
"- Oui, et je baise."
"- De tout ceci, je suis fort aise ;
eh bien, à Beaujon maintenant !
La fhariste aussitôt lança ce cri : ATTAI
et la bourgeoise : Ouye aie aie

MORALITE

MAKEKOMI, ET MOROTE

et mort aux vaches de tous côtés

Michou

UNE ROSE POUR MARISE

D'une rose de sang un chant fut arrosé

Ce n'était qu'un couplet qui disait à la foule

Nous ne porterons plus le triangle rosé

Et le chant fut chanté - le sang innocent coule

Si le sang de Marise arrose le pavé

Le pavé qui s'arrache à la chaussée qui fume

Le chant de notre FHAR par le sang aggravé

S'élèvera bien haut pour que Paris s'allume

Fhariste, hétéro-flic capable d'écraser

Le chant de rebellion que seul notre amour ose

Votre sang peut aussi les pavés arroser

Pour offrir à Marise, à son tour, une rose,

Symbole du futur qu'il nous faut embrasser

BIBLIOGRAPHIE

Sources Primaires

A. ARCHIVES

a) Aux Archives de la Préfecture de Police de Paris

1. Mains courantes et plaintes, 1945-1967

2. Fonds de la Brigade Mondaine, 1942-1954

b) Aux Archives de la ville de Paris

Fonds du tribunal correctionnel de la Seine, 1946-1975

c) À la Bibliothèque nationale de France

4° JO. 28216, "Les amis du FHAR", n° 0 et 1, 1973.

4-wz-10838, tract, "Les homosexuels, ça n'existe pas qu'au cinéma".

d) À la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine

F Delta 721/7/2, Lettre de D'Eaubonne à Guérin, 21 décembre 1962.

F Delta 721/12, 1er avril 1960.

F Delta, 721/13/3, Lettre de Pierre Hahn à Guérin, 9 novembre 1967.

F Delta 721/15, "Pour la constitution et l'organisation d'une tendance "politique" au sein du FHAR".

F Delta 721/15/c, dossier correspondance commerciale.

F Delta 721/15c, "Très important. Le Parlement et l'homosexualité".

F Delta 721/15/12.

e) À la Bibliothèque Marguerite Durand

- Fonds Catherine Gonnard

- Dossier Homosexualité - France,

Première partie :1899-1970.

Deuxième partie : 1971-1977.

- Dossier Marie-Jo Bonnet :

"De quelques identifications (article en hommage à une lesbienne BARBUE rencontrée à la Lesbian Food Conspiracy de New York), 1971.

"Manifeste pour un autre groupe de lesbiennes : le péril mauve (les gouines rouges métamorphosées), 1973 ?

"Révolte - Garçon Manquée - Subversion", 1973.

- Dossier Mouvement de libération des femmes, France, Années 1970-1980, 396 MOV.

f) À l'Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine (IMEC)

Fonds Copi

Fonds Françoise d'Eaubonne

Fonds Félix Guattari

Fonds Guy Hocquenghem

g) Archives privées de Armand de Fluvià, Barcelone

Bulletin *AGHOIS*, 1972-1974

B. SOURCES IMPRIMEES

1. Journaux hétérosexuels

France-Dimanche, 1946-1975

France-Soir, 1945-1975

Le Crapouillot, 1949-1981

Témoignage chrétien, 1945-1975

2. Revues et journaux homosexuels

Les Amis du FHAR, 1973

L'Antinorm, 1972-1973

Arcadie, 1954-1975

Futur, 1952-1955

Le Fléau social, 1972-1974

Gai Pied, 1979-1982

Gai Pied Hebdo, 1982-1992

Homophonies

Mec Magazine, 1986-1988

La Revue h, 1996

Têtu, 1995-2011

Tout, 1971

3. Articles

"Amitiés particulières et amours maudites", *Ciné revue*, n° 50, 12 décembre 1968.

"Danger pour les hommes aux cheveux longs", *Paris-Presse l'intransigeant*, 17-19 novembre 1960, n° 1, p. 7.

"Du fond du silence les homosexuelles", *Les Temps Modernes*, n° 309, avril 1972, p. 1695-1701.

"Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire", *Parapluie*, n° 12, janvier 1973.

"Grâce à l'oxygène, l'ami d'Oscar Wilde épouse son infirmière", *France-Dimanche*, n° 41, 15 juin 1947, p. 3.

"Grande Encyclopédie des Homosexualités", *Recherches*, n° 12, mars 1973.

"Homosexualité et opinion publique", *Arcadie*, n° 243, mars 1975, p. 145.

"Il était une fois la révolution gay", *Illico*, avril 1991, p. 14-18.

"Interview à Marie-Jo Bonnet", *Masques*, n° 9-10, été 1980.

"Je suis un travesti ... et alors", *Chamade*, n° 2, août 1974.

"Jean-Louis Bory : Oui, je suis homosexuel", *Accord*, n° 1, avril 1973.

"L'amour à trois", *Union*, n° 41, novembre 1975.

"L'escalade de l'érotisme", *Le Nouvel Observateur*, 6 décembre 1967.

"L'homosexualité à l'écran", *Cinéma 73*, n° 175, avril 1973.

"L'homosexualité dans les prisons", *Ciné revue*, n° 6, 10 février 1972.

"L'homosexualité", *Ciné revue*, n° 15, 15 avril 1971.

"L'homosexualité", *L'école des parents*, n° 8, septembre-octobre 1966.

"L'homosexualité", *Reportage*, n° 20, 1967.

"L'homosexuel et le mariage", *Union*, n° 7, janvier 1973.

"La création d'un Front Lesbien", *Masques*, n° 11, automne 1981.

"La danse et ses dangers, article moral", *France-Dimanche*, n° 26, 2 février 1947, p. 2.

"La débandade du phallus", *Actuel*, n° 25, novembre 1972.

"La découverte d'un certain plaisir", *Union*, n° 41, novembre 1975.

"La prostitution masculine", *Reportage*, n° 36, 1967.

"La réalité homosexuelle", *Union*, n° 13, juillet 1973.

"La sexualité à travers le monde", *Le crapouillot*, n° 14, avril 1951.

"La sexualité à travers les âges", *Le crapouillot*, n° 10, mars 1950.

"La sexualité de groupe", *Union*, n° 13, juillet 1973.

"La sodomie", *Union*, n° 41, novembre 1975.

"La vérité sur la transsexualité", *Absolu*, n° 11, juin 1975.

"Le dernier tango à Paris", *Accord*, n° 1, avril 1973.

"Le dossier de l'homosexualité", *Plexus*, n° 26, juillet 1969.

"Le dossier du FHAR", *Gulliver*, n° 1, novembre 1972.

"Le droit d'être soi-même", *Le Monde*, 14 novembre 1972.

"Le prince travesti de Marivaux", *Had Internationale*, n° 26, février 1975.

"Le quatrième sexe", *Actuel*, n° 38, janvier 1974.

"Les 14 raisons de l'homosexualité des garçons", *France Dimanche*, n° 1330, 29 février-6 mars 1972.

"Les amitiés particulières vaincues par l'oxygène", *France-Dimanche*, n° 40, 8 juin 1947, p. 1.

"Les femmes s'entêtent", *Les Temps Modernes*, avril-mai 1974.

"Les garçonnes", *Le crapouillot*, n° 23, décembre 1972.

"Les homosexuels", *Le crapouillot*, août 1955.

"Les lesbiennes", *Union*, n° 9, mars 1973.

"Les nouvelles lesbiennes", *Union*, n° 41, novembre 1975.

"Les pédérastes", *Le crapouillot*, n° 12, août-septembre 1970.

"Libération des femmes, année zéro", *Arcadie*, n° 207, mars 1971.

"Libération des femmes, années zéro", *Partisans*, juillet 1970.

"Notre enquête", *Arcadie*, n° 193, janvier 1970, p. 5-32.

"Quelques témoignages", *Arcadie* n° 237, septembre 1973, p. 395-397.

"Sexualité et répression (II)", *Partisans*, n° 66-67, juillet-octobre 1972.

"Toujours, une ouvrière", *Gai pied*, n° 9, décembre 1979, p. 6-7.

"Tous les hommes sont bisexuels", *Union*, n° 9, mars 1973.

"Travesti et transsexuel", *Union*, n° 8, février 1973.

"Un rapport sur l'homosexualité", *Union*, n° 32, février 1975.

"Cours camarade, le vieux monde est derrière toi", *Le fléau social*, n° 1, été 1972.

"Des homosexuels en colère interrompent une émission publique sur leurs problèmes", *France-Soir*, 12 mars 1971.

"L'homosexualité révolutionnaire", *Libération*, 13 novembre 1973.

"Le future FHAR attaque Laissez-les vivre", *ProChoix*, n° 5, 5 mars 1971

"Les quarantes insolences du FHAR : quelques dates héroïques", *Gai pied*, n° 25, avril 1981.

"Partisans et adversaires de l'avortement se sont affrontés lors de la réunion du mouvement Laissez les vivre", *Le Monde*, 8 mars 1971.

« Le 3^e sexe envahit St-Germain-des-Prés », *France Dimanche*, n° 787, 21 au 27 septembre 1961, p. 8.

« Saint-Germain-des-Prés. Capitale du non-conformisme », *Futur*, n° 1, octobre 1952.

Alain, "A propos des A.G.", *Le fléau social*, n° 1, été 1972.

Le nouveau Candide, 3 mars 1965, p. 19-22 ; 17 mars 1965, p. 19-22 ; 24 mars 1965, p. 19-22 ; 7 avril 1965, p. 19-22.

Ordonnance 45-190, *Journal officiel de la République française*, 9 février 1945, p. 650.

Sondage Sofres, *L'Express*, 20-26 janvier 1975.

Yvan AUDOUARD, "Yvan Audouard vous présente le troisième sexe comme si vous en étiez", *France-Dimanche*, n° 120, 19 décembre 1948, p. 7.

Gérard BACH, "L'homosexualité : la sortie du placard", *Panoramiques*, n° 10, 1993.

Christine BARD, "Les gouines rouges", dans Didier Eribon (dir.), *Dictionnaire des cultures gay et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003.

André BAUDRY, "En terre d'Arcadie. Entretien avec André Baudry", *Triangul'ère*, n° 6, p. 113-137.

- Lettre du 20 juillet 1960 et réponse de Mirguet du 30 juillet 1960, Lettre personnelle, mars 1965.

- "Une nouvelle morale", *Arcadie*, n° 192, décembre 1969, p. 544.

- "Etre homosexuel en France, en 1970", *Arcadie*, n° 202, octobre 1970, p. 417-423.

- (propos recueillis par Audrey Coz), "Des homosexuels sous condition", *Gai pied*, n° 38, mai 1982, p. 12.

Marianne BLIDON, "La dernière tasse", *EspacesTemps.net*, Mensuelles, 01.01.2005, <http://espacestemps.net/document1068.html>.

Antoine BLONDIN, "Sommes-nous tous des pédérastes ?", *Le crapouillot*, "Les pédérastes", n° 12, août 1970, p. 51-54.

Marie-Jo BONNET, "Les gouines rouges", *Ex equo*, n° 11, 1997, p. 33.

- "De l'émancipation amoureuse des femmes dans la Cité : lesbiennes et féministes au XX siècle", *Les Temps Modernes*, n° 598, 1998.

- "Paris - San Francisco : Histoires parallèles, la première "lesbian et gay pride" à Paris (juin 1977)", *Lesbia*, juin 2009.

- "Le désir, instrument de libération. L'expérience du MLF", www.lrdb.fr.

Jean-Louis BORY, Entretien avec Jérôme Hesse (avril 1978), "Dossier Jean-Loui Bory", *Gai pied*, n° 34, janvier 1982, p. 29-31.

Jean BOYER, "Le mouvement homosexuel dix ans après", *Rouge*, n° 976, 3/9 juillet 1981.

Patrick CARDON, "histoire d'une revue : le fléau social (72-74), le mariage des situs et des pédés", 1999, disponible sur le site du séminaire gai.

David CARTER, "Un heureux accident", entretien avec Tim Madesclaire, *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, p. 9.

Gilles CHÂTELET, "Mai 68 : le pink bang", *3 Keller*, n° 38, mai 1998.

- "Une coalition de subversions", *Ex aequo*, n° 23, novembre 1998, p. 33.

George CHAUNCEY, "Fraternité chrétienne ou perversion sexuelle ? Les identités homosexuelles et la construction des catégories sexuelles après la Première Guerre mondiale", traduit par Michel Rey, in Rommel Mendès-Leite (dir.), *Sodomites, invertis, homosexuels: perspectives historiques*, Cahiers gaiskitschcamp, n° 27, Lille, 1994.

- "Après Stonewall, le déplacement de la frontière entre le "soi" public et le "soi" privé", *Histoire et sociétés, revue européenne d'histoire sociale*, n° 3, 2002, pp. 45-59.

Guy CHEVALIER, "Le sacerdoce de l'activiste", *Têtu*, n° 54, mars 2001.

André CLAIR [Pierre Hahn], "A propos du Gay Liberation Front, du Black Panther Party, et de Cuba", *Arcadie*, n° 207, mars 1971, p. 129.

Yves CLERGET, "Du FHAR au CUARH, 1971-1982, radicalisme militant et revendications démocratiques", CADHP, Revue du centre d'archives et de documentation homosexuelles de Paris, n° 1, éditions C. Gendron, dans *Triangul'ère*, n° 3 1/2, 2002.

Nini CREPON, "L'homosexuel à la pointe du combat révolutionnaire", entretien avec Eric Lamien, *Ex aequo*, n° 25, janvier-février 1999, p. 29-30.

Gaston CRIEL, « Lettre de Paris. Histoire et Psychologie d'un Mythe : Saint-Germain-Des-Prés », *L'Unique*, (89-90), novembre-décembre 1954, p. 209.

E. D., "Un lecteur nous écrit : Prière après une mise à l'index", *Arcadie*, n° 3, mars 1955, p. 55.

Rémy DALLA VALLE, (propos recueillis par Pablo Rouy), "Archi pédé", *Gai Pied Hebdo*, n° 332, 25 août 1988.

Marc DANIEL, "Un collaborateur fidèle", *Triangul'ère*, n° 6, sans date, p. 141.

- "Lettre à Monsieur Paul Reboux", *Arcadie*, n° 1, janvier 1955, p. 62-65 et réponse de Monsieur Paul Reboux p. 65-66.

- "Histoire de la législation pénale française concernant l'homosexualité", *Arcadie*, n° 97, janvier 1962, 2^o partie, p. 10-27.

Marc DANIEL, "Regards en arrière", *Arcadie*, n° 202, octobre 1970, p. 424-456.

- "Les femmes... et nous", *Arcadie*, n° 211-212, juillet-août 1971.

Françoise D'EAUBONNE, "Lettre ouverte au Dr Marcel Eck", *Arcadie*, n° 156, décembre 1966, p. 546-559.

- "À propos de Marcuse, de Freud et d'un certain puritanisme révolutionnaire", *Arcadie*, juillet-août 1969, n° 187-188, p. 333-341

- "Lettre de Françoise d'Eaubonne", *Gai pied*, n° 44, novembre 1982.

- "Bonne nuit, cher prince", *Gai Pied Hebdo*, n° 334, 10 septembre 1988, p. 54.

- "Le FHAR, origines et illustrations", *La revue h*, n° 2, automne 1996, p. 18-30.

- "Tensions et déclin", *La revue h*, n° 3, hiver 1996/1997, p. 25-26.

- "Rencontre avec Françoise d'Eaubonne", (propos recueillis par Christiane Jouve), *Lesbia*, n° 10, septembre 1983, p. 2-6.

Daniel DEFERT, "Quand la sexualité est devenue un enjeu politique", entretien avec Eric Lamien, *Ex aequo*, n° 18, mai 1998, p. 30-31.

Christine DELPHY, "L'imitation du couple hétéro, rendez-vous manqué de la subversion", entretien avec Eric Lamien, *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, p. 42-45.

Marcel ECK, "Les parents et les éducateurs devant le péril homosexuel", Paris, Centre catholique d'éducation familiale, 1960, p. 10.

André-Claude DESMON, "L'homophilie dans la France d'aujourd'hui", *Arcadie*, n° 202, octobre 1970, p. 457-495.

Laurent DISPOT, "Point de vue, portrait de Daniel Guérin par Laurent Dispot", *Gai Pied Hebdo*, n° 317, 21 avril 1988, p. 12.

- "Aventuriers de la liberté", *Gai Pied Hebdo*, n° 460, 7 mars 1991.

Yves EDEL, "Histoire d'Arcadie (1)", *Gai pied*, n° 42, septembre 1982, p. 12-13.

- "Histoire d'Arcadie (2)", *Gai pied*, n° 43, octobre 1982, p. 12-13.

FANTASIO, "Les mouvements homosexuels anglo-saxons", *Arcadie*, n° 237, septembre 1973, p. 409-412.

Louise FAURE, (propos recueillis par Catherine Gonnard), "Une volée de révoltés", *Lesbia*, n° 171, mai 1998, p. 28.

Anne-Marie FAURET, "A l'origine des femmes", *Gai Pied*, n° 25, avril 1981.

- "Chronique d'une marcheuse", *Gai Pied*, n° 325, juin 1988.

Max FERNET, "L'homosexualité et son influence sur la délinquance", *Revue internationale de police criminelle*, n° 124, 1959, p 14-20.

Alain FLEIG, "Pour en finir avec le cul", *La revue h*, n° 3, hiver 1996/1997, p. 35-36, première parution, *Le fléau social*, n° 4, décembre 1973.

MARIE-FRANCE, "C'était comme une famille", *Ex aequo*, n° 23, novembre 1998, p. 34.

Bruno FRAPPAT, "Le banquet d'Arcadie", *Le monde*, 14 novembre 1972, p. 18.

Yves FREMION et Daniel RICHE, "La parole au fléau social : groupe n° 5 du FHAR", *Actuel*, n° 25, novembre 1972.

Francisque GAY, "Conseils aux mères", *France-Dimanche*, n° 14, 10 novembre 1946, pp. 1-2.

Christophe GENDRON, "interview avec André Baudry", *Triangul'ère*, n° 6.

Jacques GIRARD, "La grandeur exubérante", *Gai Pied*, n° 26, mai 1981.

- "La grandeur orchestrée", échange entre André Baudry et Pierre Hahn, *Gai Pied*, n° 26, mai 1981, p. 39.

Daniel GUÉRIN, Pierre GUÉNIN, "Costume trois-pièces et pull-overs pour tout le monde", entretien avec Eric Lamien, *Ex aequo*, n° 25, janvier-février 1999, p. 28-29.

- "La répression de l'homosexualité en France", *La Nef*, n° 15, mars 1958, pp. 39-45.

- "Wilhelm Reich aujourd'hui", *Arcadie*, n° 182, février 1969, p. 85-91.

- "De Baudry à Overney", *La revue h*, n° 3, hiver 1996/1997, p. 36.

Catherine GONNARD et Valérie CAILLON (propos recueillis par), "Mais quand reviendra-t-il le joli mois de mai", *Lesbia*, n° 171, mai 1998, p. 22-24.

Pierre HAHN, "La répression des homosexuels en France", *Partisans*, mars-décembre 1972.

- (propos recueillis par), "Répression vécue-Table ronde", *Partisans*, mars-décembre 1972.

- "La répression des homosexuels dans d'autres pays", *Partisans*, mars-décembre 1972.

- "Interview", *Olympe*, n° 48, avril 1972.

- "Homosexualité récupérée", *La revue h*, n° 3, hiver 1996/1997, p. 28-30, première parution, *Marge*, mai-juin 1976.

- "L'itinéraire d'un pionnier", *Gai pied*, mai 1981.

Hélène HAZÉRA, "Rouge à lèvres et slogans: souvenirs gazogènes", *Gai pied hebdo*, n° 460, 7 mars 1991.

- "Enterrements", *La revue h*, n° 2, automne 1996, p. 56-60.

Jean-Luc HENNIG, "Le gay voyageur", *Gai Pied Hebdo*, n° 334, 10 septembre 1988, p. 53.

- "Le goût de la dissemblance", *Ex aequo*, n° 23, novembre 1998, p. 32-33.

Guy HOCQUENGHEM, "Aux pédérastes incompréhensibles", *Partisans*, n° 66-7, mars-décembre, 1972.

- "68-78 : les années sacrilèges", "subversion et décadence du mâle d'après mai", *Autrement*, février 1978.

- "La révolution des homosexuels", (Propos recueillis par François Paul-Boncour), *Le Nouvel Observateur*, n° 374, 10 janvier 1972, pp. 32-35.

- "Femmes et pédés", *Actuel*, décembre 1972.

- "L'enfance d'un sexe", *Les Temps Modernes*, novembre 1974.

- "Viol", *Libération*, mars 1977.

- "1970-1980, dix ans qui valent vingt siècles", *Libération*, 29 juillet 1980.

- "De la mixité au sein du FHAR", *La revue h*, n° 3, hiver 1996/1997, p. 32-33, première parution, *Actuel*, n° 25, novembre 1972.

Madeleine HOCQUENGHEM, "Lettre à mon fils", *Le Nouvel Observateur*, n° 375, 17 janvier 1972, p. 36.

Julian JACKSON, "Arcadie : 1954-1982. L'histoire d'une publication homosexuelle", CADHP, n° 1, p. 35-38, *Triangul'ère*, n° 3 1/2, éditions Christophe Gendron, 2002.

- "Qu'est-ce qu'un homosexuel libéré ?", dans *Clio*, n° 29, 68, révolution dans le genre ?, juin 2009, p. 17-36.

J.-P. JANUEL et J.-P. MATTEI, "Pour une interprétation marxiste des problèmes de l'homosexualité", *Arcadie*, n° 237, septembre 1973, p. 399-402.

Jean-Pierre JOECKER et Alain SANZIO, "Rencontre avec Guy Hocquenghem", *Masques*, n° 9/10, été 1981, p. 9-18.

Jean KERBRAT, "L'adolescence délinquante", I et II, *Arcadie*, n° 1, janvier 1955, p. 54-56 et n° 2, février 1955, p. 44-46.

Francis LACOMBE, "Les années lumière", *Gai pied hebdo*, n° 460, 7 mars 1991.

Jean-François LAFORGERIE, "France, que doit-on à Stonewall ?", *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, p. 13-15.

Eric LAMIEN, "Françoise d'Eaubonne : le quatrième sexe", *Ex aequo*, n° 16, mars 1998, p. 40-41.

- "La colère de l'agneau", *Ex aequo*, n° 23, novembre 1998, p. 32.

Jean LE BITOUX, "Le FHAR était en lui-même révolutionnaire", entretien avec Eric Lamien, *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, p. 41.

Roland LEROY, "L'ordre démocratique et révolutionnaire", *L'humanité*, 5 mars 1972.

Didier LESTRADE et Luc COULAVIN, "1950-1988, histoire du look gai", *Gai Pied Hebdo*, n° 320-321, 12 mai 1988.

Hervé LIFFRAN, "La loi homophobe racontée aux enfants", *Homophonies*, n° 14, décembre 1981, p. 18-19.

Tim MADESCLAIRE, "Retour au Stonewall", *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, p. 6-8.

- "Stonewall, l'heure de la libération", *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, p. 10-12.

Guy MAES et Eric MICHEL, "L'homosexualité révolutionnaire. L'antinorm répond à Jean-Louis BORY", *Libération*, 13 novembre 1973.

Michel MAFFESOLI, "Se laisser féconder par le barbare", Entretien avec Eric Lamien, *Ex aequo*, n° 23, novembre 1998, p. 31.

Hugo MARSAN, "Un homme du présent", *Gai Pied Hebdo*, n° 334, 10 septembre 1988, p. 53-54.

- "Un romancier du futur", *Ex aequo*, n° 23, novembre 1998, p. 35.

Arnaud MARTY-LAVAUZELLE, "Les garçons sauvages de mai 68", *Ex aequo*, n° 18, mai 1998, p. 17.

L. MASSION-VERNICRY et R. CHARLES, "Aspects médicaux sociaux et juridiques de l'homophilie", *Revue de droit pénal et de criminologie*, Belgique, 1958.

Pascal MAURICE, "Daniel Guérin : les garçons et la liberté", *Gai Pied Hebdo*, n° 317, 21 avril 1988, p. 10-12.

Maurice, "Arcadie, l'homophilie et la presse", *Arcadie*, n° 243, mars 1974, p. 148-166.

Nelly MELO et Patrice LORENZO, "Enquête : vécus par ceux et celles qui l'ont vécu...", *Masques*, n° 9/10, été 1981, p. 83-87.

Nelly MELO, Bernadette STANWICK et Suzette TRITON, "Depuis dix ans, les lesbiennes en mouvement", *Masques*, n° 9/10, été 1981, p. 113-118.

Laurent MUHLEISEN et Sophie SENSIER, "Le FHAR, la fin d'un mouvement", *La revue h*, n°3, hiver 1996/1997, p. 23-25.

Hélène de MONFERRAN, "Souvenirs d'une vieille soixante-huitarde", *Lesbia*, n° 171, mai 1998, p. 27.

Claude NÉRISSE, "Le libertin devant la loi : ce qu'il faut savoir", *Arcadie*, n° 9, septembre 1954, p. 15-20 ; n° 11, novembre 1954, p. 16-21 ; n° 12, décembre 1954, p. 16-19 ; n° 14, février 1955, p. 29-31 ; n° 17, mai 1955, p. 32-34 ; n° 21, septembre 1955, p. 33-34.

Boris ORLIONOK, "Catholicisme et homophilie, lettre d'un homophile catholique à son directeur de conscience", *Arcadie*, n° 34, octobre 1956, p. 59-61.

Lionel POVERT, "Le dernier fils d'Ep ?", *Gai Pied Hebdo*, n° 333, 3 septembre 1988, p. 8-10.

Alain PRIQUE, "L'herbe folle de Mai 68", *La revue h*, n° 2, automne 1996, p. 31-33.

Guy REY [Guy Chevalier], "Mai 68, dans la Sorbonne occupée", *Mec magazine*, n° 1, mars 1988.

- "FHAR, le témoignage", *Mec magazine*, n°2, avril 1988.

Marc REY, "La provocation comme un des Beaux-Arts", *Gai pied*, n° 25, avril 1981.

- Jean-Jacques RINIERI, "Amour et homosexualité", *La nef*, n° 69, 1960.
- Evelyne ROCHEDEREUX, propos recueillis par Catherine Gonnard, "Sous les pavés, l'espoir...", *Lesbia*, n° 171, mai 1998, p. 25-26.
- Didier ROTH-BETTONI, "Race d'ep ou la tentation de l'image", *Ex aequo*, n° 23, novembre 1998, p. 34.
- Yves ROUSSEL, "Le mouvement homosexuel français face aux stratégies identitaires", *Les Temps Modernes*, n° 582, 1995.
- Marc ROY, "Fhar, le coup d'éclat", *Gai Pied*, avril 1981.
- "L'itinéraire indigne", *La revue h*, n° 3, hiver 1996/1997, p. 31-32.
- Alain SANZIO, "Rencontre Françoise d'Eaubonne", *Masques*, n° 9/10, été 1981, p. 20-26.
- "Homosexualité et société, le temps de se dire, le temps de se vivre", *Masques*, n° 9/10, été 1981, p. 64-82.
- "Une décennie mouvementée", *Masques*, n° 9/10, été 1981, p. 87-109.
- René SCHÉRER, "Angelus novus", *Gai Pied Hebdo*, n° 334, 10 septembre 1988, p. 52.
- "L'homosexualité en relief", entretien avec Eric Lamien, *Ex aequo*, n° 23, novembre 1998, p. 30-31.
- Patrick SCHINDLER, "Après 1968 : Le big bang des mouvements d'émancipation homosexuelle", *Alternative libertaire*, mai 2008.
- Pierre de SEGOVIA, "Le FHAR vu de Nice", *La revue h*, n° 3, hiver 1996/1997, p. 27-28.
- Namascar SHAKTINI, "Témoignage sur Monique Wittig 1935-2003", *Lesbia*, Mars 2003, 29.
- "Les militantes étaient prêtes pour former le MLF", *Têtu*, avril 2008.
- Michael D. SIBALIS, « Paris », dans David Higgs (éd.), *Queer Sites. Queer urban histories since 1600*, Londres et New-York, Routledge, 1999, p. 15-18, 21-22 et 25-26.
- "Gay Liberation comes to France, The FHAR", in *French History and Civilization*, 2005, reproduit dans la revue *Genre, sexualité et société*, n° 3, printemps 2010, "Révolution/

libération", traduit en français : "L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR)".

- "Les origines de l'ordonnance du 6 août 1942 et du "délit d'homosexualité"", Revue du centre d'archives et de documentation homosexuelles de Paris, n° 1, p. 31-34, *Triangul'ère*, n° 3 1/2, 2002.

Georges SIDÉRIS, "Des folles de Saint-Germain des Prés au "Fléau social" : le discours homophile contre l'efféminement dans les années 1950 : une expression de la haine de soi", dans *La haine de soi*, ed. Esther Benbassa et Jean Christophe Attias, Bruxelles, 2000.

Serge TALBOT, "In memoriam Alfred C. Kinsey", *Arcadie*, n° 35, novembre 1956, p. 9-11.

Françoise TRAVELET, "Prolétaires de tous les pays, caressez-vous!", *Gulliver*, n° 1, novembre 1972.

Jacques VALLI, "Un peu de prospective", *Arcadie*, n° 202, octobre 1970, p. 496-506.

Alain VERTADIER, "La perception des "folles" par les homosexuels", *Arcadie*, n° 237, septembre 1973, p. 403-408.

Edmund WHITE, "Stonewall est vraiment la grande date", entretien avec Eric Lamien, *Ex aequo*, n° 29, juillet-août-septembre 1999, p. 8.

4. Ouvrages

Clifford ALLEN et Charles BERG (dir.), *Les problèmes de l'homosexualité*, Paris, Les yeux ouverts, 1962.

Henri d'AMFREVILLE, *Le naufrage des sexes, les homosexuels vus par eux-mêmes et par leurs médecins*, Paris, Corrêa, 1957.

Ange BASTIANI, *Les mauvais lieux de Paris*, Paris, Balland, 1968.

- *Les nouveaux mauvais lieux de Paris*, Paris, Balland, 1971.

André BAUDRY, *La condition des homosexuels*, Toulouse, Privat, 1982.

- avec Marc DANIEL, *Les homosexuels*, Paris, Casterman, 1973.

- Raymond de BECKER, *L'érotisme d'en face*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1964.
- André BERGE, *L'éducation sexuelle chez l'enfant*, Paris, PUF, 1970.
- Cathy BERNHEIM, *Perturbation ma soeur. Naissance d'un mouvement de femmes*, Paris, Seuil, 1983.
- Michel BON et Antoine D'ARC, *Rapport sur l'homosexualité de l'homme*, Paris, Editions universitaires, 1974.
- Jean CAVAILHES, Pierre DUTEY et Gérard BACH-IGNASSE, *Rapport gai. Enquête sur les modes de vie des homosexuels*, Paris, Persona, 1984.
- Jean-Louis CHARDANS, *History and Anthology of Homosexuality/Histoire et anthologie de l'homosexualité*, British Group of Sexological Research/Centre d'études et de documentations pédagogiques, Paris, 1970.
- Jacques CORRAZE, *Les dimensions de l'homosexualité*, Toulouse, Privat, 1968.
- Donald CORY, *L'homosexuel en Amérique*, Paris, Pierre Horay-Editions de Flore, 1952.
- Dominique DALLAYRAC, *Dossier homosexualité*, Paris, Robert Laffont, 1968.
- Jacques DANON, *Entretien avec Elise et Marcel Jouhandeau*, Paris, Grasset, 1966.
- Françoise D'EAUBONNE, *L'indicateur du réseau, contre-mémoires*, Paris, éditions Encre, 1981.
- *Mémoires irréductibles*, Paris, Dagorno-Lézard, 2001.
- J. L. DELPAL, *Ultra-Guide - Paris la nuit*, Chenot, 1970.
- Pierre DÉMERON, *Lettre ouverte aux hétérosexuels*, Paris, Albin Michel, mars 1969.
- Françoise d'EAUBONNE, *Eros minoritaire*, Paris, Balland, 1970.
- Marcel ECK, *Sodome*, Paris, Fayard, 1966.
- FHAR, *Rapport contre la normalité*, Paris, Champs libre, 1971.
- Alain FLEIG, *Lutte de con, piège à classe*, Stock, 1977.

Matthieu GALEY, *Journal* (2 tomes), Paris, Grasset, 1987-1989.

Hans GIESE, *L'homosexualité de l'homme. Psychogenèse, psychopathologie, psychanalyse, thérapeutique*, Paris, Payot, 1959.

Daniel GUÉRIN, *Shakespeare et Gide en correctionnelle. Essais*, Paris, Editions du scorpion, 1959.

- *Essai sur la révolution sexuelle après Reich et Kinsey*, Paris, Belfond, 1969.

- *Autobiographie de jeunesse, d'une dissidence sexuelle au socialisme*, Paris, Belfond, 1972.

- *Le feu du sang, autobiographie politique et charnelle*, Paris, Grasset, 1979.

- *Son testament*, Paris, Encre, 1979.

- *Homosexualité et révolution*, Paris, Utopie, 1983.

Pierre HAHN, *Français, encore un effort. L'homosexualité et sa répression*, Paris, Jérôme Martineau éditeur, 1970.

Guy HOCQUENGHEM, *Le désir homosexuel*, Paris, Presses universitaires, 1972.

- *L'après mai des faunes*, Paris, Grasset, 1974.

- *La dérive homosexuelle*, Paris, Delarge, 1977.

Martin HOFFMANN, *L'univers homosexuel*, Paris, Laffont, 1971.

Incognito Guide, 1965, ASL.

Jacques GIRARD, *Le mouvement homosexuel en France, 1945-1980*, Syros, Paris, 1981.

Julian JACKSON, *Arcadie, la vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépenalisation*, Paris, Autrement, 2009.

Elise JOUHANDEAU, *Le lien de ronces*, Paris, Grasset, 1964.

Martine LAROCHE et Michèle LARROUY, *Mouvements de presse, années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, éditions ARCL, 2009.

Jean LE BITOUX, *Citoyen de seconde zone*, Paris, Hachette, 2003.

- *Entretiens sur la question gay*, Paris, H&O, 2005.

Bryan MAGEE, *Un sur vingt. Etude de l'homosexualité chez l'homme et chez la femme*, Paris, Laffont, 1967.

Andrée MICHEL, Geneviève TEIXIER, *La condition de la Française aujourd'hui*, Paris, Gonthier, 1964.

Philippe NABOUN, *Sexe en prison/plaisir contre les principes*, Paris, Nouvelles éditions polaires, 1972.

Marc ORAISON, *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité*, Paris, Lethielleux, 1952.

Geneviève PASTRE, *Une femme en apesanteur. Mémoires*, Paris, Balland, 2002.

Paul REBOUX, *Sens interdits*, Monaco, Solar, 1951.

Édouard RODITI, *De l'homosexualité*, Paris, Sédimo, 1962.

Pierre SERVEZ, *Le Mal du siècle*, Paris, André Martel, 1955.

Maurice VINCENT, *Les dossiers cachés de la brigade mondaine*, Paris, Editions de la pensée moderne, 1975.

- *Les dossiers secrets de la brigade mondaine*, Paris, Vauvenargues, 2004.

5. Romans

François AUGIERAS, *Le vieillard et l'enfant*, Paris, Minuit, 1963.

James BALDWIN, *La chambre de Giovanni*, Paris, Payot et rivages, 1998 [1956].

Jean-Louis BORY, *Ma moitié d'orange*, Paris, Julliard, 1973.

Jean CHALON, *Les amours imaginaires*, Paris, Gallimard, 1964.

Warwick COLLINS, *La pissotière*, Paris, 10/18, [1997], 1999.

COPI, *Le bal des folles*, Paris, 10/18, 1977.

André DU DOGNON, *Les étrangers, roman*, Paris, Flammarion, 1938.

- *Le bonheur des autres*, Paris, Flammarion, 1943.
- *Le mal de la rue juste*, Paris, Flammarion, 1945.
- *Les amours buissonnières*, Paris, Editions du scorpion, 1948.
- *Le monde inversé*, Paris, Editions du scorpion, 1949.
- *L'homme-orchestre*, Paris, Gallimard, 1955.
- *Peyrefitte démaquillé*, Paris, Editions Jean-Pierre Ollivier, 1976.

Tony DUVERT, *Le bon sexe illustré*, Paris, Minuit, 1973.

- *Quand mourut Jonathan*, Paris, Minuit, 1978.
- *L'île Atlantique*, Paris, Minuit, 1979.
- *L'enfant au masculin*, Paris, Minuit, 1980.

Dominique FERNANDEZ, *L'étoile rose*, Paris, 1978.

- *Le rapt de Ganymède*, Paris, Grasset,
- *La gloire du paria*, Paris, Grasset, 1987.

Jean GENET, *Querelle de Brest*, Paris, Gallimard, 1947.

- *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949.

Jean GIRAUDOUX, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Grasset, 1943.

GÓMEZ ARCOS, *Agneau carnivore*, Paris, Stock, 1975.

Julien GREEN, *Le malfaiteur*, Paris, Plon, 1956 ; réédition augmentée, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1973.

- *Partir avant le jour*, Paris, Plon, 1963.
- *Mille chemins ouverts*, Paris, Plon, 1964.

Alan HOLLINGHURST, *La piscine-bibliothèque*, Christian Bourgois, Paris, 1991 [1988].

Marcel JOUHANDEAU, *Ces messieurs*, Paris, Lilac, 1951.

- *Du pur amour*, Paris, Gallimard, 1955.

Gabriel MATZNEFF, *Vénus et Junon*, [1965-1969], 1979.

- *Elie et Phaéton*, [1970-1973], 1991.

Yves NAVARRE, *Les loukoums*, Paris, Flammarion, 1973.

- *Biographie*, Paris, Flammarion, 1981.

Pier Paolo PASOLINI, *Les ragazzi*, 1958.

- *Écrits corsaires*, Paris, Flammarion, 1976.

- *L'expérience hérétique*, Paris, Payot, 1976.

Roger PEYREFITTE, *Des Français*, Paris, Flammarion, 1970.

- *Manouche*, Paris, Flammarion, 1972.

- *Propos secrets, tome 1*, Paris, Albin Michel, 1977.

- *Propos secrets, tome 2*, Paris, Albin Michel, 1980.

- *L'innominato, nouveaux propos secrets*, Paris, Albin Michel, 1989.

Jean-Paul SARTRE, *L'enfance d'un chef*, Paris, Gallimard, 1939.

- *Les chemins de la liberté*, Paris, Gallimard, 1945-1949.

Edmund WHITE, *La tendresse sur la peau*, Paris, Bourgois, 1988.

6. Thèses et mémoires

Philippe BATAILLE, *Le mouvement homosexuel français, exclusion ou rupture, mémoire de maîtrise de sociologie*, Université de Lille 1, 1984-1985.

J. W. DUYVENDAK, *The Development of the French Gay Movement, 1975-1989*, Université d'Amsterdam, 1990.

Vanessa FORT, *Le front homosexuel d'action révolutionnaire*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université Paris 1, 2005.

Guy HOCQUENGHEM, *Désir homosexuel et volutionns*, thèse de philosophie sous la direction de François Chatelet, Université de Vincennes, 1974.

Ron HAAS, *The Death of the Angel, Guy Hocquenghem and the French Cultural Revolution after May 1968*, Thèse de doctorat d'études françaises, Rice University, 2006.

Antoine IDIER, *Lyon, la dissidence rose, vies homosexuelles à Lyon dans les années 1970*, mémoire de master 1 de sciences politiques, Institut d'Etudes Politiques de Lyon, Université Lyon 2, 2010.

Gérard IGNASSE, *La reconnaissance de l'homosexualité. L'émergence d'un thème dans la société française*, thèse d'Etat en sciences politiques, Université de Paris X-Nanterre, 1989.

Claudie LESSELIER, *Aspects de l'expérience lesbienne en France, 1930-1968*, mémoire de DEA de sociologie, Université Paris VIII, sous la direction de R. Castel, novembre 1987, 148p.

Olivia LOUVRIER, *L'homosexualité en France des années 50 aux années 80*, mémoire de DEA, Rouen, Université de Rouen, sous la direction d'Anne-Marie Sohn, 1999.

Alexandre MARCHANT, *Le discours militant sur l'homosexualité masculine en France (1952-1982) : de la discrétion à la politisation*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université Paris X Nanterre, 2005.

7. Filmographie

Adolfo ARRIETA, *Les intrigues de Sylvia Couski*, 1973.

Alessandro AVELLIS, *Ma saison super 8*, 2005.

- avec Gabriele FERLUGA, *La révolution du désir*, 2006.

René CLEMENT, *Les maudits*, 1947.

Konstantinos COSTA-GAVRAS, *Z*, 1968.

Roger DANIEL, *Le vent souffle où il veut*, 1973.

Olivier DOUBRE et Christine ROBERT, "L'histoire du mouvement homosexuel français", documentaire radiophonique en deux parties, 45' et 46', "La fabrique de l'histoire", France, 2003.

William FRIEDKIN, *Les garçons de la bande*, 1972.

Philippe GENET et Pierre CHABAL, *La banque du sperme*, 1972.

Yves JEULAND, *Bleu, blanc, rose*, 2002.

William E. JONES, *Tearoom*, 56', 1962 - 2007.

Joseph LOVETT, *Gay sex in the seventies*, 2005.

Carole ROUSSOPOULOS, *FHAR*, 1971.

Lionel SOUKAZ et Guy HOCQUENGHEM, *Race d'ep*, 1979.

Sources secondaires

1. Histoire de la France, 1945-1975

Philippe ARTIERES et Michelle ZANCARINI-FOURNEL (dir.), *68 une histoire collective, 1962-1981*, Paris, La découverte, 2008, 847p.

Serge BERSTEIN et Pierre MILZA, *Histoire de la France au XXe siècle*, tome IV, 1958-1974, Bruxelles, Complexe, 1992, 393p.

Serge BERSTEIN et Jean-Pierre RIOUX, *La France de l'expansion, tome 2, L'apogée Pompidou, 1969-1974*, Paris, Seuil, 1995.

Hervé HAMON, Patrick ROTMAN, *Génération, t. 1: Les années de rêve*, Paris, Seuil, 1987.

- *Génération, t. 2: les années de poudre*, Paris, Seuil, 1988.

Emmanuelle LOYER, *Mai 68 dans le texte*, Bruxelles, Complexe, 2008, 344p.

Gérard MAUGER, “Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme. Pour une histoire de la génération 68”, dans *L'identité politique*, CURAPP, PUF, Paris, 1994, p. 206-226.

Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI, *Histoire culturelle de la France, tome 4, Le temps des masses, le vingtième siècle*, Paris, Seuil, 1998.

Theodore ROSZAK, *Vers une contre-culture*, Paris, Stock, 1970.

Charles SOULIÉ, “Le destin d’une institution d’avant-garde: histoire du département de philosophie de Paris VIII”, dans *Histoire de l’éducation*, janvier 1988, n° 77, p. 47-69.

2. Ouvrages et articles secondaires

Robert ALDRICH et Garry WOTHERSPOON, (eds.) *Who’s who in Contemporary Gay and Lesbian History: From World War II to the Present Day*, Londres, Routledge, 2001.

Jean-Paul ARON et Roger KEMPF, *Le pénis et la démoralisation de l’Occident*, Paris, Grasset, 1978.

Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

Michel BOZON, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan, 2002.

Malick BRIKI, *Psychiatrie et homosexualité, lectures médicales et juridiques de l’homosexualité dans les sociétés occidentales de 1850 à nos jours*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2009.

Nicole BROSSARD, (Choix et préface de), *Baiser vertige, Prose et poésie gaies et lesbiennes au Québec*, Montréal, Typo, 2006.

Robert CASTEL, *Le psychanalysme*, Paris, François Maspéro, 1973.

George CHAUNCEY, *Gay New York*, Paris, Fayard, 2003, traduit de l’anglais (américain) par Didier Eribon.

Natacha CHETCUTI, Claire MICHARD, *Lesbianisme et féminisme, Histoires politiques*, Paris, L’Harmattan, 2003.

Jean DANET, *Famille et politique, discours juridique et perversions sexuelles (XIX-XX siècle)*, Nantes, Université de Nantes, 1977.

Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'anti-oedipe*, Paris, éditions de Minuit, 1972.

Gilles DELEUZE, *Pourparlers*, Minuit, Paris, 1995.

Virginie DE LUCA BARRUSSE, *Les familles nombreuses en France : une question démographique, un enjeu politique (1880-1940)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.

Didier ERIBON, *Michel Foucault, 1926-1984*, Paris, Flammarion, 1989.

- *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard, 1994.

- *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

- *Une morale du minoritaire, variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Fayard, 2001.

- *Hérésies, essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Fayard, 2003.

-(dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Larousse, Paris, 2003.

- *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009

- *De la subversion. Droit, norme et politique*, Paris, Cartouche, 2010.

Jacques FORTIN, *Homosexualités : l'adieu aux normes*, Paris, Textuel, 2000.

Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

- *Histoire de la sexualité, la volonté de savoir*, tome 1, Paris, Gallimard, 1976.

- *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994.

- *Les anormaux, cours au Collège de France, 1974-1975*, Paris, Hautes Etudes/Gallimard/Seuil, 1999.

- *Le pouvoir psychiatrique, cours au Collège de France, 1973-1974*, Paris, Hautes Etudes/Gallimard/Seuil, 2003.

Charles FOURIER, *Le nouveau monde amoureux*, Paris, Stock, 1999.

John F. GALLIHER, Wayne H. Brekhus et David P. Keys, *Laud Humphreys, Prophet of Homosexuality and Sociology*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2004.

Daniel GARCIA, *Les années Palace*, Paris, Flammarion, 1999.

Erving GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 2, Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973.

Óscar GUASCH, *La sociedad rosa*, Barcelone, Anagrama, 1991.

- "Minoría social y sexo disidente. De la práctica sexual a la subcultura", dans Xosé M. Buxán, (ed.), *Coniencia de un singular deseo*, Barcelone, Laertes, 1997.

Pierre GUÉNIN, *La gay révolution*, Saint-Etienne, Cosmo Editions, 2006.

Scott GUNTHER, *The Elastic Closet: a History of Homosexuality in France, 1942-present*, Palgrave-Macmillan, 2009.

David HALPERIN, *How to Do the History of Homosexuality*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 2004.

David HIGGS, (ed.) *Queer Sites: Gay Urban Histories since 1600*, Londres et New York, 1999.

Matt HOULBROOK, *Queer London: Perils and Pleasures in the Sexual Metropolis, 1918-1957*, Chicago, Chicago University Press, 2005.

Laud HUMPHEYS, *Le commerce des pissotières. Pratique homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte, 2007.

Internationale situationniste, Paris, Champ-libre, 1976.

Antoine IDIER, *Les alinéas au placard. L'abrogation du délit d'homosexualité 1977-1982*, Paris, Cartouche, 2013.

Jonathan KATZ, *L'invention de l'hétérosexualité*, Paris, EPEL, 2001.

Jean-Yves LE TALEC, *Folles de France, repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte, 2008.

Herbert MARCUSE, *Eros et civilisation. Contribution à Freud*, Paris, Minuit, 1963.

- *L'homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1968.

- *Culture et société*, Paris, Minuit, 1970.

- *Contre-révolution et révolte*, Paris, Seuil, 1973.

Bill MARSHALL, *Guy Hocquenghem: Beyond Gay Identity*, Durham, Duke University Press, 1996.

Gilles MINELLA et Philippe ANGELOTTI, *Génération gay*, Paris, Editions du rocher, 1996.

Janine MOSSUZ-LAVAU, *Les lois de l'amour : les politiques de la sexualité en France (1950-1990)*, Paris, 1991.

Bertrand PHILBERT, *L'homosexualité à l'écran*, Paris, Henri Veyrier, 1984.

Françoise PICQ, *Libération des femmes. Les années-mouvement*, Paris, Seuil, 1993.

Annie de PISAN, Anne TRISTAN, *Histoires du M.L.F.*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

Michael POLLAK, *Les homosexuels et le sida, sociologie d'une épidémie*, Paris, Métailié, 1988.

Elisabeth QUIN, *Bel de nuit, Gérald Nanty*, Paris, Grasset, 2007.

"Reich", *Le magazine littéraire*, n° 74, 1973.

Wilhelm REICH, *La révolution sexuelle*, Paris, Plon, 1968.

- *L'irruption de la morale sexuelle*, Paris, Payot, 1972.

- *La fonction de l'orgasme*, Paris, L'arche, 1972.

- *La lutte sexuelle des jeunes*, Paris, Maspéro, 1972.

- *La psychologie de masse du fascisme*, Paris, Payot, 1972.

Reimut REICHE, *Sexualité et lutte de classes*, Paris, Maspéro, 1971.

Todd SHEPARD, "Something Notably Erotic": Politics, "Arab Men," and Sexual Revolution in Post-Decolonization France, 1962-1974," *Journal of Modern History* 84, mars 2012, pp. 80-115.

Rene SCHÉRER, *Charles Fourier ou la contestation globale*, Paris, Seghers, 1970.

René SCHÉRER et Geoffroy DE LAGASNERIE, *Après-tout, entretiens sur une vie intellectuelle*, Paris, éditions Cartouche, 2007.

Michael SIBALIS et Jeffrey MERRICK, *Homosexuality in French History and Culture*, Binghamton, New York, 2001.

Florence TAMAGNE, *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, Paris, Seuil, 2000.

- "Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux", *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 53,54, 2006, p. 8-31.

Louis-George TIN (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF, 2003.

Javier UGARTE, *Las circunstancias obligaban. Homoerotismo, identidad y resistencia*, Barcelone-Madrid, Egales, 2011.

Francisco VÁZQUEZ GARCÍA et Richard CLEMINSON, *Los invisibles. Una historia de la homosexualidad masculina en España, 1850-1939*, Grenade, Comares, 2011.

Francisco VÁZQUEZ GARCÍA et Andrés MORENO MENGIBAR, *Sexo y razón. Una genealogía de la moral sexual en España (XVI-XX)*, Madrid, Akal, 1997.

Michael WARNER, *Publics and Counterpublics*, New York, Zone Books, 2005.

Jeffrey WEEKS, *Against Nature, Essays on History, sexuality and identity*, Londres, Rivers Oram Press, 1991.

- *Sex, Politics and Society*, Londres, Longman 1989.

- avec J. HOLLAND, (ed.) *Sexual Cultures: Communities, Values and Intimacy*, Palgrave Macmillan, 1996.

Véronique WILLEMIN, *La Mondaine, Histoire de la police des mœurs*, SDL éditions, 2010
[Hoëbeke, 2009].

Dominique WOLTON, *Le nouvel ordre sexuel*, Paris, Seuil, 1974.